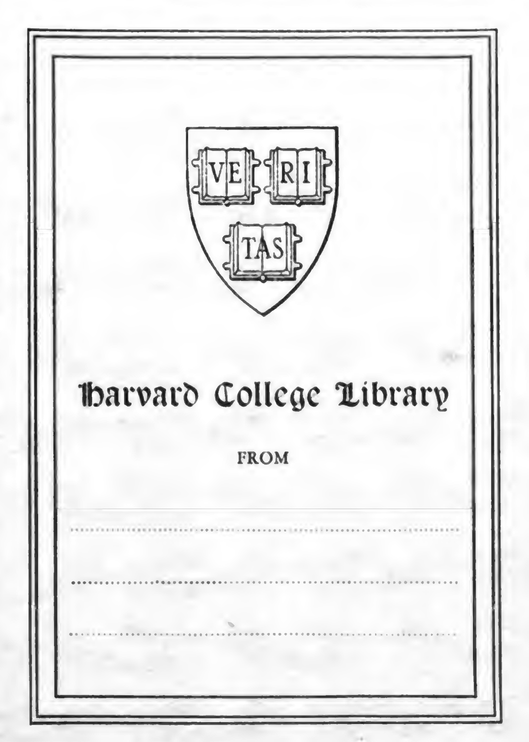
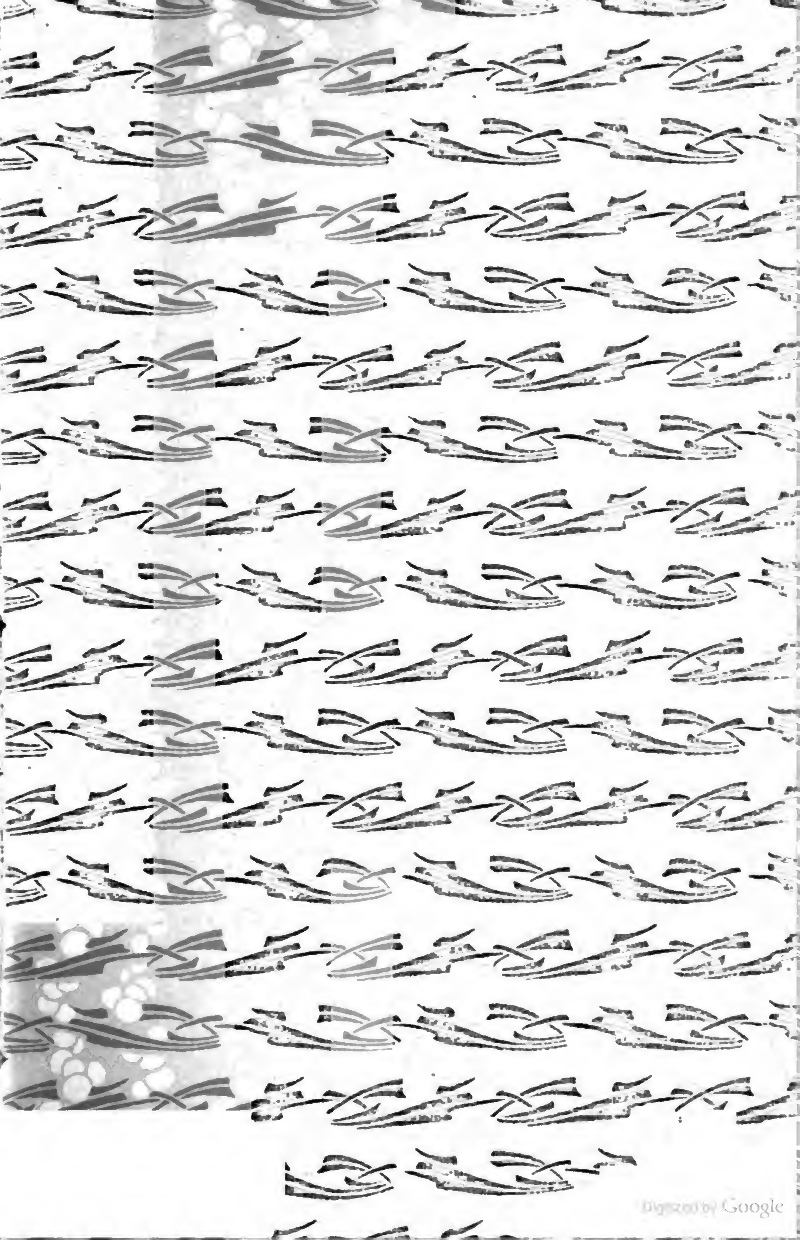
Une utopie moderne

Herbert George Wells


VE RI
TAS
Harvard College Library
FROM



COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS

H.-G. WELLS

Une Utopie Moderne

TRADUIT PAR

HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

UNE UTOPIE MODERNE

UNE UTOPIE MODERNE

ŒUVRES DE H.-G. WELLS

A LA MÊME LIBRAIRIE

—

LA MACHINE A EXPLORER LE TEMPS (*The Time Machine*), roman, traduit par Henry-D. Davray. 1 vol. in-18. 3.50

LA GUERRE DES MONDES, roman, trad. par Henry-D. Davray. 1 vol. in-18........................... 3.50

UNE HISTOIRE DES TEMPS A VENIR, roman, trad. par Henry-D. Davray. 1 vol. in-18................. 3.50

L'ILE DU DOCTEUR MOREAU, roman, traduit par Henry-D. Davray. 1 vol. in-18........................... 3.50

LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE, roman, trad. par Henry-D. Davray. 1 vol. in-18.................. 3.50

LES PIRATES DE LA MER, traduit par Henry-D. Davray. 1 vol. in-18.................................. 3.50

L'AMOUR ET M. LEWISHAM, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. 1 vol. in-18............ 3.50

LA MERVEILLEUSE VISITE, roman, traduit par Louis Barron. 1 vol. in-18........................... 3.50

ANTICIPATIONS, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines*, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. 1 vol. in-18.................................. 3.50

LA DÉCOUVERTE DE L'AVENIR, trad. par Henry-D. Davray. 1 vol. in-18.. 3.50

PLACE AUX GÉANTS, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. 1 vol. in-18......................... 3.50

QUAND LE DORMEUR S'ÉVEILLERA, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. 1 vol. in-18. 3.50

MISS WATERS, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. 1 vol. in-18...................... 3.50

H.-G. WELLS

—

Une Utopie Moderne

TRADUIT PAR

HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ

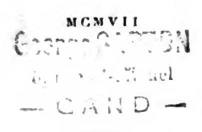
QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVII

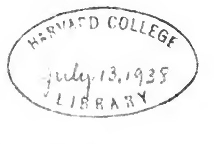


IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Sept exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 à 7.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :





Gand, ce 18·VIII·09
George Sarton

NOTE POUR LE LECTEUR

Le présent volume, selon toute probabilité, termine la série d'écrits, dont, sans tenir compte de certains essais disparates, mes *Anticipations* furent le début.

Selon mon intention première, les *Anticipations* devaient être la seule excursion que je voulusse me permettre en dehors de mon art ou métier habituel, — appelez cela comme vous voudrez. J'ai rédigé ces dissertations afin de mettre, pour mon usage particulier, quelque clarté dans d'innombrables questions sociales et politiques, questions que je ne pouvais éviter d'aborder au cours de mes travaux, navré de les effleurer seulement d'une façon stupidement fortuite, d'autant plus que personne, si j'étais bien informé, ne les avait traitées de manière à satisfaire mes exigences. Cependant, mes *Anticipations* ne remplirent pas exactement le but que je m'étais proposé; elles n'épuisèrent pas le sujet. Mes facultés cérébrales sont hésitantes et lentes, et, au sortir de mon entreprise, je m'aperçus que j'avais encore à exposer et à résoudre la plupart de ces questions.

1.

Aussi, essayai-je, dans *Mankind in the Making* (l'Humanité en Formation), de passer en revue l'organisation sociale, de l'envisager cette fois comme un processus éducateur et non pas comme une chose comportant un avenir historique. Si, au point de vue littéraire, cet ouvrage est moins satisfaisant que le premier (et c'est mon avis), mes maladresses ont été, je pense, plus instructives, pour ce qui me concerne tout au moins. Je me risquai sur divers sujets avec une franchise plus grande que dans *Anticipations*, et si, à l'issue de ce second effort, j'avais perpétré un bon nombre de pages assez mal composées, mes opinions s'étaient considérablement développées et fixées. Sur bien des sujets, je m'étais enfin formé une certitude personnelle, sur laquelle je sais que je m'appuierai désormais.

Dans le présent ouvrage, j'ai tenté de solutionner divers problèmes négligés ou seulement posés dans les volumes précédents, de corriger quelques points de détail, et de tracer le tableau général d'une Utopie qui, au cours de ces spéculations, s'est dessinée dans mon esprit comme un état de choses à la fois possible et plus désirable que le monde dans lequel je vis. Mais ce livre m'a ramené au style imaginatif. Dans les deux précédents, l'organisation sociale fut traitée d'une façon purement objective ; ici, mes ambitions ont été un peu plus vastes et un peu plus profondes, en ce que

j'ai essayé de dépeindre non pas simplement un idéal, mais un idéal réagissant sur deux personnalités. En outre, comme cette œuvre sera sans doute la dernière de ce genre que je publierai, j'y ai inclus, du mieux que j'ai pu, le scepticisme métaphysique et hérétique sur lequel repose toute ma pensée, et j'y ai adjoint certains commentaires critiques sur les méthodes habituelles de la science économique et sociologique.

Ces derniers mots, je le sais, n'attireront guère le lecteur volage. J'ai fait tous mes efforts pour rendre ce livre, dans son ensemble, aussi clair et aussi attrayant que le permet la matière dont il traite. Je veux qu'il agrée au plus grand nombre possible de lecteurs, mais je ne saurais promettre qu'irritation et dépit à celui qui se proposerait de jeter un coup d'œil, par-ci par-là, dans ces pages, pour s'assurer si nous sommes d'accord, qui commencerait ce volume par le milieu, ou qui n'apporterait pas à cette lecture une attention constamment en alerte. Si vous n'éprouvez déjà quelque curiosité éclairée pour les questions sociales et politiques, si vous n'êtes pas accoutumé déjà à peser et à examiner vos idées et vos opinions, vous ne prendrez, ici, ni intérêt ni plaisir. Si vous avez, sur de tels problèmes, des « convictions toutes faites », vous perdrez votre temps en lisant ces chapitres. Et si même vous êtes plein d'entrain et de bonne volonté, il vous faudra marquer quelque patience à

l'égard de la méthode particulière que j'ai cette fois adoptée.

Cette méthode assume « un air de raccroc », mais elle n'est pas aussi capricieuse qu'elle le paraît. A présent même que le livre est terminé, elle me semble le meilleur moyen de parvenir à une sorte de lucidité vague, qui est le but que j'eus toujours en vue pour ce genre de sujet. J'ai tracé diverses ébauches d'un ouvrage utopique avant de m'arrêter à celle-ci. Tout d'abord, j'ai rejeté la forme de l'essai argumentatif, bien qu'elle séduise d'emblée ce qu'on dénomme le lecteur « sérieux », qui n'est souvent rien de plus que le parasite intolérablement solennel des grandes questions. Il aime que tout soit tracé en lignes épaisses et dures, noir sur blanc, que tout soit résolu par oui ou par non, parce qu'il n'imagine pas quelle quantité de choses il est impossible d'exposer de cette façon. Il refuse son attention à tout ce qui offre la moindre déviation, la moindre irrégularité, à tout ce qui révèle l'illimitable, à tout ce qui laisse soupçonner quelque trace d'humour ou de malice, à tout ce qui est exposé avec quelque complexité. Il semble mentalement édifié sur cette inébranlable assurance que l'Esprit Créateur ne sait pas compter plus loin que deux et qu'il procède seulement par alternatives. Je n'ai pas un instant songé à plaire ici à ce genre de lecteurs, car, même si je leur présentais mes cristaux triclini-

ques pour des systèmes de cubes... Non, vraiment, ce serait en pure perte !

Ayant donc renoncé à la forme de l'essai du genre sérieux, je passai plusieurs mois à chercher en tâtonnant le plan de mon livre. J'essayai la méthode connue d'envisager les questions à des points de vue divergents, méthode qui m'a toujours attiré, sans que j'aie jamais réussi à m'en servir, et qui donne le roman à controverse, avec l'ancienne forme du dialogue développée à la manière de Peacock, et à celle de Mr Mallock, aussi. Mais, il eût fallu m'encombrer de personnages superflus et compliquer inutilement l'intrigue. Ensuite, je songeai à une forme rappelant la double personnalité du Johnson de Boswell, une sorte de monologue avec son commentaire : c'était plus près de ce que je cherchais, mais sans y répondre encore précisément. Le lecteur expérimenté constatera que si certains éléments métaphysiques et spéculatifs avaient été omis, et si les incidents avaient été développés, ce livre aurait évidemment été réduit aux dimensions d'un simple récit. Mais je ne tenais pas, en cette occasion, à élaguer autant. Je ne vois pas pourquoi je me bornerais à alimenter complaisamment l'appétit vulgaire pour les histoires plus ou moins fantastiques ou romanesques. Bref, j'ai fini par produire ce livre tel qu'il est. Et je donne ces explications pour faire comprendre clairement au lecteur que, quelque bizarre qu'apparaisse

mon œuvre au premier examen, elle est le résultat d'un effort laborieux et réfléchi, et qu'elle fut conçue pour être telle. D'un bout à l'autre, j'ai tissé une sorte d'étoffe bigarrée, de la soie gorge de pigeon, aux reflets changeants, en mélangeant la discussion philosophique à la narration imaginative.

H.-G. W.

LE POSSESSEUR DE LA VOIX

Il y a des ouvrages, et celui-ci en est un, qu'il vaut mieux commencer par un portrait de l'auteur, et pour obvier à une méprise bien naturelle, c'est le seul parti à prendre. D'un bout à l'autre de ces pages tinte une note, une note distincte et personnelle, une note qui tend parfois à devenir stridente, et tout ce qui n'est pas, comme ce préambule, en italiques, est proféré par une Voix. Or cette Voix, et c'est là la singularité du cas, ne doit pas être considérée comme la voix de l'auteur de ce livre. Débarrassez-vous de toute préconception à ce propos, et représentez-vous le Possesseur de la Voix comme un individu replet et pâlot, de taille et d'âge au-dessous de la moyenne, avec des yeux bleus comme en ont beaucoup d'Irlandais, des mouvements agiles, une légère calvitie en tonsure que couvrirait une pièce d'un penny. Son front est convexe. Ainsi que la plupart d'entre nous, il se courbe et bombe les épaules, mais, pour tout le reste, il se comporte aussi vaillamment qu'un moineau franc. A l'occasion, la main s'écarte dans un geste hésitant qui souligne une phrase. Sa voix, qui sera désormais notre truchement, a un timbre déplaisant de ténor et devient par instants agressive. Ceci convenu, imaginez-vous l'individu assis devant une table et lisant le manuscrit d'une dissertation sur les Utopies, un manuscrit qu'il tient

dans ses deux mains un peu bouffies vers les poignets. C'est dans cette attitude qu'on le trouve au lever du rideau. Et, si les procédés surannés de ce genre littéraire finissent par prévaloir, vous ferez avec lui de curieuses et intéressantes expériences. De temps à autre vous le verrez retourner à sa petite table, son manuscrit à la main, et reprendre consciencieusement ses ratiocinations concernant l'Utopie. La récréation qu'on vous offre ici n'est donc ni le drame savamment ourdi de l'œuvre d'imagination que vous avez accoutumé de lire, ni le sententieux débit de la conférence que vous avez accoutumé d'éviter, elle est un composé hybride de ces deux formes. Si vous vous figurez le Possesseur de la Voix sur une estrade, assis un peu nerveusement, un peu modestement, devant une table, avec un verre d'eau et autres accessoires, et si vous consentez à voir simplement en moi le fâcheux président qui insiste avec une impitoyable cruauté sur l'importance des « quelques mots » d'introduction qu'il doit dire avant de disparaître dans les coulisses; si, en outre, vous supposez, derrière notre ami, un rideau sur lequel apparaîtront par intermittence des scènes animées; et si, finalement, vous admettez que son sujet soit la relation des aventures de son âme au milieu des recherches utopiques, vous serez prêt à surmonter quelques-unes, au moins, des difficultés de cet ouvrage sans grand mérite peut-être, mais assez original.

En face de l'écrivain ici présenté, se trouve un personnage terrestre qui ne parvient à affirmer sa personnalité qu'après une complication préalable que le lecteur voudra bien accepter. Ce personnage est mentionné sous la dénomination de « botaniste » et il est plus maigre, plus grand, plus grave que l'autre et beaucoup moins loquace. Il est blond clair, avec des yeux gris, un visage terne, d'une beauté

malingre. Vous le soupçonneriez de dyspepsie, et le soupçon serait justifié. Les hommes appartenant à ce type, remarque le président dans un développement indiscret, sont chimériques avec une ombre de mesquinerie; ils cherchent à dissimuler et à formuler à la fois leurs désirs sensuels sous des sentimentalités exagérées; ils se créent des tracas et des déboires prodigieux avec les femmes, et le nôtre en eut sa part. On vous les racontera, car ils forment la caractéristique de son espèce. Jamais il ne prend en personne la parole dans ce livre ; la Voix que vous entendrez est toujours celle de l'autre, mais par les a-parte et les intonations vous saisirez beaucoup de la matière et quelque chose de la manière des interpolations du botaniste.

Cette esquisse est nécessaire pour présenter les explorateurs de l'Utopie Moderne arrière-plan devant lequel pirouetteront les deux enquêteurs. Un spectacle cinématographique, telle est la comparaison à retenir. Nos deux personnages se trémousseront dans le cercle projeté par une lanterne assez défectueuse : parfois l'appareil n'est plus au point et c'est alors une image brouillée et confuse, mais par instants il parvient à produire sur l'écran une silhouette, animée et passagère, de l'état de choses utopique. Quelquefois, l'image s'obscurcit entièrement, la Voix épilogue et discute, les lumières de la rampe reparaissent... Vous voici en train d'écouter les élucubrations du petit homme replet. Le rideau s'est levé.

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS TOPOGRAPHIQUES

Les différences entre l'Utopie moderne et les Utopies anciennes. — Les Utopies statiques et l'Utopie cinétique. — Insuffisances des anciennes Utopies. — Nécessité d'un plan étendu. — L'Utopie, Etat Mondial. — La planète Utopie. — La descente des Alpes. — Une langue unique. — Collaboration avec l'Esprit créateur. — Critique des langues universelles. — Identité et divergences des deux planètes. — Les chagrins du botaniste.

§ I

L'Utopie nouvelle qu'ébauche un rêveur moderne doit inévitablement différer, en un aspect essentiel, des Nulle-Part et des Utopies que les hommes ont échafaudées avant que Darwin eût accéléré la pensée du monde. Ces États imaginaires étaient parfaits et statiques, avec un équilibre de bonheur conquis à jamais sur les forces d'agitation et de désordre qui sont inhérentes aux choses humaines. On contemplait une simple et saine génération jouissant des fruits de la terre dans une atmosphère de vertu et de félicité et que devaient suivre d'autres générations vertueuses, heureuses, entièrement similaires, jusqu'à ce que les dieux se fussent lassés. Tout changement et tout déve-

loppement étaient contenus à jamais derrière d'inébranlables digues.

L'Utopie moderne doit être non pas statique, mais cinétique; elle ne peut pas prendre une forme immuable, mais elle doit nous apparaître comme une phase transitoire à laquelle succéderont une longue suite de phases qui la transformeront sans cesse. De nos jours nous ne résistons pas au grand courant des choses et nous ne l'enrayons pas, nous nous laissons plutôt porter par lui. Nous ne bâtissons plus de citadelles, mais des vaisseaux qui évoluent continuellement. Au lieu d'une organisation méthodique de citoyens jouissant d'une égalité de bonheur garantie et assurée à eux et à leurs enfants jusqu'à la consommation des siècles, il nous faut établir « un compromis simple et élastique, dans lequel perpétuellement une succession d'individualités nouvelles tendent le plus efficacement vers un développement compréhensif et progressif ». Telle est la différence première et la plus générale qui doit exister entre une Utopie basée sur des conceptions modernes et toutes les Utopies qui furent écrites dans les temps révolus.

Notre tâche ici est d'être Utopien, d'animer, de rendre croyable, si nous le pouvons, une facette d'abord, puis une autre d'un monde imaginaire complet et heureux. Notre intention arrêtée est de montrer des choses non pas, en vérité, irréalisables, mais très certainement déconcertantes, en grimpant à toutes les échelles qui se dressent entre aujourd'hui et demain. Nous allons, pendant un moment, tourner le dos à l'obsé-

dant examen de ce qui est et porter nos regards vers l'air plus libre, les espaces plus vastes de ce qui peut être, vers la conception d'un Etat ou d'une cité « qui en vaille la peine », vers la projection, sur l'écran de nos imaginations, du tableau d'une vie possible hypothétiquement et valant plus que la nôtre la peine d'être vécue. Telle est notre œuvre présente. Nous commencerons par émettre certaines propositions primordiales nécessaires, après quoi nous partirons explorer l'espèce de monde que ces propositions nous donnent...

C'est sans doute une entreprise optimiste. Mais il est bon d'être un instant délivré de la note critique qui devra se faire entendre quand nous discuterons nos imperfections actuelles; il est bon de nous dégager des difficultés pratiques et de l'enchevêtrement des procédés et des moyens. Il est bon de s'arrêter au bord du sentier, de poser sac à terre, de s'éponger le front et de parler un peu des pentes supérieures de la montagne que nous voudrions escalader et que les arbres nous empêchent de voir.

Il n'y aura ici aucune recherche de système ni de méthode. C'est un divertissement de vacances que nous prendrons loin des politiques, des agitations et des programmes. Mais pourtant nous devons nous imposer certaines limitations. Si nous étions libres de divaguer sans entraves, nous suivrions, je crois, William Morris vers sa Nulle Part, nous changerions à la fois la nature de l'homme et la nature des choses; nous ferions la race entière sage, tolérante, noble, parfaite; nous acclamerions une anarchie splendide,

chacun faisant ce qu'il lui plaît et nul ne se plaisant au mal, dans un monde essentiellement bon, aussi parfait et aussi ensoleillé que le Paradis avant la chute. Mais cet âge d'or, ce monde idéal est hors des conditions du temps et de l'espace. Dans le temps et dans l'espace, l'universelle Volonté de vivre soutient éternellement une perpétuité d'agressions.

Notre projet est basé sur un plan plus pratique au moins. Nous nous restreindrons d'abord aux limitations de la possibilité humaine telles que nous les connaissons aujourd'hui; puis, nous aborderons toute l'inhumanité, toute l'insubordination de la nature. Nous ébaucherons notre Etat universel avec des saisons variables, des catastrophes soudaines, des maladies, des bêtes et des vermines hostiles, avec des hommes et des femmes aux passions, aux instabilités d'humeur et de désir semblables aux nôtres. En outre, nous accepterons ce monde de conflits, nous n'affecterons envers lui aucune attitude de renoncement, nous l'affronterons sans esprit ascétique, mais selon l'humeur des peuples occidentaux dont le but est de survivre et de triompher. Tout cela, nous l'adopterons à l'exemple de ceux qui ne s'occupent pas d'Utopies, mais de notre monde tel qu'il est à présent.

Cependant, selon les meilleurs précédents, nous prendrons certaines libertés avec les faits existants. Nous assumerons que le ton de la pensée pourra être entièrement différent de ce qu'il est dans le monde actuel. Nous nous permettrons un libre maniement du conflit mental de la vie, dans les limites des

possibilités de l'esprit humain tel que nous le connaissons. Nous nous accorderons la même permission avec tout l'organisme social que l'homme a, pour ainsi dire, fabriqué pour son usage : les maisons, les routes, les vêtements, les canaux, la machinerie, les lois, les frontières, les conventions et les traditions, les écoles, la littérature, les organisations religieuses, les croyances, les mœurs, tout ce que l'homme, en fait, a le pouvoir de transformer. Telle est, à vrai dire, l'hypothèse capitale de toutes les spéculations utopiques anciennes ou nouvelles ; la *République* et les *Lois* de Platon, l'*Utopie* de Sir Thomas More, l'*Altruria* implicite de Howells, la Boston future de Bellamy, la grande République Occidentale de Comte, la *Contrée Libre* de Hertzka, l'*Icarie* de Cabet et la *Cité du Soleil* de Campanella sont échafaudées, comme nous échafauderons notre Utopie, sur cette hypothèse de la complète émancipation d'une communauté d'hommes affranchis de la tradition, des habitudes, des liens légaux et de cette servitude plus subtile qu'implique toute possession. Une grande part de la valeur essentielle de ces spéculations réside en cette hypothèse d'émancipation, en ce respect de la liberté humaine, dans ce perpétuel besoin de notre nature d'échapper à soi-même, dans cette faculté de résister à la causalité du passé, d'entreprendre, de persister et de vaincre.

§ 2

Il y a aussi certaines limitations artistiques très définies.

Inévitablement, les spéculations utopiques paraissent quelque peu arides et ténues. Leur défaut commun est d'être en général inertes. Ce qui est le sang, la chaleur, la réalité de la vie en est totalement absent : pas d'individualités, mais des individus généralisés. Dans presque toutes les Utopies, excepté peut-être *les Nouvelles de Nulle-Part*, de William Morris, on voit des édifices magnifiques, mais sans originalité, des cultures parfaites et symétriques, et une multitude de gens sains, heureux, superbement vêtus, mais sans aucun caractère distinctif personnel. Trop souvent l'image évoquée ressemble à la « clef » d'un de ces grands tableaux, représentant des couronnements, des mariages royaux, des parlements, des conférences, des assemblées, et qui furent si populaires sous le règne de Victoria ; dans cette « clef », chaque personnage est muni, au lieu d'un visage, d'un ovale où est inscrit lisiblement un numéro renvoyant à son nom sur une liste *ad hoc*. Ces rangées d'ovales nous imposent invinciblement une impression d'irréalité, et je ne vois pas du tout comment on pourrait y échapper. C'est un désavantage qu'il faut accepter. Toute institution qui a existé ou qui existe, si irrationnelle, si absurde qu'elle paraisse, possède, en vertu de son contact avec

les individualités, une réalité et une rectitude qu'aucune chose non mise à l'épreuve ne peut avoir. Elle a mûri, elle a reçu le baptême du sang, elle a été patinée et assouplie par le maniement, elle a été arrondie et dentelée selon les contours adoucis que nous associons avec la vie; elle a été ternie, peut-être, par une brume de larmes. Mais la chose qui est simplement proposée, qui est simplement suggérée, si rationnelle, si nécessaire soit-elle, semble étrange et inhumaine dans ses lignes claires, dures, inflexibles, avec ses surfaces et ses angles trop nets.

Il n'y a pas de remède. Le Maître en souffre comme le dernier et le moindre de ses successeurs. Malgré tout ce que confère d'humain le procédé dramatique du dialogue, je doute que quelqu'un ait jamais éprouvé le désir d'être un citoyen dans la *République* de Platon; je me demande qui pourrait supporter pendant un mois l'implacable publicité de vertu imaginée par Sir Thomas More... Personne ne tient à vivre réellement dans une communauté de tous les instants, à moins que ce ne soit à cause des individualités qu'on y rencontrerait. Ce conflit fertilisant des individualités est l'objet même de la vie personnelle, et toutes nos utopies ne sont pas autre chose que des projets de perfectionnement de ces relations. Du moins, c'est ainsi que la vie apparaît de plus en plus aux intelligences modernes. Jusqu'à ce qu'interviennent les individualités, rien ne vient à la vie, et un Univers cesse quand se brise le miroir du moindre des esprits individuels.



§ 3

Le plan d'une Utopie moderne exige pour le moins une planète. Il fut un temps où une île, ou bien une vallée dans les montagnes, offraient un isolement suffisant pour qu'une organisation politique s'y maintînt sans être entamée par l'action des forces extérieures ; la République de Platon était en armes et prête à la défensive, la Nouvelle Atlantide et l'Utopie de More, en théorie, comme la Chine et le Japon pendant maints siècles de pratique effective, s'isolèrent de toute intrusion. Des exemples aussi récents que le satirique *Erewhon*, de Samuel Butler, et la contrée aux conditions sexuelles interverties, de Mr Stead, établirent, comme une règle simple et suffisante, la coutume thibétaine de mettre à mort le visiteur curieux. Mais la tendance de la pensée moderne s'oppose tout entière à la permanence de pareilles enceintes. On sait de nos jours d'une façon certaine que, si subtilement organisé que soit un Etat, l'épidémie, le barbare fécond ou les exigences économiques rassemblent leurs forces autour des frontières pour les renverser et les franchir. La marche rapide des inventions est toute en faveur de l'envahisseur. Actuellement peut-être, on pourrait garder une côte rocheuse ou défendre un étroit défilé. Mais qu'en adviendra-t-il dans ce proche demain, où la machine volante fendra les airs, libre de descendre au point qu'elle choisira ? Un Etat

assez puissant pour rester isolé dans les conditions modernes, serait assez puissant pour gouverner le monde, ou, à vrai dire, s'il ne le gouvernait pas effectivement, il accorderait un consentement passif et indispensable à toutes les autres organisations humaines et serait ainsi responsable d'elles toutes. Il faut que ce soit un Etat mondial.

Nulle place, donc, pour une Utopie moderne, au centre de l'Afrique, dans l'Amérique du Sud, ou autour du pôle, ces derniers refuges de l'Idéalité. L'île flottante de *la Cité Morellyste* n'est plus d'aucun secours. Il nous faut une planète. Lord Erskine, auteur d'une Utopie (*Armata*) qui peut avoir été inspirée par Mr Hewins, fut, de tous les Utopistes, le premier à s'apercevoir de ce besoin : il joignit pôle à pôle, par une sorte de cordon ombilical, ses planètes jumelles. Mais l'imagination moderne, obsédée par la physique, doit se risquer plus loin.

Par delà Sirius, dans les profondeurs de l'espace, plus loin que la portée d'un projectile voyageant pendant un milliard d'années, plus loin que l'œil nu ne peut voir, scintille l'étoile qui est le soleil de *notre* Utopie. Pour ceux qui savent où regarder, aidant de bons yeux avec une puissante lorgnette, cet astre, avec trois autres apparemment groupés autour de lui (bien qu'ils soient distants de milliards de kilomètres), forme une vague tache de lumière. Autour de ce soleil tournent des planètes, semblables à nos planètes, mais accomplissant un destin différent, et, à sa place au milieu

d'elles, se trouve Utopie avec sa sœur la Lune. C'est une planète identique à la nôtre, avec les mêmes continents, les mêmes îles, les mêmes mers et les mêmes océans ; un autre Foudji-Yama y dresse sa beauté au-dessus d'une autre Yokohama, un autre Matterhorn y surplombe le glacier chaotique d'un autre Théodule. Cette planète est à tel point pareille à la nôtre qu'un botaniste y rencontrerait chacune des espèces terrestres, jusqu'à la moindre plante aquatique ou la plus rare fleur alpestre.

Pourtant, quand il aurait cueilli cette fleur et repris le chemin du retour, peut-être ne trouverait-il plus son auberge.

Supposons maintenant que deux d'entre nous fussent réellement exposés à cette surprise. Deux, dis-je, car, affronter une étrange planète, — fût-elle entièrement civilisée, — sans l'appui d'un compagnon familier serait trop exiger du courage même le plus assuré. Supposons que nous soyons en réalité transportés ainsi, tels que nous sommes. Figurez-vous que nous voilà grimpés dans une haute gorge des Alpes, et, bien que je ne sois pas botaniste moi-même, étant sujet au vertige dès que je me penche, je ne verrai certes rien à reprendre si mon compagnon porte en bandoulière une boîte à spécimens, à condition toutefois qu'elle ne soit pas peinte de cet abominable vert-pomme si populaire en Suisse. Nous avons escaladé, marché, botanisé ; nous nous sommes reposés et, assis parmi les rocs, nous avons dévoré notre déjeuner froid, vidé notre bouteille d'Yvorne, entamé une conversation sur

le sujet des Utopies, et débité toutes ces propositions que je viens d'émettre. Je me vois moi-même sur ce petit col de la Passe Lucendro, sur l'épaulement du Piz où j'ai déjeuné jadis et bavardé agréablement. Nos regards s'étendent sur le Val Bedretto, tandis que Villa, Fontana et Airolo, essayent de se dissimuler à nos yeux dans les replis de la montagne, à douze cents mètres plus bas, verticalement. Avec cet absurde effet de proximité qu'on obtient dans les Alpes, nous apercevons le petit train, à vingt kilomètres de distance, descendant la Biaschina et roulant vers l'Italie. Le col du Lukmanier, au delà de Piora, à notre gauche, et celui de San Giacomo, à notre droite, apparaissent comme de simples sentiers sous nos pieds.

A ce moment, la lanterne projette sur l'écran ce panorama.

Et crac! en un clin d'œil, nous voilà transportés dans cet autre monde.

C'est à peine si nous remarquons un changement. Pas un nuage n'a bougé au ciel. Peut-être la ville lointaine, au-dessous de nous, prend-elle un autre aspect que mon compagnon le botaniste distingue, habitué qu'il est à observer avec attention ; le train disparaît du tableau, et, dans les prairies d'Ambri-Piotta, le lit étroit et encaissé du Tessin est modifié, mais à cela se bornent les changements visibles. Pourtant, d'une façon obscure et vague, nous avons immédiatement conscience d'une différence dans les choses.

Cédant à une attraction subtile, les yeux du botaniste se portent sur Airolo.



— C'est bizarre, — dit-il, d'un ton parfaitement indifférent, — mais je n'avais pas encore remarqué ce bâtiment là-bas à droite.

— Quel bâtiment ?

— Celui-là, à droite, avec cette drôle de chose.

— Ah ! oui, je vois ! En effet, c'est bien extraordinaire... énorme certes !... et superbe ! Je me demande...

Nous découvrons, ensuite, que les petites villes du bas sont transformées — mais de quelle façon ? Nous ne les avons pas, en les traversant, examinées assez minutieusement pour le savoir. L'impression est indéfinissable : un changement dans le caractère de leur groupement, de leurs petites formes lointaines.

Je balaie quelques mies de pain sur mon genou.

— C'est bizarre, — répété-je, pour la dixième ou onzième fois, en faisant mine de me relever.

Nous voilà debout, nous étirant, et, intrigués quelque peu, nous nous tournons vers le sentier qui dévale au milieu des rocs éboulés, contourne le lac tranquille et limpide, et descend jusqu'à l'Hospice du Saint-Gothard — en admettant que, par bonheur, nous retrouvions ce sentier.

Mais, longtemps avant de parvenir à l'Hospice, avant même de déboucher sur la grand'route, nous remarquons à de sûrs indices que le monde des hommes a subi de profondes transformations : la petite cabane de pierre, au creux du col, a disparu ou bien elle a singulièrement changé ; les chèvres sur les rochers, la hutte primitive près du pont de pierre, ne sont plus les mêmes.

Et bientôt, ahuris et ahurissants, nous rencontrons un homme, — pas un Suisse, — affublé de vêtements insolites et parlant un langage étrange.

§ 4

Avant la tombée de la nuit, nous sommes plongés dans la stupéfaction ; mais pourtant, nous le sommes bien davantage, quand mon compagnon, avec son éducation scientifique, fait la découverte la plus inattendue. Levant la tête, avec ce coup d'œil assuré de l'homme qui connaît les constellations jusqu'à la dernière des lettres de l'alphabet grec, il pousse une exclamation... que je vous laisse à deviner. Tout d'abord, il n'en croit pas ses yeux. Je lui demande la cause de son ébahissement, et il lui est difficile de l'expliquer. Il s'enquiert d'Orion, avec des manières un peu singulières. Je regarde à mon tour, et ne la trouve pas. Il s'informe de la Grande-Ourse, et elle a disparu.

— Où diable sont-elles passées? — questionné-je, cherchant à les retrouver dans les multitudes étoilées, et lentement son ébahissement me gagne.

Alors, pour la première fois, nous comprenons, devant ce firmament devenu étranger, qu'un changement est survenu, — un changement que nous avons subi, nous, et non le monde, — et, que nous sommes échoués dans les plus extrêmes profondeurs de l'espace.

§ 5

Nous supposons qu'aucune difficulté linguistique n'intervient. Le monde entier parle une langue unique — c'est utopiquement élémentaire, — et puisque nous sommes délivrés des entraves de la vraisemblance du récit, nous supposons aussi que nous possédons assez cette langue pour la comprendre. Ce maudit obstacle du langage, cette expression hostile dans les yeux de l'étranger : « Sourd et muet pour vous, Monsieur, par conséquent votre ennemi, » est la toute première des défectuosités et des complications auxquelles nous échappons en fuyant la terre.

Mais quelle sorte de langage le monde parlerait-il, si le miracle de Babel était sur le point de se reproduire à l'envers ?

Si l'on me permet d'emprunter une image audacieuse, de prendre une liberté médiévale, je présumerai que, dans ce lieu solitaire, l'Esprit Créateur nous fait des confidences.

— Vous êtes des hommes sages, — déclare cet Esprit (et moi, être soupçonneux, susceptible, sérieux à l'excès malgré mes prédispositions à l'embonpoint, je flaire aussitôt l'ironie, tandis que mon compagnon se glorifie du compliment), — vous êtes des hommes sages, et c'est surtout pour la manifestation de votre sagesse que le monde a été créé. Vous avez la bonté de proposer l'accélération de cette multiple et

ennuyeuse évolution à laquelle je travaille. J'en conviens, une langue universelle vous serait utile en l'occurrence. Or, tandis que je siège ici, au milieu de ces montagnes (voilà un ou deux éons que je les lime et les cisèle, simplement pour y faire surgir vos hôtels), voulez-vous avoir l'obligeance de m'aider...? Quelques indications?... Quelques avis? Quelques idées?...

Alors l'Esprit Créateur sourit un moment, d'un sourire semblable à la brise qui dissipe les nuages. Toute la solitude de la montagne autour de nous est radieusement illuminée. Vous connaissez ces rapides instants où la chaleur et la clarté passent sur des endroits désolés et déserts ?

Après tout, pourquoi le sourire de l'Infini frapperait-il d'apathie deux hommes qui le contemplent ? Nous sommes là, avec nos caboches têtues, nos yeux, nos mains, nos pieds et nos cœurs robustes, et sinon nous ou les nôtres, du moins les infinies multitudes qui nous entourent ou que nous portons en germe dans nos reins verront enfin la réalisation de l'Etat mondial, d'une fraternité plus grande et de la langue universelle. Dans la mesure de nos capacités, abordons cette question, sinon pour la résoudre, au moins pour essayer d'approcher du meilleur résultat possible. C'est là, en somme, notre but : imaginer le mieux et nous efforcer d'y atteindre, et ce serait une folie et une faute pires que la présomption que d'abandonner cet effort sous le prétexte que le meilleur de nos « mieux » paraît mesquin au milieu des soleils.

Or, vous, en tant que botaniste, vous inclineriez, je

pense, vers quelque chose de *scientifique*, comme on dit...

Vous sourcillez sous cette épithète offensante, et je vous accorde volontiers mon intelligente sympathie, bien que *pseudo-scientifique* et *quasi-scientifique* soient encore plus cuisants pour la peau. Vous vous mettez à parler de langues scientifiques, d'Esperanto, de Langue Bleue, de Nouveau Latin, de Volapuk, de Lord Lytton, de la langue philosophique de l'archevêque Whateley, de l'ouvrage de lady Welby sur les significations, que sais-je encore? Vous me vantez la remarquable précision, les qualités encyclopédiques de la terminologie chimique, et, à ce mot de terminologie, j'insinue un commentaire sur un éminent biologiste américain, le professeur Mark Baldwin, qui a porté la langue biologique à de telles hauteurs de clarté expressive qu'elle en est triomphalement et invinciblement illisible.

Vous affirmez votre idéal, vous demandez une langue scientifique, sans ambiguïté, aussi précise qu'une formule mathématique, où tous les termes ont entre eux des rapports logiques et exacts. Vous voulez une langue avec toutes les déclinaisons et conjugaisons strictement régulières, et toutes ses constructions rigoureusement fixes, avec chaque mot nettement distinct de l'autre, aussi bien en prononciation qu'en orthographe.

C'est là, en tous cas, l'espèce de langue qu'on entend réclamer partout, et il vaut la peine d'examiner ici ce postulat, quand ce ne serait que pour cette raison

qu'il repose sur des implications qui dépassent de beaucoup le domaine du langage. Il implique, à vrai dire, presque tout ce que nous nous efforçons de répudier dans cet ouvrage particulier. Il implique que l'entière base intellectuelle de l'humanité est établie, que les règles de la logique, les systèmes de numération, de poids et de mesures, les catégories générales et les schémas de ressemblance et de différence sont fixés à jamais pour l'esprit humain — un morne Comtisme, en fait, de la plus morne espèce. Mais, en vérité, la science de la logique et la charpente entière de la pensée philosophique, telle que les hommes l'ont cultivée depuis Platon et Aristote, n'ont pas plus de permanence essentielle que le Grand Catéchisme Ecossais comme expression finale de l'esprit humain. Du milieu du gâchis de la pensée moderne, une philosophie depuis longtemps défunte ressuscite, comme un embryon aveugle et presque informe à qui bientôt viendront vue, forme, pouvoir, — une philosophie dans laquelle la précédente affirmation est niée (1).

D'un bout à l'autre de cette excursion utopique, je dois vous en avertir, vous subirez la poussée et l'agitation de ce mouvement insurrectionnel. Cet « Unique », dont nous ferons un emploi fréquent, est l'embryon informe

(1) Le lecteur sérieux peut à loisir se référer aux ouvrages suivants : *Use of Words in Reasoning*, de Sidgwick ; *Essentials of Logic*, de Bosanquet ; *Principles of Logic*, de Bradley ; *Logik*, de Sigwart. Le lecteur d'esprit moins technique peut lire l'article *Logic*, du Professeur Case, dans l'*Encyclopédie Britannique*, vol. XXX. J'ai ajouté en appendice, à ce volume, une esquisse philosophique qui fut d'abord lue devant l'Oxford Phil. Soc. en 1903.

à qui viennent peu à peu des organes, des organes monstrueux peut-être, déjà il surgit de l'abîme et vous voyez les reflets de sa peau luisante, et l'affirmation persistante de l'individualité et de la différence individuelle comme signification de la vie, vous révèle la contexture de son corps. Rien ne dure, rien n'est précis ni certain, sinon l'esprit du pédant; admettre la perfection c'est oublier cette inéluctable inexactitude marginale qui est la mystérieuse et intime qualité de l'Etre. L'Etre, en vérité? — Il n'y a pas d'être, mais un devenir universel d'individualités, et Platon a tourné le dos à la vérité, quand il s'est placé en face de son musée d'idéaux spécifiques. Héraclite, ce géant dédaigné et mal interprété, aura peut-être son tour...

Il n'y a rien d'immuable dans ce que nous connaissons. Nous passons d'une lueur plus faible à une lueur plus forte; chaque clarté plus vive perce des fondations jusqu'ici opaques, et révèle, au-dessous, des opacités nouvelles et différentes. Nous ne pouvons jamais prédire laquelle de nos bases, assurées en apparence, sera affectée par le changement prochain. Quelle folie par conséquent de rêver de délimiter nos esprits en des mots, si généraux soient-ils, de fournir une terminologie et un idiome aux infinis mystères de l'avenir! Nous suivons le filon, nous extrayons et accumulons notre trésor, mais qui peut dire quelle direction le filon va prendre? Le langage est l'aliment de la pensée et il ne sert qu'autant qu'il subit l'action des forces métaboliques; il devient pensée, il vit, et l'acte même de vivre entraîne sa mort. Vous autres, gens de science avec

votre lubie de désirer une terrible exactitude de langage, des fondations indestructibles établies « à jamais », vous êtes merveilleusement dénués d'imagination.

La langue d'Utopie sera, sans doute, une et indivisible ; dans la mesure des différences individuelles de qualité, toute l'humanité sera ramenée à la même phrase, à une résonnance commune de pensée ; mais le moyen d'expression dont se serviront les humains sera toujours une langue vivante, un système animé d'imperfections, que chaque individu modifiera dans des proportions infinitésimales. Grâce à l'universelle liberté d'échange et de mouvement, la transformation continue de l'esprit général de cette langue sera une transformation mondiale : c'est là le caractère de son universalité. J'imagine que ce sera une langue unifiée, une synthèse de langues. L'anglais, par exemple, est un amalgame d'anglo-saxon, de franco-normand et de latin savant, formant un parler plus ample, plus puissant et plus beau que chacun de ses éléments constitutifs.

La langue utopique peut aussi bien présenter une unification plus vaste, et renfermer, dans le cadre d'un idiome sans flexions ou presque, — comme on en a l'exemple en anglais déjà, — un vocabulaire abondant, dans lequel auront été fondues une douzaine de langues autrefois séparées, superposées à présent et soudées les unes aux autres à travers des compromis bilingues et trilingues (1). Naguère, des hommes ingénieux ont

(1) Voir un excellent article : *la Langue française en l'an 2003*, par Léon Bollak, dans *la Revue*, 15 juillet 1903.



spéculé sur cette donnée : Quelle langue survivra ? — La question était mal posée. Je pense maintenant que cet amalgame de plusieurs langues et leur survivance en un rejeton commun est une hypothèse beaucoup plus probable.

§ 6

Cette causerie sur les langues n'en est pas moins une digression.

Nous suivions donc le vague sentier qui contourne le bord du lac de Lucendro, et nous étions sur le point de rencontrer notre premier Utopien. Il n'était pas Suisse, avons-nous dit. Cependant il l'aurait été sur terre ; ici, il a les mêmes traits, avec quelque modification peut-être dans l'expression ; le même physique, bien qu'un peu mieux développé, et le même teint. Il a des habitudes, des traditions, des connaissances, des idées différentes, des vêtements et accessoires différents, mais cependant c'est bien le même homme. Nous avons au début nettement stipulé que l'Utopie moderne devait être peuplée d'habitants identiques à ceux de ce monde.

Cette proposition renferme peut-être plus de choses qu'il n'apparaît au premier abord.

Elle fournit une opposition caractéristique entre l'Utopie moderne et celles qui l'ont précédée. Il s'agit d'une Utopie mondiale, pas moins, nous en avons convenu ; et il nous faut aussi affronter le fait que nous aurons des différences de race. Même dans la République de Platon, les classes inférieures n'étaient pas de races spécifique-

ment distinctes. Mais c'est ici une Utopie aussi vaste que la charité chrétienne, et les blancs et les noirs, les bruns, les rouges et les jaunes, toutes les teintes de peau, tous les types de corps et de caractère, s'y trouveront. Comment ajuster leurs différences, c'est la question maîtresse, et ce sujet ne sera même pas entamé ici. Il nous faudra un chapitre entier pour jeter un simple coup d'œil sur la question. Mais soulignons cette stipulation : chacune des races vivant sur la planète Terre se retrouve sur notre planète utopique dans le plus strict parallélisme, avec les mêmes dénombrements, — seulement, comme je l'ai dit, avec un ensemble entièrement différent de traditions, d'idéaux, d'idées et de tendances, et se dirigeant sous des cieux différents vers une destinée tout à fait différente.

Il suit de là un curieux développement pour ceux qui sont convaincus de l'unité et de la signification une des individualités. Les races ne sont pas des amas nets et définis, ce ne sont pas des hordes de personnes identiquement similaires, mais des sous-races, des tribus, des familles rassemblées, chacune formant une unité, et chacune composée à son tour d'unités moindres et ainsi de suite jusqu'à l'individu seul. De sorte que notre première convention aboutit à ceci, que chaque montagne, plante, rivière, bête terrestre, se retrouve exactement dans cette planète parallèle par delà Sirius, de même que tout homme, femme et enfant vivant ici-bas, a un parallèle en Utopie. Naturellement et forcément, les destinées de ces deux planètes divergeront, désormais des hommes mourront ici que la sagesse uto-

pienne préservera là-bas, et peut-être, inversement, en préserverons-nous ici d'autres. Des enfants naîtront à eux et non à nous, à nous et non à eux ; mais cet instant-ci, où vous lisez, est le moment du départ, et, pour la première et la dernière fois, les populations de nos planètes sont sur la même ligne.

Nous sommes obligés, à l'heure actuelle, d'avoir recours à une hypothèse de ce genre et à nulle autre. L'autre alternative est une Utopie de mannequins, de poupées ressemblant à des anges, avec des lois imaginaires s'adaptant à des gens invraisemblables, — en somme une entreprise sans intérêt.

Nous pouvons, par exemple, supposer qu'il existe, là-bas, un homme tel que j'aurais pu être, plus instruit, mieux cultivé, employant mieux ses facultés, plus svelte et plus actif (et je me demande ce qu'il fait !). Et vous, Monsieur ou Madame, vous avez là-bas votre double aussi, de même que tous les hommes et toutes les femmes que vous et moi connaissons. Je doute que nous les rencontrions jamais, ces doubles, et je ne sais si la rencontre serait agréable ; mais en descendant des montagnes désertes, vers les routes, les villages et les demeures du monde utopien, nous apercevrons certainement çà et là des visages qui nous rappelleront singulièrement des gens ayant vécu sous nos yeux. Il y en a que vous désirez ne jamais rencontrer, dites-vous, et d'autres que vous reverriez avec plaisir.

— Il en est *Une* surtout... !

Chose étrange, ce type de botaniste ne veut pas tenir en place. Il a surgi entre nous, cher lecteur, comme

un interlocuteur accidentel. Je ne sais ce qui me le mit en tête. A ce moment-là, j'étais d'humeur à vous affubler de la personnalité du bonhomme, afin de vous qualifier de cerveau scientifique — épithète offensante. Mais le voici indiscutablement avec moi en Utopie, et dégringolant de nos questions hautement spéculatives pour barboter dans des confidences entrecoupées, mais intimes.

Il déclare qu'il n'est pas venu en Utopie pour y retrouver ses chagrins.

Quels chagrins?

Je proteste que je n'avais aucune intention de le faire intervenir, lui, avec ses chagrins.

C'est un homme de trente-neuf ans, je crois, dont la vie n'a été ni une tragédie, ni une aventure joyeuse. Dans ses contacts avec l'existence, sa figure a acquis une expression intéressante sans aucun caractère de force ni de noblesse. Il est quelque peu raffiné, avec, peut-être, une certaine expérience des menus déboires et des peines mesquines, et capable de tous les petits courages civils; il a lu plus qu'il n'a souffert, et souffert plus qu'il n'a agi. Il me regarde avec ses yeux bleu-gris d'où s'est évanoui tout intérêt pour cette Utopie.

— C'est un tourment, — dit-il, — qui n'est entré dans ma vie que pour un mois ou deux, du moins d'une façon aiguë. Je croyais que tout était fini. Il y avait donc une jeune...

Cette banale affaire, cette histoire d'un cœur de banlieue vous cause quelque ébahissement quand on l'entend sur la crête d'une montagne en Utopie. Il l'avait connue avant d'avoir sa nomination de professeur,

et ni ses parents ni ceux de la jeune fille n'approuvaient leur amour.

— Elle se laissait, je crois, assez facilement influencer, — dit-il. — Mais je suis peut-être injuste à son égard. Elle pensait trop aux autres. S'ils avaient l'air peiné, s'ils jugeaient meilleure telle façon d'agir...

Suis-je venu en Utopie pour entendre ces balivernes?

§ 7

Il est nécessaire de diriger les pensées du botaniste dans une voie plus digne, et de repousser ses modestes regrets, sa mesquine et importune histoire d'amour. Se rend-il compte que nous sommes réellement en Utopie?

— Tournez votre esprit vers cette Utopie que je vous découvre et laissez à leur planète originelle ces tourments terrestres. Comprenez-vous jusqu'où nous entraînent les propositions fondamentales d'une Utopie moderne? Tous les personnages de la terre doivent immanquablement s'y trouver — tous, mais avec une différence. On y rencontre, par exemple, M. Chamberlain, le Roi (sans doute incognito), tous les peintres de l'Académie Royale, Sandow, etc.

Mais ces noms fameux ne disent rien au botaniste.

Mon esprit va de l'une à l'autre de ces éminentes et typiques personnalités, et pendant un moment j'oublie mon compagnon. Je suis distrait par les curieux « à côté » que cette proposition générale entraîne. Il y aura un tel et un tel. Le nom et la personne de

M. Roosevelt occupe l'objectif et oblitère un essai d'acclimatation de l'Empereur d'Allemagne. Que fera, par exemple, de M. Roosevelt notre Utopie? A travers ma vision, se glisse l'image d'une lutte ardente entre lui et s policiers Utopiens. J'entends sa voix, cette voix qui, par ses protestations éloquentes, a soulevé des millions d'êtres terrestres. Un mandat d'arrêt, s'échappant dans le conflit, vient tomber à mes pieds; je ramasse la feuille et je lis — mais est-ce possible? « ... S'est rendu coupable de discours séditieux, de provocations au suicide de la race, d'excitations à bouleverser l'équilibre de la population? » Un excès de logique nous a, pour cette fois, entraînés à des fantaisies caricaturales. On pourrait continuer sur ce ton, et écrire une agréable petite Utopie qui, comme les Saintes Familles des Primitifs, ou le Jugement Dernier de Michel-Ange, reproduirait les portraits diversement flattés de nos amis. On pourrait aussi traiter dans la même manière tout l'Almanach de Gotha, et obtenir quelque chose dans le genre de la vision des grands damnés qu'eut Epistemon, alors que « Xerxès était crieur de moutarde, Romulus salinier et ravaudeur de socques ». Quel incomparable catalogue! Inspirés par la Muse de la Parodie, nous pourrions continuer avec les pages du « Who's Who » anglais, et même le Tout-Paris, attaquer le « Who's Who » américain, et procéder aux plus drôlatiques et aux plus vastes combinaisons. Allons, où mettons-nous cet excellent homme? Que faisons-nous de celui-ci? De celui-là?

Mais il est peu probable que nous rencontrions les

doublures d'aucun de ces personnages, au cours de notre excursion en Utopie, ou que nous les reconnaissions s'il nous arrivait de les rencontrer. Je doute que sur la planète utopienne les doublures des grands personnages terrestres occupent des situations correspondantes. Les grands hommes de cette Utopie encore inexplorée peuvent n'être dans notre monde que des sots de village, tandis que des chevriers terrestres ou d'obscurs illettrés trôneront là-bas dans les sièges des grands.

Voilà encore de tous côtés d'agréables perspectives.

Mais mon botaniste impose de nouveau sa personnalité. Ses pensées ont voyagé par d'autres chemins.

— Je sais, — dit-il, — qu'*elle* sera plus heureuse ici, et qu'elle sera mieux appréciée qu'elle ne le fut sur terre.

Cette interruption a pour effet de me détourner de ma rêverie momentanée sur les grands de la terre, ces mannequins populaires boursouflés par les journaux et la rumeur publique. Elle m'amène à penser à des applications plus personnelles et plus intimes, aux êtres humains que je connais avec une certaine approximation, à ce qui fait la base essentielle et commune de la vie. Elle évoque devant moi les rivalités et les tendresses, les querelles et les désappointements. Je me heurte péniblement contre les choses qui auraient pu être. Que faire si, au lieu d'ovales vides, nous rencontrons ici les amours renouées, les occasions perdues et les visages tels qu'ils auraient pu nous apparaître ?

Je me tourne vers mon botaniste avec presque un air de reproche.

— Mettez-vous bien en tête qu'ici *elle* ne sera pas du tout telle que vous l'avez connue à Frognal, — dis-je, et, pour me débarrasser d'un sujet qui a cessé d'être agréable, je me lève.

— D'ailleurs, — ajouté-je, debout, — il y a un *million* de chances contre une pour que nous ne la rencontrions pas... Mais nous batifolons! Ceci n'est pas l'affaire que nous poursuivons, mais un simple incident dans un plus vaste plan. Le fait reste, que les gens que nous sommes venus voir ont des infirmités comme nous, les conditions seules sont changées. Poursuivons le cours de notre enquête.

Sur ces mots, je m'achemine par le bord du lac de Lucendro vers notre monde Utopien.

Nous descendons la montagne par le col, et à mesure que les vallées se découvrent, cette Utopie se déploie, où hommes et femmes sont heureux, où les lois sont sages, et où tout ce qui est enchevêtré et confus dans les affaires humaines a été débrouillé et redressé.

CHAPITRE II

CONCERNANT LES LIBERTÉS

La liberté individuelle. — Sécurité, prohibitions et restrictions. — Solitude et sociabilité. — Déplacements et voyages. — Moyens de transport. — Population nomade. — Facteurs nouveaux. — Distribution de la population. — Le roman d'amour du botaniste.— Transports maritimes et aériens. — La morale personnelle. — Le contrôle de l'Etat. — L'usage des boissons.

§ I

Quelle sorte de question se présenterait d'abord à l'esprit de deux hommes abordant sur la planète de l'Utopie Moderne? Probablement de graves soucis à propos de leur liberté personnelle. Envers l'étranger, comme je l'ai déjà remarqué, les Utopies de jadis manifestaient une attitude des moins aimables. Notre nouveau genre d'Etat utopien, élargi jusqu'aux dimensions d'un monde, leur témoignerait-il autant d'aversion?

Nous serions rassurés en pensant que la tolérance universelle est certainement une idée moderne; or, c'est sur des idées modernes que cet Etat mondial est basé. Mais en supposant même que nous soyons tolérés,

et même admis à l'inévitable dignité de citoyen, il reste encore une vaste série de possibilités... Il faut, je crois, essayer de résoudre le problème par la recherche des premiers principes ; il faut suivre l'impulsion de notre temps et de notre race en envisageant la question comme procédant de « l'individu contre l'Etat », et en discutant le compromis de la Liberté.

L'idée de la liberté individuelle croît en importance à chaque développement de la pensée moderne. Pour les Utopistes classiques, la liberté était relativement sans valeur. Ils considéraient la vertu et le bonheur comme entièrement séparables de la liberté et comme extrêmement plus importants. Mais le point de vue moderne, en insistant avec plus d'énergie sur l'individualité et la signification de son caractère unique, intensifie constamment la valeur de la liberté, jusqu'à ce qu'enfin nous commencions à voir que la liberté est la substance même de la vie, qu'elle est, en réalité, la vie, et que seules les choses inanimées, les choses qui n'ont pas à choisir, vivent dans une soumission absolue à la loi. Avoir libre jeu pour son individualité est, au point de vue moderne, le triomphe subjectif de l'existence, comme la survivance dans l'œuvre créée et dans la progéniture est son triomphe objectif. Mais pour tous les hommes, puisque l'homme est une créature sociale, le jeu de la volonté ne peut pas correspondre à la liberté absolue. Une parfaite liberté humaine n'est possible qu'à un despote qui est absolument et universellement obéi. Donc, vouloir devrait correspondre à ordonner et agir, et, dans les limites

de la loi naturelle, nous pourrions à tout moment faire exactement ce qui nous plaît. Toute autre liberté est un compromis entre notre propre liberté de vouloir et les volontés de ceux avec qui nous venons en contact. Dans un Etat organisé, chacun de nous possède un code plus ou moins complexe de ce qu'il peut faire aux autres et à lui-même, et de ce que les autres peuvent lui faire. Il limite les autres par ses droits et il est limité par les droits des autres et par des considérations affectant le bien-être de la communauté dans son entier.

La liberté individuelle, dans une communauté, n'est pas toujours, comme diraient les mathématiciens, du même signe. L'ignorer est l'erreur essentielle du culte appelé individualisme. En vérité, une prohibition générale dans un Etat peut accroître la somme de liberté, et une autorisation générale peut la diminuer. Il ne s'ensuit pas, comme on voudrait nous le faire croire, qu'un homme est plus libre là où il y a moins de lois et plus asservi là où il y en a davantage. Un socialisme ou un communisme n'est pas nécessairement l'esclavage, et il n'y a aucune liberté sous l'Anarchie. Considérez quelle somme de liberté nous gagnerons par la perte de la commune liberté de tuer. Dès lors, on pourra aller et venir dans toutes les parties policées du monde, sans s'encombrer d'armes et d'armures, exempt de la crainte du poison, des barbiers capricieux et des chausses-trappes d'hôtel : en réalité, mille craintes et mille précautions disparaissent. Supposez seulement qu'existe la liberté limitée de tuer par vengeance, et pensez à

ce qui arriverait dans nos banlieues, aux inconvénients de deux maisonnées, hostiles et pourvues d'armes de précision; considérez non seulement leurs désagréments réciproques, mais le danger qu'elles présenteraient pour le piéton neutre, en supprimant pratiquement toute liberté autour d'elles. Le boucher, s'il s'y risquait, devrait venir prendre la commande dans une voiture blindée...

Il s'ensuit que, dans une Utopie moderne qui place l'espoir final du monde dans un commerce évoluant d'individualités uniques, l'Etat aura raboté efficacement ces libertés dissipatrices qui gâtent la Liberté, celles-là exactement, et pas une de plus, et sera parvenu au maximum de liberté générale.

Il existe deux méthodes distinctes et contraires de limiter la liberté : la première est la prohibition : « tu ne feras pas », et la seconde le commandement: « tu feras. » Il y a, toutefois, une sorte de prohibition qui prend la forme d'un commandement conditionnel, et c'est une forme qu'il ne faut pas oublier. Elle dit : « si tu fais ceci ou cela, tu feras aussi cela ou ceci ; si, par exemple, tu te risques sur mer avec des hommes que tu emploies, il faut que tu t'embarques sur un vaisseau qui tienne la mer. » Mais le pur commandement est exempt de condition ; il dit : « quoi que tu aies fait, ou que tu fasses ou que tu veuilles faire, tu feras ainsi ; » par exemple, lorsque le système social, opérant grâce aux basses nécessités de parents indignes et de lois mauvaises, envoie un enfant de treize ans travailler dans une usine. La prohibition prend une chose définie à la liberté



indéfinie de l'homme, mais elle lui laisse encore un choix immense d'actions. Il reste libre, et vous avez seulement tiré un seau d'eau de l'océan de sa liberté. Mais la contrainte détruit entièrement la liberté. Dans notre Utopie, il y aura peut-être maintes prohibitions, mais aucune contrainte indirecte — dans la mesure du possible — et très peu de commandements ou pas du tout. Autant que je puis le voir dès à présent dans cette discussion, il ne devrait exister, je pense, aucune contrainte positive en Utopie, tout au moins pour l'Utopien adulte — à moins que ce ne soit comme pénalité.

§ 2

Sous quelles prohibitions nous trouvons-nous, tous deux étrangers dans ce monde utopien ? A coup sûr, nous ne sommes pas libres de menacer, d'assaillir ou de tuer quiconque nous rencontrons, et, avec notre éducation terrestre, il est peu probable que nous contrevenions à cette prohibition. Jusqu'à ce que nous connaissions plus exactement l'idée utopienne de propriété, nous devons être fort circonspects, de crainte de porter atteinte à des choses déjà appropriées. Si elles n'appartiennent pas à des individus, elles peuvent être propriété d'Etat. Mais, en dehors de ces cas, nous sommes accablés de doute. Avons-nous raison de porter ces étranges costumes, de choisir ce joli sentier à travers roches et gazons, de descendre à gran-

des enjambées, avec nos havre-sacs et nos souliers à gros clous et trempés de neige, dans un monde extrêmement net et ordonné? Nous venons de rencontrer notre premier Utopien qui nous a répondu par un geste vague, et nous avons remarqué avec une secrète satisfaction qu'il n'a éprouvé aucune terreur. Nous avons franchi un coude du chemin, et, au fond de la vallée, dans le lointain, nous avons un aperçu de ce qui paraît être une route singulièrement bien entretenue...

J'allègue, pour l'homme à l'esprit moderne, qu'il ne peut exister aucune Utopie digne d'être désirée, si elle ne donne la plus extrême liberté d'aller et de venir. Le libre mouvement est, pour beaucoup de gens, l'un des plus grands privilèges de la vie — se rendre partout où leur fantaisie les mène, voyager et voir — et, bien qu'ils aient tous les conforts, toutes les sécurités, bien qu'ils soient dociles aux prescriptions des lois, ils seront malheureux si ce privilège leur est refusé. Les Utopiens en jouissent sûrement, sans jamais se permettre de dégrader les choses que les autres affectionnent ou ont faites, et nous pouvons nous attendre à ne rencontrer ni murs ni clôtures infranchissables, à ne découvrir aucune loi que nous enfreignions en descendant ces pentes montagneuses.

Cependant, de même que la liberté civile est un compromis qui se défend par des prohibitions, de même cette espèce particulière de liberté doit aussi avoir ses restrictions. Porté à l'extrême, le droit de libre mouvement cesse de se distinguer du droit de libre intrusion. Dans un commentaire sur l'Utopie de More,

nous avons déjà approuvé l'argument d'Aristote contre le communisme, qui met les gens dans une continuité intolérable de contact. Schopenhauer soutint aussi Aristote, avec son habituelle amertume, et avec la plus véridique des images, quand il compara la société humaine à des hérissons se rassemblant pour avoir chaud et malheureux dès qu'ils sont ou trop serrés ou trop séparés. Pour Empédocle, la vie n'a aucune autre signification que celle d'un jeu inconstant d'amour et de haine, d'attraction et de répulsion, un jeu où les différences se fondent ou s'affirment. Tant que nous ignorons la différence, tant que nous ignorons l'individualité —et je maintiens que ce fut jusqu'ici le défaut de toutes les Utopies — nous pouvons faire des déclarations absolues, prescrire des communismes ou des individualismes, et toute sorte d'arrangements théoriques. Mais dans le monde de la réalité qui — pour moderniser Héraclite et Empédocle, — n'est rien de plus ni de moins que le monde de l'individualité, il n'y a ni droits, ni torts absolus, il n'y a aucune question qualitative, mais seulement des ajustements quantitatifs. Chez l'homme normal civilisé, également forts sont le désir de sa liberté de mouvement et le désir d'une certaine solitude, d'un coin de retraite définitivement sien, — et nous avons à discerner le moment où ces deux besoins se concilient.

Le désir d'une solitude personnelle absolue n'est peut-être jamais très fort, ni très persistant. Chez la grande majorité des êtres humains, l'instinct de sociabilité est suffisamment puissant pour rendre les iso-

lements, même les plus temporaires, non seulement désagréables, mais pénibles. Le sauvage a tout l'isolement dont il éprouve le besoin dans les limites de son crâne : comme les chiens et les femmes timides, il préfère être maltraité qu'abandonné, et l'homme qui trouve délassement et réconfort en des endroits tout à fait déserts et à des occupations tout à fait solitaires est un type moderne rare et complexe. Il est des gens qui ne peuvent ni bien dormir ni bien penser, ni parvenir à une pleine perception des beaux objets, qui ne savourent l'existence que s'ils sont seuls, sans crainte d'intrusion, et, ne fût-ce que pour ceux-là, il serait raisonnable d'établir certaines limites au droit général de libre circulation. Mais leur besoin particulier n'est qu'un aspect exceptionnel et spécial d'une revendication presque universelle. Nous voulons nous mettre à l'écart de la foule, non pas tant pour être seuls que pour être en compagnie de ceux avec qui nous sympathisons ; nous voulons former avec eux des familles et des sociétés, afin que nos individualités et les leurs se développent et se donnent libre jeu grâce à une mutuelle fréquentation. Nous voulons, pour ceux qui ont les mêmes goûts que nous et que nous avons choisis, des jardins, des enclos et des libertés exclusives, aussi vastes que nous pourrons les obtenir, et c'est seulement la multitude indifférente et antipathique, anxieuse aussi de développements similaires dans quelque direction opposée, qui fait échec à ce mouvement expansif de sélection personnelle et nécessite un compromis en matière de retraite privée.

Si, du flanc de notre montagne utopienne, sur la pente de laquelle chemine notre discours, nous jetons un regard du côté des confusions de la vieille Terre, nous remarquons que le besoin et le désir d'isolement y sont exceptionnellement grands à l'époque présente, qu'ils étaient moindres dans le passé, qu'ils redeviendront moindres dans le futur, et que, dans les conditions utopiennes auxquelles nous viendrons dès que nous aurons atteint la route prochaine, ils seront réduits à des proportions telles qu'il sera facile de les satisfaire. Mais ce résultat ne s'obtiendra pas par la suppression des individualités ramenées à quelque modèle commun (1), mais par l'élargissement de la charité publique et l'amélioration générale des esprits et des mœurs. C'est-à-dire que ce n'est pas par l'assimilation, mais par la compréhension, que l'Utopie Moderne s'établit. La communauté idéale de l'homme d'autrefois comportait une croyance, des coutumes, des cérémonies, des mœurs et des formules communes ; les membres de la même société, vêtus identiquement, chacun selon son grade défini et admis, se conduisaient de même manière, aimaient, adoraient la même divinité et mouraient de la même façon. Ces gens ne faisaient ou n'éprouvaient rien qui ne fût sympathique aux autres. Une disposition naturelle de tous les peuples, blancs, noirs ou colorés, — disposition que l'éducation tend à détruire, — est d'insister sur l'uniformité, de mani-

(1) « Quiconque le désire peut entrer, car il n'y a rien dans les maisons qui soit privé ou appartienne en propre à quelqu'un. » *L'Utopie*, de More.

fester publiquement une antipathie extrême aux plus innocentes transgressions du code. S'habiller « drôlement », agir d'une façon insolite, manger d'une manière différente des aliments différents, enfreindre d'une façon quelconque la convention établie, c'est offenser et scandaliser les gens raisonnables et encourir leur hostilité. Mais, de tous temps, la disposition des esprits les plus originaux et les plus entreprenants fut de se livrer à de semblables innovations.

Ceci est particulièrement évident à l'époque présente. Le développement presque cataclysmal de nouvelles machineries, la découverte de matériaux nouveaux et l'apparition de possibilités sociales nouvelles, grâce aux recherches organisées de la science matérielle, ont fourni des facilités énormes et sans précédent à l'esprit d'innovation. Le vieil ordre local a été rompu ou est en train de se rompre d'un bout à l'autre de la terre, et partout les sociétés se disloquent, partout les hommes barbotent au milieu du naufrage de leurs conventions emportées par l'inondation, et ignorent encore étonnamment ce qui s'est passé. Les vieilles orthodoxies locales de hiérarchie et de préséance, les amusements et les occupations depuis si longtemps acceptés, le vieux rituel de conduite dans les importantes petites choses de la vie quotidienne, et le vieux rituel de pensée dans les choses qui alimentent la discussion sont mis en pièces, éparpillés, entremêlés d'une façon discordante, us et coutumes confondus, — sans qu'aucune pratique universelle de la tolérance, aucune acceptation courtoise des inégalités, aucune intelligence plus large les ait encore

remplacés. Ainsi, sur la terre et dans la société moderne, une confuse antipathie règne en souveraine. Classes et cliques sont intolérantes les unes envers les autres; tout contact provoque les comparaisons, les agressions, les persécutions, les désagréments, et les gens plus subtils et plus fins sont tourmentés à l'excès par le sentiment qu'on les observe d'une façon toujours antipathique et souvent hostile. Vivre sans se tenir jusqu'à un certain point à l'écart de la masse est impossible, en proportion exactement de la supériorité individuelle qu'on possède.

Naturellement, tout cela est très différent en Utopie. L'Utopie est la contrée des égards réciproques. C'est là nécessairement une induction rassurante pour nous, ascensionnistes aux costumes maculés et fripés, et ne possédant d'autre monnaie que des banknotes britanniques négociables seulement à une distance pratiquement infinie. Les mœurs utopiennes sont non seulement tolérantes, mais presque universellement tolérables. Un nombre incalculable de choses sont comprises parfaitement et universellement, qui, sur terre, n'étaient comprises que de quelques-uns. Aucune section de la communauté n'a pour marque distinctive la vulgarité du maintien et la grossièreté des manières. Par conséquent, sont supprimées les raisons principales d'isolement. De plus, par leur éducation plus libérale, les Utopiens échappent à cette sorte de timidité effarouchée qui, sur terre, fait se tenir à l'écart et sans cesse sur la défensive tant de gens à demi éduqués. Dans l'état cultivé que nous imaginons, il est

infiniment plus facile à tous de manger, de se reposer, de s'amuser, et même de travailler en public. Notre présent besoin d'isolement pour certaines choses marque réellement une phase de transition entre la vie publique d'autrefois due à l'homogénéité et cette même vie publique qui, à l'avenir, redeviendra facile grâce à l'intelligence et à la bonne éducation. En Utopie, la transition est achevée. C'est un point qu'il ne faut perdre de vue à aucun moment de l'examen de cette question.

Pourtant, cette concession une fois faite, il reste encore en Utopie des raisons nombreuses d'isolement. Le foyer, — chambre, appartement, ou maison, — dans lequel vit l'homme ou la femme, doit être isolé, privé, et sous leur complète domination ; il semble indiscret et difficile d'interdire un bout de jardin ou un péristyle central, comme on en voit à Pompéi dans l'enceinte des villas, et il est presque aussi difficile de refuser un coin de terrain réservé en dehors de la maison. Pourtant, si nous concédons cela, sans autre stipulation, il est clair que nous concédons la possibilité pour le citadin pauvre (s'il y a en ce monde des pauvres et des riches) d'être obligé de franchir d'interminables kilomètres de jardins enclos de hauts murs, avant de pouvoir prendre ses ébats dans le petit coin de campagne qui lui sera abandonné. Tel est déjà le sort misérable du Londonien peu fortuné... Notre Utopie possède, cela va sans dire, des routes parfaites, des communications interurbaines admirablement organisées, des trains rapides et des services automobiles, que sais-je

encore, pour éparpiller sa population. Mais, sans certaines stipulations préalables, la perspective de voir les espaces habités devenir une vaste étendue de villas défendues par des murailles élevées n'est que trop possible.

C'est ici une question quantitative qu'on ne saurait écarter par aucune déclaration de principe. Nos Utopiens, je le présume, l'ont résolue par des réglementations détaillées, variant très probablement selon les conditions locales. Le droit de posséder, outre l'habitation, un terrain réservé, peut devenir un avantage tarifé d'après l'espace occupé, et la taxe sur ces licences d'isolement peut être calculée au carré de la surface accordée. On fixe une fraction maximum d'enclos privé par kilomètre carré urbain et suburbain. On établit une distinction entre un jardin absolument privé et un jardin privé et fermé un, deux ou trois jours par semaine, et ouvert le reste du temps au public raisonnable. Qui, dans une communauté vraiment civilisée, se plaindrait de ces mesures contre l'invasion ? Les murs sont taxés d'après leur hauteur et leur longueur, et l'on rend impossible la clôture des beautés naturelles, cascades, rapides, gorges, points de vue, etc. On parvient ainsi à un compromis acceptable entre les exigences vitales et contradictoires de la liberté de mouvement et de la liberté d'isolement...

Tout en discutant, nous approchons de la route qui escalade le Gothard et redescend, par le Val Tremola, vers l'Italie.

Quelle espèce de route est-ce là ?

§ 3

Dans une Utopie Moderne, la liberté de mouvement doit comporter quelque chose de plus que la faculté de se promener librement à pied, et la seule hypothèse d'un Etat mondial, parlant une langue unique, entraîne avec elle l'idée d'une population mondiale ayant voyagé et voyageant dans des proportions qui dépassent tout ce qu'a vu notre planète natale. C'est maintenant un fait contrôlé par l'expérience, que chaque fois que les développements économiques et politiques accordent à une classe la possibilité de voyager, cette classe immédiatement en profite. En Angleterre, par exemple, il est difficile de trouver quelqu'un qui, ayant un revenu de cinq à six cents livres sterling et au-dessus, ne soit pas habituellement migrateur, et ne soit fréquemment allé « au dehors », « à l'étranger ». Dans l'Utopie Moderne, le voyage fait partie de l'ordinaire contexture de la vie. Explorer des climats et des paysages nouveaux, rencontrer des races et des tempéraments différents, des genres différents de demeures, d'alimentation, d'outils et d'ustensiles, observer des arbres, des plantes, des fleurs, des animaux peu familiers, escalader des montagnes, contempler la nuit neigeuse du nord et l'ardeur du midi tropical, remonter les grands fleuves, goûter à la solitude en des endroits déserts, s'aventurer dans les ténèbres des forêts équatoriales, traverser les mers et les océans, tout cela deviendra

partie essentielle de la rémunération et des hasards de la vie, même pour les gens les plus ordinaires. C'est là un chatoyant et agréable détail dans lequel une Utopie moderne différera, et diamétralement, de ses devancières.

D'après les résultats obtenus en certaines régions de notre terre, nous pouvons conclure que le monde utopien, dans son entier, sera ouvert et accessible, et que le voyageur y jouira de la même sécurité qu'en France ou qu'en Angleterre aujourd'hui. La paix sera définitivement établie, et partout, excepté dans les endroits lointains et désolés, on trouvera des hôtels convenables, au moins aussi convenables et recommandables que les hôtels suisses actuels. Le Touring-Club et les syndicats d'hôteliers, qui ont d'une façon si effective tarifé la Suisse et la France, auront en Utopie d'excellents équivalents, et tout le monde sera habitué aux allées et venues des étrangers. On parcourra le globe aussi facilement qu'à l'heure actuelle un Européen occidental des classes moyennes se rend à Zermatt ou à Lucerne.

Pour cette raison, aucun point de la planète ne sera aussi encombré que le sont actuellement sur terre ces deux villes. Avec la liberté d'aller partout, avec un accès facile partout, n'ayant plus à craindre les difficultés du langage, des monnaies, des mœurs, des lois, pourquoi s'obstinerait-on à ne fréquenter que quelques parages spéciaux? Ces encombrements donnent la mesure de l'inaccessibilité, de l'insécurité de certaines contrées et de la cherté générale de la vie contem-

poraine ; ils marquent une phase transitoire et malaisée dans les premiers débuts de l'âge voyageur de l'humanité.

Sans aucun doute, l'Utopien voyagera de bien des manières. Toutefois, il est peu probable qu'il y ait en Utopie des convois traînés sur rails par des locomotives à vapeur crachant de salissantes fumées ; déjà ils sont condamnés sur terre, déjà ils sont menacés de désuétude, ce qui les rendra chers à tous les Ruskins à venir. Un fin réseau de routes spéciales couvrira les campagnes, percera les massifs montagneux, creusera des tunnels sous les mers. Ces voies seront munies de doubles rails, de monorails, ou de telles autres dispositions nouvelles (nous ne sommes pas ingénieurs pour décider entre ces procédés divers), et ainsi l'Utopien se transportera d'un point principal à un autre, à une vitesse de trois à quatre cents kilomètres à l'heure, ou davantage, ce qui abolira les grandes distances...On se figure ces moyens puissants de transport dans le genre des trains à couloir, roulant sans cahots, spacieux, ouverts d'un bout à l'autre, avec des wagons où l'on pourra s'asseoir, lire, se reposer et se rafraîchir, où les nouvelles s'imprimeront au fur et à mesure que les transmettront les fils disposés au long de la ligne ; des wagons où on pourra s'isoler et dormir à sa fantaisie, avec des salles de bain, des bibliothèques, bref, un train aussi confortable qu'un bon club. Il n'y aura là aucune distinction de classes, parce que, dans un monde civilisé, il n'y aura aucune distinction blessante entre un homme et un autre, et, pour le

bien de tous, les voyages de ce genre seront aussi bon marché que possible,et à la portée de tous les citoyens, sauf de ceux qui seront presque criminellement pauvres.

Ces sortes de grands tramways serviront aux Utopiens qui voudront aller vite et loin. Grâce à eux, on glissera à la surface de la planète ; ils seront en outre alimentés et déchargés par d'innombrables systèmes moins importants (je me les représente comme de jolis petits tramways électriques) qui étendront en tous sens leurs ramifications, serrées et denses dans les régions urbaines, et clairsemées dans les régions peu habitées ; à côté de ces légers chemins de fer,et partout où ils n'atteindront pas, de grandes routes s'entrecroiseront, sur lesquelles rouleront des véhicules indépendants, cycles, automobiles,que sais-je encore ? Je doute fort que nous voyions des chevaux sur aucune des voies de l'Utopie, ou qu'on les emploie comme bêtes de trait. Pourquoi ne s'en passerait-on pas ? Sur les espaces gazonnés ou sablonneux, au long d'avenues spéciales; on verra des chevaux utilisés pour l'exercice ou pour le plaisir, mais ce sera tout l'usage qu'on en fera. Quant aux bêtes de somme, la mule survivra, dans les sentiers écartés des montagnes, comme un souvenir attardé et pittoresque ; au désert, le chameau conservera encore son utilité, et l'éléphant continuera à jouer son rôle dans les pompeux cortèges de l'Orient. Mais la plus grande partie des transports secondaires, sinon leur ensemble, sera certainement mécanique ; nous verrons des cyclistes,des automobiles

élégants et rapides, mais, dans ces belles régions montagneuses, il y aura aussi des piétons. Les pistes cyclables abonderont en Utopie, parfois contiguës aux grandes routes, mais, le plus souvent, décrivant un parcours plus agréable au milieu des bois, des moissons et des pâturages, et coupant une infinité de chemins et de passages de moindre importance. Il y aura des allées couvertes d'aiguilles odorantes sous les sapinières des montagnes, des sentiers bordés de primevères parmi les taillis verdissants au long des ruisseaux murmurants, par les vastes espaces des champs cultivés, et il y aura surtout un dédale d'avenues, à travers les jardins fleuris qui encadreront les habitations des villes. En tous lieux, par les routes et les sentes, par les mers et par les campagnes, se promèneront les Utopiens heureux et oisifs.

La population de l'Utopie sera nomade au delà de tout précédent terrestre ; non seulement voyageuse, mais nomade. Les anciennes Utopies étaient toutes localisées, aussi localisées qu'une paroisse ; mais il est évident que, de nos jours, des gens même tout à fait ordinaires dispersent leur vie sur des étendues qui auraient autrefois contenu des royaumes et rempli d'un étonnement incrédule les Athéniens des *Lois*. A part les habitudes de quelques opulents personnages de l'Empire romain, ce détachement moderne du lieu fixe n'a jamais eu d'exemple. C'est peu de chose pour nous de franchir cent ou cent cinquante kilomètres afin de nous rendre de notre demeure au siège de nos affaires, ou cinquante à soixante kilomètres pour aller jouer une partie de golf;



chaque été, c'est une coutume invétérée de voyager ou d'aller séjourner fort loin. Seule l'incommodité des communications nous limite à présent, et tout perfectionnement de la locomotion élargit le domaine que nous pouvons non seulement explorer, mais que nous visitons bientôt par agrément. En outre, nous changeons d'habitation avec une fréquence et une facilité croissantes ; à coup sûr, sir Thomas More nous prendrait pour des tribus de nomades. La fixité de jadis était une nécessité, et non un choix ; ce n'était qu'une simple phase dans le développement de la civilisation, un procédé d'enracinement que l'homme emprunta pour un temps à ses nouveaux amis, le blé, la vigne, tandis que l'indomptable jeunesse se tournait toujours vers la liberté vagabonde et vers la mer. Jamais encore, dans aucune contrée, l'âme de l'homme n'a été servilement liée à la glèbe. Même M. Belloc, qui prêche le bonheur du paysan propriétaire et sédentaire, est tellement plus sage que ses théories qu'il vogue sur les mers dans un petit yacht ou se rend à pied de Bruxelles à Rome. Nous conquérons une fois de plus notre liberté, une liberté renouvelée et élargie, et il n'y a plus maintenant ni nécessité ni avantage à vivre dans une servitude permanente à tel ou tel endroit. Dans notre Utopie Moderne, les hommes se fixent pour des raisons d'amour, pour fonder une famille, mais d'abord et plus généralement ils voudront voir le monde.

En détachant des pieds des mortels ces entraves localisatrices, on arrive nécessairement à toutes sortes de distributions nouvelles des facteurs de la vie. Sur notre

pauvre terre, où tout est fortuit et aléatoire, les habitations se rassemblent forcément, sans égard aux joies et aux commodités de l'existence, partout où les hommes travaillent, partout où il faut faire croître des récoltes, extraire des minerais, utiliser des forces. Mais, en Utopie, les vastes espaces mornes, malsains, pénibles, dangereux, n'auront pas une maison. Il y aura des régions de mines et de hauts fourneaux, noircies par les fumées, éventrées et défigurées par les carrières, avec une sinistre et hostile grandeur de désolation industrielle ; les hommes s'y rendent, y travaillent par équipes pour un temps déterminé, puis retournent à la civilisation, se nettoyant et changeant de costume dans le train qui glisse, rapide. En revanche, de belles régions seront réservées aux enfants, et, de ce fait, exemptées d'impôts, tandis qu'en d'autres endroits moins sains leur présence sera découragée par une taxe.

Les pentes inférieures et les collines avancées de ces Alpes, que nous avons sous les yeux, sont couvertes de demeures pour une population qui cultivera les vastes plaines arables de l'Italie septentrionale.

Ainsi, en descendant par notre petit lac, dans le creux de Lucendro, et même avant d'avoir atteint la route, nous apercevons les premiers chalets épars, dans lesquels vivent ces peuples migrateurs ; ce sont les habitations hautes de l'été. Avec la venue des chaleurs, à mesure que reculent les limites des neiges, un flot de familles et d'écoliers, de professeurs et de médecins, et toutes les professions y attenantes, enva-

hit les massifs montagneux et en redescend avec les neiges de septembre. Il est essentiel pour l'idéal moderne que la période d'éducation et de croissance chez l'homme soit prolongée aussi tard que possible et que la puberté soit retardée d'une façon correspondante ; par de sages prescriptions, les hommes d'Etat de l'Utopie modifient et ajustent constamment les règlements et les taxes destinés à diminuer la proportion des enfants élevés dans des conditions de surmenage et de surexcitation. L'été, ces hautes montagnes sont peuplées de jeunesse. Les habitations s'étendent même jusqu'à ces hautes pentes d'où la neige disparaît à peine en juillet, et plus bas, la longue vallée d'Urseren n'est qu'une ville estivale aux maisons éparpillées.

On se représente l'une de ces routes mi-urbaines que parcourent les trains légers de second ordre, et semblable à celle où nous déboucherons bientôt. Je me la figure telle que je la verrais le soir, bande large de cent mètres peut-être, avec, de chaque côté, un trottoir ombragé de grands arbres et baigné de la douce clarté des lampes à incandescence ; au milieu, les rails sur lesquels glisse parfois sans bruit et gaiement un train nocturne, brillamment éclairé. Des cyclistes, avec leurs lanternes, filent comme des lucioles sur les bas-côtés, et de temps à autre un automobile bourdonnant passe à toute vitesse, en route pour le Rhône, le Rhin, la Suisse ou l'Italie. A droite et à gauche, sur les pentes de la montagne, scintillent les lumières des petites maisons de campagne.

Je me l'imagine de nuit, cette route, car c'est sous cet aspect que je la verrai d'abord.

Débouchant de notre vallée de la montagne, nous tombons sur le chemin qui descend la solitude rocheuse de la passe du Saint-Gothard, nous franchissons ces quinze kilomètres de route tortueuse et nous arrivons ainsi, au crépuscule, au milieu des groupes de maisons et au milieu des jardins non enclos de Realp, d'Hospenthal et d'Andermatt. C'est entre Realp et Andermatt, au fond de la gorge de Schoellenen, que passera la grand'route. Au moment où nous l'atteignons, nous sommes en posture de comprendre un peu mieux l'aventure qui nous arrive. En apercevant les deux groupes familiers de châlets et d'hôtels remplacés par une multitude éparse de maisons dont nous ne voyons guère que les fenêtres éclairées, nous devinons que nous sommes les victimes de quelque bizarre transposition dans le temps ou dans l'espace; étonnés et peut-être effrayés quelque peu, nous continuons à descendre à travers les bâtiments vaguement entrevus qui répondent à l'emplacement d'Hospenthal. C'est alors que nous débouchons sur cette grand' route, vaste comme une avenue de capitale; nous jetons un coup d'œil dans chaque sens, hésitant et nous demandant si nous devons poursuivre vers le col de la Furka ou descendre par Andermatt et la gorge qui mène à Göschenen.

Des gens de plus en plus nombreux nous croisent dans le crépuscule; nous constatons qu'ils ont une démarche admirable et portent un costume gra-

cieux et insolite ; mais nous n'en pouvons remarquer davantage.

— Bonsoir ! — nous disent-ils de leurs belles voix claires, en tournant vers nous, avec une curiosité passagère, leurs visages indistincts.

— Bonsoir ! — répondons-nous, malgré notre perplexité, car, d'après les conventions établies au début de cet ouvrage, la connaissance de leur langue nous a été octroyée.

§ 4

Si je vous narrais ici une histoire, je raconterais longuement que nous eûmes la bonne fortune de trouver par hasard une pièce d'or utopienne, que nous nous aventurâmes enfin dans une auberge, que tout y fut pour nous merveilleusement aisé. Vous nous voyez les plus timides et les plus attentifs des hôtes : mais de la nourriture qu'on plaça devant nous, du mobilier de la maison, et de l'hospitalité que nous reçûmes, il vaut mieux parler plus tard. Nous savons que nous sommes dans un monde migrateur, grandement accoutumé aux étrangers ; nos costumes d'alpinistes ne sont pas assez extravagants pour attirer vivement l'attention, bien qu'ils soient râpés et, sans doute, d'après les modèles utopiens, mal faits. On nous considère comme des personnages modestes et malpropres, — ce que nous préférons. Nous observons ce qui se passe autour de nous, cherchant à imiter nos voisins, et nous venons à bout

de l'épreuve. Après notre dîner bizarre, mais qui n'a rien de déplaisant et où nous remarquons qu'aucune viande n'a figuré, nous sortons pour prendre l'air et nous concerter tranquillement. C'est alors que nous découvrons au-dessus de nos têtes ces extraordinaires constellations. Nous percevons enfin clairement et pleinement que notre rêve s'est réalisé ; nous rejetons *sans hésiter* une fantaisie à la Rip Van Winkle, qui nous a trotté par la tête; les aspects insolites entrevus pendant notre descente de la montagne se rassemblent en un tout convaincant, et nous savons, nous comprenons que nous sommes en Utopie.

Nous errons sous les arbres de la grand'route, épiant les vagues passants, comme s'ils étaient les fantômes d'un rêve, et c'est à peine si nous échangeons quelques mots. Nous bifurquons dans un petit sentier, nous parvenons à un pont et franchissons la turbulente Reuss qui dégringole en hâte vers le Pont du Diable, au fond de la gorge. Dans le lointain, par-dessus la crête de la Furka, un pâle reflet prélude au lever de la lune.

Deux amoureux cheminent, causant à voix basse, et nous les suivons du regard. Cette Utopie a certainement conservé la liberté fondamentale, celle d'aimer. Puis, une cloche argentine quelque part, très haut vers Oberalp, sonne vingt-deux coups. Je romps le silence.

— Cela doit signifier dix heures.

Mon compagnon, accoudé sur le parapet, contemple le torrent indistinct. J'aperçois le rebord de la lune, net comme une aiguille d'argent incandescent, qui apparaît sur la crête, et tout d'un coup les eaux miroitent.

Il parle, et je suis surpris du cours secret de se pensées.

— Nous étions tous deux jeunes et amoureux comme cela, — dit-il, en indiquant de la tête les deux Utopiens qui s'éloignent. — C'est moi qui l'aimai le premier, et je ne crois pas avoir jamais songé à en aimer une autre.

Voilà un fait curieusement humain et auquel, sur mon honneur, je ne me serais pas attendu! Me voici donc au crépuscule, au milieu d'une ville d'Utopie, tout mon être absorbé dans un émerveillement spéculatif, et cet homme, debout à mon côté, tiraille incessamment mon attention pour l'intéresser à lui-même, à sa personne limitée et futile. Et c'est perpétuellement ce qui m'arrive, cette intrusion de quelque chose de minuscule, d'incongru, dans mes grandes impressions. La première fois que je vis le Matterhorn, ce roi des sommets alpestres, je fus distrait au delà de tout dire par le bavardage d'un homme qui ne pouvait pas manger de sardines : toujours les sardines lui occasionnaient ceci ou cela. Et mes premières promenades dans les rues de Pompéi, visite dont je m'étais par avance promis un grand plaisir, furent gâtées par le discours le plus stupidement inintelligent qu'on puisse imaginer, sur les tarifs des véhicules dans les diverses capitales de l'Europe. A présent, voici cet homme qui, pour ma première soirée en Utopie, ressasse avec persistance sa pauvre petite histoire d'amour.

Cette histoire prend la forme de la plus banale et plus insignifiante des tragédies : c'est la résignation con-

sentie sans effort au hasard et à la coutume, et Thomas Hardy ou George Gissing auraient pu trouver là un thème de roman. D'abord, je n'écoute qu'à moitié, contemplant la lune et les formes indécises qui vont et viennent là-bas, sur la route. Cependant, sans que je puisse saisir de quelle façon, il insinue cette fragile conviction dans mon esprit : la femme *qu'il aima* était belle.

Ils se connurent dès l'enfance, partagèrent les mêmes jeux ; plus tard, ils se retrouvèrent comme étudiants, suivant les mêmes cours et fréquentant une société aisée et décemment discrète. Il accepta, semble-t-il, le décorum de la vie avec une bonne foi confiante ; il dut être timide et innocent avec réserve, et d'un type mental qui n'est pas fait pour les succès mondains ; mais *il* dut rêver d'elle et l'aimer assez bien. Je ne puis savoir quels sentiments elle éprouvait à son égard : sans doute, cette amitié platonique d'où toute idée charnelle est rigoureusement bannie et dans la familiarité de laquelle nous élevons nos filles. Puis, brusquement, les difficultés intervinrent. L'homme qui devint l'époux apparut, témoignant d'une passion très évidente. Il était d'un an ou deux plus âgé qu'elle et lui, et il avait la volonté et l'habitude de parvenir à ses fins ; déjà, ses succès permettaient de présager sa fortune future, et je compris, du moins d'après les phrases du botaniste, qu'il était surtout épris des avantages physiques de l'aimée.

A mesure que jasait mon botaniste, il me semblait voir tout le petit drame, plus clairement que ses mots

ne me le décrivaient; les acteurs, tous absurdement costumés selon les modes de la classe moyenne des banlieues; les réunions du dimanche après le service divin, les hommes en chapeau haut de forme, en redingote et avec des parapluies soigneusement roulés; de rares soirées en frac; les romans pompeusement vulgaires qu'on lisait au coin du feu; les trottinantes sentimentalités de leurs idées; les mères candidement affables, les pères, les tantes, les proches, tous respectables; le morceau qu'on chante avec accompagnement de piano, et, dans ce milieu, notre ami « très calé en botanique », et s'y adonnant « pour en faire son métier », et la jeune fille indifféremment belle. Je me figurais ainsi le milieu régulier et ordonné dans lequel une force primordiale était venue jeter le trouble.

L'intrus obtint ce qu'il voulait ; la jeune fille se dit que sans doute elle n'avait jamais aimé le botaniste, qu'elle n'avait eu que de l'amitié pour lui, bien qu'elle connût mal le sens de ces beaux mots; ils se séparèrent avec quelque incohérence et beaucoup de larmes, et il n'avait pas semblé possible au jeune homme qu'elle fît autre chose que de s'en aller mener une vie conventionnelle dans une autre des innombrables banlieues qu'il considérait comme le tissu cellulaire du monde.

Mais ce n'est pas ce qu'elle fit.

Il avait conservé d'elle une photographie et un doux souvenir, et si jamais il dévia de la plus sévère constance, sa fidélité n'en fut à la fin que fortifiée davantage avec l'expérience, et il rehaussait, par un désappointement comparatif, l'image de ce qu'il croyait

qu'elle eût pu être pour lui... Et, huit ans après, ils se rencontrèrent de nouveau.

Pendant ce récit, nous avons, sur mon initiative, quitté le pont, et nous nous dirigeons vers la Maison des Hôtes. La Maison des Hôtes d'Utopie !

Sa voix s'élève et s'abaisse, et parfois il me prend le bras. Mon attention va et vient.

— Bonsoir, — nous crient deux Utopiens, dans leur langue universelle aux intonations suaves.

— Bonsoir ! — répondons-nous.

— Savez-vous, — reprend obstinément mon botaniste, — que je l'ai revue, il y a huit jours. C'était à Lucerne... j'attendais que vous arriviez d'Angleterre. Je lui ai parlé quatre fois en tout. Et sa figure... quel changement ! Je ne puis en chasser l'image de mon esprit, ni jour, ni nuit. Elle a été misérablement trompée...

Devant nous, à travers les troncs élancés des pins, brillent les lumières de notre auberge d'Utopie.

Il parle vaguement de mauvais traitements.

— Le mari est vaniteux, vantard, malhonnête à friser la prison, et ivrogne. Il y a des scènes et des insultes...

— Elle vous l'a dit ?

— A peine deux mots, mais quelqu'un m'a renseigné. Il s'affiche avec d'autres femmes pour la torturer.

— Et ce genre de vie continue ?

— Oui. A présent même.

— Est-il nécessaire que cela continue ?

— Que voulez-vous dire ?

— Une dame en peine, un chevalier sous la main... Pourquoi ne pas mettre un terme à cette sinistre existence en enlevant la dame?

Figurez-vous le geste héroïque décrit par mon bras.

J'oublie positivement que nous sommes en Utopie.

— Que voulez-vous dire?

— Arrachez-la à cet homme. A quoi servent tous vos sentiments émus, s'ils ne sont même pas capables de cet effort.

Décidément, je le plonge dans la plus profonde stupeur.

— Vous parlez d'un enlèvement?

— Cela me paraît le cas ou jamais.

Il reste un instant silencieux et nous continuons d'avancer sous les arbres. Un tramway utopien passe et, dans sa traînée de lumière, je vois la figure du pauvre homme douloureusement effarouchée.

— Tout cela, c'est très bien dans un roman, — dit-il. — Mais comment pourrais-je,après un exploit de ce genre, retourner à mon laboratoire, à mes cours mixtes auxquels assistent des jeunes femmes? Comment et où pourrions-nous vivre? Nous louerions une maison à Londres... mais qui viendrait nous voir?... D'ailleurs, vous ne la connaissez pas. Elle n'appartient pas à ce genre de femmes... N'allez pas croire que je sois timide ou conventionnel... que je ne ressente aucune émotion... De l'émotion! Vous ne savez pas ce que c'est que d'être ému par une telle situation...

Il s'arrête, puis, avec un air méchant, il lance :

— Il y a des moments où je l'étranglerais, lui, de mes propres mains !

Ce qui est absurde. En un geste impuissant, il agite sa grande main maigre de botanisant.

— Mais, mon cher... — et je n'en dis pas davantage.

§ 5

Revenons à l'Utopie. Nous parlions de voyages.

Outre les routes, les chemins de fer et les tramways au service de ceux qui se déplacent sur terre, les Utopiens modernes disposent de nombreuses autres façons de voyager. Les rivières, par exemple, sont sillonnées d'une grande variété de bateaux ; au long des canaux il y a diverses sortes de halage ; on utilise mieux les lacs et les lagunes ; aux confins des continents, les embarcations de plaisir vont et viennent en tous sens, et de rapides paquebots, énormes et stables, filant trente nœuds et plus à l'heure, tracent de longs sillages sur l'immense étendue de la mer.

On commence à voler dans les airs, en Utopie. Nous devons au moins ce résultat à M. Santos-Dumont, que le monde est infiniment plus disposé qu'il y a cinq ans à croire que cette merveille se réalisera, et bientôt. Mais, à moins que nous supposions que chez les Utopiens la connaissance scientifique est fort en avance sur la nôtre (cette hypothèse n'est pas proscrite dans notre préambule; toutefois, elle serait gênante et quel-

que peu en dehors du reste de nos prémisses), ils en sont à la même période expérimentale que nous. En Utopie, cependant, de véritables corps d'armée organisés s'adonnent aux recherches scientifiques, alors que nous n'organisons rien du tout... Nous restons neutres... Des fous font des découvertes que les sages exploitent, telle est notre façon terrestre de traiter la question, et nous remercions le ciel d'une prétendue abondance de fous financièrement impuissants et suffisamment ingénieux.

En Utopie, une multitude d'hommes sélectionnés, un choix de volontaires collaborent à cette victoire nouvelle de l'homme dans sa lutte avec les éléments. La visionnaire Maison de Salomon, de Bacon, dans *la Nouvelle Atlantis*, bourdonne d'activité. Toutes les Universités du monde travaillent avec ardeur pour résoudre telle ou telle donnée du problème. On répand par le monde les comptes-rendus de ces expériences, aussi promptement et complètement qu'on répand télégraphiquement à notre époque sportive les résultats des matches de foot-ball ou de cricket. La littérature consacrée à ce sujet croît et se développe avec la rapide aisance d'un vol d'aigles qui s'abat : des milliers d'hommes devant des milliers de bureaux forment une presse spéciale qui est perpétuellement occupée à examiner, à éplucher, à critiquer, à condenser les résultats, et à débarrasser le terrain pour de plus amples spéculations. Ceux qui s'attachent au problème de la locomotion et des transports publics suivent les investigations aéronautiques avec un intérêt toujours en éveil et prêt à

l'entreprise ; et il en est de même pour le physiologist- et le sociologue. Cet ensemble des recherches utopiene nes avance, dis-je, avec l'élan d'un envol d'aigle en comparaison des tâtonnements d'aveugles qui sont la méthode terrestre. Bien avant la fin de notre bref voyage utopique, nous aurons un aperçu de la rapide fécondité de tous ces efforts que nous constatons à *notre arrivée*. Demain, dans quelques jours peut-être, une machine silencieuse et lointaine apparaîtra, par-dessus les montagnes, fera demi-tour, prendra un nouvel essor et disparaîtra devant nos regards étonnés...

§ 6

Mais mon ami et son chagrin détournent mon esprit de ces questions de locomotion et des avantages qui en résulteraient pour notre liberté. En dépit de moi-même, je me surprends à diagnostiquer son cas. C'est un amoureux, le plus conventionnel des amoureux anglicans, avec un cœur qui a été éduqué, pensé-je, à l'école proprette, mais limitée, de Mrs Henry Wood...

En Utopie, on volera, je crois, avec des ailes plus solides ; ce ne sera pas seulement dans les superficialités de la vie que le mouvement sera large et libre; on montera plus haut, et l'essor sera plus hardi que ne peut le croire mon compagnon dans sa cage. Jusqu'où ira cet élan ? Quelles seront les prohibitions ? Quelles bourrades mes préjugés et les siens recevront-ils ici ?

Mon esprit divague avec la facilité qui lui est habi-

tuelle à la fin d'un jour plein d'événements, et, tandis que nous nous dirigeons en silence vers notre auberge, je passe d'un incident à l'autre et je m'aperçois que je vagabonde parmi les principes fondamentaux de la vie individuelle et toute la perplexité des passions et des désirs. Je dirige mon interrogatoire vers la plus difficile de toutes les séries de compromis, vers ces mitigations de la liberté spontanée,qui constituent les lois du mariage, le mystérieux équilibre du bien futur et de la justice, des passions évasives et violentes. Où en est ici l'équilibre des libertés? Je renonce, un moment, à toute préoccupation utopique, pour poser la question qu'après tout Schopenhauer n'a aucunement résolue : pourquoi, quand il s'agit de choses nuisibles, inutiles et destructrices, les réclamons-nous avec tant de véhémence?...

Après ce vain coup d'œil dans les profondeurs, je reviens à la question générale des libertés, envisagée sous ce nouvel aspect. Je me suis fort écarté du cas du botaniste de banlieue, et je me demande en quelle mesure une Utopie moderne interviendra dans la morale personnelle.

Comme Platon l'a démontré, le principe des relations du contrôle d'Etat avec la morale personnelle peut le mieux se discuter dans le cas de l'ivresse, le plus isolé et le moins compliqué de tout ce groupe de problèmes. Platon se demande simplement à qui sera permis ou défendu l'usage du vin ; et ce procédé, bien qu'assez approprié quand il s'agit d'un petit Etat où chacun est le surveillant effectif de son voisin, serait

abolument insuffisant dans des conditions modernes, surtout lorsque nous avons un niveau extrêmement plus élevé d'isolement individuel, en même temps qu'une amplitude et une quantité de migration que n'était pas à même de concevoir l'imagination académique. Nous pourrons accepter son principe et classer cette liberté particulière de l'usage du vin au nombre des *privilèges* distinctifs de la maturité, et cependant nous constaterons bientôt que tout ce qu'un moderne désignerait sous ce terme de « question des boissons » n'a pas été touché.

C'est dans la proportion de ses facteurs, et à nul autre égard, que ce problème diffère en Utopie de ce qu'il est sur terre. On cherche à atteindre les mêmes résultats désirables, le maintien de la décence et de l'*ordre* public, la restriction au minimum possible de toutes incitations à contracter cette déplorable et pernicieuse habitude, et la protection effective des non-adultes. Mais les Utopiens modernes, ayant systématisé leur sociologie, ont accordé quelque attention à la psychologie des fonctionnaires inférieurs, matière beaucoup trop négligée par le réformateur social terrestre. Ils ne placent pas dans les mains d'un ordinaire agent de police des pouvoirs directs et indirects qui sont dangereux pour le public dans les mains mêmes d'un juge. Ils évitent cette incommensurable erreur de faire du contrôle de la vente des boissons une source de revenu pour l'Etat. Sans violer la vie privée, ils ont limité certainement la consommation publique des boissons enivrantes à des endroits spéciale-

ment autorisés et en ont confié la vente à des personnes adultes; en outre, toute tentative d'attirer et de suborner la jeunesse est considérée comme un délit grave. Avec une population aussi voyageuse que celle de l'Utopie Moderne, l'ouverture d'auberges, de débits de boissons est nécessairement soumise au même contrôle que les chemins de fer et les routes. Les auberges et les hôtels existent pour l'étranger et non pour la localité, et nous ne rencontrerons rien qui corresponde à cette absurdité terrestre de la « Local Option » (1).

Les Utopiens se réservent de contrôler ce commerce et de punir les excès personnels. L'ivresse publique, distincte de la simple allégresse qui résulte d'un usage généreux, mais raisonnable, du vin, est réputée un outrage à la décence publique et encourt d'inflexibles châtiments. Elle est naturellement une aggravation et non une circonstance atténuante du crime.

Mais je ne pense pas que l'Etat aille au delà de ces mesures. Qu'un adulte fasse ou non usage de vin, de bière, de liqueurs, cela me semble entièrement une affaire qui ne regarde que son médecin ou sa conscience. Je doute que, dans nos explorations, nous rencontrions des hommes ivres, et je suis convaincu que nous en rencontrerons beaucoup qui n'auront jamais profité de leur liberté d'adulte à ce sujet. Les conditions du bonheur physique sont mieux comprises en Utopie ; on y

(1) Mesure qui accorde à certains districts le droit de permettre ou d'interdire le commerce des boissons et de le réglementer à leur guise. C'est Gladstone qui, dans une lettre adressée au Reverend John Jones, le 9 octobre 1868, a le premier employé cette expression. — N. T.

tient davantage à jouir d'une bonne santé et le citoyen intelligent prend le plus grand soin de lui-même.

Plus de la moitié des ivrognes de la terre ont acquis ce vice en s'efforçant de mettre un peu de clarté et de joie dans la tristesse des journées et des existences désespérément sordides et désagréables. En Utopie, ces souffrances n'existent pas. Assurément, l'Utopie sera tempérante, non seulement buvant mais mangeant avec la plus saine discrétion. Pourtant, je ne pense pas que le vin et la bonne ale y soient rares, non plus qu'un bon et moëlleux whisky, ni, à l'occasion, les liqueurs variées et engageantes. Non, je ne le pense pas. Mon botaniste, qui s'en abstient totalement, professe d'autres opinions. Nous différons sur ce point et je laisse au lecteur le soin de décider. J'ai le plus grand respect pour les *Teetotalers*, les abstinents, les prohibitionnistes, les haïsseurs et persécuteurs de débitants; leur énergie réformatrice éveille en moi des échos sympathiques, et c'est de leur race que j'attends une grande partie de l'urgente réfection de notre planète. Et pourtant...

Il y a le Bourgogne, par exemple; une bouteille de savoureux et généreux Bourgogne, qui ensoleille un déjeuner, alors que quatre heures de travail soutenu vous ont enlevé tout appétit. Et l'ale, un grand pot d'ale écumante, après un prélude de quinze kilomètres de marche régulière par un froid sec et cinglant; puis de bon pain, de bon beurre, du fromage de Stilton bien fait, avec du céleri, pour accompagner cette ale — versée avec une certaine liberté quantitative. Ou

bien encore, quel mal y a-t-il à prendre un verre de Porto, trois, quatre, ou même cinq fois par an, à la saison où les marrons reparaissent. Sans Porto, à quoi bon les marrons? Mais tout cela doit être la récompense de longs intervalles d'abstinence. Ces douceurs justifient la marge de sobriété que vous vous accordez et qui, sans ces insertions occasionnelles, ne serait qu'un espace vide et dénué de sens sur la page que représentent vos papilles gustatives. J'écris ces phrases en créature charnelle, avouant et connaissant ses faiblesses, et plus que d'autres consciente de ses penchants à l'erreur. Je me sais une nature grossière, plus adonnée à la réforme sédentaire du monde qu'aux alertes activités, et dix fois moins remuante que le plus nonchalant des crieurs de journaux de Londres. J'ai cependant mon utilité sur terre, une utilité qui se noie dans la monotonie, et, je vous le demande, puisque, de temps à autre, je puis me permettre d'aussi brillantes sensations; pourquoi m'en priverais-je ?

Je ne vois pas qu'en aucune circonstance mes Utopiens puissent maintenir leur belle ordonnance de vie avec un régime de limonade, de ginger-beer et de cette ale qu'on appelle Kops. Ces terribles « boissons de tempérance », solutions de sucre mélangées de vastes volumes de gaz, telles les eaux de seltz et de soda, les limonades, les grenades *fire-extincteurs*, etc. (et l'on appelle en Angleterre « boissons minérales » de pareilles décoctions) remplissent un homme de vent, et en même temps du sentiment de sa vertu.

Le café détruit le cerveau et les reins, c'est un fait

universellement reconnu maintenant et crié par toute l'Amérique ; le thé, sauf une espèce de thé vert qu'on emploie surtout, avec discrétion, pour la confection du punch, tanne les entrailles et transforme un honnête estomac en une outre de cuir. Je préférerais être traité tout de suite à la Metchnikoff (1) et me faire poser sans hésiter un bon estomac tout neuf en argent. Non ! Si l'on supprime l'ale, en Utopie, donnez-moi la seule vraie boisson de tempérance qui soit digne d'être placée de pair avec le vin, la simple eau claire.

Mon botaniste voudrait continuer à discuter.

Dieu merci ! Ceci est *mon* livre et la suprême décision m'incombe. Il lui est loisible d'écrire une Utopie à lui, et d'y prescrire, à l'exemple de Cabet, que personne n'y fera rien sans le consentement des savants de la République, pour la nourriture, la boisson, le vêtement et le logement. Il lui est loisible d'imaginer une Utopie, genre *Nouvelles de Nulle Part*, avec défense d'y introduire du vin ; mais, pour moi, je n'en fais qu'à ma guise et, pour couper court, je me tourne à l'entrée de l'auberge, du côté de l'hôte civil, mais nullement obséquieux et, d'une manière soigneusement ambiguë (car ce à quoi je me risque est peut-être délictueux et j'essaie de suggérer l'idée d'une plaisanterie), je formule ma demande. L'épreuve réussit.

— Vous voyez, mon cher abstinent, — dis-je alors au botaniste, — il place devant moi un plateau, un verre et... — (Ici s'intercale une dégustation nécessaire et

(1) *La Nature de l'Homme*, du professeur Elie Metchnikoff.

un profond soupir)... — oui, une bouteille de bière légère tout à fait excellente! Il y a de l'ale et des gâteaux en Utopie! Dans ce monde plus sain et plus beau, buvons à la suppression de tous les excès terrestres. Buvons plus particulièrement à l'aurore de ce jour où les hommes de là-bas apprendront à distinguer entre les questions qualitatives et les quantitatives, à tempérer les bonnes intentions par une bonne intelligence et la vertu par la sagesse. L'un des plus sombres maux de notre Terre est sûrement l'incurable dérèglement du bien.



§ 7

Bientôt, c'est le lit et le sommeil, mais pas tout de suite le sommeil. D'abord mon cerveau, comme un chien dans une maison peu familière, est obligé de tourner de ci de là pendant quelque temps avant de se coucher. Cet étrange mystère d'un monde dont jusqu'à présent je n'ai encore vu que si peu de choses — un flanc de montagne, une route au crépuscule, sillonnée de silhouettes vagues et de véhicules étranges, les fenêtres éclairées de maisons nombreuses — tout cela m'emplit de curiosité. Des figures et des incidents passent et repassent — les gens que nous avons rencontrés, notre hôte tranquillement attentif et pourtant, je le sens, trahissant la plus vive curiosité dans le coin de son œil, les formes insolites du mobilier et de certaines parties du bâtiment, les plats et les mets

bizarres du repas. Hors de cette petite chambre, il y a un monde, tout un monde inimaginé. Des milliers et des millions de choses sont là, dehors, dans les ténèbres, autour de cette auberge, des possibilités inconcevables, des aspects non encore aperçus, des surprises, des énigmes, des incommensurables, tout un monstrueux et complexe univers de conséquences que je dois de mon mieux débrouiller. J'essaie d'impossibles récapitulations et je mêle à mes pensées la fantasmagorie des rêves.

A travers tout ce tumulte de ma mémoire, persiste la cocasse silhouette de mon compagnon inattendu, si obsédé par sa propre personne et son amour malheureux que cette soudaine arrivée dans un autre monde ne semble qu'un changement de paysage pour sa passion rongeante et débilitante. Il me vient à l'esprit qu'*elle* aussi doit avoir un équivalent en Utopie... Puis, cette idée, avec toutes les autres, s'atténue, devient vague et confuse et se dissout enfin dans le flot montant du sommeil...

CHAPITRE III

LOIS ÉCONOMIQUES EN UTOPIE

La monnaie en Utopie. — Système duodécimal. — Nécessité d'une monnaie. — La valeur de l'or. — L'étalon des valeurs. — Unités d'énergie. — L'administration locale. — La propriété naturelle. — Fin du commerce d'exportation et d'importation. — La science physique appliquée au problème de la sociologie. — Emission de billets d'énergie. — Sociologie physique. — Généralisations erronées de l'ancienne économie politique et absence de généralisations dans la nouvelle. — Les précédentes Utopies. — L'individualité et l'initiative. — Le rôle de l'Etat Mondial. — Utilité de la propriété. — Nature de la propriété utopienne. — Biens inaliénables et biens transmissibles. — Importance sociale de la mécanique. — Les Utopies et la machinerie. — Le travail est-il un bonheur ? — Le réveil à l'auberge utopienne. — La chambre à coucher et l'ameublement. — Le livre aux empreintes. — La laideur et la beauté dans l'art de l'ingénieur.

§ I

Les Utopiens modernes, avec la politesse, l'éducation universelles, les libertés que nous leur supposons, avec leur unité mondiale, leur langue mondiale, leurs voyages d'un bout à l'autre de la planète, la faculté de vendre et d'acheter sur tout leur globe resteront simple fantamasgorie, rêve confus, incroyable même

au crépuscule, tant que nous n'aurons pas démontré qu'à ce niveau la communauté se suffira à elle-même. En tous cas la liberté générale des Utopiens n'embrassera pas la liberté générale d'être inutile. La plus parfaite économie d'organisation laisse intacte cette vérité que tout ordre et toute sécurité, dans un Etat, reposent sur la certitude que tout le travail nécessaire y sera fait. Comment se fera le travail sur cette planète? Quel sera le système économique d'une Utopie Moderne?

En premier lieu, un Etat aussi vaste et aussi complexe que cette Utopie mondiale, avec une population aussi voyageuse, aura besoin de quelque commode symbole pour contrôler la distribution des services et des produits.

Il faudra presque certainement que les Utopiens aient une monnaie. Ils l'auront, et il n'est pas surprenant, que, malgré ses pensées douloureuses, notre botaniste, avec ses facultés d'observation, son habitude d'examiner de petites choses sur le sol, sera celui de nous deux qui apercevra et ramassera la pièce de monnaie tombée de la poche d'un voyageur— et cela une heure ou deux avant que nous n'arrivions à l'auberge de l'Urseren Thal. Vous nous voyez, sur la route du Saint-Gothard, nos têtes rapprochées au-dessus du petit disque qui nous révèle tant de détails de ce monde étrange.

C'est, j'imagine, une pièce d'or, et, par un heureux hasard, elle suffira à solder nos dépenses pendant un jour ou deux, jusqu'à ce que nous soyons un peu mieux renseignés sur le système économique au milieu duquel

nous sommes tombés. C'est une pièce ronde, de dimensions agréables, et l'inscription qu'elle porte nous apprend que c'est là un *lion*, égal à deux × douze *croix* de bronze. A moins que le rapport des métaux ne soit ici très différent, ces *croix* doivent être la monnaie courante à valeur nominale fictive, et par conséquent monnaie à cours forcé pour les petits paiements (1).

Et ici en Utopie ce rapport insolite de deux × douze *croix* pour un *lion* révèle immédiatement le plus utopique de tous les détails : un système duodécimal.

Mon privilège d'auteur m'est utile ici pour fixer les détails. Ce *lion* est distinctement une belle pièce, admirablement frappée, avec sa valeur inscrite en lettres fines et nettes à l'avers orné d'une tête... celle de Newton, sapristi ! On reconnaît ici une influence américaine. Chaque année, comme nous le verrons, la dénomination des monnaies célèbre un centenaire. Au revers se voit la déesse universelle de la monnaie utopienne — la Paix, sous l'aspect d'une superbe femme faisant lire un enfant dans un gros livre, avec, derrière eux, des étoiles et un sablier à demi vide. Ils sont restés très humains, ces Utopiens, après tout, et n'ont guère dépassé l'évidence dans leur symbolisme.

Ainsi, pour la première fois, nous apprenons définitivement que c'est là un Etat Mondial, et nous avons

(1) Ce détail causerait peine et plaisir à la fois à Mr Wordsworth Donisthorpe, si par hasard il se joignait à nous, car il imagina jadis un système monétaire utopique, et les termes *lion* et *croix* sont de lui. Mais il ne peut entendre parler d'unité monétaire et de monnaie légale sans disputer. *A System of Measures*, par Wordsworth Donisthorpe.

un premier indice aussi qu'on en a fini avec les monarques. Mais notre pièce de monnaie soulève encore d'autres questions. Il semblerait que cette Utopie n'est pas une simple communauté de biens, qu'il existe en tous cas une restriction quant à ce qu'on peut prendre, et que le besoin persiste d'un équivalent pour des valeurs similaires, c'est-à-dire qu'il reste des limites au crédit humain.

Notre pièce porte une date... la date de la fondation même de l'Utopie. Les utopistes d'autrefois étaient les adversaires irréconciliables de l'or. Vous vous rappelez à quel usage indigne Sir Thomas More voudrait que nous l'employions; vous savez qu'il n'y avait pas de monnaie du tout dans la République de Platon et que, dans cette communauté pour laquelle plus tard il écrivit ses *Lois*, il n'existait qu'une monnaie de fer d'apparence austère et d'efficacité douteuse. Il se peut que ces grands personnages aient été un peu trop pressés d'expédier une difficulté compliquée, et ils se montrèrent singulièrement injustes pour un élément hautement respectable.

L'or est condamné, converti en ustensiles peu honorables, et aboli dans la société idéale, comme s'il était la cause et non l'instrument de la bassesse humaine. Mais, en réalité, il n'y a rien de foncièrement mauvais dans l'or. Transformer ce métal en vases vulgaires ou le bannir de l'Etat, c'est punir la hache pour le crime du meurtrier. La monnaie, à condition d'en faire un usage juste, est une bonne chose dans l'existence, une chose nécessaire dans la vie humaine civilisée,— aussi



compliquée à vrai dire dans son utilité, mais d'une provenance aussi naturelle que les os du poignet dans le bras de l'homme,—et je ne vois pas, comment on peut, sans la monnaie, imaginer une civilisation digne au moins de ce nom. Elle est l'eau du corps social, elle distribue et elle reçoit, elle rend possible la croissance, l'assimilation, le mouvement, la récupération. Elle est la réconciliation de la dépendance humaine avec la liberté. Quel autre expédient donnera à l'homme une liberté aussi grande avec une incitation aussi vive à l'effort? L'histoire économique du monde, quand elle n'est pas l'histoire de la propriété, est, en une large mesure, la relation des abus qu'on a faits non pas tant de la monnaie, mais des systèmes de crédit destinés à supplémenter la monnaie, à amplifier la portée de cette très précieuse invention. On n'a jamais proposé de système de crédit du travail (1) ni de libre demande de marchandises à des magasins généraux (2), ni quelque autre combinaison, qui ne finît par produire chez l'homme dix mille fois plus de ces scories morales dont il faut tenir compte dans une Utopie que nous voulons saine et sage.

Qui sait où s'arrêtera le progrès? Mais, en tout cas, cet Etat en développement dans lequel nous sommes tombés, cette Utopie du vingtième siècle, n'a pas encore franchi la période des monnaies et de leur usage.

(1) Edward Bellamy: *Looking Backward*, ch. IX.
(2) Sir Thomas More: *L'Utopie;* Cabet: *L'Icarie*.

§ 2

Si ce monde utopien est, à quelque degré, parallèle à la pensée terrestre contemporaine,il a dû se préoccuper, il se préoccupe encore de maints problèmes non résolus concernant la circulation de la richesse, et des nombreuses questions qui se posent à propos de l'étalon des valeurs. De toutes les matières, l'or est peut-être celle qui s'adapte le mieux aux besoins monétaires, sans satisfaire néanmoins un idéal facilement concevable. A chaque nouvelle découverte de filons aurifères, il subit une crise irrégulière de hausse et de baisse, et à tout moment il est exposé à la dépréciation soudaine et désastreuse que causerait l'invention d'un moyen de transmutation de minéraux de valeur moindre. Le fait qu'il est sujet à de telles variations introduit un élément spéculatif fâcheux dans les relations de débiteur à créancier. Si un obstacle réduit l'accroissement des réserves d'or disponibles, ou s'il intervient une augmentation de l'énergie appliquée aux besoins sociaux, il se produit un renchérissement excessif de la monnaie par rapport aux nécessités générales de la vie, et un appauvrissement automatique des citoyens en général par rapport à la classe créancière. Le peuple est contraint de s'hypothéquer et de subir le joug de la dette.

D'un autre côté, une crue inattendue dans la production de l'or, la découverte d'une pépite aussi volu-

mineuse que la cathédrale de Saint-Paul — chose tout à fait possible — aurait pour résultat la libération des débiteurs et un bouleversement financier.

Un penseur ingénieux a émis cette idée qu'il est possible, en utilisant la *force* et en mesurant les valeurs en unités d'énergie, de n'avoir recours à aucune substance quelle qu'elle soit pour établir un étalon de valeur monétaire. C'est là, tout au moins en théorie, un excellent développement de ce principe général, que l'Etat moderne est dynamique, et non statique. Ainsi l'ancienne idée de l'ordre social forme une antithèse des plus vives avec la nouvelle. L'ancien ordre apparaît comme un système d'institutions et de classes gouverné par la richesse ; le nouveau, comme un système d'entreprises et d'intérêts dirigé par les capacités mentales.

J'effleure ce sujet de la façon la plus accidentelle, comme quelqu'un qui parcourt l'exposé d'un spécialiste dans un magazine populaire. Par conséquent, figurez-vous que je découvre, dans un périodique placé sur une table de l'auberge (et j'éprouve quelque surprise de ne m'y être pas attendu), le Sosie utopien de ce même personnage ingénieux, un des grands inspirateurs de la pensée, celui qui organise l'étude des transformations monétaires qu'on discute en Utopie. L'article contient les propositions nouvelles de ce penseur expliquées d'une façon complète et lucide, bien qu'occasionnellement un peu techniques. On les a publiées, semble-t-il, pour les soumettre à l'examen de tous, et il apparaît que, dans l'Utopie Moderne, l'admi-

nistration présente au public, quelque temps avant qu'aucune mesure soit prise pour les rendre exécutoires, les projets les plus soigneusement détaillés de toutes les modifications proposées aux lois ou aux coutumes; chaque motion est minutieusement critiquée, les défauts sont signalés, les conséquences possibles indiquées, l'ensemble scrupuleusement mis à l'épreuve et passé au *crible* par tous les habitants de la planète avant que commencent les débats législatifs.

L'exposé de l'étude en question exige un coup d'œil préalable sur l'administration locale de l'Utopie Moderne. Pour tous ceux qui ont suivi le développement des sciences appliquées en ces dernières décades, il n'y aura rien de choquant dans cette idée, qu'une extension générale d'un grand nombre de services publics sur des espaces immenses est non seulement praticable, mais fort à désirer. Dans un proche avenir, le chauffage, l'éclairage, la force motrice pour les besoins domestiques et industriels, pour les communications urbaines et interurbaines, seront fournis électriquement par des stations génératrices communes. Les tendances politiques et sociales amènent décidément à cette conclusion qu'aussitôt qu'elle sera sortie de la période expérimentale, la distribution de l'énergie électrique, de même que l'approvisionnement d'eau, incombera à l'autorité locale. En outre, cette autorité sera propriétaire universel du sol. Sur ce point, un individualiste aussi déterminé qu'Herbert Spencer était d'accord avec les socialistes. En Utopie, quels que soient les autres types de propriété, nous

concluons que toutes les sources naturelles de force, et même tous les produits strictement naturels, la houille, la force hydraulique, etc., sont dévolus inaliénablement aux autorités locales, qui, afin d'assurer le maximum de commodité et d'efficacité administrative, auront probablement le contrôle de territoires aussi étendus parfois que la moitié de l'Angleterre. Elles auront la charge de produire l'électricité par la force hydraulique, par la combustion, par le vent ou les marées, ou par quelque autre force naturelle disponible; et cette électricité sera utilisée partie à l'éclairage et tels autres travaux publics dépendant de l'autorité locale, et partie comme subside attribué à l'autorité centrale qui aura le contrôle des grand'routes, grands chemins de fer, auberges et hôtels, enfin tels autres moyens et accessoires de communications mondiales ; le reste sera concédé à des individus ou à des compagnies distributrices, à un tarif uniforme et fixe, pour l'éclairage et le chauffage privés, pour la machinerie et les applications industrielles de toute sorte. Une pareille organisation exigera une vaste quantité d'écritures et de comptes entre les diverses autorités, le gouvernement mondial et les clients particuliers, et l'unité d'énergie physique est certainment le moyen le plus commode d'établir cette comptabilité.

Il n'est pas impossible que la répartition entre les diverses administrations locales et le gouvernement central soit calculée d'après l'évaluation totale de l'énergie, périodiquement disponible dans chaque localité, inscrite et désignée sous la forme d'unités physiques.

En outre, on peut supposer que les autorités locales utopiennes passeraient des contrats dont elles effectueraient les paiements non plus en numéraire sur la base de l'or, mais en valeurs fiduciaires représentant un certain nombre de milliers ou de millions d'unités de l'énergie fournie par l'une quelconque des stations génératrices.

Les problèmes économiques seraient singulièrement plus faciles à élucider si, au lieu de compter en valeurs monétaires fluctuantes, on étendait à leur discussion la même gradation d'unités d'énergie, c'est-à-dire si, en fait, l'idée de commerce en était entièrement éliminée. Dans mon Utopie, au moins, cela a été fait ; la production et la distribution des articles nécessaires à l'existence ont été considérées comme de simples corollaires du problème de la conversion de l'énergie, et l'on cherche actuellement à appliquer au système monétaire tout entier cette idée de l'énergie considérée comme unité de valeur. Chacune de ces gigantesques autorités locales sera autorisée à émettre des « billets d'énergie » jusqu'à concurrence de son surplus d'énergie disponible et négociable, et de stipuler, dans tous ses contrats, que les payements seront faits avec ces billets, jusqu'à un maximum déterminé par la somme d'énergie produite et utilisée dans cette localité au cours de l'année précédente. Cette faculté d'émission est renouvelable à mesure que les billets sont remboursés. Dans un monde sans frontières, avec une population grandement voyageuse et exempte d'attaches locales, le prix des billets d'énergie émis

par ces diverses administrations locales tendra constamment à s'uniformiser, parce que la consommation se transportera toujours dans les localités où l'énergie sera au meilleur compte. Par conséquent, le prix de tant de millions d'unités d'énergie, en monnaie au cours de l'or, sera, à n'importe quel moment, approximativement le même d'un bout à l'autre du monde. Il s'agit de choisir un jour particulier où l'atmosphère économique sera nettement égale et de déterminer un rapport fixe entre la monnaie d'or et les billets d'énergie, chaque *lion* d'or et chaque *lion* de crédit représentant exactement le nombre d'unités d'énergie qu'ils pourront acheter ce jour-là. La monnaie d'or cesse aussitôt d'être monnaie légale au delà de certaines limites définies, excepté pour le gouvernement central, mais celui-ci ne la mettra pas en circulation à mesure qu'elle rentrera. Elle devient, en fait, une monnaie courante temporaire, concurremment à l'étalon d'énergie, une monnaie ayant sa pleine valeur au moins le jour de la conversion, sinon par la suite, et qui sera remplacée au fur et à mesure par une monnaie courante ordinaire. Les anciens calculs par *lions* d'or et les valeurs des petites monnaies ne doivent donc subir aucune perturbation.

Les économistes d'Utopie avaient une méthode différente et un système de théories très différent de ce que j'avais étudié sur terre, et cela rend mon exposé infiniment plus difficile. L'article sur lequel je me base flotte devant moi avec sa phraséologie déroutante et mystérieuse. Cependant, j'emportai cette impression qu'il y

avait là une justice et une raison que les économistes terrestres ne sont pas arrivés à saisir. Rares sont entre ces derniers ceux qui ont pu se dégager des patriotismes et des politiques, et ils ont toujours été obsédés par le commerce international. Ici, en Utopie, l'Etat mondial leur coupe cette difficulté sous les pieds ; il n'y a aucune exportation, et nulle autre importation que *les* météorites. Le commerce est la notion initiale des économistes terrestres, et ils prennent pour base des énigmes embrouillées et insolubles concernant les valeurs d'échange, insolubles parce que tout commerce implique finalement des préférences individuelles qui sont incalculables et uniques. Jamais ils ne semblent manier des principes, des règles et des arguments bien solides. Chaque nouvelle discussion ou dissertation *économique* rappelle un peu plus la partie de croquet qu'*Alice* joua au Pays des Merveilles, où les maillets étaient des flamants, les boules des hérissons qui prenaient la fuite, et les cerceaux des soldats qui se relevaient à tout instant pour se promener. Mais, en Utopie, la science économique, me semble-t-il, doit être non pas une théorie du commerce basée sur une psychologie défectueuse, mais la science physique appliquée aux problèmes de la sociologie. Le problème général de l'économie utopienne consiste à déterminer les conditions dans lesquelles doit se faire le plus efficacement l'application aux besoins généraux de l'humanité des quantités constamment croissantes d'énergie matérielle que le progrès de la science rend utilisables. C'est par rapport à cette application que sont

envisagés le travail humain et la matière existante. Le commerce et la richesse relative ne sont qu'épisodiques dans ce plan. L'article du magazine, tel que je l'ai compris, tendait à établir qu'un système monétaire basé sur une quantité d'or relativement minime était fâcheusement mobile et flottant, et ne donnait aucun critérium réel de bien-être; que les valeurs nominales des objets et des entreprises n'avaient aucun rapport clair et simple avec la réelle prospérité matérielle de la communauté ; que la richesse nominale en millions de livres sterling, de dollars ou de *lions* n'indiquait rien que la quantité d'espoir en l'air, et qu'un accroissement de la confiance ne signifiait qu'une extension du crédit, et une phase pessimiste qu'un écroulement de cette hallucination de richesses. Les nouveaux types et étalons, raisonnait ce publiciste, allaient changer tout cela, et ils me paraissaient en effet devoir le faire.

J'ai essayé d'indiquer les tendances de ces remarquables propositions, qui étaient bourrées d'une masse de discussions et d'objections perspicaces et pondérées. Je n'entrerai pas maintenant dans le détail de ce débat et je ne suis pas sûr d'avoir qualité pour rendre d'une façon précise les multiples aspects de cette question compliquée. J'ai lu toute cette dissertation en une heure ou deux, après déjeuner, peu de jours après mon arrivée en Utopie — nous nous reposions dans une petite auberge située à l'extrémité du lac d'Uri. Parvenus là en flânant, je m'étais mis à lire pour attendre la fin d'une averse. Et certainement, la pro-

position me frappa comme singulièrement simple et attrayante, et son exposé me découvrit clairement, pour la première fois, en une esquisse compréhensive, la conception générale de la nature économique de l'Etat Utopien.

§ 3

La différence qui existe entre les sciences économiques et sociales de notre monde (1) et celles de l'Utopie mérite peut-être qu'on en dise quelques mots de plus. J'écris avec la plus extrême défiance, parce que, sur terre, grâce à l'ardeur persévérante de ceux qui la professent, la science économique a été portée à un niveau très élevé d'abstraction tortueuse. Je ne saurais pas davantage me réclamer d'une connaissance intime et patiemment acquise de leurs productions, ni, ce qui est plus grave, d'autre chose que d'une connaissance très générale de ce qu'ont accompli leurs équivalents utopiens. Le caractère vital des questions économiques dans une Utopie nécessite cependant un essai d'interprétation.

En Utopie, il n'existe aucune science économique distincte et séparée. Maints problèmes que nous regarderions comme économiques tombent dans le domaine de la psychologie utopienne. La science de la psycho-

(1) V. Gidding : *Principles of Sociology*, ouvrage américain récent et plein d'idées, qu'on n'a qu'imparfaitement apprécié en Angleterre. Il n'est même pas mentionné dans l'article « Sociology » de l'édition de 1902 de l'Encyclopœdia Britannica. V. aussi Walter Bagehot : *Economic Studies*.

logie comprend deux divisions : d'abord, la psychologie générale des individus, sorte de physiologie mentale qu'aucune ligne définie ne sépare de la physiologie proprement dite ; et secondement, la psychologie des affinités et des rapports entre les individus. Cette seconde division est une étude intégrale des réactions des individus les uns sur les autres et de toutes les relations possibles entre eux. Elle se transforme insensiblement en une science des agrégations humaines, de toutes les parentés et alliances familiales possibles, des voisinages et des rapprochements, des compagnies, associations, unions, sociétés secrètes et publiques, groupements religieux, une science des buts et des rapports communs, des méthodes de communication et de décision collective qui soudent les groupes humains, et finalement elle devient la science du gouvernement et de l'Etat. L'élucidation des relations économiques dépend de la nature de cette hypothèse, d'après laquelle l'agrégation humaine agit effectivement en tous temps ; elle est donc considérée comme subséquente et subordonnée à la science générale de la Sociologie. L'économie politique et l'économie générale sont à présent dans notre monde un irrémédiable gâchis de postulats sociaux et de psychologie absurde, avec quelques généralisations géographiques et physiques. Ces ingrédients seront démêlés, séparés et classifiés dans la pensée utopienne. Il y aura, d'un côté, l'étude de l'économie physique, aboutissant à la description de la société considérée comme une organisation destinée à convertir et à appliquer aux fins matérielles de l'humanité

toute l'énergie disponible dans la nature. Cette sociologie physique sera parvenue à une période de développement pratique telle qu'elle pourra donner au monde la monnaie courante représentant l'énergie. D'un autre côté, il y aura l'étude des problèmes économiques en tant que problèmes de la division du travail, au milieu d'une organisation sociale qui poursuivra principalement la reproduction et l'éducation dans une atmosphère de liberté personnelle. Ces enquêtes, sans se gêner réciproquement, fourniront continuellement à l'administrateur pratique des conclusions nouvelles et valides.

Notre postulat de l'affranchissement de la tradition ne nous sera, dans aucune région de l'activité intellectuelle, plus précieux qu'ici. Depuis ses débuts, l'étude terrestre de l'économie générale a été stérile et inutile, à cause de la masse d'hypothèses inanalysées et à peine soupçonnées sur laquelle elle repose. On ignora ce fait que le commerce est une conséquence indirecte et non un facteur essentiel de la vie sociale ; que la propriété est une convention plastique et fluctuante ; que la valeur n'est capable de traitement impersonnel que dans le cas des nécessités les plus généralisées. La richesse fut mesurée par les règles de l'échange. La société fut considérée comme un nombre pratiquement illimité d'unités adultes avaricieuses, incapables d'autres groupements subordonnés que les associations d'affaires, et les sources de compétition furent supposées inépuisables. Sur ces sables mouvants, s'éleva un édifice qui singea les sécurités de la science maté-

rielle, se composa un jargon technique, et professa la découverte de « lois ». Notre affranchissement de ces fausses présomptions, grâce à la rhétorique de Carlyle et de Ruskin et à la propagande des socialistes, est plus apparent que réel. Le vieil édifice nous oppresse encore, réparé et retouché par de médiocres architectes, repris par endroits en sous-œuvre, et décoré d'une étiquette légèrement modifiée. On a effacé, sous une couche de peinture, l'enseigne : « Economie Politique », — et nous lisons à la place : « Economie Générale, restauration complète de l'établissement ». L'Economie moderne diffère surtout de l'ancienne Economie politique en ce qu'elle n'a pas produit d'Adam Smith. L'ancienne Economie politique faisait certaines généralisations, et elles étaient pour la plupart erronées ; l'Economie nouvelle évite les généralisations et paraît dépourvue de la faculté intellectuelle de les faire. Elle reste en suspension comme un brouillard dans une vallée, un brouillard qui ne commence nulle part et ne va nulle part, incommodité accidentelle et stupide pour le passager. Ses théoriciens les plus typiques laissent paraître un penchant à désavouer péremptoirement les généralisations, à se réclamer du titre d'« experts » et à faire un usage immédiatement politique et personnel de ce titre, dès qu'on le leur concède. Or, Newton, Huxley, Darwin, Dalton, Davy, Joule et Adam Smith n'affectaient pas ces outrecuidantes simagrées, excusables chez un perruquier ou un médecin à la mode, mais indécentes chez un philosophe ou un homme de science. Dans cet état

de compétence impuissante, ou dans quelque autre état également fâcheux, l'économie — science qui n'est pas une science et doctrine qui patauge dans une boue de statistique — doit continuer à se débattre et à lutter jusqu'à ce que, d'un côté, l'étude de l'organisation matérielle de la production en tant que développement de la physique et de la géographie, et, de l'autre, l'étude des agrégations sociales, aient rendu possible l'édification de fondations durables.

§ 4

Les Utopies de jadis étaient toutes des Etats relativement exigus ; la République de Platon ne devait pas dépasser les limites de l'ordinaire bourg anglais, et aucune distinction n'y était faite entre la Famille, le Gouvernement local et l'Etat. Platon et Campanella, — bien que ce dernier fût prêtre — portèrent le communisme à son point extrême et prescrivirent même la communauté des femmes, idée qui fut effectivement expérimentée dans la Communauté d'Oneida, de l'Etat de New-York (1848-1879). Comme communisme réel, cette congrégation ne survécut pas longtemps à son fondateur, par suite de l'individualisme insurgé de ses fils vigoureux. D'autres utopistes refusèrent tout isolement et décrétèrent une communauté absolue de biens, tel Cabet, pour en venir aux Utopies du siècle dernier. Mais le communisme de Cabet était du type de la « boutique ouverte » et les denrées n'étaient vôtres

qu'après réquisition. Tel paraît être le cas aussi de la « Nulle Part » de William Morris. Comparés aux Utopistes d'autrefois, Bellamy et Morris ont un sens très vif de la séparation individuelle, et leur abandon de l'ancienne homogénéité est suffisamment marqué pour justifier un doute quant à la création d'Utopies nouvelles entièrement communistes.

Une Utopie telle que la présente, écrite au début du xx[e] siècle, et après un siècle de discussion acharnée entre les idées communistes et socialistes d'une part, et de l'autre l'Individualisme, surgit comme une sorte de conclusion pour ces controverses. Les deux partis ont tellement raboté et amendé réciproquement leurs propositions initiales qu'à vrai dire, à part les étiquettes qui adhèrent encore aux militants, il est difficile de choisir entre les deux. De chaque côté, on établit un bon nombre de propositions, et nous en profitons. Nous, la génération qui leur a succédé, nous voyons très clairement que, la plupart du temps, l'ardeur et le zèle de ces discussions provenaient de ce qu'une question quantitative était prise pour une question qualitative. Pour le spectateur, l'individualisme et le socialisme sont également des absurdités ; l'un voudrait soumettre les hommes à la domination des violents ou des riches, l'autre voudrait en faire les esclaves du fonctionnaire d'Etat, et la bonne route passe, peut-être un peu sinueusement, dans la vallée qui les sépare. Heureusement, le passé mort enterre ses morts, et notre rôle présent n'es tpas d'adjuger la prépondérance ni la victoire. A une époque où l'ordre politique et économique devient de plus en plus

résolument socialiste, notre idéal des relations humaines incline davantage vers une acceptation plus positive des droits de l'individualité. L'Etat doit être progressif, il ne doit plus être statique, et cela modifie profondément la condition générale du problème utopien ; nous n'avons pas seulement à pourvoir à la nourriture et au vêtement, au bon ordre et à l'hygiène, mais aussi à l'initiative. Le facteur qui entraîne l'Etat mondial d'une phase de développement à une autre est le libre jeu des individualités. Pour parler téléologiquement, le monde existe pour et par l'initiative, et la méthode de l'initiative, c'est l'individualité. Chaque humain, dans la mesure de son individualité, rompt la loi du précédent, transgresse la formule générale, et tente une nouvelle expérience de direction de l'activité vitale. Il est par conséquent impossible pour l'Etat, qui représente l'unanimité et se préoccupe de la moyenne, de faire des expériences probantes, des innovations intelligentes et de fournir ainsi la substance essentielle de la vie. De même que l'Etat représente l'espèce contre l'individu, de même, dans l'hypothèse d'un Etat mondial utopique, il représente absolument l'espèce. L'individu émerge de l'espèce, risque son expérience, échoue, meurt et disparaît ; ou bien il réussit et imprime sur le monde son influence personnelle, dans une progéniture, en des conséquences et des résultats intellectuels, matériels et moraux.

Biologiquement, l'espèce est l'accumulation des expériences de tous ses individus heureux, depuis le com-



mencement, et l'Etat Mondial du Moderne Utopiste sera, dans son aspect économique, un compendium d'expérience économique confirmée, autour duquel l'entreprise individuelle continuera d'expérimenter soit pour échouer et s'évanouir, soit pour réussir et s'incorporer finalement à l'organisme immortel de l'Etat Mondial. Cet organisme est la règle universelle, la restriction commune, la plateforme égale et toujours surélevée sur laquelle se dressent les individualités.

Dans cette situation, l'Etat mondial se présente comme l'unique possesseur du sol, avec les grands gouvernements locaux que j'ai esquissés, et les municipalités locales détiennent le sol féodalement, pour ainsi dire. L'Etat, ou les organisations subordonnées, est maître de toutes les sources d'énergie, et, soit directement, soit par l'intermédiaire de ses tenanciers, fermiers et agents, développe ces sources et rend l'énergie utilisable pour l'œuvre de la vie. Lui, ou ses délégués, produira la nourriture, et par là tiendra sous sa dépendance l'énergie humaine, l'exploitation de la houille et de la puissance électrique, les forces des vents et de l'eau. Par cession, transfert, bail, etc., il déversera cette énergie sur les individus. Il maintiendra l'ordre, entretiendra les routes, administrera la justice, d'une manière efficace et peu coûteuse, surveillera les moyens de locomotion rapide et économique; il sera chargé des transports, distribuera le travail, contrôlera et gérera toutes les productions naturelles, encouragera et garantira d'heureuses naissances pour former une génération nouvelle saine et

vigoureuse, assurera l'hygiène publique, battra monnaie, établira les types de poids et mesures, aidera financièrement les recherches, et fournira des subsides à telles entreprises ne donnant pas de bénéfices commerciaux, mais utiles à la communauté dans son ensemble; subventionnera, en toute occasion, des auteurs, des publications, des chaires de critique, recueillera et distribuera les nouvelles. L'énergie produite par l'Etat et les salaires qu'il aura payés lui reviendront, comme l'eau que le soleil pompe de la mer et qui tombe sur les montagnes pour retourner finalement à la mer; il les retrouvera en location du sol, en droits de vente, de patente, dans les bénéfices du transport des voyageurs et des marchandises, de la frappe des monnaies, dans les droits de main-morte, les taxes de transfert, les confiscations et déchéances. Comme par un système de rivières et de fleuves, il y aura entre les nuages et la mer une vaste région d'entreprise et d'initiative individuelles, dont l'Etat assurera le libre exercice. Ce sera dans cette région intermédiaire, entre les hauteurs et l'abîme, que s'érigeront ces commencements et ces promesses qui sont la signification essentielle, la substance de la vie. A notre point de vue humain, les montagnes et la mer sont créées pour les pays habitables placés dans l'intervalle. Ainsi l'Etat est établi pour les individualités : l'Etat existe pour l'Individu, la loi pour la liberté, le monde pour l'expérimentation et pour le changement. Telles sont les croyances fondamentales d'après lesquelles doit fonctionner une Utopie Moderne.

§ 5

Dans ce système qui fait de l'Etat la source de toute énergie et le légataire final, quelle sera la nature de la propriété qu'un homme pourra posséder ? Dans les conditions modernes—à vrai dire dans toute condition — celui qui ne possède pas en propre quelque bien négociable est un homme sans liberté, et le nombre et l'importance de ses biens donnent, dans un large sens, la mesure de sa liberté. A l'homme qui ne possède rien, qui n'a ni abri ni nourriture, il ne s'offre d'autre alternative que de travailler à acquérir ; cet homme subit la servitude de ses besoins, tant qu'il n'a pas de quoi les satisfaire. Mais, dès qu'il possède un avoir quelconque, l'homme est libre de faire maintes choses, de prendre quand cela lui plaît une semaine de vacances, par exemple, ou d'essayer de telle ou telle occupation nouvelle; possédant davantage, il peut s'accorder une année de liberté et s'en aller aux confins de la terre ; avec davantage encore, il peut se procurer un matériel, des outillages compliqués et essayer de curieuses innovations ; il peut se bâtir des maisons et se créer des jardins, fonder des établissements industriels ou commerciaux, entreprendre en grand des recherches expérimentales. Très rapidement, dans les conditions terrestres, la propriété d'un homme peut atteindre des proportions telles que sa liberté finisse par opprimer la liberté des autres. C'est ici une adapta-

tion de libertés en conflit, une question quantitative encore, que trop de gens s'obstinent à transformer en question qualitative.

Le résultat que cherche à atteindre le code des lois de la propriété, en vigueur en Utopie, est le même que celui qu'a en vue toute l'organisation utopienne, c'est-à-dire un maximum universel de liberté individuelle. Quelle que soit la portée des mouvements que créent l'Etat, les individus puissamment riches et les corporations particulières, il ne pourra s'ensuivre ni misère causée par la mauvaise distribution du travail ou par le manque de travail, ni émigration forcée, ni transformation de la liberté d'agir en une servitude. En dehors de ces restrictions, le but de ceux qui gouvernent l'Utopie Moderne est d'assurer à l'homme le bénéfice de la liberté que lui procurent les biens qu'il possède légitimement, c'est-à-dire les biens qu'il aura créés par son travail, son habileté, sa prévoyance ou son courage. Tout ce qu'il aura ainsi créé, il aura le droit de le garder, c'est assez évident ; mais il aura aussi le droit de vendre et d'échanger, et par là cette question de la nature de la propriété revient à demander quelles sont les choses qu'un homme peut acheter en Utopie.

Un Utopien doit très certainement avoir la propriété pratiquement entière et formelle de tous les objets qui, du fait qu'il les possède, deviennent, pour ainsi dire, extensions et expressions de sa personnalité : ses objets d'habillement, ses bijoux, les outils de sa profession, ses livres, les œuvres d'art qu'il a achetées ou faites, ses armes personnelles (s'il en est besoin en Utopie),

ses insignes spéciaux et ainsi de suite. Toutes les choses qu'il a acquises — pourvu qu'il n'en fasse pas un trafic professionnel ou habituel — seront inaliénablement à lui, libres même de tout impôt, et il pourra les donner, les prêter ou les garder. Cette propriété est d'un genre si intime qu'elle jouira même, en Utopie, d'un droit posthume. Il sera loisible au possesseur de la transmettre à un héritier quelconque, contre le payement tout au plus d'un impôt minime. Dans certains districts, un cheval, ou une bicyclette, ou tel véhicule mécanique d'usage personnel, sera sans doute à juste titre placé au rang de ces possessions transmissibles. Sans doute, aussi, une maison ou une retraite quelconque, habitée par le possesseur, et le mobilier de cette demeure pourront être placés à ce même degré, ou à un degré approchant, dans l'échelle de la propriété,pourront être frappés des mêmes taxes légères et d'un impôt successoral un peu plus élevé, pourvu que le cessionaire n'ait pas habituellement mis ces biens en location, et qu'il en ait joui sans les aliéner d'aucune autre façon. Un socialiste démocrate intransigeant serait enclin d'abord à objecter que si les Utopiens transforment ainsi ces biens en un genre spécial de propriété libre, ils dépenseront à les embellir beaucoup plus qu'ils ne le feraient autrement ; mais, à vrai dire, ce sera là une chose excellente. Nous sommes beaucoup trop affectés par l'atmosphère nécessiteuse de notre monde si mal géré. En Utopie, de ce qu'il se trouve des gens qui aiment créer, faire créer, posséder de belles choses, il n'en résul-

tera pas pour d'autres le dénuement et la faim. Ce degré de propriété accordé à l'individu l'incitera à se préoccuper de la beauté et de la grâce de son habillement, de ses ornements, de tous ses ustensiles et outils, des livres, des objets d'art, parce qu'en les achetant l'individu acquerra pour lui et les siens des choses inaliénables — sauf en cas de faillite. En outre, de son vivant, un homme pourra mettre certaines sommes de côté, afin d'assurer des avantages spéciaux d'éducation et de soins à des enfants mineurs, les siens ou d'autres et, de cette manière, exercer aussi un droit posthume (1).

Les Utopiens seront beaucoup moins respectueux de tout autre genre de propriété. Les sommes qu'un homme n'aura pas dépensées, celles qui lui seront dues sans intérêt, ne jouiront pas à sa mort des mêmes privilèges. Ce qu'il n'aura pas voulu réaliser et dépenser à son usage personnel, ni assigner à l'éducation spéciale de ses enfants, l'Etat s'en réservera la part du lion, en face de l'héritier et du légataire.

Ceci s'applique, par exemple, à la propriété qu'un homme crée et acquiert dans les affaires entreprises moins pour elles-mêmes qu'en vue d'un bénéfice présumé ou comme moyen de gagner sa vie. Toutes nouvelles machineries, toutes nouvelles méthodes, toutes entreprises incertaines, variables et non universelles, ne regardent aucunement l'Etat, car elles commencent

(1) Mais une réglementation de mainmorte fixera une limite de temps à la validité de ces legs. Une révision périodique des donations est une condition indispensable dans une Utopie Moderne.

toujours comme expérimentation de valeur inconnue. Sauf l'invention de la monnaie, rien n'a facilité la liberté et le progrès autant que la « compagnie à responsabilité limitée » dans cette œuvre de tâtonnement et d'aventure. Les abus des lois d'association sur terre et les réformes nécessaires ne sont pas de notre ressort : qu'il suffise ici, dans une Utopie Moderne, de supposer que les lois de ce genre sont aussi parfaites que pouvaient l'être les lois terrestres. Dans l'admirable code des lois utopiennes, *caveat vendor* sera la juste mitigation du *caveat emptor*. On peut se permettre de douter qu'en Utopie la faculté soit laissée aux compagnies financières de privilégier telle classe d'actions à l'encontre de telle autre ou d'émettre des obligations, et il est même peu probable que l'usure, c'est-à-dire le prêt d'argent à taux fixe, y soit tolérée. Mais, quelle que soit la nature des valeurs qu'un homme possède, elles seront toutes vendues à sa mort, et tout ce qu'il n'aura pas nettement réservé pour des dépenses spéciales d'éducation reviendra à l'Etat — avec peut-être quelque concession fractionnelle à de proches survivants. Le « placement de tout repos », cette revendication permanente, éternelle, contre la communauté, est une de ces institutions que l'Utopie découragera, qu'à vrai dire la sécurité croissante de la civilisation décourage automatiquement par l'abaissement du taux de l'intérêt. Comme nous le verrons plus tard, les enfants et les dépendants légitimes d'un citoyen seront assurés par l'Etat contre les embarras que leur causerait la mort du chef de famille. L'Etat se conformera,

dans cette conjoncture, à toutes les dispositions additionnelles raisonnables que le défunt aura prises à leur endroit, et il assurera le chef de la famille lui-même contre la vieillesse et les infirmités. L'objet de l'économie utopienne sera d'encourager l'homme à consacrer son surplus d'argent à améliorer sa condition sociale et son milieu, par des entreprises capables de donner des pertes ou des profits considérables, soit à accroître la beauté, l'agrément, l'abondance et les joies de la vie.

L'Utopie permettra sans doute aussi à ses citoyens de s'associer pour posséder des propriétés consistant en diverses sortes de contrats et de concessions, en fermages et baux de territoires agricoles ou autres, en maisons qu'ils auront construites, en usines et machineries, etc. Et si un citoyen préfère s'aventurer seul dans les affaires, il aura toutes les libertés dont jouit une association; il formera à lui seul une compagnie et son « action » unique sera traitée à sa mort de la même façon que les autres. Voilà esquissée cette seconde catégorie de propriété. Ce seront là probablement les deux seuls genres de biens qu'un Utopien pourra posséder.

La pensée moderne s'insurge contre la propriété privée du sol, des objets ou produits naturels, et, en Utopie, ces choses seront la propriété inaliénable de l'Etat. Toutes réserves étant faites pour les exigences de la libre circulation, le sol sera concédé à des compagnies ou à des individus, pour des périodes qui ne dépasseront jamais cinquante ans, par exemple, et cela à cause des nécessités inconnues de l'avenir.

Les droits des parents sur leurs enfants, et ceux du mari sur sa femme paraissent subir des restrictions constamment croissantes, à notre époque, mais la discussion de l'état de choses utopien concernant ce genre de propriété sera avantageusement réservée pour le moment où nous aborderons le sujet du mariage. Qu'il suffise de noter ici que le contrôle par la communauté du bien-être et de l'éducation de l'enfant, et la tendance plus marquée à limiter et à taxer l'héritage, sont des aspects complémentaires de la tendance générale à considérer le bien-être et la libre activité des générations futures, non plus comme l'affaire des parents et d'individus altruistes, mais comme la question prédominante pour les gouvernements, et le devoir et la charge morale de la communauté mondiale dans son ensemble.

§ 6

De profonds contrastes s'établissent entre les utopies modernes et les utopies classiques, grâce à cette conception de la force mécanique mise par la Nature au service de l'homme, conception que souligne le projet d'une monnaie basée sur l'unité d'énergie. A part un faible usage de la force hydraulique pour actionner les moulins et de la force du vent pour la navigation à voiles (et l'usage de cette dernière force était si faible que le monde classique n'a jamais pu se passer de la galère à rameurs esclaves), à part l'emploi restreint des bœufs

pour le labour et des chevaux pour la locomotion, toute l'énergie qui soutenait l'Etat suranné était prise au travail musculaire des hommes. Le monde se faisait « à la main ». Un incessant labeur corporel était une des conditions de l'existence sociale, et cette condition n'a été changée que lorsqu'on s'est mis à fondre le minerai, qu'on a produit en abondance le fer et l'acier, qu'on a développé les connaissances scientifiques. S'il était aujourd'hui possible d'indiquer en unités d'énergie le travail total sur lequel repose l'édifice social des Etats-Unis ou de l'Angleterre, on constaterait que ce travail provient en majeure partie de sources non-humaines, du charbon, de combustibles liquides, d'explosifs, du vent et de l'eau. Tout indique l'accroissement constant de ce surplus d'énergie mécanique ; tout indique que l'homme s'émancipera de plus en plus de la nécessité du labeur physique. Nulle limite ne semble être imposée à l'invasion de la vie par la machine.

Or, ce n'est que dans ces trois derniers siècles qu'on parut entrevoir ce fait. L'entière omission de la machine en tant que cause modificatrice du développement humain stimule vivement l'imagination (1). Platon n'avait pas la moindre idée que les machines pussent devenir une force affectant l'organisation sociale ; il n'existait d'ailleurs rien autour de lui qui pût servir d'indice. Pendant sa vie, probablement, aucune invention, aucune méthode ou application mécanique nouvelle ne fut inaugurée, qui eût la moindre importance sociale. Jamais

(1) Il est intéressant de noter le peu de cas qu'en fait Bacon dans sa *Nouvelle Atlantis*.

il ne songea à un Etat qui ne tirât sa force du muscle humain, de même qu'il n'imagina jamais un Etat qui ne fût pas organiquement constitué pour la lutte corps à corps. Il prévit à profusion même des inventions morales et politiques, et, dans ce domaine, il donne encore à penser, mais c'est tout le contraire en ce qui concerne les possibilités matérielles (1). Une multitude d'absurdités n'auraient jamais été écrites au sujet de l'âme grecque, si l'on s'était souvenu du caractère distinctement intellectuel et artistique de l'époque de Platon, si l'on avait toujours compris qu'à côté de l'instabilité politico-sociale certaines conditions matérielles étaient catégoriquement définies et tenues pour absolument permanentes. L'aliment de l'imagination grecque forme une parfaite antithèse avec la nourriture de la nôtre. Les circonstances dans lesquelles nous vivons nous ont appris qu'aucune révolution dans l'outillage de l'homme ou dans son organisation économique n'est impossible ni incroyable; nos esprits se jouent librement au milieu de conjectures et de probabilités qui auraient paru, aux auditeurs de l'Académie, de choquantes extravagances, et c'est au contraire sur les questions politico-sociales, sur les moyens de les résoudre que nos imaginations succombent. Malgré tous les témoignages de l'histoire, Sparte est à peine plus vraisemblable pour

(1) Hippodamus, dans son *Utopie* perdue, stipulait des récompenses pour les inventeurs, mais, à moins qu'Aristote ne l'ait mal compris — et c'est à coup sûr le sort de toutes les Utopies d'être plus ou moins bien interprétées, — les inventions en question n'étaient que des systèmes politiques nouveaux.

nous que ne le serait pour Socrate un automobile haletant sur l'Agora.

Par une sorte d'inadvertance, Platon commença donc sans machinerie la tradition des Utopies, tradition à laquelle nous voyons William Morris se conformer loyalement, à l'exception de certaines péniches mécaniques et autres joujoux du même genre, dans ses *Nouvelles de Nulle Part*. On découvre dans *la Nouvelle Atlantis* quelques pressentiments de possibilités mécaniques. Mais c'est au XIX[e] siècle seulement qu'apparaissent des Utopies dans lesquelles ce fait est nettement reconnu, que l'édifice social ne repose plus exclusivement sur le labeur humain. Ce fut, je crois, Cabet qui, le premier dans une œuvre utopique, préconisa l'usage de la machine pour libérer l'homme de travaux fastidieux (1). Il est le grand « Primitif » de l'Utopie Moderne, et Bellamy est son équivalent américain. Jusqu'alors, on n'avait trouvé d'autre système que le labeur esclave (Phaleas) (2) ou au moins des distinctions de classes impliquant un labeur inévitable dans les catégories inférieures de la population ; c'est ce que fait Platon et c'est ce que Bacon se proposait de faire sans doute; More, plus rigoureux, donnait à ses Utopiens des esclaves chargés des besognes les plus désagréables. Avec Morris et les Utopiens « retour-à-la-Nature », on nous sert ce leurre hardi, que tout travail peut devenir une joie, et l'on procède à un nivellement général de la société, grâce auquel chacun obtient

(1) Cabet : *Voyage en Icarie*, 1848.
(2) Aristote : *Politique*, liv. II, ch. VIII.

sa part égale du labeur. Mais en réalité ce système va à l'encontre des habitudes de l'humanité : pour l'imaginer, il ne fallait rien moins que l'olympien détachement, que l'ignorance d'un riche irresponsable du type capitaliste, un Ruskin ou un Morris, jouant à « la vie ». Faire une route, à Oxford, sous les auspices de Mr Ruskin, était évidemment une joie autant qu'un honneur, et c'est resté un honneur; en tous cas, ce fut la moins contagieuse des modes. Hawthorne, à Brook Farm, s'aperçut que le travail corporel était bien réellement la malédiction que proclame la Bible (1).

Si le travail est un bonheur, jamais bonheur ne fut aussi parfaitement déguisé, et les braves gens qui répandent cette doctrine n'hésitent pas toutefois à promettre une magnifique oisiveté pendant l'éternité paradisiaque. Assurément c'est une tout autre chose de se livrer à une certaine somme d'exercice physique et mental, même à une somme considérable de travail sous l'impulsion de l'imagination. La production artistique, par exemple, quand un homme s'y adonne à son gré et sans se soucier de complaire à un public, n'est réellement pas du labeur. Il y a une différence évidente entre arracher des pommes de terre « pour le plaisir », comme on dit, et les arracher parce qu'autrement on mourrait de faim, les arracher jour après jour, comme une corvée inévitable. Cette nécessité impérative est l'essence du labeur, avec ce fait que l'attention *doit* se cramponner sur la besogne en train, besogne qui

(1) *The Blythedale Experiment* ; voir aussi son *Notebook*.

exclut toute liberté et implique une fatigue. Aussi longtemps qu'une existence quasi-sauvage dépendit du labeur, aussi longtemps fut-il vain d'espérer que les hommes fissent autre chose que de lutter pour rejeter les uns sur les autres la plus grande somme possible de ce prétendu bonheur. Mais à présent que les conditions nouvelles créées par la science physique non seulement se passent de l'homme comme source d'énergie, mais donnent en outre l'espoir que tout travail de routine deviendra automatique, on peut concevoir que bientôt il n'y aura plus pour personne aucune nécessité de travailler régulièrement : bientôt une classe laborieuse, c'est-à-dire une classe de travailleurs sans initiative personnelle, deviendra inutile.

Si nos systèmes politiques, sociaux et moraux étaient seulement aussi bien adaptés à leurs fins qu'une machine linotype, des appareils opératoires antiseptiques, ou un tramway électrique, il n'y aurait besoin à l'heure présente d'aucun labeur manuel appréciable ; il n'existerait qu'une fraction infime de la souffrance, de la crainte et de l'anxiété qui rendent si douteuse la valeur de la vie humaine. Tel est le message qu'annoncent à l'humanité les sciences physiques. Il y a au monde plus qu'il ne faut pour que chacun vive. La science, servante trop capable, se tient derrière ses maîtres querelleurs et grossiers, leur tendant des ressources, des procédés, des remèdes qu'ils sont trop stupides pour utiliser (1).

(1) V. un petit livre très suggestif, *Twentieth Century Inventions*, par Mr George Sutherland.





Au point de vue matériel où elle se place, une Utopie Moderne doit montrer qu'elle a accepté ces dons : elle doit dépeindre un monde qui abolit peu à peu la nécessité du labeur, et supprime la dernière cause de servitude ou d'infériorité pour l'être humain quel qu'il soit.

§ 7

Cette abolition effective de la classe ouvrière et servile se fait sentir dans tous les détails de l'auberge qui nous abrite, des chambres que nous occupons. Imaginez-vous mon réveil au milieu de toutes ces choses, le lendemain de notre arrivée. Pendant quelques minutes, je reste allongé, le nez dépassant les couvertures : je reprends doucement et agréablement mes esprits, tandis que s'évanouit le souvenir d'un cauchemar où je me vois assis, devant une table commune, à côté d'un inévitable boueux vêtu de vert et d'or et nommé Boffin (1). Tout à coup je tressaille et me dresse sur mon séant. Avec une certaine appréhension, j'inspecte ma chambre. La question classique me monte aux lèvres :

— Où suis-je ?

Alors, je me rends tout à fait compte que je suis au lit, en Utopie.

En Utopie ! Ces mots suffiraient à faire bondir le plus paresseux et à l'amener à la plus proche fenê-

(1) V. William Morris : *Nouvelles de Nulle Part.*

tre... Mais je ne vois autre chose que la grande masse montagneuse derrière l'auberge, une masse montagneuse qui a un air singulièrement terrestre. Je reviens à l'examen de la pièce que j'occupe et de son mobilier; à chaque instant je m'interromps de m'habiller, intrigué par des objets insolites.

La chambre, cela va sans dire, est très claire, très propre, très simple, non pas meublée sommairement de camelote, mais arrangée et disposée pour économiser autant que possible le travail de nettoyage et de réparation. Tout y est admirablement proportionné; la ventilation étant parfaite, le plafond est plus bas que dans la plupart des chambres que je connais sur terre. L'absence de cheminée et de poële me rend perplexe, jusqu'à ce que je découvre un thermomètre à côté de six petits leviers fixés dans le mur. Au-dessus, se trouvent de brèves instructions sur la manière de s'en servir : l'un chauffe le plancher qui n'est garni d'aucun tapis, mais couvert d'une susbstance ressemblant à du linoléum souple ; un autre chauffe le matelas qui est en métal avec, par places, des bobines de résistance ; et les autres envoient la chaleur dans les murs, à des degrés divers, chacun dirigeant le courant à travers un système séparé de résistances.

La croisée ne s'ouvre pas, mais au-dessus, affleurant le plafond, un ventilateur rapide et silencieux pompe l'air dela chambre, tandis que de l'air frais arrive par un conduit Tobin.

A la chambre est adjoint un cabinet avec une baignoire et tout ce qui est nécessaire à la toilette. L'eau,

si on le désire, est tiédie en passant par un serpentin chauffé électriquement. On tourne une manivelle, et un morceau de savon tombe d'un distributeur ; quand vous avez terminé vos ablutions, vous jetez le savon, les serviettes et autres objets, qui vous ont été aussi donnés automatiquement, — dans une sorte de boîte, à travers le fond de laquelle ils disparaissent aussitôt pour descendre au long d'un tube poli. Une affiche vous avise du prix de votre chambre et vous prévient en même temps que ce prix sera doublé si vous ne laisssez pas la toilette dans l'état de propreté où vous l'avez trouvée. A côté du lit, un cadran d'horloge affleure le mur, et vous pouvez le rendre lumineux la nuit en pressant simplement un bouton placé au-dessus du traversin. La chambre n'a pas d'encoignures où se niche la poussière ; la cloison rejoint le plancher en une courbe douce, et la pièce peut être parfaitement nettoyée par quelques coups de balai mécanique. Le chassis des fenêtres, le chambranle des portes sont métalliques, arrondis et ne laissent aucun passage à l'air.

Vous êtes poliment prié de tourner une poignée au pied de votre lit avant de quitter la chambre, et immédiatement le cadre se renverse dans une position verticale et toute la literie prend l'air. Au moment de sortir, vous constatez qu'il n'y reste plus une minute d'ouvrage à faire, et le souvenir vous traverse l'esprit du désordre fétide que présente, le matin, plus d'une chambre terrestre.

Ne vous imaginez pas que cet appartement agréable,

sans poussière et sans tache, soit dépourvu de beauté. Naturellement, son aspect est un peu déconcertant ; mais la pièce est débarrassée de tout le fatras de tentures et d'ornements, inutiles nids à poussière, qui encombrent nos chambres à coucher sur terre ; il n'y a plus ni tapis de table, ni garnitures de meubles, ni rideaux, ni bourrelets aux fenêtres mal jointes, ni tableaux, ni gravures stupides accrochées de travers, ni chenêts, ni grilles, ni ustensiles noircis à la mine de plomb dans la cheminée sale et pleine de suie. Les murs, faiblement teintés, sont simplement bordés d'une ligne de couleur, placée là comme une bague de chapiteau grec. Les poignées, les bordures des panneaux de la porte, les deux sièges, le cadre du lit, tout a cette simplicité définitive, cette perfection achevée de contour qui naît de l'effort artistique soutenu. Les fenêtres aux formes gracieuses sont un véritable encadrement de tableau, et, comme on n'a plus à redouter le courant d'air, on a disposé devant chacune d'elles un siège confortable ; sur le rebord, seul objet qui retienne l'attention, est posé un petit vase garni de fleurs alpestres.

En bas, la même exquise simplicité vous accueille.

Notre hôte s'asseoit un instant à table avec nous, et, voyant que nous ne comprenons rien au filtre à café chauffé électriquement, qu'on a placé devant nous, il nous montre à nous en servir. A la mode continentale, nous prenons notre café au lait avec d'excellent beurre et des petits pains. Hier soir, ce petit homme au teint basané était occupé avec d'autres

clients. Mais ce matin nous sommes sans doute descendus trop tôt ou trop tard pour les mœurs utopiennes, et il est tout à nous. Son maintien est affable, bien qu'il n'arrive pas à dissimuler la curiosité qui l'aiguillonne. Ses regards questionnent les nôtres, et, tandis que nous mangeons, nous le surprenons à examiner nos habits, nos manchettes, nos chaussures, nos visages, notre façon de nous servir. Il ne demande rien, se contentant d'abord de risquer deux mots sur notre confort de la nuit et le temps qu'il va faire, phrases qui ont l'air d'être coutumières. Puis vient un silence qui est nettement interrogatif.

— Excellent café, — dis-je, pour détourner ses pensées.

— Excellents petits pains, — ajoute mon botaniste.

L'hôte laisse voir qu'il est sensible à nos compliments.

Une diversion momentanée est produite par l'arrivée d'une petite fille aux cheveux nattés qui, de ses yeux noirs et brillants,nous regarde d'un air à demi effronté, à demi timide, hésite au signe de tête et au sourire que lui adresse le botaniste, puis s'approche de son père, reste debout auprès de lui, et nous surveille intrépidement.

— Vous venez de loin? — ose questionner l'hôte, en caressant l'épaule de sa fille.

— Oui... de loin... — dis-je, un coup d'œil furtif au botaniste, et je continue : — Nous venons de si loin que votre pays nous semble fort étrange, vraiment.

— Des montagnes ?

— Non pas seulement des montagnes.

— Vous êtes montés de la vallée du Tessin ?

— Non... pas de ce côté-là.

— Par l'Oberalp ?

— Non.

— Par la Furka ?

— Non.

— Pas par le lac ?

— Non.

Il a l'air mystifié.

— Nous venons d'un autre monde, — dis-je.

Il essaie de comprendre. Une pensée le frappe, et il envoie sa petite fille porter un inutile message à sa mère.

— Ah! — fait-il. — Un autre monde... hein? c'est-à-dire...

— Un autre monde, dans les profondeurs de l'espace.

A l'expression de ses traits, on se rend compte que l'Utopie Moderne garde probablement pour de plus difficiles besognes que celle d'hôtelier ses citoyens intelligents. Celui-ci est évidemment inaccessible à l'idée que nous essayons de lui inculquer. Il nous contemple un instant avec des yeux ahuris, puis il remarque :

— Il y a le livre à signer.

Nous sommes mis en présence d'un livre qui ressemble assez à l'album des visiteurs, qu'on trouve dans les hôtels terrestres. Auprès, l'hôte place une plume,

un encrier, et un large godet plat dans lequel un peu d'encre vient d'être versée.

— Empreintes de pouces, — me souffle en anglais mon scientifique ami.

— Montrez-moi comment on fait, — lui dis-je à mi-voix.

Il signe le premier et je regarde par-dessus son épaule. Il s'y prend avec plus d'aplomb que je ne m'y serais attendu. Le livre est rayé transversalement, avec des espaces réservés pour un nom, un nombre et une empreinte. Le botaniste trempe son pouce dans le godet et l'applique ensuite délibérément sur la page, tout en étudiant les précédentes signatures. Les « nombres » des clients arrivés avant nous sont un pêle-mêle de lettres et de chiffres : mon compagnon inscrit son nom, puis, avec une calme assurance, il combine son nombre : A. M. a. 1607. 2. α β. ⊕. Abasourdi d'admiration, je suis son exemple et fabrique une signature également imposante. Nous sommes fiers de nous. L'hôte nous présente des bols pour rincer nos pouces, et, du coin de l'œil, il reluque assez curieusement notre œuvre.

Je décide qu'il serait sage de payer et de partir avant qu'aucune conversation s'engage au sujet de nos formules. Au moment où je passe dans le corridor, je vois l'hôte penché sur son livre, et nous sortons au soleil matinal du monde utopien.

— En route ! — dis-je. — La chose la plus ennuyeuse ce sont les explications, et j'ai idée que si nous ne filons pas, nous serons accablés de questions.

Je jette un coup d'œil en arrière, et je découvre l'hôte flanqué d'une femme gracieusement vêtue, qui, du seuil de l'auberge utopienne si jolie dans sa simplicité, nous observe soupçonneusement, tandis que nous nous éloignons.

— Vite, vite, en route, — dis-je derechef.

§ 8

Nous nous dirigeons vers le col de Schœllenen. La marche et la fraîcheur du matin nous aident à préciser notre impression de ce monde plus civilisé. Mille facteurs nouveaux s'offrent à notre esprit. L'Utopie Moderne ayant rejeté tous les aboiements hargneux que provoquent les nationalités, on ne voit pas les laides fortifications, les casernes et les horreurs militaires qui gâtent sur terre la vallée d'Urseren. A leur place, s'élèvent sur toutes les pentes de la vallée une multitude de petites maisons, rassemblées par groupes autour d'un édifice qui doit contenir évidemment les salles et les cuisines communes. Les arbres sont beaucoup plus nombreux et de variétés plus diverses ; on a amené de partout des espèces nouvelles de conifères. Malgré l'altitude de la vallée, la chaussée est bordée d'une double avenue. La grande route avec son tramway tourne aussi pour descendre vers le col, et nous nous demandons si nous n'allons pas nous risquer à monter dans un train. Mais le souvenir nous revient soudain des yeux curieux de notre hôte, et nous



décidons de ne pas courir le danger des interrogations où nous précipiterait une pareille aventure.

Nous cheminons pendant un certain temps et nous remarquons des différences entre l'art de l'ingénieur sur terre et celui d'Utopie. Les rails, les trains sur route, les ponts, les conduits souterrains, le tunnel d'Urnerloch sont de belles choses. La machinerie, les voies, les quais, les tranchées, les ponts de fer, toutes les inventions de l'ingénieur ne doivent pas forcément être laides. La laideur est la mesure de l'imperfection : un objet de fabrication humaine est laid, dans la plupart des cas, proportionnellement à la pauvreté de la pensée qui l'a construit ; il est laid ou beau plus ou moins, selon que le constructeur a plus ou moins saisi le besoin auquel il répond. Tout objet auquel les hommes continuent à donner leur pensée et leur attention, qu'ils font et refont dans le même sens, avec un désir persévérant de le faire aussi bien que possible, cet objet devient inévitablement beau. Les choses que, dans les circonstances modernes, l'humanité fabrique, sont laides parce qu'avant tout notre organisation sociale est laide, parce que nous vivons dans une atmosphère d'incertitude et de provisoire, et que nous ne savons pas tirer le vrai parti de notre activité. C'est l'infortune de la machinerie, mais ce n'est pas sa faute. L'art, comme une belle plante, a besoin d'une atmosphère favorable pour vivre : si l'atmosphère est bonne, il croît et se développe partout; quand elle est mauvaise, nulle part. Si nous détruisions toutes les machines et toutes les usines du

monde, et satisfaits de ce seul changement, si nous nous adonnions aux industries du foyer, au travail à la main, au labour à la bêche, à la garde des moutons et des porcs, nous ferions toutes ces choses avec la même impatience, sans autre résultat que désordre, confusion, saleté, image de notre désarroi intellectuel et moral. Nous ne réformerions rien.

Mais, en Utopie, un homme qui entreprend l'établissement d'une ligne de chemins de fer ou de tramways est un homme cultivé ; de même qu'un bon écrivain ou un artiste, il s'efforcera d'atteindre la simplicité de la perfection. Les traverses, les rails, les accessoires prendront cette grâce, cette harmonie que la Nature, ce grand ingénieur, donne aux tiges et aux feuilles de ses plantes, aux articulations et aux gestes de ses animaux. Juger cet homme comme le contraire d'un artiste, déclarer artiste quiconque façonne des objets avec ses pouces et brute quiconque se sert d'une machine, ce n'est là qu'une phase passagère de la stupidité humaine. La voie de tramway que nous longeons est l'impeccable exécution d'un plan parfait. Cette idée nous est si peu familière que, pendant quelque temps, nous ne discernons pas que c'est là un système de choses belles. Nous admirons cette ingénieuse adaptation aux besoins d'un district enseveli six mois par an sous la neige : la chaussée durcie, bombée, avec des rigoles qui en assurent le nettoyage, les grandes traverses arc-boutées soulevant les rails à deux mètres au-dessus du sol, les supports et les isoloirs élégants et simples. Tout cela s'impose à nos esprits.

— Sapristi ! Voilà qui est « compris » !

Et, en réalité, toutes ces choses sont bien comprises.

Peut-être, dans une école d'art, allons-nous trouver des étudiants établissant au concours un train électrique, des étudiants au courant de la métallurgie moderne, de la mécanique électrique, et aussi des gens capables de critiquer un poste d'aiguillage ou un pont de fer aussi bien qu'il y en a sur terre qui... Bonté divine ! à quoi s'exerce la critique, sur terre !!?

A la coupe et à la couleur d'une cravate !

Et il s'ensuit, tout naturellement, des comparaisons peu patriotiques avec ce qui se passe sur notre planète.

CHAPITRE IV

LA VOIX DE LA NATURE

L'ordre et la beauté. — Une rencontre. — L'invraisemblance de la vérité. — Un Utopien subversif. — Sottise et pose. — Naturien et vagabond. — L'homme, produit naturel. — La science sur la sellette. — Nécessité de l'esprit de contradiction. — La vie artificielle. — Le paysage utopien. — L'imbécile intellectuel. — Effort coordonné et communauté de dessein. — Une situation embarrassante.

§ I

Bientôt, nous reconnaissons, correspondant à celui de la terre, un Pont du Diable franchissant la gorge, toujours solide et accessible aux piétons. Songeant aux vieux souvenirs que cette vue évoque, nous quittons la route et, par un sentier abrupt, en fort mauvais état, nous gagnons le pont. C'est le premier indice qui nous rappelle que l'Utopie aussi doit avoir une histoire. Voici la Reuss. Bien qu'elle ait déjà éclairé, chauffé, ventilé, nettoyé plusieurs milliers de maisons dans le vallon supérieur, bien qu'elle actionne ces légers tramways qui suivent la galerie au-dessus de nos têtes, elle est encore capable de dégringoler en une cascade aussi

belle que sur terre. Nous parvenons à un chemin rocailleux, aussi sauvage qu'on peut le désirer, et nous continuons la descente, discourant de la beauté et de l'excellence d'un monde ordonné, mais n'osant pas formuler l'inquiétude que nous ressentons à propos des empreintes laissées derrière nous.

— Vous rappelez-vous la vallée de Zermatt? — demande mon ami. — Combien sur terre elle est pleine de fumées et de vapeurs puantes!



— Des gens se prévalent de ces inconvénients pour s'opposer à tout changement, au lieu de comprendre qu'il faut poursuivre et perfectionner le changement.

Ici intervient forcément un épisode : nous sommes « envahis » par un personnage bavard.

Il nous rattrape et se met incontinent à pérorer d'une voix de ténor, flûtée mais non dépourvue de charme. C'est un beau parleur que nous avons là, un gesticulateur assez agréable, et c'est à lui tout d'abord que nous essayons en vain d'expliquer qui nous sommes vraiment. Mais ses flots de paroles emportent à la dérive nos quelques phrases. Sa figure est de ce type rubicond et bossué que j'ai entendu dénommer botryoïdal par un minéralogiste grincheux; tout autour de sa tête s'agite une masse épaisse de cheveux blonds et embroussaillés. Il porte une vareuse de cuir et une culotte serrée aux genoux, sur ses épaules, il a jeté un long manteau traînant de laine rose-fané qui donne à sa silhouette un bel air dramatique, tandis qu'il descend vers nous parmi les rochers. Ses pieds, larges et beaux, mais d'un rose avivé par l'air piquant

du matin, sont nus dans des sandales de cuir. (C'est la seule fois que nous ayons vu quelqu'un pieds nus en Utopie.) Il nous salue en décrivant avec son bâton un vaste paraphe et il règle son pas sur notre allure plus lente.

— Ascensionnistes, je présume ? — fait-il. — Et vous dédaignez leurs tramways ! Ah ! vous me plaisez ! Moi aussi, je les dédaigne. Qu'un homme consente à se laisser traiter comme un ballot de marchandises, muni d'un ticket, le même pour tous, quand le Créateur lui a donné des jambes et un visage... cela passe mon intelligence !

En parlant, il indique avec son bâton la grande route agencée pour la traction mécanique, et qui parcourt la gorge, longe, plus haut, une galerie formée par le roc, franchit plus loin un viaduc, rattrape une saillie et disparaît.

C'est la Providence, sans doute, qui l'envoie, car nous étions justement en train de discuter de quelle façon, avant d'avoir épuisé le reste de notre argent, nous mettrions les Utopiens au courant de notre extraordinaire situation. Mes yeux rencontrent ceux du botaniste, et nous convenons ainsi, tacitement, que je puis commencer à exposer notre cas.

Je m'y emploie de mon mieux.

— Vous venez de l'autre côté de l'espace ! — interrompt l'homme au manteau cramoisi. — Précisément ! — Voilà qui me plaît ! C'est exactement ma note ! Et moi aussi, j'en arrive !... Ah ! vous jugez ce monde étrange ! Littéralement mon cas ! Nous sommes frères.

Nous sommes en sympathie. Je suis stupéfait, je suis confondu,depuis aussi longtemps que je me souvienne, et je mourrai très certainement dans un état de stupéfaction incrédule devant ce monde extraordinaire. Hein ?... Vous vous êtes trouvés tout à coup sur le sommet d'une montagne ! Heureux hommes ! — s'écrie-t-il en gloussant. — Pour ma part, je me suis vu dans une situation plus étrange encore, étant le fils d'un père et d'une mère à l'humeur intraitable...

— Le fait n'en est pas moins vrai... — protesté-je.

— ...situation, je vous assure, qui demande un tact d'une qualité absolument surhumaine.

Nous renonçons temporairement à expliquer davantage nos remarquables personnes, et, le reste du temps, c'est cet Utopien pittoresque et exceptionnel qui accapare à lui seul toute la conversation.

§ 2

Agréable et déconcertant à la fois, le personnage nous fit l'impression d'un poseur don quichottesque, en guerre contre tout et croyant tout en guerre contre lui ; on avait cette inexplicable conviction d'être en présence d'un fieffé imbécile. Il parla d'abord avec un mépris superbe des excellents et commodes tramways qui franchissent les passes et descendent la longue vallée vers le centre de la Suisse ; il déblatéra contre les innombrables habitations et chalets perchés dans

les hauteurs, et qui donnent au vallon un aspect si différent de son parallèle terrestre.

— Mais tout cela est très beau! — protestai-je. — Ces chalets sont gracieusement proportionnés, placés en des sites bien choisis et ne choquent aucunement l'œil.

— Nous ne savons pas si, sans eux, le spectacle ne serait pas plus beau. Ce ne sont que des pustules! Pourquoi les hommes jouent-ils le rôle de microbes sur le visage de leur Mère Nature?

— La vie n'est que cela!

— Non, pas la vie naturelle! Les plantes et les paisibles créatures qui passent leur existence sauvage et timide dans les forêts et les jungles, voilà ce qui fait partie de la nature, voilà l'épanouissement naturel de son teint. Mais ces maisons, ces tramways, toutes ces choses faites de minerai et de matières arrachés à son sein...! Vous ne pouvez pas trouver de meilleure image que mes pustules. C'est une éruption morbide. Je donnerais tout cela pour un... comment?... pour un chamois libre et naturel.

— Vous vivez parfois dans une maison? — demandai-je.

Il affecta de ne pas entendre. Pour lui, dit-il, la nature sereine vaut mieux que tout, elle est plus belle que tout, ajouta-t-il avec un coup d'œil à ses pieds. Il se proclama Nazarite en secouant sa tignasse de poète teuton. Dès lors, et pendant le reste de la promenade, c'est lui-même qui fut le sujet de son discours : il se passa en revue de la tête aux orteils, brodant, pour illustrer ses splendeurs, toutes sortes de digressions et de



lieux communs. Il se posait en contraste avec la folie relative, le manque de naturel et de logique, dont il accusait ses contemporains. Il professait d'inflexibles opinions sur l'extrême simplicité de toutes choses, simplicité que les hommes, dans leur stupidité, avaient bouleversée.

— De là, par exemple, ces tramways! Ils montent et descendent sans cesse, comme s'ils cherchaient la simplicité disparue de la nature!...

Nous comprîmes qu'il devait gagner sa vie en perforant des cylindres pour les machines automatiques à musique, genre Pianotiste ou Pianola, sans doute. Il touchait des appointements qui « dépassaient considérablement le salaire minimum », et cette phrase jeta une clarté passagère sur le problème du travail. Il passait tous ses loisirs et ses vacances à parcourir la planète et à faire des conférences sur « la Nécessité d'un Retour à la Nature » et sur « les Mœurs simples et les simples Nourritures », et tout cela, « par amour de l'art ». Nous nous apercevions bien qu'il obéissait à un extraordinaire besoin de prêcher, et, nous considérant de bonne prise, il s'en donnait à cœur joie. Il revenait d'Italie, où il avait conférencié sur ces sujets, et, par les montagnes, conférenciant en route, il retournait en Saxe perforer de nouvelles planches musicales et conférencier à ses heures de loisir, avant de se mettre à nouveau en route pour conférencier encore de par le monde. Il ne cachait pas son bonheur de nous avoir rencontrés pour placer une de ses conférences.

Sans tarder il appela notre attention sur son cos-

tume. C'était la réalisation de son idéal du vêtement naturel, et il l'avait à grands frais fait spécialement exécuter pour lui.

— Tout simplement parce que le naturel a disparu de la terre; il faut le redécouvrir maintenant, et, comme de la poussière d'or, le laver et le débarrasser de toutes les complexités étrangères.

— J'aurais pensé, — dis-je — qu'un vêtement, quel qu'il fût, était pour l'homme naturel un ornement étranger.

— Pas du tout ! — se récria-t-il. — Pas du tout ! Vous oubliez sa vanité naturelle.

Il témoigna d'une particulière sévérité pour nos sabots artificiels, ainsi qu'il appela nos souliers, et pour nos chapeaux, qu'il qualifia de destructeurs de la chevelure.

— L'homme est le véritable Roi des animaux et devrait porter une crinière. Seul le lion la porte... en captivité.

Il secoua la tête.

Plus tard, pendant que nous déjeunions, et qu'il attendait les plats spéciaux naturels qu'il avait commandés (il fallut toutes les ressources culinaires de l'auberge pour les composer), il se lança dans une généralisation étendue.

— Le règne animal et le règne végétal se distinguent facilement, et pour rien au monde je ne voudrais les confondre : c'est, je le maintiens, un péché contre la nature. Je les garde distincts dans mon esprit et distincts de même dans ma personne. Aucune subs-

9

tance animale à l'intérieur, aucune substance végétale à l'extérieur ; qu'y a-t-il de plus simple et de plus logique ? Rien sur moi que des vêtements tout cuir ou tout laine, rien en moi que des céréales, des fruits des noix, des herbes, etc. Classification... ordre.., fonction de l'homme... qui est ici pour se conformer à la simplicité de la nature et pour l'accentuer. Ces gens sont remplis et couverts de matières confuses !

En disant ces mots, il fit, du bras, un large geste qui essaya de ne pas nous inclure trop personnellement. Il mangea une énorme quantité de raisins et termina par une cigarette. Il demanda et but un grand gobelet de jus de raisin non fermenté, et cette boisson eut l'air de lui convenir.

Nous étions tous trois assis autour de la table, dans un agréable petit bosquet, sur la colline tout près de l'endroit où, sur terre, se trouve, Wasen. La vue s'étendait sur la vallée jusqu'au Rothstock d'Uri, et nous cherchions à tout instant à diriger l'indéniable faculté raisonnante de notre compagnon vers l'élucidation de nos propres difficultés.

Mais nous n'avancions guère, nous semblait-il, tant son style était évasif. Plus tard, à vrai dire, nous constatâmes que de nombreux renseignements s'étaient pour ainsi dire infiltrés en nous, mais, sur le moment, sa conversation nous parut vide. Il indiquait les choses plutôt qu'il ne les définissait. Quelquefois sa fantaisie s'envolait si haut qu'il la perdait de vue lui-même ; alors il s'arrêtait, pinçait ses lèvres comme pour siffler, puis, jusqu'à ce que l'oiseau fût redescendu, il s'emplis-

sait la bouche de grains de raisin. Il disserta sur les rapports des sexes, sur l'amour, passion qu'il tenait en grand mépris comme étant paresseuse, complexe et hypocrite —et, grâce à ce bavardage, nous trouvâmes, plus tard, que nous étions fort bien renseignés sur ce que les lois matrimoniales de l'Utopie permettaient ou interdisaient.

— Ah ! la simple liberté naturelle ! — s'écria-t-il, agitant symboliquement une grappe de raisin.

Et nous comprîmes, par cette exclamation, que l'Utopie n'allait pas jusque-là. Il parla aussi de la réglementation des unions, des gens auxquels il n'était pas permis d'avoir des enfants ; il mentionna des prescriptions, des clauses, des ordonnances.

— L'homme, — déclara-t-il, — a cessé d'être un produit naturel.

A cet endroit, nous essayâmes de l'arrêter par des questions, mais il poursuivit, comme un torrent déchaîné, et entraîna, hors de vue, ce suggestif sujet. Le monde, assurait-il, était réglementé à l'excès, et de là venait tout le mal. Il attaqua cette excessive réglementation du monde, et, entre autres choses, les lois qui ne permettaient pas à un pauvre et simple idiot, à un « naturel », d'errer à sa guise. Par là, nous eûmes un aperçu de la façon dont l'Utopie traitait les faibles et les déments.

— On établit toutes ces distinctions d'homme à homme, on exalte, on favorise ceci, et l'on avilit ou l'on exclut cela ; nous rendrons tout artificiel : la naissance, la vie et la mort !

— Vous dites *nous*, — interrompis-je, frappé d'une idée nouvelle. — Mais ne prenez-vous aucune part à cela?

— Non, certes! Je ne suis pas de vos *samouraï*, de vos nobles volontaires qui ont pris en main le gouvernement du monde. Je pourrais en être, assurément, mais je n'en suis pas.

— *Samouraï*... nobles volontaires... — répétai-je, mais sans pouvoir formuler une question.

Il bifurqua sur une attaque contre la science, et le botaniste, aiguillonné, entra dans la controverse. Mais l'homme, avec une grande amertume, vitupéra tous les spécialistes et en particulier les médecins et les ingénieurs.

— Des nobles volontaires! — s'écria-t-il. — Des dieux volontaires plutôt, voilà ce qu'ils s'imaginent être.

Pendant un moment, je restai là, perplexe, examinant cette parenthèse, tandis que le botaniste, toujours diligent à entretenir ses fonctions digestives, grâce aux produits pharmaceutiques les plus récents, protestait de l'excellence et de la nécessité du médecin.

— La constitution humaine naturelle, — affirmait l'homme à la crinière blonde, — est parfaitement simple, à une simple condition, c'est de l'abandonner à sa nature. Si vous mêlez des choses aussi essentiellement distinctes et séparées que les règnes animal et végétal, par exemple, et que vous enfourniez tout cela pour le digérer, que pouvez-vous espérer?... La maladie?



La maladie n'existe pas dans la nature ! Mais, il vous faut des maisons pour vous abriter de la nature ; vous vous protégez par des vêtements dont vous faites des objets d'utilité, au lieu de vous en servir comme d'ornements ; vous vous lavez avec des produits chimiques abstersifs et détersifs, comme le savon, et par là-dessus vous consultez les médecins.

Satisfait de sa diatribe, il gloussa de plaisir.

— Avez-vous jamais trouvé, parmi les gens qui se passent de médecins et de médicaments, quelqu'un de sérieusement malade ? — reprit-il. — Jamais ! Vous prétendez qu'une foule de gens mourraient s'ils étaient sans abri et privés de soins médicaux? Sans doute, ils mourraient... mais d'une mort naturelle ! Une mort naturelle vaut mieux qu'une vie artificielle, à coup sûr. Pour être franc avec vous, voilà la citadelle de ma position.

D'emblée, avant que le botaniste eût retrouvé ses esprits pour répliquer, l'homme entama une tirade contre les lois qui interdisaient de « coucher dehors ». Il les dénonça avec une extrême vigueur, et attesta que, pour sa part, il les enfreignait chaque fois qu'il le pouvait ; il cherchait un coin garni de mousse, à l'abri de la rosée, et il s'y installait pour passer la nuit. Il dormait toujours, expliqua-t-il, dans une position assise, la tête dans ses mains et les coudes sur les genoux — la position simple et naturelle pour dormir... Il proclama qu'il vaudrait infiniment mieux que tout le monde dormît dehors et que toutes les maisons fussent jetées bas.

Vous comprendrez l'irritation contenue que j'éprouvais, en entendant le botaniste s'efforcer de débrouiller ce fatras de sornettes. Cela me paraissait tout à fait dénué de bon sens. Quand on arrive en Utopie, on s'attend à rencontrer un cicerone, une personne aussi précise, aussi patiente, aussi instructive qu'une annonce américaine — comme celles, par exemple, des agents pour la vente de terrains, qui font reproduire, en tête, leur engageante photographie afin d'inspirer confiance, et qui commencent ainsi : « Puisque vous désirez acquérir un domaine véritable... » On s'attend à ce que tous les Utopiens soient absolument convaincus de la perfection de leur Utopie et incapables d'accepter la moindre insinuation contre son bon ordre. Et nous tombions là sur ce pourvoyeur d'absurdités !

Maintenant que j'y réfléchis, n'est-ce pas là aussi une des différences nécessaires entre une Utopie Moderne et l'organisation définitive et immuable qu'imaginaient les anciens rêveurs ? L'Utopie ne doit plus être un monde où règne un accord unanime ; elle doit comporter toute la contradiction, toute l'opposition intellectuelle que nous trouvons dans le monde réel ; elle ne peut plus être complètement explicable, elle est simplement une vaste et mystérieuse confusion comme la nôtre, moins quelques ombres très noires, avec un jour un peu plus clair, une volonté plus consciente et plus intelligente. Somme toute, la contradiction n'est pas en désaccord avec un tel projet, et notre blond ami est exactement ici ce qu'il doit être. Pourtant...

§ 3

Je cessai d'écouter la discussion qui se poursuivait entre mon botaniste et cet apôtre de la nature. Le botaniste, à sa façon scientifique, défendait, je crois, les professions savantes. (Il pense et il discute comme on dessine au quadrillé.) En passant, je remarquai que cet homme qu'on ne pouvait, dans un monde entièrement nouveau, amener à s'oublier, lui et ses tourments personnels, qui gâtait notre premier soir en Utopie par une mesquine histoire d'amour égoïste, était capable de s'extérioriser et de s'échauffer en discutant du professionnalisme scientifique. Il était emballé. Je ne saurais expliquer ces régions vives et ces régions mornes dans l'imagination d'individus sains... elles y sont, et je le constate.

— Vous prétendez, — disait le botaniste, avec un index menaçant et l'obstination résolue d'une pièce de siège mise en batterie sur un terrain inégal par des mains inexpérimentées, — vous prétendez préférer une mort naturelle à une vie artificielle. Mais quelle est votre *dé-fi-ni-tion* de l'artificiel ?...

Un pareil débat après déjeuner! Renonçant à en entendre davantage, je secouai la cendre de ma cigarette contre le treillis vert du bosquet, allongeai voluptueusement mes jambes, me renversai sur le dossier du siège et laissai errer ma pensée à travers les champs et les maisons de la vallée.

Ce qui s'offrit à mes regards s'entremêla à des fragments de la conversation de notre loquace ami et à mes propres spéculations...

La grand'route, bordée de chaque côté par ses avenues et ses voies ferrées, décrivait une boucle hardie pour gagner le côté opposé de la vallée qu'elle retraversait peu après sur un superbe viaduc avant de s'enfoncer sous un tunnel perçant le flanc du Bristenstock. Notre auberge était audacieusement perchée bien plus haut que la voie. Les maisons se groupaient au-dessus et au bord de la grand'route, et près de la voie secondaire qui descendait presque verticalement au-dessous de nous, puis remontait vers la vallée de la Meien Reuss. Dans les prairies soigneusement aplanies et irriguées, quelques Utopiens fauchaient et bottelaient le foin fleuri, au moyen de machines rapides et légères qui, munies d'espèces de jambes sur lesquelles elles avançaient, paraissaient dévorer l'herbage. Non loin, parmi les maisons, deux ou trois femmes et de nombreux enfants se promenaient. Un bâtiment central, vers la grand'route, devait, pensai-je, être l'école d'où venaient ces enfants, et, quand ils passèrent sous la terrasse, je remarquai l'air de santé et de propreté de ces futurs citoyens de l'Utopie.

Tout le paysage suggérait l'idée d'une organisation raisonnée, indiquait la solution réfléchie des problèmes sociaux, une intention de progrès qui se réalisait avec persévérance, et ce qui me frappa surtout fut le contraste de ce bel ordre en face de notre ami à la tignasse blonde.

D'un côté j'avais un état de choses qui impliquait une puissance constante de volonté, une force organisatrice et dirigeante, la coopération d'un grand nombre d'individus vigoureux pour établir et soutenir le progrès de cette force, et, de l'autre, cette créature toute de pose et de vanité, avec sa verve inlassable, ses perpétuels éclats de rire à ses propres traits d'esprit, son incapacité manifeste de donner à cette organisation une coopération intelligente.

Etais-je tombé sur une incompatibilité irrémédiable? Avais-je là une *reductio ad absurdum* de ma vision, qui allait à ce moment même s'effacer, disparaître, s'évanouir devant mes yeux ?

Il n'y avait pas à renier notre blond ami. Si l'Utopie est réellement le parallèle de notre terre, homme pour homme et trait pour trait — et je ne vois pas d'autre alternative — je dois y rencontrer en grande abondance ce genre de personnages avec toutes ses variétés. Le désir et le don de voir la vie dans son ensemble ne sont pas le lot de l'extrême majorité des hommes ; le service de la vérité est le privilège de l'élite, et les brillants imbéciles qui engorgent les avenues du monde de la pensée, qui ne s'arrêtent à aucune contradiction, qui s'efforcent de mettre partout des obstacles, de la confusion, du désordre, n'auront que plus libre carrière au milieu des libertés utopiennes.

Tandis que je me torturais l'esprit avec ces rébus, les deux bavards continuaient de discuter. On eût dit un combat entre un moineau franc et une tortue.

Chacun d'eux suivait son idée sans s'occuper des arguments de l'autre. L'assaut semblait extrêmement animé, mais les corps à corps étaient rares.

— Vous vous méprenez sur la base de mon raisonnement !— protestait le blond péroreur, en s'ébouriffant les cheveux d'un rapide mouvement de la main. — Vous ne vous rendez pas compte du principe sur lequel je me fonde.

— Peuh ! — fis-je à part, en allumant une cigarette et en retournant me perdre dans mes pensées.

. . . .

Le principe sur lequel il se fonde ! Voilà bien, de par tout l'Univers, l'attitude de l'imbécile intellectuel. Il se fonde sur un principe et, pour défendre sa position, il se montre le plus brillant, le plus charmant, le plus engageant, le plus irrésistible des hommes. Dans des cas moins désespérés que celui que j'avais sous les yeux, ce même caractère demeure. Idiotes petites créatures querelleuses que nous sommes, nous adoptons une façon de voir, nous ne voulons pas reconnaître ce qu'il y a de bon chez le voisin, nous ne voulons pas exposer et expliquer patiemment, combiner et ajuster honnêtement des plans, et nous ne parvenons pas à nous entendre. Nous sommes tous un peu comme Gladstone, nous efforçant jusqu'au dernier moment de nier que nous ayons fait volte-face. Ainsi notre pauvre monde au ressort détraqué poursuit par heurts et par à-coups sa destinée aveugle. Essayez de vous aligner avec un impotent de votre espèce, et vous verrez la multitude de soupçons, d'agressions, de perfidies et de

félonies qui se lèveront à votre approche, telles des mouches d'été sur la route; vous verrez comme votre interlocuteur, dans la terreur qu'il a qu'on ne vous attribue l'avantage, se marquera les points et clamera qu'il vous a converti à ses idées.

Tous ces cas ne sont pas aussi grossiers et aussi palpables que celui de notre blond babillard, et la chose serait négligeable, si ce n'était que cela. Mais quand on voit que les dirigeants,—ceux qui mènent de vastes multitudes,ceux qui sont en réalité des hommes importants et puissants,—sont pétris de la même pâte, quand on constate de quelle mauvaise foi ils sont capables, combien ils restent indociles et rebelles à l'expérience, quels espaces obscurs demeurent dans le champ de leur vision, jusqu'à quel point ils manquent de générosité, — alors vos doutes se rassemblent comme une brume dans le creux de cette vallée utopienne; les perspectives s'assombrissent, les habitants deviennent des fantômes impalpables, toute la belle organisation et tout le bonheur se voilent, se ternissent, disparaissent...

Si nous tenons à avoir une Utopie, nous devons nous proposer un but commun et défini, il nous faut une volonté ferme et constante pour venir à bout de ces dissidents incurablement égoïstes. La nécessité s'impose d'un courant assez large et assez profond qui emportera les pires de ces égoïsmes. Le monde ne sera pas rendu parfait en un jour et par acclamation, après quoi on le laisserait aller tout seul. Il est ma-

nifeste que cette Utopie ne pourra être réalisée ni par le hasard ni par l'anarchie, mais par un effort coordonné et une communauté de dessein. Aussi, parler de lois justes et de gouvernement sage, de système économique prudemment équilibré, d'ordre social mûrement établi,sans dire comment on y est parvenu, sans expliquer comment on les maintient malgré la vanité et l'intempérance, malgré les fluctuations capricieuses et les imaginations incertaines, malgré les luttes des partis qui enchantent même ceux qui ne s'y mêlent pas, — ce serait bâtir un palais sans porte et sans escalier.

Or,ce n'est pas ce que j'avais dans l'esprit quand j'ai commencé.

Quelque part, dans l'Utopie Moderne, il doit exister des hommes compétents, à la hauteur de leur tâche, des hommes qui, antithèses de notre ami, sont capables de dévouement,de courage prémédité, de pensée honnête, d'effort soutenu. Il doit exister une littérature qui formule leur idée commune dont cette Utopie Moderne n'est que la forme matérielle. Il doit exister une organisation quelconque, si ténue soit-elle, qui les mette et les garde en contact les uns avec les autres.

Qui sont ces hommes? Forment-ils une caste, une race, une organisation de la nature d'une Eglise?...

A ce moment, me reviennent à l'esprit ces paroles de notre ami de rencontre : qu'il n'était pas, lui, de « ces nobles volontaires ».

D'abord cette phrase m'avait frappé comme sim-

plement bizarre; mais je commence à entrevoir quelques-unes des possibilités qu'elle renferme.

L'animation que notre homme, en tous cas, mit à la prononcer, suggère l'idée que ceux dont il parlait étaient tout l'opposé de ce qu'il se prétend. Evidemment, ce qu'il n'est pas, c'est ce que sera la classe nécessaire ici.

§ 4

Un geste de l'homme à la crinière blonde me fit sortir de mes méditations. En levant les yeux, je constatai aussitôt que le botaniste était rentré dans l'auberge. Pendant un moment, notre ami de rencontre parut avoir dépouillé toute pose.

— Dites-donc? — fit-il. — Est-ce que vous ne m'écoutiez pas?

— Non! — répondis-je franchement.

Sa surprise fut manifeste. Mais, avec un effort, il se rappela ce qu'il avait voulu dire.

— Votre ami, — expliqua-t-il, — votre ami, en dépit de mes interruptions continuelles, m'a raconté une histoire absolument incroyable.

Je me demandai comment le botaniste avait pu réussir à caser son histoire.

— A propos d'une femme? — demandai-je.

— A propos d'un homme et d'une femme qui se détestent et ne peuvent se détacher l'un de l'autre.

— Je la connais, — dis-je.

— C'est une histoire absurde!

— En effet.

— Pourquoi ne peuvent-ils pas s'en aller chacun de son côté? Qu'y a-t-il qui les retienne l'un près de l'autre? C'est ridicule!

— Absolument.

— Il a voulu, à toute force, me conter cela.

— C'est sa marotte.

— Il m'a interrompu... pour son histoire dénuée d'intérêt. Est-ce que... — fit-il hésitant, — est-ce qu'il est fou?

— Il y a tout un monde de gens qui ont la même folie que lui, — répondis-je après réflexion.

L'expression perplexe du conférencier blond s'accentua. Visiblement, sinon verbalement, sa curiosité prit des proportions énormes.

— Sapristi! — articula-t-il, puis il se rejeta sur un sujet qu'il avait presque oublié. — Et vous vous êtes trouvés tout à coup sur le flanc d'une montagne?... Je croyais que vous plaisantiez.

A ces mots, je me tournai vers lui avec un soudain empressement, ou du moins je voulus prendre un air empressé et sérieux, sans réussir à paraître pour lui autrement que fantasque et égaré.

— Vous êtes un homme original, — dis-je. — Ne vous alarmez pas. Peut-être pourrez-vous comprendre... Nous ne plaisantions pas.

— Mais, mon cher compagnon!...

— C'est exact! Nous arrivons d'un monde inférieur, d'un monde semblable à celui-ci, mais détraqué, bouleversé, désordonné.

— Aucun monde ne saurait être plus détraqué...

— Oui, c'est là votre marotte à vous, et elle vous amuse. Mais il n'y a aucune limite concevable au détraquement d'un monde habité par des hommes. Dans le nôtre...

Il hocha la tête. Mais son regard avait cessé d'être sympathique.

— Dans notre monde, — repris-je néanmoins, — des hommes meurent de faim, des hommes meurent douloureusement et inutilement par centaines de mille; des hommes et des femmes sont liés l'un à l'autre pour se faire une existence infernale; des enfants sont mis au monde abominablement, et sont élevés dans la brutalité et la folie; il y a une chose qu'on appelle la guerre, une horreur de sang, d'infamie, de trahison... Tout cela me semble parfois un chaos de gâchis et de cruauté. Vous autres, dans votre monde passablement ordonné, vous n'avez aucun moyen de comprendre...

— Pas possible? — commença-t-il, mais je continuai trop vite pour qu'il reprît la parole.

— Non, aucun. Quand je vous vois batifoler à travers ce monde excellent, quand je vous vois critiquer, objecter, enfreindre les lois, étaler votre esprit aux dépens de la science et de l'ordre, aux dépens d'hommes qui travaillent si modestement à augmenter et à appliquer la connaissance qui est le salut... ce salut que notre pauvre monde réclame à tous les échos...

— Allons, — fit-il, — vous ne prétendez pas sérieu-

sement que vous arrivez d'un autre monde, où les choses seraient différentes et pires.

— Mais si!

— Et c'est de cela que vous voulez m'entretenir au lieu de m'écouter?

— Oui.

— Mais c'est idiot! — protesta-t-il brusquement. — Vous prenez une peine inutile. Je puis vous assurer que ce monde-ci atteint le summum de l'imbécillité. Vous, et votre ami avec son amour pour la dame enchaînée par des liens si mystérieux... vous inventez un roman. Il n'y a pas de gens capables de pareilles folies. Permettez-moi de vous le dire, c'est ridicule. Il a tenu à me conter son histoire assommante, qui m'a fait presque périr d'ennui. Jusqu'à ce moment, nous avions, ou plutôt j'avais parlé très agréablement de l'absurdité des lois matrimoniales, des entraves apportées à la vie libre et naturelle, et ainsi de suite, et, tout à coup, le voilà lancé à bride abattue. Non! — Il s'interrompit quelques secondes. — C'est véritablement impossible!

Il fit demi-tour sur sa chaise, se leva, me lança un coup d'œil dédaigneux par-dessus son épaule, et sortit du bosquet. Il bifurqua soudain pour éviter une rencontre avec le botaniste qui revenait.

— Impossible! — l'entendis-je s'écrier encore.

Evidemment, nous l'avions vivement chagriné. Bientôt je l'aperçus à quelque distance, dans le jardin, en conversation avec l'hôte, et risquant des regards de notre côté tout en parlant, imité en cela par son

auditeur; ensuite, sans se soucier de nous dire le moindre adieu, il disparut, et nous ne le vîmes plus. Nous l'attendîmes quelques instants, après quoi j'exposai la situation au botaniste.

— Nous aurons énormément de peine à expliquer qui nous sommes, — dis-je pour conclure. — Nous sommes ici par un acte de l'imagination, et c'est justement là une de ces opérations métaphysiques qu'il est difficile de rendre croyables. D'après le maintien et le vêtement admis ici, et tels que nous pouvons les observer autour de nous, notre tenue, notre costume n'ont rien d'engageant. Nous n'avons rien à produire pour justifier notre présence ici, pas le moindre morceau de machine volante, ni sphère pour voyager dans l'espace, ni aucun appareil coutumier en ces occasions. Nous ne possédons aucune ressource, sauf le peu de monnaie qu'on nous a rendue en échange d'une pièce d'or sur laquelle, selon les lois et la morale, un Utopien indigène aurait à faire valoir de meilleurs droits que nous. Peut-être, même, nous sommes-nous déjà mis dans un mauvais cas vis-à-vis des autorités, avec ce maudit « chiffre » que vous avez imaginé.

— Vous en avez fait autant.

— Le cas n'en sera que pire, vraisemblablement, quand on nous le reprochera. Mais inutile de récriminer. La chose grave, pour ne pas nous dorer la pilule, c'est que nous occupons la situation de vagabonds dans cet admirable monde. La question importante entre toutes en ce moment est de savoir ce qu'ils font des vagabonds. En effet tôt ou tard, — et la

balance des probabilités penche vers le plus tôt, — ce qu'ils font de leurs vagabonds, ils le feront de nous aussi.

— A moins que nous ne trouvions de l'ouvrage.

— C'est cela, à moins que nous ne trouvions de l'ouvrage.

— Trouver de l'ouvrage !

Appuyé sur la balustrade, le botaniste contempla le paysage avec une expression tardive de découragement.

— Voilà un monde étrange, — remarqua-t-il, — bien étrange et nouveau. Je commence seulement à me rendre compte de ce que cela signifie pour nous. Les montagnes sont les mêmes, le vieux Brisenstock et le reste, mais ces maisons, cette route, ces costumes, cette machine qui avale le gazon là-bas... — Il chercha des mots. — Qui sait ce qui s'offrira à notre vue au détour de la vallée? Qui sait ce qui peut nous arriver à tout moment ? Nous ne savons qui gouverne... non, même pas cela...

— Non, — répétai-je avec lui, — même pas cela.

CHAPITRE V

LE DÉCHET DANS L'UTOPIE MODERNE

La suppression de l'incapable. — Procédé naturel et procédé humain. — Une existence type. — L'intervention de l'Etat.— Les fous et les coupables. — Les châtiments. — Les îles pénitentiaires. — L'île des voleurs incorrigibles. — L'oisiveté et l'argent. — Le sans-travail et l'Etat. — L'adaptabilité de l'ouvrier et l'équilibre de la main-d'œuvre. — Le flux et le reflux du travail. — L'utilité du loisir. — Au bureau du travail. — L'Index central. — Le bureau de Lucerne. — L'identification. — Volonté et discipline.

§ I

Les anciennes Utopies, sauf les schémas féconds de Platon et de Campanella, ignorèrent cette concurrence féconde qui s'exerce entre les individualités et qui est la substance de la vie ; aussi ne traitèrent-elles surtout que de questions accessoires. L'infinie variété des hommes, la gamme infinie de leurs caractères, sur laquelle joue la main de la sélection et à laquelle nous devons l'indisciplinable complication de l'existence, est tacitement laissée de côté. Le monde réel est un vaste désordre d'accidents et de forces incalculables, au milieu desquels les hommes survivent ou succombent. Différente en cela de ses devancières, l'Utopie Mo-

derne n'a pas la prétention de remédier à cette dernière condition ; elle ordonnera et humanisera le conflit, peut-être, mais il faudra toujours que les hommes ou survivent ou succombent.

La plupart des Utopies se présentent comme des affaires florissantes, comme le bonheur en action; un de leurs principes essentiels, c'est qu'une contrée heureuse n'a pas d'histoire ; tous les citoyens qu'il vous est permis d'y entrevoir ont l'air prospère, irréprochables, tous mentalement et moralement à l'unisson. Mais nous sommes sous la dépendance d'une logique qui nous oblige à prendre la population du globe avec les seules améliorations intellectuelles, morales et matérielles qui soient dans la mesure de ses possibilités ; notre devoir est de nous enquérir de ce que l'Utopie fera de ses infirmes congénitaux, de ses idiots et de ses fous, de ses ivrognes et de ses vicieux, des cruels et des malfaisants, des êtres stupides, trop stupides pour être utiles à la communauté, les imbéciles, les gens sans facultés, sans imagination. Que fera-t-elle de l'homme « pauvre » à tous les égards, de l'homme de bas étage, lâche et implacable, qui sur terre habite la tanière du misérable, parcourt les rues sous la bannière des sans-travail, ou qui, vêtu d'une défroque mendiée et la main continuellement au chapeau, vit d'un travail champêtre aléatoire.

Ces gens seront dans la phase décroissante, et l'espèce travaillera activement à leur élimination ; il n'y a aucun moyen de leur épargner ce sort. Inversement les citoyens possédant des facultés exceptionnelles

seront dans la phase ascendante. De nature supérieure, autant qu'on pourra les distinguer, ils jouiront de la plus grande liberté de participer aux services publics, et de créer une progéniture. Tous les moyens seront fournis à chacun de prouver qu'il est digne d'être admis parmi les éléments ascendants.

Le procédé de la Nature, en cette matière, est de tuer le faible, le « raté », de l'affamer, de l'écraser, de l'anéantir, en se servant, comme arme, du plus fort et du plus habile. Mais l'homme est l'animal dénaturé, l'enfant rebelle de la Nature, et, de plus en plus, il se révolte contre la main rude et capricieuse qui l'a élevé. Il considère avec un ressentiment croissant la multitude de vies douloureuses et impuissantes sur lesquelles l'espèce trépigne dans sa marche en avant. Dans l'Utopie Moderne, il aura entrepris de changer la loi ancienne : le « déchet » n'aura plus à souffrir et à périr de peur que l'espèce qu'il représente ne se propage, mais cette espèce ne devra plus se propager, de peur qu'elle ne souffre et périsse, et la race entière avec elle.

Il n'est pas nécessaire de discuter longtemps pour prouver que les ressources qu'offrent le monde et l'énergie de l'humanité, si elles étaient sainement organisées, seraient amplement suffisantes pour subvenir à tous les besoins matériels de l'être humain. S'il est possible que tout homme vive dans un état raisonnable de confort matériel et intellectuel, sans que les types inférieurs se reproduisent, aucune raison ne s'oppose à ce qu'on adopte les moyens de parvenir à ce résul-

tat. Mais il faut dans la vie une rivalité, une concurrence quelconque, afin de déterminer quels sont ceux qui seront poussés jusqu'à l'abîme et ceux qui prévaudront et se multiplieront. Quoi qu'on fasse, l'homme restera une créature de compétition et, bien que l'éducation morale et intellectuelle puisse modifier et élargir sa conception du succès et le fortifier par des raffinements et des consolations, aucune Utopie ne lui épargnera jamais complètement le drame émouvant de la lutte, l'allégresse et l'humiliation, l'orgueil, l'abattement,la honte. Il vit dans le succès et l'insuccès tout aussi inévitablement qu'il vit dans le temps et dans l'espace.

Mais l'on peut faire beaucoup pour rendre supportable l'insuccès. Sur terre, malgré toutes les extravagances de la charité, la concurrence se résout, dans la masse qui grouille au fond, en une lutte pour la nourriture, l'abri et le vêtement, lutte souvent odieuse et perfide. A l'heure actuelle, il est rare sans doute que des décès soient dus expressément à l'inanition et au dénûment, mais néanmoins, pour la multitude, il n'y a que des demeures misérables, des vêtements incommodes, une nourriture mauvaise et insuffisante,c'est-à-dire que les gens meurent d'inanition et de dénûment fractionnés. Une Utopie organisée à la moderne aura certainement mis fin à ce mal. Elle tiendra à ce que chaque citoyen soit convenablement logé, bien nourri, en bonne santé, proprement et sainement vêtu, et sa législation du travail sera établie dans ce sens. Elle créera et maintiendra une existence type.

Tout édifice — à moins que ce ne soit un monument historique — qui ne répondra pas aux exigences sanitaires et ne comportera pas le confort indispensable, sera immédiatement démoli par l'Etat, qui fera entasser les matériaux et laissera la dépense à la charge du propriétaire; toute maison abritant un trop grand nombre de personnes ou laissée dans un état de saleté dangereuse sera directement ou indirectement, mais d'une manière effective, confisquée, nettoyée, réorganisée. Tout citoyen indécemment vêtu, sale ou en guenilles, sans feu ni lieu, malade, ou, d'une façon quelconque, négligé et abandonné, tombera sous la surveillance de l'Etat. S'il peut et veut travailler, on lui procurera du travail. L'Etat l'enrôlera et lui avancera l'argent nécessaire pour vivre convenablement jusqu'à ce qu'il travaille, et, en cas de maladie, il l'abritera et le guérira. A défaut des entreprises privées, il fournira à ce citoyen un logement et la nourriture, et, agissant en dernier ressort comme employeur, il lui assurera un minimum de salaire permettant une existence décente. L'Etat, donc, en arrière de la lutte économique, tiendra en réserve pour tous les travailleurs un emploi suffisamment rémunérateur. Cette excellente idée a, d'ailleurs, servi de base à l'institution anglaise du *workhouse*; mais ces asiles sont encombrés par les vieillards et les infirmes; leur administration reste trop locale et suppose que toute population est statique et localisée, alors que chaque année elle devient de plus en plus mouvante; ils sont organisés chichement et à contre-cœur, sans égard

aux nécessités croissantes de l'hygiène, du confort et de la dignité humaine dans une civilisation progressive. Tout y est fait à titre de charité, une charité récalcitrante, par des administrateurs qui souvent, dans les districts ruraux tout au moins, se disputent la main d'œuvre à bas prix et considèrent le sans-travail comme un criminel. Mais s'il était possible à tout citoyen manquant d'argent d'avoir, de droit, recours à un lieu public, où, sans s'avilir, il travaillerait une semaine ou un mois pour un salaire minimum, il semble à peu près certain que personne ne serait réduit à accepter un moindre salaire, sauf en des cas tout à fait exceptionnels et accidentels.

L'ouvrage que procurerait l'Etat serait évidemment pénible, mais non cruel ni épuisant. Il faudrait trouver un choix d'occupations s'adaptant à des genres différents de capacités et d'aptitudes; en outre, on fournirait d'une façon continue un labeur inférieur, d'un genre purement mécanique, à ceux qui sont incapables d'un travail exigeant de l'intelligence. Nécessairement, les occupations offertes par l'Etat participeraient de la nature des œuvres d'assistance; toutefois on ne les considérerait pas comme une charité faite à l'individu, mais comme un service public. Nul besoin non plus d'en tirer bénéfice, pas plus qu'on ne tire bénéfice de la police, mais on chercherait à réduire la perte dans la mesure du possible. Chaque fois que le niveau du travail à haute paie baisserait et que la main d'œuvre descendrait au minimum, on fabriquerait et on emmagasinerait un grand nombre d'objets

durables et d'un emploi inévitable : briques, fers obtenus avec des minerais inférieurs, poutres, bois de charpente, épingles, clous, étoffes et tissus communs de coton ou de fil, papier, verre à vitres, combustibles artificiels, etc.; on pourrait créer de nouvelles routes, reconstruire des édifices, faire disparaître tout ce qui gêne ou incommode, jusqu'à ce que, stimulé par l'accumulation des matérieux, des capitaux ou par d'autres circonstances, le niveau des entreprises particulières eût remonté.

L'Etat accorderait son aide au citoyen qui aurait le droit de la réclamer comme actionnaire de l'entreprise commune et sans qu'elle ait le caractère injurieux de la charité. Mais, en retour, il sera interdit au citoyen qui rend le minimum de services, de créer une progéniture tant qu'il ne se livrera pas à une occupation continue, suffisamment rémunérée, et qu'il ne se sera pas libéré de toutes ses dettes envers l'Etat. Ce dernier n'exigera jamais un remboursement immédiat et ne limitera aucunement la dette, aussi longtant que l'homme ou la femme resteront sans enfants; il leur sera même permis d'user temporairement de certains plaisirs quand ils auront élevé leur salaire au-dessus du minimum.

L'Etat pensionnera la vieillesse de tous ceux qui le voudront, et il fondera des établissements spéciaux où les vieillards pourront s'installer comme hôtes payants et y vivre de leur pension. Par des procédés aussi simples, l'Etat accomplira, à chaque génération,

avec le minimum de souffrance et de désordre public, l'élimination maximum de son déchet.

§ 2

Mais notre problème utopien ne concerne pas seulement ces insuffisamment capables, ces paresseux et ces imbéciles, ces pauvres qui sont en même temps des malades. Il reste les idiots et les fous, il reste les pervers et les incapables, les gens de caractère faible qui deviennent ivrognes, qui s'adonnent aux drogues, etc. Puis, il y a ceux qui sont atteints de certaines maladies répugnantes et transmissibles. Tous ces gens souillent le monde. Ils peuvent avoir des enfants et, avec la plupart d'entre eux, il n'y a manifestement pas d'autre moyen à employer que de les exclure de la masse de la population. Il faut recourir à une sorte de chirurgie sociale. Tant que certaines espèces de gens sont laissées libres, il n'existe pas, en public, de liberté sociale : les enfants ne peuvent parler à qui leur plaît, les filles et les femmes ne peuvent aller et venir à leur guise. En outre, il y a les violents, ceux qui ne veulent pas respecter la propriété d'autrui, les voleurs et les filous, qui, eux aussi, dès que leur caractère est prouvé, doivent être retranchés de la libre vie du monde organisé. Dès qu'aucun doute n'est possible sur la maladie ou l'indignité de l'individu, dès que sa folie ou sa tare est certaine, dès qu'il a récidivé trois fois, ou qu'il s'est rendu coupable sept

fois, par exemple, d'ivrognerie ou d'un autre délit, aussitôt, homme ou femme, il devra être expulsé de la vie commune.

De semblables propositions ne paraissent terribles que parce que leur exécution peut incomber à des administrateurs durs, stupides et cruels. Mais, dans le cas d'une Utopie, on présuppose le meilleur gouvernement, aussi clément et réfléchi qu'il est puissant et résolu. Il ne faut pas s'imaginer trop hâtivement que ces décisions seront exécutées — comme elles le seraient sur terre à présent — par des fonctionnaires zélés, à demi instruits, et plongés dans un état de panique par une imaginaire « Multiplication Rapide des Incapables ».

Sans aucun doute, l'Utopie Moderne appliquera des traitements préventifs et curatifs quand il s'agira d'une première faute, et aussi pour tous les coupables au-dessous de vingt-cinq ans. Il y aura, pour la jeunesse, des écoles et des collèges disciplinaires, établissements riants et heureux, mais avec moins de mansuétude et plus de restriction que les écoles et collèges ordinaires. Situés dans des régions écartées et solitaires, ils seront enclos, interdits au public ; et c'est là, éloigné de toute tentation, que le jeune délinquant recevra son enseignement. Explicitement et continuellement, cette question se trouvera posée : « Que préférez-vous, ou vivre dans le vaste monde, au milieu des hommes, ou vous livrer à votre mauvais penchant ? » Les prisonniers enfin sortiront de là réformés par cette discipline.

Mais les autres? Que fera d'eux un monde intelligent?

Notre monde à nous est encore vindicatif, mais l'Etat universel d'Utopie aura la force qui engendre la clémence. L'indigne quittera sans bruit la société. Il ne sortira pas des rangs au son du tambour, pour qu'on lui arrache ses épaulettes et qu'on le frappe au visage. Son départ sera juste assez public pour obvier à des tyrannies secrètes possibles, mais ce sera tout.

Il n'y aura ni mise à mort ni exécution capitale d'aucune sorte. Sans doute, l'Utopie supprimera à la naissance les êtres difformes, monstrueux ou dangereusement contaminés, mais, pour les autres êtres, l'Etat se considérera comme responsable de leur existence. Il n'y a pas de justice dans la nature, dit-on, mais l'idée de justice doit être sacrée dans toute bonne société. Aucun individu à qui l'Etat aura permis de vivre et qui se rendra coupable d'un forfait qu'on n'aura ni prévu ni réformé ne pourra être puni de mort. Si l'Etat manque à sa foi, personne ne se croira obligé de tenir parole. La faillite d'un Etat se mesure au nombre de crimes et d'existences coupables qu'il abrite; tout crime est finalement le crime de la communauté. Même pour châtier le meurtre, l'Utopie n'aura pas, je crois, recours à la mort.

Je ne suis pas sûr qu'il y ait des prisons. Il n'y a pas d'hommes assez sages, assez bons ou assez indignes pour composer comme il devrait l'être le personnel administratif d'une prison. Peut-être choisira-t-on des îles,situées à l'écart des grandes routes maritimes,

et c'est là que l'Etat enverra ses exilés, dont la plupart sans doute remercieront le ciel d'être débarrassés enfin d'une société si susceptible!.. Naturellement, l'Etat devra prendre les mesures nécessaires pour empêcher ces gens de procréer une descendance, et ce sera là le premier objet de la réclusion qu'on leur imposera; peut-être sera-t-on même obligé d'organiser ces îles-pénitentiaires en un système d'îles-monastères et d'îles-nonneries. Il faut une compétence particulière pour traiter ce sujet, mais, si j'en dois croire les ouvrages qu'on y a consacrés — malheureusement pas toujours estimés à leur valeur — cette séparation des sexes ne serait pas indispensable (1).

Une marine spéciale surveillera les alentours de ces îles où il ne sera permis de construire aucune embarcation, et il deviendra peut-être nécessaire d'avoir des gardes armés sur les quais et les points d'atterrissage. Toutefois, l'Etat accordera à ce ramas de déchet toute la liberté possible. S'il faut qu'il intervienne davantage, ce sera simplement pour garantir les îles contre l'organisation de cruautés dangereuses, pour assurer aux détenus la liberté de se faire transporter, s'ils le désirent, dans d'autres îles, et pour tenir en échec la tyrannie. Les fous, cela va sans dire, exigent un contrôle et des soins particuliers, mais rien ne s'oppose à ce que les îles des ivrognes incurables ne jouissent par exemple d'une autonomie virtuelle, avec tout au plus un Président et un contingent de gardes. Je crois

(1) Voir par exemple *The Fertility of the Unfit*, par le Dr W. A. Chapple.

qu'une communauté d'ivrognes serait capable de s'organiser d'une façon tolérable et de réglementer jusqu'à son vice. Je ne vois pas pourquoi une telle île n'aurait pas toute franchise pour légiférer, construire, manufacturer et négocier. Votre manière de vivre n'est pas la nôtre, dirait l'Etat Mondial, mais ici vous serez libres et tous du même bord. Nommez vos joyeux élus, distillez et fabriquez vos drogues; voici des vignes et des champs d'orge. Nous nous chargeons de la police, mais pour le reste arrangez-vous.

Représentez-vous le grand transport approchant de l'île des Voleurs Incorrigibles. L'équipage est à son poste, prêt à obéir aux ordres; le capitaine est sur la passerelle pour dire un aimable adieu à ses passagers et avoir l'œil sur les objets escamotables. Les nouveaux citoyens de cette singulière terre promise sont tous sur le pont, surveillant leurs bagages et contemplant la côte prochaine. Il y aurait parmi eux des figures épanouies et intelligentes, et, si nous nous trouvions par hasard auprès du capitaine, nous reconnaîtrions le Sosie de tel ou tel financier terrestre coudoyant un pickpocket fameux. La jetée est déserte, seuls quelques fonctionnaires sont là pour recevoir le convoi et empêcher une bousculade. Derrière les barrières un groupe d'individus engageants et adroits flânent en réfléchissant. On aperçoit un bâtiment remarquable dénommé : « Douane », institution remise en vigueur par cette population, et plus loin, s'étageant nombreux sur la colline, des hôtels et des auberges aux murs

peints de couleurs diverses appellent violemment l'attention. Deux ou trois habitants calamiteux remplissent les fonctions de racoleurs; plusieurs omnibus d'hôtels attendent les voyageurs, et non loin est installé l'inévitable Bureau de Change. Une petite maison en façade sur la mer s'intitule, sur une vaste enseigne, Bureau de Renseignements Gratuits, et tout auprès s'érige le dôme gracieux d'un petit Casino. Partout, d'immenses affiches proclament les avantages de maintes spécialités de l'île, révèlent un négoce acharné et annoncent le lancement d'une Loterie Publique. Enfin une Ecole de Science Commerciale a été installée dans une grande baraque pour les *gentlemen* dont les connaissances en la matière sont insuffisantes...

Ce petit port aurait vraiment un aspect animé et donnerait l'impression d'une extrême activité. Bien que le débarquement ici n'ait pas cette bonne humeur turbulente et tapageuse qui distingue les Iles des Buveurs, les nouveaux venus n'éprouveraient aucune appréhension tragique. Un champ d'aventures à leur goût s'ouvre devant eux.

Tout cela paraît plus fantastique que ce ne l'est en réalité. Mais à quel autre moyen recourir, si l'on ne veut pas tuer? Il faut exclure, mais pourquoi tourmenterait-on? Toutes les prisons modernes sont des lieux de torture par restriction, et le criminel invétéré joue le rôle de souris éclopée devant le chat de la loi. Péniblement, il parcourt en paix une petite distance, puis, vite il est ramené à un état plus horrible qu'un complet

dénûment, puisqu'il n'y a plus au monde de lieux de refuge. Pour ma part, je ne conçois aucun crime — sinon la procréation insouciante et la transmission volontaire de maladies contagieuses — pour lequel les froides terreurs, la solitude et l'ignominie des prisons modernes ne me semblent outrageusement cruelles. Si vous voulez aller jusque-là, il vaut mieux tuer. Pourquoi, dès que vous les avez mis hors d'état de nuire, persécuteriez-vous les criminels en les obligeant à respecter un idéal de conduite incompatible avec leurs instincts? C'est dans des réceptacles tels que ces Iles que l'Utopie Moderne devra se purifier de son déchet. Je ne vois pas d'autre alternative.

§ 3

L'Utopien aura-t-il la liberté de vivre désœuvré ?

Il faut que le travail se fasse. Jour après jour, l'humanité est soutenue par son effort collectif, et, sans un effort constamment renouvelé chez l'individu comme dans l'ensemble de la race, il n'y a ni santé ni bonheur. L'oisiveté permanente d'un être humain n'est pas seulement onéreuse pour le monde, elle a pour résultat certain la misère de l'individu. Par oisiveté, il faut comprendre aussi des occupations sans profit, et nous pouvons nous demander si l'Utopien jouira aussi de cette liberté-là. Elle lui sera accordée, très vraisemblablement, comme les libertés d'isolement, de locomotion et presque toutes les libertés de

la vie, et dans les mêmes conditions, s'il a de l'argent pour les payer.

Cette dernière proposition choquera probablement les esprits accoutumés à croire que l'argent est la source de tous les maux, et habitués à cette idée que l'Utopie implique nécessairement quelque chose de plus primitif, de plus « fait à la main », de plus solide dans ce genre de relations. L'argent n'est pas la source de tous les maux du monde. La source de tous les maux, comme aussi la source de tout le bien, c'est la Volonté de Vivre, et l'argent ne devient malfaisant que lorsque de mauvaises lois et une organisation économique défectueuse font que les hommes mauvais peuvent s'en emparer plus facilement que les bons. Il serait tout aussi raisonnable de dire que les aliments sont la source de toutes les maladies, parce qu'un grand nombre de gens souffrent d'une alimentation excessive et déréglée. Le sage idéal économique est de faire de la possession de l'argent la nette indication de l'étendue des services publics rendus, et, plus on se rapprochera de cet idéal, plus difficile sera la justification de la pauvreté et moindre sera la souffrance d'être pauvre. Dans les contrées barbares et anarchiques il est presque honorable d'être indigent et indiscutablement vertueux de faire l'aumône aux pauvres ; même dans les sociétés plus ou moins civilisées de la terre, tant d'enfants arrivent à la vie dans des conditions si irrémédiablement défectueuses, dans un état d'infériorité si déplorable, que la sévérité envers les pauvres est considérée comme la plus mesquine des petites ver-

tus. En Utopie, chacun aura reçu une certaine éducation, avec un minimum de nourritures corporelles et intellectuelles ; chacun sera assuré contre la maladie et les accidents ; une organisation efficace équilibrera le travail disponible et la main-d'œuvre inemployée : le fait, donc, pour un individu, d'être sans argent, prouvera son indignité. En Utopie, personne ne songera à faire l'aumône et personne ne songera à mendier.

Il sera nécessaire d'établir des hôtels simples, mais confortables, à tarif modique, contrôlés jusqu'à un certain point par l'Etat, et même dans divers cas tenus par lui. Le tarif sera, vis-à-vis du minimum de salaire, dans un rapport tel qu'un homme qui n'aura encouru aucune des responsabilités du mariage ou d'autres liaisons du même genre pourra vivre décemment et confortablement sur ce salaire minimum, payer ses primes d'assurance contre la maladie, la mort, les infirmités ou la vieillesse, et conserver une somme suffisante pour ses vêtements et ses autres dépenses personnelles. S'il ne possède pas d'argent, c'est au prix de son indépendance seulement qu'il se procurera l'abri et la nourriture.

Mais supposons un homme sans argent dans un district où il ne peut trouver d'occupation ; supposons que, dans ce district, le besoin de main-d'œuvre ait diminué avec une rapidité telle que cet ouvrier soit subitement réduit au chômage. Ou bien supposons qu'il se soit querellé avec le seul employeur possible ou que sa besogne particulière ne lui plaise pas. C'est alors

sans doute que l'Etat Utopien, qui veut que tout le monde soit aussi heureux que le permet le bien-être futur de la race, lui accordera son assistance. L'homme se rendra dans une sorte de bureau de poste et exposera son cas à un fonctionnaire poli et intelligent. Dans un Etat bien organisé les conditions économiques de chaque partie de la terre seront surveillées aussi constamment que ses phases météorologiques, et journellement sera suspendue aux murs de ce bureau une carte de la contrée, indiquant, dans un rayon de cinq à six cents kilomètres, les endroits où la main-d'œuvre est demandée. On dirigera l'attention du sans-travail sur ce tableau, et il décidera de risquer sa chance ici ou là. Alors, le fonctionnaire, l'employé du service public, prendra note de son nom, vérifiera son identité (la liberté en Utopie ne sera pas incompatible avec l'enregistrement universel des empreintes de pouces) et il lui délivrera des passes de voyage et des coupons pour toutes les nécessités de la route, jusqu'à la destination choisie où l'ouvrier cherchera un employeur nouveau.

Cette libre migration, une fois ou deux par an, d'une région où le travail manquera vers une région où il sera abondant, fera partie des privilèges généraux du citoyen de l'Utopie.



Envisageons à présent le cas où cet ouvrier ne trouve en aucun endroit du monde une occupation conforme à ses capacités.

Avant d'en arriver là, il nous faut prendre en considération l'hypothèse générale qu'il est permis de

faire dans toutes les spéculations utopiques. Tous les hommes auront reçu une éducation raisonnable d'après les principes utopiens. On ne rencontrera aucun illettré, à moins que ce ne soit un imbécile incurable ; il n'y aura pas de travailleurs routiniers,aussi inadaptables que des animaux dressés. L'ouvrier utopien sera aussi capable de s'assimiler toute besogne que l'est aujourd'hui sur terre un homme qui a reçu une solide instruction. Aucune *Trade Union*, aucun syndicat n'imposera de limites à son activité. C'est le monde qui sera son syndicat. S'il ne peut trouver l'ouvrage qu'il fait le mieux et qu'il préfère, il lui restera de recourir à l'ouvrage qui lui plaît le plus après celui-là. N'arrivant pas à utiliser ses aptitudes et ses connaissances spéciales,il se tournera vers quelque occupation analogue.

Malgré cette adaptabilité, il est possible qu'il ne trouve pas à s'employer. Il peut se produire, entre le travail à faire et la main-d'œuvre, une disproportion telle qu'il s'offre partout un surplus de main-d'œuvre. Cette disproportion serait due à deux causes : à un accroissement de population auquel ne correspondrait pas un accroissement d'entreprises, ou bien à une diminution du travail d'un bout à l'autre du monde, diminution amenée par l'achèvement de grandes entreprises, par des économies jugées nécessaires ou par la mise en marche de mécanismes nouveaux supprimant une grande quantité de main d'œuvre.En dépit de toute sa prospérité, un Etat Mondial risque, par suite de l'une ou de l'autre de ces causes, de se trou-

ver devant un excès de citoyens de qualité médiocre et inférieure.

Mais on préviendra les effets de la première cause par le moyen d'une sage réglementation du mariage. Nous discuterons plus tard le détail de ces lois, mais on peut affirmer ici que l'Utopie établira un contrôle sérieux sur l'accroissement de sa population. Aucune Utopie n'est possible sans la volonté et la faculté de limiter cet accroissement, aussi bien que de le stimuler, toutes les fois que cela est nécessaire. C'est un point que Malthus a démontré péremptoirement et à jamais.

Il n'est pas aussi facile de prévenir les effets de la seconde cause. Mais, dans ce cas, les conséquences finales sont entièrement différentes, bien que le résultat immédiat, c'est-à-dire l'encombrement du marché, soit similaire. Une civilisation scientifique et mécanique en progression doit tendre continuellement à remplacer le labeur manuel par la machine et à accroître le rapport du travail par l'organisation; ainsi, d'une façon absolument indépendante de tout accroissement de population, la main-d'œuvre doit ou baisser de valeur jusqu'à ce qu'elle puisse rivaliser avec le procédé dépréciateur et l'enrayer, ou, si cela est rendu impossible, comme en Utopie, par un salaire minimum, elle renoncera à s'employer. Il n'existe pas de limite apparente à ce processus. Mais un surplus de travail efficient obtenu avec un salaire minimum est la condition voulue pour stimuler les entreprises nouvelles et les stimulera dans un Etat saturé de science et fécond en inventions. Un

surplus croissant de travail utilisable sans augmentation absolue de population, un surplus dû à un surcroît d'économie et non à la prolifération, et qui, par conséquent, n'écrase ni ne désorganise les ressources alimentaires, est sûrement la condition idéale d'une civilisation progressive.

J'incline à croire que, le travail étant considéré comme une force fluide et délocalisée, ce sera l'Etat Mondial — et non les énormes municipalités disposant des forces locales, — qui aura charge d'employer la réserve de travail. Très probablement, l'Etat trouvera commode de consacrer le surplus de travail à des usages municipaux, mais c'est là une autre question. Dans le monde entier, les Bourses du Travail indiqueront les pressions variables de la demande économique et transféreront les travailleurs d'une région d'excès à une région d'insuffisance, et chaque fois que l'excès, sera universel, l'Etat Mondial, à défaut d'un développement adéquat d'entreprises privées, réduira la durée de la journée de travail et absorbera ainsi l'excès, ou bien organisera des chantiers permanents et spéciaux qui lui appartiendront ; il paiera le salaire minimum et ne permettra à ses entreprises de progresser qu'avec la lenteur ou la rapidité que dictera le flux ou le reflux du travail. Mais avec une saine réglementation du mariage et des naissances, il n'y a aucune raison de supposer que de tels appels aux ressources et à l'initiative du monde soient nécessaires, sauf en des occasions exceptionnelles et temporaires.

§ 4

L'existence de notre blond ami aux pieds-nus est une preuve que, dans une Utopie Moderne, un homme aura la liberté d'être aussi oisif ou affairé qu'il lui plaira — aussitôt qu'il aura gagné son salaire minimum. Ce salaire lui sera indispensable pour assurer sa subsistance, payer son assurance contre la maladie et la vieillesse et s'acquitter de toutes les charges ou dettes que la paternité lui aura imposées. L'Etat Mondial de l'Utopiste moderne n'est pas un Etat de contraintes morales. Si, par exemple, avec le système restreint de transmission héréditaire, un homme hérite d'une fortune assez grande pour qu'il n'ait pas besoin de travailler, il sera libre d'aller où il voudra et de faire ce qu'il lui plaira. Une certaine proportion d'individus à leur aise est bonne pour le monde ; considérer le travail comme une obligation morale est une doctrine d'esclaves, et, tant que personne n'est excédé de labeur, il n'est aucunement nécessaire de se tourmenter parce qu'une minorité en est dispensée. L'Utopie n'a pas pour but de consoler l'envie. Dans une bonne atmosphère morale et intellectuelle, c'est du loisir que proviennent les expériences, la philosophie, les inventions nouvelles.

Dans une Utopie Moderne, quelle qu'elle soit, il faut qu'un grand nombre de gens aient des loisirs. Nous sommes tous, dans le monde réel, trop obsédés



par l'idéal de l'effort et de l'énergie, par cette conviction que l'imbécile remuant et véhément est seul vertueux. Rien n'est vraiment bien fait qui est fait en hâte ou sous quelque contrainte. Un Etat où tout le monde travaille avec acharnement, où nul ne va et vient aisément ou librement, perd contact avec le but de la liberté.

Mais une indépendance héréditaire sera très rare et fort peu durable en Utopie ; dans la plupart des cas, cette liberté s'acquerra par le travail, et les stimulants qu'auront hommes et femmes d'élever leur valeur personnelle bien au-dessus du salaire minimum seront très nombreux. C'est de là que viendront les propriétés réservées, avec plus d'espace pour la vie; de là aussi la faculté d'aller partout et d'agir à sa guise, de se lancer dans des entreprises intéressantes, d'aider tels chercheurs intelligents et de collaborer avec eux, bref de se procurer tout ce que la vie offre de meilleur. L'Utopie Moderne accordera une sécurité universelle et exercera un minimum de contrainte au travail, mais en revanche elle offrira certaines récompenses désirables. Le but de toute cette organisation, — salaire minimum, idéal d'existence, secours pour les faibles, les inemployés, etc. — n'est évidemment pas de supprimer les stimulants, mais d'en changer la nature, de rendre la vie non moins énergique, mais moins affolée, moins violente et moins basse, de transporter la lutte pour l'existence du domaine des bas instincts dans celui des émotions élevées, et, par là, de prévenir et de neutraliser les motifs qui font agir les

individus lâches ou brutaux. C'est ainsi que l'imagination ambitieuse et énergique, qui est la plus belle faculté de l'homme, pourra devenir le facteur déterminant dans la conservation de l'espèce.

§ 5

Après avoir payé notre déjeuner à la petite auberge située sur l'emplacement qui correspond à Wasen, nous passons sans doute, le botaniste et moi, l'après-midi à discuter les aspects variés et les possibilités des lois du travail en Utopie. Nous examinons le reste de notre monnaie, pièces de cuivre d'une apparence ornementale, ce qui ne suffit pas pour nous rassurer, et nous décidons qu'après ce que nous a raconté l'homme blond il serait, somme toute, préférable d'en venir immédiatement aux prises avec le problème du travail. Nous poussons finalement le profond soupir des gens résolus, et, nous levant, nous demandons le chemin des Bureaux Publics. A ce moment nous savons déjà que le Bureau du Travail est logé, — avec le bureau de poste et divers autres services publics, — dans un même bâtiment.

Les Bureaux Publics de l'Utopie renferment certes quelques surprises pour deux hommes débarqués de l'Angleterre terrestre. Vous vous imaginez notre entrée, — le botaniste traînant un peu la jambe derrière moi, — et mes premiers efforts pour demander de l'ouvrage avec aisance et naturel.

Le bureau est occupé par une petite femme aux yeux vifs, âgée peut-être de trente-six ans, qui nous examine avec des regards scrutateurs.

— Où sont vos papiers ? — demande-t-elle.

Je pense un instant aux documents que j'ai dans ma poche : mon passeport tout couvert de visas et dans lequel, au nom de Sa Feue Majesté, « Nous, Robert Arthur Talbot Gascoigne Cecil,marquis de Salisbury, comte de Salisbury, vicomte Cranborne, baron Cecil », et ainsi de suite, recommande ma personne à tous ceux qu'il concerne ; puis ma carte d'identité du Touring Club de France, si utile en une foule d'occasions, ma carte verte pour la Bibliothèque du British Museum, et ma lettre de Crédit de la London and County Bank. Une fantaisie me prend d'exhiber ces papiers, de les passer à la femme et d'attendre les conséquences, mais je résiste.

— Perdus, — dis-je laconiquement.

— Vous les avez perdus, tous les deux ? — s'enquiert-elle en regardant mon ami.

— Tous les deux.

— Comment cela ?

— J'ai dégringolé au long d'une pente de neige et ils sont tombés de ma poche, — expliqué-je en m'étonnant de la promptitude de ma réponse.

— Et la même chose vous est arrivée exactement à tous les deux ?

— Non, mon ami m'avait donné ses papiers pour les mettre avec les miens.

Elle eut un air étonné.

— Sa poche est trouée, — ajoutai-je avec un peu de hâte.

Elle a des habitudes beaucoup trop utopiennes pour s'aventurer aussi loin. Elle semble réfléchir sur la procédure à suivre.

— Quels sont vos numéros? — fait-elle tout à coup.

Le maudit livre des visiteurs, à l'auberge, me revient en mémoire.

— Attendez... Voyons... — Et je me tapote le front, méditant et m'abstenant de rencontrer les regards officiels qui m'épient.—Voyons...

— Quel est le vôtre? — demande-t-elle au botaniste.

— A. B., — répond celui-ci lentement, — petit *a*, neuf quatre sept, je crois...

— Vous n'en êtes pas sûr?

— Pas précisément, — répond le botaniste sur son ton le plus aimable.

— Vous prétendez que ni l'un ni l'autre de vous ne sait son numéro? — questionne la petite dame en élevant la voix.

— Oui, — dis-je avec un sourire gracieux, en m'efforçant de garder le ton de la bonne société. — C'est bizarre, n'est-ce pas? Nous avons oublié tous deux.

— Vous plaisantez? — suggère-t-elle.

— Ma foi!... — dis-je pour gagner du temps.

— Je suppose que vous n'avez pas perdu vos pouces?

— Le fait est..., balbutié-je, hésitant soudain. — Oui, nous avons nos pouces, certainement.

— Alors, il va falloir que j'envoie vos empreintes au bureau, en bas, pour obtenir vos numéros. Mais vous êtes bien sûrs que vous n'avez aucun papier? C'est bizarre.

Nous admettons, l'oreille basse, que c'est en effet bizarre, et nous nous interrogeons de l'œil.

Pensivement, la petite dame se tourne vers la plaque aux empreintes, et, au même moment, un homme entre. A sa vue, elle paraît soulagée et demande :

— Que dois-je faire dans le cas présent, Monsieur?

Il nous regarde gravement, et ses yeux expriment la curiosité qu'excitent chez lui nos vêtements.

— Qu'y a-t-il donc, Madame? — s'enquiert-il courtoisement.

Elle commence les explications.

Jusqu'ici l'Utopie nous a donné l'impression d'une méthode régulière et saine tout à fait extra-terrestre, d'un arrangement parfait, d'un dessein intelligent dans les choses matérielles, et il nous a semblé quelque peu anormal que les Utopiens à qui nous avons parlé fussent d'un type absolument banal. Mais soudain, du regard et de l'attitude de cet homme se dégage une nature différente, quelque chose qui se rapproche de la beauté du tramway et de l'ordre gracieux des maisons au flanc de la montagne. Il a trente-cinq ans environ, il est bien bâti, avec l'allure aisée que donne une santé physique parfaite; sa face est rasée, et il a la bouche ferme de l'individu discipliné, des yeux gris,

clairs et francs. Les jambes sont revêtues d'un tissu de couleur rouge sombre ; il porte, tombant de ses épaules et le moulant d'assez près, une sorte de chemise blanche avec un liseré pourpre. Son aspect général me rappelle jusqu'à un certain point les Templiers. Il est coiffé d'une cape de cuir fin et d'acier plus mince encore, avec un semblant de protège-oreille, comme une imitation atténuée des capes que portaient les Côtes de Fer de Cromwell.

Il ne nous quitte pas des yeux ; tandis que la femme parle, nous intercalons un mot ou deux, et nous éprouvons un grand embarras de la position stupide dans laquelle nous nous sommes fourrés. Je me décide à m'évader de cet enchevêtrement avant qu'il ne se complique davantage.

— Le fait est... — bredouillé-je.

— Eh ! bien ? — invite l'homme avec un vague sourire.

— Nous avons peut-être manqué de franchise... Notre position est tellement exceptionnelle, si difficile à expliquer...

— Qu'avez-vous donc fait ?

— Eh bien, non ! Ça ne s'expliquera jamais comme cela, — m'écrié-je, soudain décidé.

— Allez ! — dit-il, et il se met à contempler ses pieds.

J'essaie de présenter notre cas comme une aventure indifférente et banale.

— Vous voyez, — commencé-je, du ton qu'on adopte pour les explications vraiment lucides, — nous arrivons

d'un autre monde. Par conséquent, quelles que soient les empreintes ou les numéros que vous ayez dans cette planète, rien ne s'applique à nous, et nous ne savons pas nos numéros, parce que nous n'en avons pas. En réalité, comprenez-vous, nous sommes des explorateurs, des étrangers.

— Mais de quel monde parlez-vous?

— D'une planète différente, très loin, très loin... à une distance infinie.

Il lève les yeux sur moi et me regarde en face avec l'expression patiente d'un homme qui écoute des sornettes.

— Je me rends compte que cela paraît impossible, — insisté-je, — mais le fait est bien simple : nous sommes *apparus* dans votre monde. Notre apparition a eu lieu sur la Passe de Lucendro, hier après-midi, et je vous défie de découvrir la moindre trace de nous avant cela. Voilà le fait. Et quant à nos papiers... Où donc, dans votre monde, avez-vous vu des papiers comme ceux-là?

Je tire mon portefeuille, en extrais mon passeport et le lui présente.

Son expression a changé. Il prend le document et l'examine, le tourne et le retourne, me regarde, et sourit de nouveau, de son vague sourire.

— En voulez-vous d'autres? — et je lui tends la carte du T. C. F.

Je fais suivre ce coup de ma carte verte du British Museum, aussi déchiquetée qu'un vieil étendard dans la chapelle d'un chevalier.

— On finira par tout découvrir, — affirme-t-il, mes documents à la main. — Vous avez vos pouces. Vous serez mensurés. On se référera aux registres centraux, et vous serez pris.

— Tout justement le contraire, nous ne serons pas pris.

Il réfléchit.

— C'est un tour bizarre que vous essayez de jouer là, à vous deux, — décide-t-il en me rendant mes papiers.

— Ce n'est nullement un tour, — protesté-je en replaçant le tout dans mon portefeuille.

La dame intervient.

— Que me conseillez-vous de faire?

— Pas d'argent? — questionne l'homme.

— Non.

Il risque quelques présomptions.

— Franchement, — dit-il, — je crois que vous vous êtes évadés de quelque île. Mais comment vous êtes parvenus jusqu'ici, je ne puis l'imaginer, non plus que ce que vous pensez faire... En tous cas, voici de quoi prendre vos empreintes...

Il nous indique l'appareil et retourne à ses occupations.

Bientôt nous sortons des bureaux dans un état voisin à la fois de la déconfiture et de l'amusement. Nous sommes munis chacun d'un billet de tramway et d'une somme suffisante pour payer nos dépenses jusqu'au lendemain. Il nous faut aller à Lucerne, parce qu'on y a besoin d'une main-d'œuvre relativement

peu experte pour sculpter le bois, ce qui nous semble un ouvrage à notre portée, et nous permettant de rester ensemble.

§ 6

Les anciennes Utopies sont des organisations sessiles ; la nouvelle doit s'adapter à d'interminables allées et venues, aux besoins d'une population voyageuse aussi fluide et fluctuante que la mer. Elle n'entre pas dans le cadre des administrations d'Etat terrestres ; mais à vrai dire toutes les organisations locales, toutes les définitions de lieu se confondent à l'heure actuelle sous nos yeux même. Bientôt le monde entier ne sera qu'un océan d'hommes étrangers les uns aux autres et anonymes.

Désormais, les simples lois de la coutume, les méthodes rustiques d'identification, qui servaient dans les petites communautés d'autrefois où les gens se connaissaient, succombent devant cette liquéfaction. Si l'Utopie Moderne doit être vraiment un monde de citoyens responsables, il faut qu'elle dispose d'un moyen par lequel chaque individu sera promptement et à coup sûr reconnu, et tout manquant sera suivi à la trace et retrouvé.

Ce n'est pas là une exigence impossible. Selon les estimations les plus généreuses, la population totale du globe ne dépasse pas un milliard cinq cents millions. Cataloguer d'une façon effective cette quantité de gens, consigner leurs déplacements et certains

faits matériels, tels que : mariage, paternité, condamnations et autres, enregistrer les naissances, éliminer les décès, est une tâche qui, si colossale soit-elle, soutient la comparaison avec le travail des postes à l'heure actuelle dans notre monde, ou le catalogue de bibliothèques telles que la Nationale à Paris et celle du British Museum à Londres, ou l'établissement de collections comme celle des insectes à Cromwell Road. Un index de ce genre pourrait être très confortablement logé sur un espace équivalent à un côté de Northumberland Avenue, par exemple. Par un juste tribut à la distinctive lucidité de l'esprit français, nous supposons que l'Index central est logé dans une vaste série d'édifices aux environs de Paris, sinon dans la ville même. L'Index sera primordialement classifié selon une caractéristique physique immuable, telle qu'en présente, nous dit-on, l'empreinte du pouce ou des doigts, et on lui joindrait tout autre trait physique qui aurait une valeur matérielle.

La classification des empreintes et des caractéristiques physiques inaltérables, dans cet Index, se continue sans arrêt, et il existe toute raison de croire qu'il est possible d'octroyer à chaque être humain une formule distincte, un chiffre ou une « désignation scientifique » par laquelle il serait étiqueté (1). Dans les bâtiments où serait centralisé ce grand Index princi-

(1) Il est bien possible que l'empreinte du pouce ne joue qu'un rôle infime dans ce travail d'identification, mais il est évidemment très commode pour notre récit de supposer qu'elle est la caractéristique unique suffisante.

pal, s'abriterait un système d'autres index, avec des références correspondantes suivant les noms, les qualifications professionnelles, les maladies, les crimes et autres faits.

Ces fiches pourraient vraisemblablement être transparentes et établies de façon à donner promptement, chaque fois qu'il le faudrait, une copie photographique. Elles pourraient aussi avoir une attache dans laquelle on glisserait un ticket portant le nom de la localité où l'homme se trouvait en dernier lieu. Une armée d'employés serait à l'œuvre jour et nuit sur cet Index. Des succursales, constamment engagées à contrôler les empreintes et les chiffres, arriverait un flot continuel d'informations, mentionnant les naissances, les décès, les descentes à l'hôtel, les visites aux bureaux de poste pour retirer des lettres, les billets pris pour de longs voyages, les condamnations infamantes, les mariages, les demandes de secours publics, etc. Par un filtre de bureaux, pour ainsi dire, on assortirait et trierait ces renseignements et, jour et nuit, un fourmillement d'employés corrigeraient et tiendraient à jour le registre central, en feraient des copies photographiques pour les transmettre aux succursales en réponse à leurs demandes. De cette façon continue, l'Etat ferait son inventaire, surveillant chaque individu, et le monde écrirait sa propre histoire à l'instant même où sa destinée se modifierait. Finalement, à la mort du citoyen de l'Utopie, viendrait la dernière mention : l'âge du décédé, la cause de sa mort, la date et le lieu de sa crémation ; puis, sa fiche serait retirée et passée au registre

de la généalogie universelle, en un bâtiment plus calme, dans les galeries sans cesse augmentées de l'enregistrement des morts.

Cette documentation est inévitable, si l'Utopie Moderne veut exister.

Cependant, notre blond ami se révolterait encore. Entre les maintes fantaisies que certains réclameront comme un droit, on comptera assurément celle d'aller où l'on veut, en secret et sans être reconnu. Mais cela restera possible. Nos compagnons de voyage ignoreront qui nous sommes,et seul l'Etat sera dans le secret de notre petite cachotterie. Pour le Libéral du XVIIIe siècle, pour le libéral suranné du XIXe (c'est-à-dire pour tous ceux qui professent d'être libéraux) élevé dans le principe d'opposition au gouvernement, cette clairvoyance organisée sera le plus détestable des rêves. Peut-être aussi l'individualiste la considérera-t-il sous ce jour. Mais ce ne sont là que des habitudes mentales acquises à une époque malheureuse. Le vieux libéralisme décrétait mauvais tout gouvernement (plus puissant était le gouvernement, pire il était) de même qu'il croyait à la vertu naturelle de l'individu libre. Les ténèbres et le secret étaient, à vrai dire, les refuges de la liberté,car tout gouvernement est une tyrannie en puissance,et l'Anglais ou l'Américain regardaient les papiers d'un Russe ou d'un Allemand comme on regarderait les chaînes d'un esclave. Imaginez-vous cet ancêtre du vieux libéralisme, J.-J. Rousseau, s'esquivant, après avoir déposé sa progéniture aux Enfants Trouvés,et

vous comprendrez quel attentat contre la vertu naturelle lui eût semblé la tranquille surveillance de l'Etat en Utopie. Mais si nous ne présumons pas que tout gouvernement est nécessairement mauvais et l'individu nécessairement bon (et l'hypothèse que nous échafaudons abolit pratiquement l'une et l'autre alternatives), nous modifions entièrement le cas. Le gouvernement d'une Utopie Moderne ne sera pas une perfection d'intentions régissant aveuglément le monde (1).

Ainsi donc l'œil de l'Etat, en ce moment, commence à découvrir lentement notre existence, l'existence de deux êtres baroques et inexplicables venant troubler la belle ordonnance du champ de sa vision; cet œil va bientôt concentrer toute son attention sur nous avec un étonnement croissant.

— Au nom de Galton et de Bertillon, qui diable êtes-vous ?— s'écriera, je suppose, l'Utopie tout entière.

Je m'aperçois que je ferai triste figure sous ces re-

(1) Dans l'Etat type de notre monde moderne, avec sa population se chiffrant par millions, et avec les extrêmes facilités de déplacement, les hommes sans scrupules qui adoptent un faux nom peuvent, avec la plus grande aisance, échapper à toutes les recherches. La tentation des chances ainsi offertes a permis à un nouveau type de criminels de se développer (le type Deeming ou Crossman) : ignobles individus qui parviennent à subsister et à satisfaire leurs viles passions, en courtisant, en exploitant, en maltraitant et parfois en assassinant des femmes de basse catégorie. C'est là une classe abondante, croissante (et, ce qui est plus grave, prolifique), que favorise l'apparent anonymat de l'ordinaire individu. Les assassins attirent seuls l'attention publique, mais le recrutement de la prostitution est, en grande partie, assuré par la liberté dont jouissent ces aventuriers. C'est un des produits incidents du libéralisme d'Etat, et à présent il tient très probablement la tête dans la lutte contre le développement de l'organisation policière.

gards. J'affecterai une aisance hypocrite de maintien, sans doute.

— Le fait est... — commencerai-je.

§ 7

Voyez maintenant comment une hypothèse initiale peut poursuivre son inventeur et le dépasser, l'entraîner malgré lui. On a pris les empreintes de nos pouces, elles ont voyagé par tube pneumatique jusqu'au bureau central de la municipalité, près de Lucerne; et de là elles sont parties pour le quartier général de l'Index, à Paris. Après une classification sommaire préalable, je me les imagine photographiées sur verre, puis projetées, par une lanterne, en images colossales, sur un écran, où de minutieux experts relèvent, marquent et mesurent leurs diverses circonvolutions. Après quoi, un employé alerte file vivement vers les longues galeries des bâtiments de l'Index.

J'ai prétendu qu'on ne trouvera pas trace de nous. Mais l'homme, de galerie en galerie, d'embrasure en embrasure, poursuit sa recherche, tiroir après tiroir et fiche après fiche.

— La voici ! — murmure-t-il, et il retire une carte qu'il lit. — Mais c'est tout à fait impossible ! — fait-il.

. . . .

Maintenant, figurez-vous qu'après deux jours de certaines expériences que je vais bientôt raconter,

nous revenons au Bureau central de Lucerne, comme on nous l'a recommandé. Je me dirige vers l'employé qui s'est déjà occupé de nous.

— Eh ! bien ? — dis-je, allègrement, — vous avez des nouvelles ?

Son air me décontenance quelque peu.

— Nous avons des nouvelles, — répond-il, et il ajoute : — C'est très bizarre.

— Je vous l'avais bien dit, que vous ne trouveriez rien à notre sujet ! — m'exclamai-je, triomphant.

— Mais nous avons trouvé quelque chose, — insiste-t-il. — Et cela rend votre équipée non moins extraordinaire.

— Vous avez des nouvelles ! Vous savez qui nous sommes ! Eh ! bien... dites-le ! Nous croyions le savoir, mais nous commençons à douter...

— Vous, — reprend le fonctionnaire, en s'adressant au botaniste, — vous êtes...

Et il profère le nom de mon compagnon. Puis, se tournant vers moi, il prononce le mien.

Je demeure quelques minutes abasourdi. Je pense à ce que nous avons écrit sur le livre de l'hôtel à Ursenthal, et tout d'un coup la vérité se fait jour. Je tambourine d'une main sur le bureau et, secouant l'index de l'autre au nez de mon ami :

— Sapristi ! — m'écriai-je en anglais. — Ils ont découvert nos « doubles ».

Le botaniste fait claquer ses doigts.

— C'est cela ! Je n'y avais pas songé !

— Auriez-vous l'obligeance, — dis-je au fonction-

naire, — de nous renseigner davantage sur nous-mêmes ?

— Je ne comprends pas pourquoi vous continuez la plaisanterie, — remarque-t-il.

Et d'un ton presque bas il m'énonce les faits qui concernent mon sosie utopien. J'éprouve quelque difficulté à tout saisir. Il prétend que je fais partie des *samourai*, ce qui me semble un peu japonais.

— Mais vous serez dégradé ! — conclut-il, avec un geste presque de désespoir.

Tout ce qu'il a raconté de ma position dans son monde ne me révèle pas grand'chose.

— Le plus surprenant, — remarque-t-il, — c'est qu'il y a seulement trois jours vous étiez en Norvège.

— J'y suis encore. Du moins... Bien fâché de vous donner tant de peine, mais voudriez-vous suivre ce dernier indice et vous enquérir si la personne à qui appartient en réalité l'empreinte n'est pas toujours en Norvège ?

Ceci m'oblige à des explications. L'homme énonce quelque chose d'incompréhensible à propos d'un pèlerinage.

— Tôt ou tard, — lui dis-je, — vous reconnaîtrez que nous sommes deux à avoir la même empreinte. Je ne vous imposerai pas l'ennui d'une dissertation qui paraîtrait insensée concernant une autre planète. Je suis ici. Si j'étais en Norvège, il y a quelques jours, vous devez pouvoir suivre les traces de mon voyage jusqu'ici. Et mon ami ?

— Il était aux Indes, — répond l'employé, qui finit par être perplexe.

— Il me semble que les difficultés en cette histoire ne font que commencer. Comment suis-je venu de Norvège ? Mon ami a-t-il l'air capable d'avoir sauté à pieds joints, d'un seul coup, des Indes sur le sommet du Saint-Gothard ? La situation est un peu plus compliquée...

— Mais pourtant ! — se récrie le fonctionnaire en brandissant ce qui est sans aucun doute la copie photographique de nos fiches.

— Mais nous ne sommes pas ces individus-là !

— Vous *êtes* ces individus-là.

— Vous verrez ! — pesté-je, irrité.

Il appuie le doigt démonstrativement sur les empreintes.

— Je le vois déjà, — répond-il.

— Il y a une erreur, — insisté-je, — une erreur sans précédent. Voilà la difficulté. Si vous poursuivez l'enquête, ça ne tardera pas à se débrouiller. Quelle raison aurions-nous de rester ici comme travailleurs d'occasion, quand vous alléguez que nous sommes gens de position élevée ? Il y a là, je vous assure, quelque chose qui s'explique mal. Nous allons continuer cette besogne de sculpture sur bois, que vous nous avez trouvée, et, entre temps, je vous conseille de pousser plus loin l'enquête. Voilà, selon moi, comment l'affaire se présente.

— A coup sûr, il faudra examiner de plus près votre cas, — dit-il, et il y a dans son ton un accent

de menace à peine perceptible. — Mais, quoi qu'il en soit, — reprend-il, la copie des fiches à la main, — on vous tient là.

§ 8

Aussitôt que mon botaniste et moi nous aurons examiné sous tous ses aspects notre situation présente, nous nous tournerons, je pense, vers des questions plus générales.

Je révélerai à mon interlocuteur ce qui deviendra de plus en plus apparent dans mon esprit. Voici, lui exposerai-je, un monde qui, d'après ce que nous en voyons, est bien organisé. Comparé au nôtre, on dirait un mécanisme bien huilé à côté d'un tas de ferraille. Il est même doué d'un maudit organe visuel qui pivote dans tous les sens, de la façon la plus alerte et la plus éveillée. Mais c'est là un détail... Vous n'avez qu'à jeter un coup d'œil vers ces habitations, là, dans le bas!...

(Nous serions au haut du Gütsch, assis sur un banc, et nos regards s'étendraient au-dessus de la Lucerne d'Utopie, une Lucerne — et j'insiste d'une façon tout arbitraire sur ce point,— qui conserverait le Wasserthurm et la Kappelbrücke.)

— Vous n'avez qu'à remarquer la beauté, la simple netteté et l'équilibre de ce monde; vous n'avez qu'à voir le libre maintien, la grâce sans affectation, même

chez les gens du commun, pour comprendre combien raffinés et complets doivent être les arrangements de ce monde.

« Comment y est-on parvenu?

« Nous autres, hommes du xxe siècle, nous n'allons pas accepter les rinçures douceâtres et troubles du Rousseauisme qui fit les délices de nos arrière-grands-parents du xviiie. Nous savons que l'ordre et la justice ne viennent pas de la Nature, « si seulement le gendarme voulait bien s'éclipser ». Cet état de choses révèle une intention, une volonté, portées à un degré que notre pauvre terre vacillante et indécise n'a jamais connu. Ce qu'en réalité je distingue de plus en plus clairement sous cette Utopie visible, c'est une volonté. Des habitations commodes, des mécanismes admirables qui n'infligent pas d'outrage aux beautés naturelles; des corps superbes, un maintien universellement harmonieux, ce ne sont là que les signes extérieurs et ostensibles d'une grâce intérieure et spirituelle. Un tel ordre signifie discipline. Il proclame le triomphe remporté sur les vanités et les égoïsmes mesquins qui séparent les hommes de notre Terre; il parle de dévouement et de noble espérance; il ne peut exister sans un gigantesque fonctionnement de recherches, de tentatives, d'essais, de prévisions et de patience, dans une atmosphère de confiance et de concessions mutuelles. Un monde tel que cette Utopie n'est pas construit par la coopération accidentelle et fortuite des hommes, par des potentats autocratiques, ou par la sagesse déclamatoire des démagogues, et, ni la con-

currence sans frein en vue du gain, ni les égoïsmes éclairés ne contribuent à l'édifier...

« J'ai comparé le système des fiches universelles, dont nous avons constaté l'existence, à un organe visuel, à un œil si sensible et si alerte que deux étrangers ne peuvent apparaître nulle part sur la planète sans être découverts. Or, un œil ne perçoit rien sans un cerveau, un œil ne tourne ni regarde sans une volonté et un dessein. Une Utopie qui ne se préoccuperait que d'appareils et d'arrangements est un rêve de superficialités : le problème essentiel, ici, le corps que couvrent ces vêtements, est un problème moral et intellectuel. Derrière tout cet ordre matériel, ces communications perfectionnées, ces services publics et ces organisations économiques parfaites, il faut qu'il y ait des hommes et des femmes qui veuillent ces choses. Il faut qu'il y ait une longue succession et un nombre considérable de ces êtres de volonté. Aucun individu, aucun groupe transitoire d'individus ne pourrait ordonner et diriger le fonctionnement de cette vaste complexité. Il y faut une largeur d'intention collective sinon commune, et cela implique une littérature parlée ou écrite, une littérature vivante, pour maintenir l'harmonie de cette activité générale. En quelque façon, ces êtres de volonté ont dû donner une place secondaire aux désirs immédiats, et cela signifie renonciation. Ils doivent être efficaces en action et persistants en volonté, et cela signifie discipline. Mais, dans le monde moderne, où le progrès avance sans limites, il est évident que la croyance ou la for-

mule commune acceptée doit être de l'espèce la plus simple, et l'organisation doit être aussi mobile et flexible qu'une chose vivante. Tout ceci procède inévitablement des propositions générales de notre rêve utopien. En les formulant, nous nous engageâmes sans remède à aboutir à cette conclusion... »

D'un hochement de tête distrait, le botaniste donne son assentiment.

Je cesse de discourir. Je dirige mon esprit sur les masses confuses de souvenirs que nous ont fournis ces trois jours passés en Utopie. Outre les personnalités avec lesquelles nous nous sommes trouvés en contact, — nos hôtes divers, notre contre-maître et nos compagnons de travail, l'homme blond, les fonctionnaires publics, et d'autres encore, — nous avons recueilli une multitude d'impressions. Nous avons entrevu maintes brillantes petites scènes : des enfants, des jeunes filles, des femmes et des hommes, dans les boutiques, dans les bureaux, les rues, les quais, aux fenêtres, des gens chevauchant ou marchant dans toutes les directions. L'ensemble m'a paru former une foule analogue à celles que nous voyons sur terre. Mais parmi tous ces gens, en existe-t-il dont on puissent penser qu'ils aient des préoccupations plus vastes, qui paraissent en une manière quelconque détachées du reste par la poursuite d'un but dépassant le visible ?

Alors, soudain, je me rappelai l'homme au visage rasé, qui nous avait répondu dans le Bureau public de Wasen, l'homme qui avait évoqué le souvenir enfantin d'un Templier, et, avec lui, me revinrent des

impressions momentanées d'autres personnages paisibles et sérieux vêtus à la même mode; je me remémorai des mots et des phrases retenus de lectures occasionnelles, et des expressions tombées des lèvres prolixes du blond vagabond....

CHAPITRE VI

LES FEMMES DANS L'UTOPIE MODERNE

La psychologie du botaniste. — Le malthusianisme utopien. — L'espèce et l'individu. — Le contrôle de l'Etat sur le mariage. — L'infériorité économique de la femme. — La maternité en Utopie. — Le contrat matrimonial. — L'infidélité. — Complexité du problème matrimonial. — La durée du mariage. — Egalité ou infériorité de la femme. — Sa spécialisation sexuelle. — Séductrice ou camarade. — Liberté des relations maritales. — Variations du mariage. — Platon et Aristote. — Le mariage groupé.

§ I

Bien que parvenu au moment où le problème d'une Utopie s'est très simplement résolu en un problème de gouvernement et de direction, je m'aperçois que je n'ai pas amené le botaniste au même point. Franchement, il est incapable de penser de l'avant avec la constance que j'y mets. Je sens pour penser, il pense pour sentir. Moi et ceux de mon espèce nous possédons le domaine le plus étendu, parce que nous pouvons être impersonnels aussi bien que personnels. Nous pouvons nous évader de nous-mêmes. En termes généraux, au moins, je le comprends, mais lui ne

me comprend en aucune façon. Il me regarde comme une incompréhensible brute, parce que ce qui l'obsède n'est pour moi qu'une préoccupation accidentelle. Dès que mon raisonnement cesse d'être explicite et complet, à la moindre ellipse, à la plus passagère digression, mon compagnon m'échappe et retourne à lui-même. Il éprouve peut-être pour moi une affection personnelle, bien que j'en doute, mais en même temps il me déteste assez visiblement, à cause de mes tendances, qui ne sont pas à la portée de son esprit. Il abomine l'insistance philosophique que j'apporte à soutenir que les choses seront raisonnables et cohérentes, que ce qui peut être expliqué le sera, et que ce qui peut être fait par calcul et par des méthodes certaines ne sera pas laissé au hasard. Il se borne à vouloir des sensations à l'aventure. Il veut jouir du coucher du soleil, et il pense somme toute qu'il en jouirait mieux si on ne lui avait pas appris que le soleil est séparé de nous par une distance de 150 millions de kilomètres. Il veut se sentir libre et fort, et il préférerait se sentir tel que de l'être. Il ne désire pas accomplir de grandes choses, mais plutôt que d'éblouissantes aventures lui arrivent. Il ne sait pas qu'il existe aussi des sensations dans l'air pur des montagnes philosophiques, dans les longues montées de l'effort et du dessein déterminé. Il ne sait pas que la pensée elle-même n'est qu'une sorte de sensation plus raffinée, plus belle que les siennes — de bon vin du Rhin comparé au mélange de gin, de bière et de mélasse de ses émotions, une perception de similitudes et d'oppositions

qui comporte même des tressaillements de joie. Naturellement, il s'appesantit sur la source de ses émotions et de ses sensations les plus copieuses, les femmes, et en particulier la femme qui l'a davantage troublé. Et il m'oblige à m'y appesantir aussi.

La position est désavantageuse pour moi. Notre retour dans l'équivalent utopien de Lucerne ravive en lui les détresses et les mélancolies qui le préoccupèrent si fort aux premiers moments de notre arrivée sur cette planète meilleure. Enfin, un jour, pendant que nous attendons encore que le Bureau public ait décidé de notre sort, il entame le sujet. C'est la tombée du soir, et nous nous promenons au bord du lac après notre frugal dîner.

— C'est ici, — dit-il, — que les quais s'étendraient, que tous les grands hôtels s'élèveraient, avec la perspective du lac. C'est si étrange de les y avoir vus il y a si peu de temps, et maintenant de ne plus les voir du tout... Que sont-ils devenus ?

— Evanouis par hypothèse.

— Comment ?

— Eux, ils y sont toujours, c'est nous qui n'y sommes plus.

— Ah ! oui, c'est vrai. J'oubliais. Mais pourtant... Au long de ce quai, il y avait une avenue de petits arbres avec des sièges, et c'est là qu'elle était assise, ses yeux errant sur le lac... Je ne l'avais pas aperçue depuis dix ans.

Il regarde autour de lui, avec un air perplexe.

— A présent que nous sommes ici, — reprend-il,

— il me semble que la rencontre et la conversation que nous eûmes ne durent être qu'un rêve.

Il se plonge dans des méditations. Bientôt, il jabote à nouveau.

— Je la reconnus tout de suite. Je la voyais de profil. Mais, vous comprenez bien, je ne lui ai pas parlé séance tenante. J'ai dépassé le banc sur lequel elle se reposait, j'ai continué à marcher, essayant de maîtriser mon émotion... Puis, je revins sur mes pas et m'assis auprès d'elle, tout doucement. Elle tourna la tête. Tout le passé reparut... tout. Un instant je crus que j'allais sangloter...

Il paraît éprouver, même à ce simple souvenir, une sorte de satisfaction.

— Pendant quelques minutes, nous causâmes comme si nous n'étions que de vagues connaissances ... du paysage, du beau temps, de choses du même genre...

Il retombe dans ses réminiscences.

— En Utopie, tout cela aurait été différent, — dis-je.

— C'est bien possible. — Et il repart, avant que je n'aie pu placer un mot. — Alors, voyez-vous, il y eut un intervalle de silence. Je sentis que le moment était proche. Je crois qu'elle aussi eut cette intuition. Vous pouvez rire, certes, de ces pressentiments...

En réalité, je ne riais pas le moins du monde. Bien au contraire, je jurais à voix basse. Ce genre d'individus s'arroge toujours le privilège d'opérations mentales hautement distinguées et remarquables, au lieu que... Ne possédais-je donc pas, moi, dans ma propre

carcasse, le diapason complet de l'imbécile émotionnel et sentimental ? La suppression de cette musique ne fait-elle pas l'objet de mes constants efforts, n'est-ce pas mon perpétuel désespoir de n'y pas réussir? Et avec cela, vais-je être accusé d'indigence de ce côté-là?

Mais revenons à son histoire.

— A brûle-pourpoint, elle murmura : « Je ne suis pas heureuse. » Et je répondis : « Je l'ai deviné dès que je vous ai vue. » Alors, elle se mit à me parler de tout, très tranquillement, très franchement. Plus tard, je commençai à sentir ce que cela signifiait qu'elle m'eût parlé ainsi.

C'était plus que je n'en pouvais entendre.

— Ne concevez-vous pas, — criai-je, — que nous sommes en Utopie? Il se peut qu'elle soit retenue dans des liens malheureux, et vous aussi..., sur terre, mais pas ici ! Ici, je suppose, ce sera différent. Ici, les lois qui régentent ces choses seront équitables et bonnes. C'est pourquoi ce que vous disiez ou faisiez là-bas n'a ici aucune signification... pas la moindre signification.

Il me regarde un instant en pleine figure, puis il reporte indifféremment ses yeux sur mon admirable nouveau monde.

— Oui, — dit-il avec le ton indifférent et distrait d'un aïeul répondant à un enfant, — oui, tout cela sera parfait ici.

Contrarié dans ses confidences, il s'abîme de rechef en ses réflexions. Ce repliement sur lui-même a quelque chose d'altier et de noble, et j'ai un instant

l'illusion que je suis réellement indigne de saisir l'impalpable imprécision de ce qu'il lui a dit et de ce qu'elle lui a répondu.

Je suis humilié, réduit au silence, et fort surpris de l'être. L'exaspération me suffoque. Nous poursuivons notre promenade côte à côte, mais à présent hostiles.

Je contemple la façade des Bureaux publics de la Lucerne utopienne — je m'étais proposé d'attirer son attention sur quelques particularités architecturales de ces édifices, — mais mes regards ont changé, ma curiosité a perdu tout intérêt et toute verve. Je voudrais n'avoir jamais amené avec moi cette introspective carcasse, cet ingrat mental.

Je me sens enclin à une résignation fataliste. Je n'avais, sans doute, aucun moyen de le laisser derrière moi... Je me creuse la cervelle sur cette question. Les anciens utopistes n'eurent jamais à s'encombrer de compagnons de cette espèce.

§ 2

Jusqu'à quel point les choses seront-elles différentes en Utopie? Après tout, il est temps que nous abordions de face les énigmatiques problèmes du mariage et de la maternité.

L'Utopie Moderne ne doit pas seulement être un Etat mondial sain et heureux, mais c'est un Etat où le progrès va de bien en mieux. Toutefois, comme Mal-

thus l'a définitivement démontré (1), dans un Etat où la population continue à s'accroître conformément aux instincts que rien ne réfrène, le progrès ne peut se faire que de mal en pis. Du point de vue du confort et du bonheur humains, l'accroissement de population qui se fait à chaque avance de la sécurité humaine est le plus grand mal qui puisse arriver. La Nature a pour méthode de permettre à chaque espèce de s'accroître presque jusqu'à son maximum possible en nombre; ensuite, grâce à la pression de ce maximum sur les conditions limitatives du nombre, elle perfectionne cette espèce en écrasant et anéantissant tous les individus faibles. Cette méthode de la Nature a été aussi, jusqu'à présent, la méthode de l'Humanité. Si l'on excepte les moments où les inventions, les découvertes augmentent le stock des ressources générales, procurant ainsi un soulagement temporaire, — la somme de misères physiques et de privations, dans le monde, doit varier presque exactement selon que les naissances excèdent plus ou moins la quantité requise pour maintenir la population à une moyenne compatible avec le bonheur universel. Jamais encore la Nature n'a élaboré, et l'homme non plus n'a jusqu'ici jamais mis en pratique un procédé par lequel, tout en payant la rançon du progrès, on pût éviter cette misère d'une multitude de vies affamées et ratées. Une restriction faite sans discernement à la proportion des naissances — but atteint en pra-

(1) *Essay on the Principles of Population.*

tique par la suppression des enfants du sexe féminin dans la civilisation familiale et surannée de la Chine — n'entraîne pas seulement l'extinction de la misère, mais la stagnation, et cet avantage inférieur d'une sorte de confort et de stabilité sociale est acquis au prix d'un trop grand sacrifice. Le progrès dépend essentiellement de la sélection par compétition, et nous n'échapperons pas à cette loi.

Mais il est concevable et possible que cette marge de lutte futile, de souffrance, de malaise et de mort arrive à être réduite à presque rien, sans entraver l'évolution physique et mentale, en obtenant même une accélération de cette évolution : il faudrait pour cela empêcher la venue au monde de ceux qui, dans le jeu effréné des forces naturelles, naîtraient pour souffrir et succomber. La méthode de la Nature « aux dents et aux griffes rouges » est de dégrader, de contrarier, de torturer et de tuer les membres les plus faibles et les moins adaptés de chaque espèce, à chaque génération, et de faciliter ainsi l'élévation de la moyenne spécifique.

L'idéal d'une civilisation scientifique est d'empêcher ces débiles de naître : il n'existe pas d'autre moyen d'échapper au châtiment que la Nature inflige aux faibles. La lutte pour la vie, parmi les animaux et parmi les sauvages, implique misère et mort pour les individus inférieurs, misère et mort afin qu'ils ne puissent ni croître ni multiplier. Dans l'Etat civilisé, il est à présent nettement possible de rendre les conditions de la vie supportables pour chaque créature vivante,

pourvu que les inférieurs soient mis hors d'état de croître et de multiplier. Mais cette dernière condition doit être respectée. Au lieu de rivaliser pour échapper à la mort et à la misère, nous pouvons rivaliser pour donner la vie, en accumulant toute sorte de compensations pour ceux qui perdraient dans cette compétition. L'Etat moderne tend à limiter l'héritage, à insister sur la subsistance et l'éducation des enfants, à intervenir de plus en plus, dans l'intérêt de l'avenir, entre le père et l'enfant. Il prend de plus en plus par devers lui la responsabilité du bien-être général de l'enfant, et, par cela même, son droit de décider quels enfants il abritera et protégera devient de plus en plus justifié.

Jusqu'à quel point de telles conditions seront-elles prescrites et réglementées? Jusqu'à quel point peuvent-elles l'être dans une Utopie Moderne?

Mettons tout de suite à part les sornettes du genre de celles qu'on entend en certains lieux, concernant les haras humains (1). L'Etat éleveur était une proposition admissible de la part de Platon, étant donnés les connaissances biologiques de son temps et le caractère purement expérimental de sa métaphysique, mais la même proposition devient absurde après Darwin. Cependant elle nous est offerte comme la plus brillante des découvertes modernes, par une certaine école d'écrivains sociologues qui semblent totalement incapables de saisir la modification qu'a subie, dans les dernières cinquante années, le sens des mots « espèce » et

(1) Voir *Mankind in the Making*, chap. II.

« individu ». Ces gens ne paraissent pas soupçonner que les bornes qui enfermaient les espèces ont disparu et que maintenant l'individualité porte avec soi le caractère de l'Unique! Pour eux les individus sont encore les images défectueuses d'un idéal platonique de l'espèce, et le but de l'éducation ne tend pas à autre chose qu'à les rapprocher de cette perfection. L'individualité n'est vraiment, pour eux, qu'une différence négligeable et c'est en vain que tout le flot des théories biologiques modernes a passé sur eux.

Mais, pour le penseur moderne, l'individualité est le fait significatif de la vie, et il juge absurde l'idée que l'Etat, qu'intéresse nécessairement le particulier et le général, fera un choix d'individus dans le but de les apparier et d'améliorer la race. Autant vaudrait fixer une grue au milieu de la plaine afin de surélever les collines environnantes. Dans l'initiative de l'individu supérieur à la moyenne, réside la réalité de l'avenir que l'Etat, représentant la moyenne, peut favoriser par avance, mais non contrôler. Et le pivot naturel de la vie émotive, la volonté capitale, l'expression suprême et significative de l'individualité, doit consister dans le choix du partenaire destiné à la procréation.

Mais l'accouplement obligatoire est une chose, et le maintien de conditions limitatrices générales en est une autre, qui entre avec raison dans le domaine d'activité de l'Etat. L'Etat est parfaitement justifié en disant : Avant que vous ajoutiez des enfants à la communauté, pour que la communauté les éduque et les entretienne en partie, il faut que vous ayez dépassé

un minimum de capacité personnelle, et que vous en fournissiez la preuve en occupant dans le monde une position solvable et indépendante; il faut que vous ayez un certain âge, un minimum de développement physique, et que vous soyez exempt de toute maladie transmissible. Il faut aussi que vous ne soyez pas criminel, ou tout au moins que vous ayez expié votre crime. Si, à défaut de ces simples aptitudes et conditions, vous conspirez avec une autre personne pour ajouter à la population de l'Etat, nous prendrons à notre charge, par amour de l'humanité, l'innocente victime de vos passions, mais nous ne vous laisserons pas oublier que vous êtes sous le coup d'une dette d'espèce particulièrement urgente envers l'Etat, une dette que vous serez certainement tenu de payer, dussions-nous même employer contre vous la contrainte. C'est une dette qui, en dernier ressort, a votre liberté comme gage, et, de plus, si le fait se reproduit, ou si vous avez procréé la maladie ou l'imbécillité, nous prendrons une garantie absolument effective, pour que ni vous ni votre complice ne puissiez commettre à nouveau la même faute.

Vous allez dire que nous sommes « sans entrailles » et vous plaindrez « la pauvre humanité » !

Mais étudiez alors l'alternative plus séduisante que vous offrent les quartiers misérables et les asiles.

On peut alléguer qu'ainsi nous permettons évidemment aux êtres inférieurs d'avoir un ou deux enfants, ce qui va à l'encontre du but poursuivi; mais, en réalité, c'est autre chose. Une permission convena-

blement mitigée, — aucun homme d'Etat ne l'ignore, — peut produire les effets sociaux d'une prohibition absolue, sans opprimer fâcheusement. Dans un confort et un bien-être favorables, en face d'une réglementation facile et pratique, les gens exerceront toute la prévoyance et la retenue désirables pour échapper aux possibilités de désagréments et de souffrance. Et la vie libre, en Utopie, vaut bien cette contrainte, même pour les gens inférieurs. Une des preuves de l'accroissement du confort, du respect de soi et de l'intelligence parmi le peuple anglais, c'est l'abaissement de la proportion des naissances illégitimes qui, de 2,2 pour mille en 1846-50, tombe à 1,2 pour mille en 1890-1900, et cela sans la moindre loi positivement préventive. Cet excellent résultat est presque certainement la conséquence non pas de quelque grande exaltation de la morale, mais simplement d'une moyenne croissante de bien-être et d'un sentiment plus vif des conséquences et des responsabilités. Si une telle modification a pu être obtenue grâce aux progrès effectués en Angleterre dans les cinquante dernières années, si une retenue discrète a pu être aussi effective, il semble raisonnable de supposer qu'avec les connaissances plus amples et l'atmosphère plus nette et plus franche de notre planète utopienne la naissance d'un enfant chez des parents inférieurs, débiles ou malades, et contrairement aux prescriptions de l'Etat, sera le plus rare des désastres.

L'Utopie connaîtra rarement aussi cet événement tragique entre tous, la mort de l'enfant. Les enfants ne

naissent pas pour mourir en bas âge. Mais, dans notre monde, à l'heure actuelle, à cause des défectuosités de notre science médicale et des méthodes de puériculture, à cause de notre organisation insuffisante, à cause de la pauvreté et de l'insouciance, à cause de la mise au monde de rejetons qui n'auraient jamais dû naître, les enfants meurent dans la proportion de un sur cinq pendant les cinq premières années de leur âge. Peut-être le lecteur a-t-il été témoin d'une de ces tragédies, cruelle entre toutes. C'est de la douleur inutile. Il n'y a aucune raison pour que quatre-vingt-dix enfants sur cent ne parviennent pas à l'âge mûr. On y veillera dans l'Utopie Moderne.

§ 3

Toutes les précédentes Utopies, en se plaçant au point de vue de l'idéal moderne, ont erré, en ces matières, par un surcroît de réglementation. L'intervention de l'Etat dans les mariages et les naissances des citoyens sera, somme toute, beaucoup moindre dans l'Utopie Moderne que dans aucun Etat terrestre. Ici, de même qu'en ce qui concerne la propriété et les entreprises privées, la loi ne réglementera qu'afin d'assurer le plus de liberté et d'initiative.

Jusqu'au début de ce chapitre, nos spéculations et nos hypothèses utopiennes, comme beaucoup d'Actes du Parlement, ont ignoré la différence des sexes. Dans tout ce qui précède, il faut réellement lire *il* comme

signifiant indistinctement *il* ou *elle*. Mais nous pouvons à présent aborder les aspects sexuels de l'idéal moderne d'une société constituée, dans laquelle, pour tout ce qui concerne l'individu, la femme sera aussi libre que l'homme. Cet idéal sera réalisé, s'il doit jamais l'être, dans l'Utopie Moderne, et non seulement pour le bien de la femme, mais pour celui de l'homme.

Les femmes peuvent être fort libres en théorie et aucunement en pratique. Aussi longtemps qu'elles souffriront de leur infériorité économique, de leur incapacité à produire, pour la même somme de travail, autant de valeur que l'homme — et il ne saurait y avoir le moindre doute sur cette infériorité — aussi longtemps leur égalité légale et technique restera une ironie. Presque chaque point — et c'est un fait indéniable — sur lequel la femme diffère de l'homme est pour elle un désavantage économique : l'impossibilité où elle est de fournir une suite continue d'efforts, ses malaises fréquents et périodiques, son initiative plus faible, ses ressources et ses facultés d'invention moins développées, son incapacité relative d'organisation et d'association, et les possibilités de complications sentimentales chaque fois qu'au point de vue matériel elle dépend d'un homme. Aussi longtemps que les femmes seront comparées économiquement aux hommes et aux jeunes garçons, elles leur seront inférieures dans la mesure précisément où elles différeront des hommes. De tout ce qui constitue ces différences, elles ne sauraient trafiquer, sinon d'une unique façon, et c'est en capturant un homme, en parvenant à se faire épou-



ser, en se vendant dans un marché presque irrévocable, et en courant avec cet homme les risques de l'existence, « à la vie, à la mort ».

Mais — et que cette proposition, dans son apparente crudité, ne vous alarme pas — supposez que l'Utopie Moderne égalise les choses, entre les sexes, de la seule manière possible, en décidant que la maternité est un service rendu à l'Etat et un droit légitime à une vie assurée. Puisque l'Etat interdit ou sanctionne la maternité, une femme qui est mère, ou qui va le devenir, possède par ce fait tout autant de titres à un salaire supérieur ou minimum, à l'assistance, au respect, à la liberté, à la dignité, qu'un agent de police, un procureur-général, un roi, un évêque, un professeur d'Université ou toute autre personne émargeant au budget. Supposons qu'à chaque femme qui, dûment mariée, va devenir ou devient mère conformément aux exigences légales l'Etat, attribue une certaine partie des gains de son mari pour l'assurer contre la nécessité des fatigantes besognes et des anxiétés de la misère; supposons qu'à la naissance de l'enfant l'Etat verse à la mère une allocation et continue de lui verser à intervalles réguliers des sommes suffisant à l'entretenir, elle et son enfant, dans une véritable indépendance, — et cela tant que l'enfant se maintiendra à un niveau minimum de santé et de développement physique et mental. Admettons encore que, si l'enfant s'élève sensiblement au-dessus d'un certain minimum d'aptitudes physiques ou intellectuelles, l'Etat verse à la mère une somme proportionnelle-

ment plus grande et fasse en réalité tout le possible pour que la maternité parfaitement efficace soit une profession avantageuse. Et enfin supposons qu'en corrélation avec les dispositions précédentes il interdise d'employer à des travaux industriels les femmes mariées et les mères d'enfants exigeant des soins, à moins qu'elles ne soient en situation de recourir à des remplaçantes capables pour soigner leur progéniture.

Quelles différences s'ensuivrait-il avec les conditions terrestres ?

Une intervention étendue jusque-là abolira au moins deux ou trois calamités saillantes de la vie civilisée. Elle abolira la détresse de la majorité des veuves qui, sur terre, sont accablées et malheureuses exactement dans la proportion où elles ont rempli le devoir principal et distinctif d'une femme, qui sont misérables proportionnellement à l'éducation qu'elles ont reçue et au train de vie plus ou moins luxueux qu'elles ont mené. Elle abolira la souffrance de celles qui ne se marient pas parce qu'elles sont pauvres ou n'osent pas se permettre d'avoir des enfants. L'inquiétude disparaîtra, qui souvent détourne une femme d'un heureux mariage pour la décider à une union mercenaire. En Utopie, une carrière de saine maternité sera, dans les conditions que j'ai ébauchées, la vocation normale et rémunératrice d'une femme. Une femme qui a enfanté, nourri et éduqué, élémentairement tout au moins, huit ou dix filles ou fils solides et intelligents, serait dans une situation extrêmement prospère, complètement à l'abri des risques de fortune

de l'homme qu'elle a épousé. Elle serait nécessairement une femme exceptionnelle et nécessairement aussi elle aurait choisi pour partenaire dans l'existence un homme au-dessus de la moyenne. Mais ni la mort de son mari, ni son inconduite, ni ses infortunes ne la ruineraient.

Ces détails complètent simplement nos propositions initiales, d'après lesquelles une certaine mesure d'éducation est gratuite et obligatoire pour tout enfant. Si vous empêchez les parents de tirer profit de leurs enfants — tout Etat civilisé, jusqu'à cet abrégé d'individualisme suranné que sont les Etats-Unis, est disposé aujourd'hui à admettre la nécessité de cette prohibition — et si vous pourvoyez à l'existence des vieillards, au lieu de les abandonner à la charge de leur famille, dans l'espérance que celle-ci comprendra son devoir, alors les encouragements pratiques à la procréation seront grandement réduits, sauf pour les riches. Le facteur sentimental, en ce cas, amène rarement chaque union au delà de l'enfant unique, ou à deux au maximum ; avec un niveau élévé et croissant de bien-être et de circonspection, il est fort peu probable que la proportion des naissances s'élève jamais beaucoup. Les Utopiens soutiendront que si, en prévision de l'avenir, vous écartez l'enfant d'un travail productif, vous devez alors être prêt à rejeter sur la communauté les frais d'entretien de cet enfant, puisque vous autorisez seulement les gens riches, pieux, généreux ou insouciants à procréer librement.

Bref, l'Utopie proclamera que la saine procréation



et l'éducation des enfants est un service rendu non seulement à un individu particulier, mais à la communauté tout entière, et c'est sur cette conception qu'elle basera toutes les dispositions légales relatives à la maternité.

§ 4

Après ces préliminaires, nous en arrivons à ces questions : d'abord, quelles lois régiront le mariage, et ensuite quelles coutumes et quelles opinions se surajouteront vraisemblablement à ces lois?

La marche de notre raisonnement nous a amenés à cette conclusion, que l'Etat utopien se croira justifié à intervenir entre l'homme et la femme à deux égards : premièrement en raison de la paternité ; secondement en raison des conflits possibles entre les libertés. L'Etat utopien intervient effectivement dans tous les contrats et prescrit les conditions dans lesquelles ils peuvent se conclure. Pour le contrat matrimonial en particulier, il sera d'accord avec presque tous les Etats terrestres en définissant de la façon la plus complète ce à quoi l'homme et la femme peuvent être obligés et ce qu'on ne peut les contraindre à faire. Au point de vue administratif, le mariage est l'union de l'homme et de la femme, union si intime qu'elle implique la probabilité d'une progéniture, et il est d'importance primordiale pour l'Etat, — afin d'assurer d'abord de bonnes naissances et ensuite de

bonnes conditions familiales, — que ces unions ne soient pas des unions libres, ni polygamiques, ni pratiquement universelles parmi la population adulte.

Le mariage prolifique doit être un privilège lucratif. Il ne peut exister que dans certaines circonstances : les parties contractantes doivent être en bonne santé et en bon état, exemptes de tares spécifiques transmissibles, au-dessus d'un âge minimum, suffisamment intelligentes et énergiques, et pourvues d'un minimum d'éducation. L'homme, au moins, doit disposer d'un revenu net dépassant le salaire minimum, après qu'ont été payées toutes les charges extérieures auxquelles il peut être soumis. Il est, certes, raisonnable d'exiger ces conditions, avant que l'Etat ne devienne responsable de la progéniture en perspective. L'âge auquel hommes et femmes peuvent contracter mariage est difficile à déterminer. Mais si nous devons, autant que possible, mettre les femmes sur un pied d'égalité avec les hommes, si nous voulons une population universellement éduquée, et si nous cherchons à réduire à zéro la mortalité infantile, l'âge où il sera permis de se marier doit être en Utopie plus élevé que dans aucun Etat terrestre. La femme devrait avoir au moins vingt et un ans, l'homme vingt-six ou vingt-sept.

On s'imagine les deux jeunes gens obtenant d'abord, en vue du mariage projeté, les licences qui témoigneront que les conditions requises sont satisfaites. Au point de vue théorique de l'Etat utopien, ces licences ont une importance primordiale. Ici,

sans aucun doute, le Registre universel de Paris entrerait en jeu. En toute justice, il ne doit y avoir aucune tromperie entre les deux personnes projetant mariage, et l'Etat y veillera sur certains points essentiels. Elles devront faire part de leur commune intention à un bureau public, dès qu'elles seront en possession de leurs licences personnelles, et l'on fournira à chacune d'elles une copie de la fiche du conjoint proposé ; sur cette fiche seront mentionnés l'âge, les précédents mariages, les maladies légalement importantes, les progénitures, domiciles, fonctions publiques, condamnations, titres de propriété et ainsi de suite. Il serait bon d'organiser, pour chaque futur époux, en l'absence de l'autre, comme une cérémonie où tous ces renseignements pourraient être lus en présence de témoins, lecture suivie d'un exposé, selon les formules prescrites, des droits et devoirs matrimoniaux. Puis, s'écoulerait un intervalle raisonnable, pour permettre plus mûre réflexion et ménager à chacun des fiancés la possibilité de se dédire. Au cas où ils persisteraient dans leur résolution, après ce délai minimum, le fonctionnaire local procéderait à l'enregistrement nécessaire. Ces formalités seraient absolument indépendantes de toute cérémonie religieuse que pourraient désirer les conjoints, car l'Etat moderne ne doit avoir aucun rapport avec les croyances ou les rites religieux.

Voilà donc établies les conditions préliminaires du mariage. Avec les hommes et les femmes qui, de leur plein gré, transgresseraient ces prescriptions et

s'uniraient à leur fantaisie, l'Etat n'aurait aucun rapport, à moins qu'il n'en résultât des rejetons illégitimes. En ce cas, comme nous l'avons déjà indiqué, il serait très juste d'imposer aux parents tous les devoirs et frais d'entretien, d'éducation, etc., qui, dans le cours normal des choses, auraient incombé à l'Etat. Il serait nécessaire d'obliger ces parents à contracter une assurance sur la vie et d'exiger d'eux des garanties effectives contre toute velléité d'échapper à la responsabilité qu'ils ont encourue. A part la protection des mineurs contre la corruption et le mauvais exemple, l'Etat n'exercera aucun contrôle plus étendu sur la moralité. Quand naît un enfant, avec lui naît l'avenir de l'espèce, et l'Etat intervient comme gardien d'intérêts plus importants que ceux de l'individu. Mais dans la vie privée de l'adulte, l'Etat n'a pas à s'immiscer.

Quelle sera la nature du contrat matrimonial utopien ?

En se plaçant au premier des points de vue mentionnés plus haut — celui de la maternité — il est évident qu'une condition indispensable doit être la fidélité de l'épouse. Sa culpabilité démontrée doit immédiatement mettre un terme au mariage et dégager à la fois le mari et l'Etat de toute responsabilité concernant l'entretien de la progéniture illégitime. Ce point, tout au moins, est à l'abri des controverses. Un contrat matrimonial qui n'impliquerait pas cette clause serait un triomphe de la métaphysique sur le sens commun. Il va sans dire que, dans le sys-

tème utopien, c'est à l'Etat que l'inconduite de la femme porte atteinte et qu'un mari qui pardonne de pareilles fautes en assume une part. Donc, une femme qui est répudiée pour ce motif le sera comme ayant nui au bien public, et non pas comme ayant commis une offense personnelle et particulière contre le mari. Tout cela fait partie des implications primordiales du mariage.

Quelles autres conditions comportera le contrat matrimonial en Utopie ?

L'infidélité du mari n'a pas la moindre importance, en ce qui concerne tout au moins le premier objet du mariage : la protection de la communauté contre les naissances inférieures. L'infidélité de l'homme ne porte aucune atteinte à l'Etat, mais elle cause une somme variable de préjudice moral à la femme ; elle peut blesser son orgueil et lui donner de violentes crises de jalousie ; elle peut amener l'homme à la négliger, à la laisser seule, à la rendre malheureuse, et entraîner même pour elle des dommages physiques. Une clause quelconque doit rendre de pareils faits impossibles. L'étendue du préjudice se mesure exactement à la souffrance éprouvée. Si la femme ne s'en soucie pas, personne ne s'en souciera, et si son amour-propre n'en est pas blessé, le monde n'y perd absolument rien ; ainsi, c'est donc à la femme d'établir l'inconduite de son mari, et, si elle le juge à propos, de mettre fin au mariage.

L'inobservation, de l'une ou de l'autre part, des devoirs élémentaires de l'union conjugale, — l'abandon, par exemple, — donne évidemment aux conjoints

le droit de rompre, et, de même, des habitudes dégradantes, l'ivrognerie, l'usage habituel des drogues, etc., toute faute ou écart sérieux, tout acte de violence, sont des motifs de rupture définitive. En outre, l'Etat moderne utopien n'intervient entre les sexes qu'à cause de la génération future, et, s'il imposait des sanctions dans le cas de mariages perpétuellement stériles, il tomberait dans l'intervention purement morale. Il semble donc raisonnable de fixer un terme aux unions sans progéniture, de les laisser expirer au bout de quatre ou cinq années stériles, mais sans restreindre le droit qu'auraient l'homme et la femme de contracter un nouveau mariage.

Telles sont les conditions primordiales assez simples de cette question. Nous en arrivons maintenant aux conséquences plus difficiles. La première est la question des relations économiques des époux, eu égard à ce fait que, même dans l'Utopie, les femmes — du moins jusqu'à ce qu'elles deviennent mères, — seront, en général, plus pauvres que les hommes. La seconde est la question de la durée du mariage. Mais les deux s'enchevêtrent, et il vaudra mieux peut-être en traiter simultanément. De plus, toutes deux se ramifient, de la façon la plus compliquée, dans les considérations de la morale générale de la communauté.

§ 5

Cette question du mariage est la plus complexe et

la plus difficile dans l'ensemble des problèmes utopiens. Mais heureusement il n'est pas de la plus urgente nécessité qu'elle soit entièrement résolue. Le problème urgent et nécessaire, c'est celui des chefs. Avec des chefs bien choisis et des lois matrimoniales provisoires, on peut concevoir une Utopie existant et s'efforçant de se perfectionner. Mais, sans chefs, une Utopie est impossible, même si ses théories matrimoniales sont complètes. Et la difficulté n'est pas simplement celle d'un inextricable problème d'échecs, par exemple, dans lequel tout l'enchevêtrement des considérations se trouve du moins sur un seul plan : c'est une série de problèmes placés à des niveaux différents et contenant d'incommensurables facteurs.



Il est facile de répéter nos propositions initiales, de rappeler que nous sommes sur une autre planète, et qu'il faut faire table rase de toutes les coutumes et traditions terrestres ; mais ce postulat exige un tour de force d'intelligence psychologique. Nous avons tous été formés dans un moule inflexible de suggestion concernant les questions sexuelles ; nous envisageons telle chose avec approbation, telle autre avec horreur, telle autre encore avec mépris, surtout parce qu'on nous l'a toujours présentée sous tel ou tel jour. Plus nous nous croyons émancipés, plus subtils sont nos liens. Démêler dans ces sentiments ce qui est inhérent de ce qui est acquis, quelle entreprise complexe ! Hommes et femmes ont tous probablement une disposition plus ou moins puissante à la jalousie, mais l'objet à propos duquel s'exercera cette jalousie, et ce

que sera exactement leur souffrance, paraît être une part de l'acquis. Hommes et femmes sont probablement tous capables d'émotions idéales et d'appétences dépassant les désirs simplement physiques, mais la forme que ces émotions et ces appétences prennent est presque entièrement une réaction à l'égard des images extérieures. Et vous ne sauriez réellement mettre à nu l'extérieur. Vous ne pouvez obtenir l'individu naturel, dépouillé de tout, jalouxm ais sans que cette jalousie s'exerce sur rien en particulier, imaginatif mais sans images concrètes, orgueilleux sans réserve. Les dispositions émotionnelles ne peuvent pas plus exister sans forme précise qu'un homme sans air. Seul un être très observateur, qui aurait vécu dans tous les coins de la planète Terre, dans toutes sortes de milieuxsociaux,avec toutes les races et avec toutes les langues, et qui serait doué d'une perspicacité extrême, pourrait espérer comprendre les possibilitéset les limitations de la plasticité humaine à ce sujet; lui seul pourrait dire ce qu'un homme ou ce qu'une femme quelconque seraitinduità faire volontiers et par contre ce que ni l'un ni l'autre ne voudrait supporter,pourvu qu'il sache quelle fut leur éducation. Pourtant, les très jeunes gens prétendront vous l'enseigner sans hésitation.Les mœurs des autres races et des autres époques ne paraissent pas péremptoirement convaincantes. Ce que firent nos ancêtres, ou bien les Grecs et les Egyptiens — bien que ce soit la cause physique directe du moderne jeune homme ou de la moderne jeune fille — semblera, pour ces remarquables conséquen-

ces, une simple combinaison d'actes bizarres, comiques ou atroces.

Mais ici surgissent,devant l'investigateur moderne, certains idéaux et desiderata qui tendent au moins à compléter et à développer les bases primordiales, un peu grossières, des lois utopiennes concernant le mariage, telles qu'elles furent ébauchées dans le paragraphe précédent.

Des conditions saines et régulières étant assurées aux naissances, existe-t-il aucune raison valide en faveur de la persistance de l'union matrimoniale utopienne ?

Il y a deux séries de raisonnements qui aboutissent à l'établissement de la durée la plus longue possible du mariage. La première repose sur la nécessité d'un foyer et d'une tutelle individuelle des enfants. Les enfants sont le résultat d'une sélection entre individus, et, en règle générale, ils ne viennent bien qu'en raison des sympathies qui les entourent : aucune méthode d'éducation en masse, sans égard aux caractères, n'a jamais eu une ombre de succès comparable à l'éducation du foyer individualisé. Ni Platon, ni Socrate, qui répudièrent le foyer, ne s'occupèrent jamais d'êtres plus jeunes que l'adolescent. La procréation n'est que le commencement des charges parentales, et, même si la mère ne fait pas la nourrice et l'éducatrice directe de l'enfant, même quand elle délègue ses devoirs, sa surveillance est, d'ordinaire, essentielle au bien-être de l'enfant. De plus, quoi que l'Etat utopien subventionne la mère, et la mère seulement, pour

l'alimentation et l'éducation de ses enfants légitimes, il sera indubitablement avantageux de favoriser la disposition naturelle qu'aura le père à associer le bien de l'enfant à son égoïsme individuel, et à consacrer une partie de ses énergies et de ses gains à supplémenter la subvention de l'Etat. C'est une négligence absurde d'une économie naturelle de laisser inculte la « philoprogénitivité » de l'un et de l'autre sexes. Le danger d'un conflit de droits et du gaspillage des émotions devient très grave si les parents passent par une série de mariages et ne conservent pas d'étroites relations. La famille perdra son homogénéité, et ses membres auront, vis-à-vis de la mère, des rapports émotionnels variés et peut-être incompatibles. La balance des avantages sociaux penche certainement en faveur d'unions beaucoup plus permanentes, d'un arrangement qui, — avec de nombreuses stipulations concernant un divorce formel et sans opprobre en cas d'incompatibilité, — lierait l'homme et la femme ou du moins fortifierait un idéal qui tendrait à les lier pendant le terme entier de l'activité maternelle, c'est-à-dire jusqu'à ce que le dernier né de leurs enfants n'ait plus besoin des soins de sa mère.

Le second système de considérations provient de la position artificielle de la femme. C'est une série moins concluante que la première, mais elle ouvre un grand nombre de perspectives secondaires intéressantes.

Il se dit une quantité de sottises à propos de l'égalité ou de l'infériorité naturelle de la femme par rap-

port à l'homme. Mais les qualités de même sorte peuvent seules se mesurer par degrés et se classer par séries ascendantes et descendantes. Or, les facultés essentiellement féminines sont qualitativement différentes des facultés masculines, et certes ne sauraient être comparées avec elles. Le rapprochement se fait dans la région de l'idéal et des conventions. Un Etat est parfaitement libre de déterminer que les relations entre hommes et femmes se feront sur un pied d'égalité conventionnelle, ou bien que l'homme ou que la femme sera traité comme individu prédominant. En critiquant Platon à ce sujet, en insistant sur l'infériorité naturelle des esclaves et des femmes, Aristote confond, selon son habitude, les qualités inhérentes et les qualités imposées. L'esprit des peuples européens, de presque tous les peuples actuellement dans la période ascendante, tend à une convention d'égalité. L'esprit du monde mahométan tend à faire prédominer cette convention que l'homme seul est un citoyen et que la femme n'est que sa propriété. Indubitablement la dernière de ces fictions, toutes deux commodes, est la plus primitive. Il est tout à fait oiseux de discuter ces idéaux, comme s'il existait une conclusion démontrable; l'adoption de l'un ou de l'autre est un acte arbitraire, et nous suivrons simplement notre époque si nous témoignons d'un certain penchant pour le premier.

Si l'on examine de près les divers développements pratiques de ces idées, on constate que leur fausseté inhérente se résout d'une façon très naturelle dès

qu'on est en contact avec la réalité. Ceux qui préconisent l'égalité travaillent effectivement pour l'assimilation, pour un traitement similaire des sexes. D'après Platon, les femmes des classes gouvernantes, par exemple, devaient s'exercer à la gymnastique, telles des hommes, porter les armes et aller à la guerre, bref, s'adonner à la plupart des occupations masculines de leur classe sociale. Elles devaient recevoir la même éducation que les hommes et leur être assimilées dans chaque cas douteux. D'autre part, l'attitude aristotélienne préconise la spécialisation. Les hommes doivent gouverner, combattre et peiner; les femmes doivent se consacrer à la maternité et rester dans un état d'infériorité naturelle. La marche des forces évolutionnelles au long des siècles du développement humain s'est dirigée, somme toute, dans ce sens, et a tourné vers la différenciation (1). Une femme adulte de race blanche diffère beaucoup plus d'un homme blanc qu'une négresse ou qu'une pygmée ne diffère de son mâle. L'éducation, les dispositions mentales de la femme blanche ou de la femme asiatique reposent tout entières sur le sexe. Sa modestie, son décorum ne consiste pas à ignorer son sexe, mais à l'affiner et à l'accentuer : son costume souligne ostensiblement les éléments distinctifs de ses formes. La femme blanche, chez les nations matériellement prospères, est bien plus une spécialiste sexuelle que sa sœur chez les peuples pauvres et austères, et dans

(1) V. *Man and Woman*, par Havelock Ellis.

les classes aisées bien plus que chez les paysannes. La mondaine d'aujourd'hui, qui donne le ton aux mœurs occidentales, est un stimulant plutôt qu'une compagne pour l'homme, trop souvent un stimulant malsain, qui le détourne de la sagesse vers les apparences, de la beauté vers les plaisirs, de la forme vers la couleur, de l'effort persistant vers des triomphes brefs et bruyants. Equipée, — ce qu'elle appelle « se mettre en toilette », — parfumée, ornée, exhibée, elle réussit à produire, par artifice, une différenciation sexuelle plus profonde que celles qui existent chez aucun autre animal vertébré. Elle surpasse les outrances du paon éclipsant sa femelle, et il faut scruter les secrets domestiques des insectes et des crustacés pour lui trouver un parallèle vivant. C'est toujours un problème ardu — et cependant d'une extrême importance, — de déterminer jusqu'à quel point les larges et croissantes différences entre les sexes humains sont inhérentes et inévitables, et jusqu'à quel point elles sont un accident du développement social, accident qui pourrait être converti et réduit sous un autre régime social. Allons-nous reconnaître et accentuer cette différence, disposer notre organisation utopienne pour qu'elle s'en fasse un jeu? Allons-nous avoir deux classes primordiales d'êtres humains, s'harmonisant et agissant l'une sur l'autre, mais vivant deux existences dissemblables? Ou bien allons-nous amoindrir cette différence de toutes les façons possibles?

La première alternative nous amène à une organisation romantique dans laquelle les hommes vivraient,

lutteraient et mourraient pour de belles créatures merveilleuses et exagérées, ou bien elle aboutit au harem : une phase succéderait à l'autre. Les femmes seraient des énigmes, des mystères, des dignitaires maternelles, dont on s'approcherait dans un état de surexcitation émotionnelle,et qu'on renfermerait pieusement dès qu'un ouvrage sérieux serait en train. D'abord tout à fait négligeable, une jeune adolescente deviendrait mystiquement désirable, et quant aux garçons on les enlèverait aussitôt que possible à l'influence éducatrice de leur mère. Chaque fois qu'hommes et femmes se rencontreraient, les hommes seraient les uns vis-à-vis des autres dans un état de rivalité enflammée, et les femmes de même : le commerce des idées serait alors en suspens.

Dans la seconde alternative, les rapports entre les sexes seraient subordonnés à l'amitié et à la camaraderie. Garçons et filles seraient co-éduqués — en grande partie sous une direction maternelle, — et les femmes, dépouillées des ornements barbares qui les distinguent, — plumes, colliers, dentelles et fanfreluches qui accentuent leur désir tapageur d'accaparer pour elles-mêmes l'attention, — se mêleraient, selon leurs facultés, aux conseils et au développement intellectuel des hommes. Dans ce cas, elles seraient propres à éduquer les garçons jusqu'à l'adolescence même.

Il est évident que des lois matrimoniales impliquant un choix entre ces deux séries d'idées seraient fort différentes suivant l'alternative adoptée. Dans le premier cas, un homme aurait pour but d'augmenter

ses gains pour subvenir de façon convenable aux besoins de celle dont les faveurs font ses délices. Il lui dirait de beaux mensonges sur le merveilleux effet moral qu'elle produit sur lui, et il mettrait sa diligence à la tenir à l'écart de toute responsabilité et de toute science. Et puisque le premier épanouissement de la jeunesse d'une femme fait une impression indéniablement plus profonde sur l'imagination masculine, la femme aurait, pour le reste de sa vie, un droit certain sur les énergies de l'homme. Dans le second cas, l'homme n'entretiendrait pas plus sa femme que sa femme ne l'entretiendrait. Ils seraient deux amis, différents de genre, sans doute, mais dont les différences s'équilibrent, et qui se sont unis matrimonialement. Notre mariage utopien, jusqu'au point où nous l'avons discuté, reste indéterminé entre ces deux alternatives.

Nous avons établi, comme principe général, que la morale privée d'un citoyen adulte ne regarde en rien l'Etat. Mais il en résulte la nécessité de négliger certains types de marchés. Un Etat sainement combiné refusera de sanctionner des marchés qui n'auront pas pour objet des échanges plausiblement loyaux, et, si la morale privée doit vraiment rester hors du domaine de l'Etat, de même les affections et les attachements ne doivent à coup sûr pas être considérés comme des denrées négociables. Par conséquent l'Etat ignorera absolument la distribution de ces faveurs, si ce n'est dans le cas où interviendraient des enfants, ou tout au moins la possibilité d'une progéniture, et il refusera de reconnaître les dettes ou transferts

de propriété qui seront basés sur de telles considérations. Il ne sera donc que très juste de prohiber, dans le contrat matrimonial, l'inscription d'engagements financiers entre époux, de pensions et de douaires, excepté dans le cas où ces libéralités auraient le caractère de provision accessoire pour les enfants à venir (1). Jusqu'ici l'Etat utopien penche du côté de ceux qui plaident pour l'indépendance de la femme et pour son égalité conventionnelle avec les hommes.

Mais l'Etat Mondial d'Utopie n'ira pas jusqu'à donner une définition plus particulière des relations maritales. La vaste quantité des relations qui demeurent possibles, au dedans et au dehors du mariage codifié, sont entièrement pour l'individu une affaire de choix et d'imagination. Qu'un homme, dans le privé, traite sa femme comme une déesse qu'il faut propitier, comme un « mystère » qu'il faut adorer, comme une auxiliaire agréable, comme une amie particulièrement intime, ou comme la robuste mère de ses enfants, c'est là entièrement une affaire à régler entre eux. S'il l'entretient dans une oisiveté orientale ou dans une active coopération, s'il la laisse vivre une vie indépendante, c'est à eux seuls qu'il incombe d'en décider. Toutes les intimités et amitiés possibles en dehors du mariage restent de même en dehors de l'organisation de l'Etat moderne. L'enseignement

(1) Des dons non qualifiés, pour raison d'amour, faits par les gens solvables, seront certes possibles et permis, de même que les services non salariés et autres, pourvu que soit maintenu le niveau de l'existence et que le revenu commun du couple ne descende pas au-dessous de deux fois le salaire minimum.

religieux et la littérature peuvent affecter ces dispositions; des coutumes peuvent naître, certaines formes d'alliances peuvent impliquer l'isolement social : la justice de l'Etat reste aveugle devant ces choses. On peut arguer que, suivant la lumineuse analyse d'Atkinson (1), le contrôle de l'amour est l'origine de la communauté humaine. Néanmoins, en Utopie, l'amour n'a rien à faire avec l'Etat, hors du domaine de la protection des enfants (2). Les transformations organiques sont un des faits dirigeants de la vie; le sac qui, chez nos ancêtres les plus lointains, fut une vessie natatoire, est maintenant chez nous un poumon, et l'Etat, qui jadis ne fut peut-être que la volonté jalouse et tyrannique du mâle le plus vigoureux du troupeau, sera l'instrument de la justice et de l'égalité. A présent, l'Etat n'intervient que dans les cas où l'harmonie ne règne plus entre les individus — individus qui existent ou qui existeront bientôt.

(1) Voir Lang et Atkinson : *Social Origins and Primal Law*.

(2) On ne saurait trop clairement dire que, le contrôle de la moralité restant en dehors de la loi, l'Etat doit cependant veiller à assurer un décorum général, la suppression systématique des exemples puissants et agissants, des incitations et des tentations dirigées contre la jeunesse inexpérimentée, et, dans cette mesure, l'Etat exercera certainement un contrôle sur la morale. Mais ce ne sera là qu'une partie d'un corps de lois plus étendu ayant pour but la sauvegarde des jeunes esprits. Par exemple, les annonces menteuses et autres tromperies, quand elles viseront l'adolescence, se heurteront à des dispositions légales spécialement sévères, outre le châtiment qu'encourra leur malhonnêteté générale.

§ 6

Il est bon de répéter que, dans notre raisonnement, l'institution du mariage utopien conserve de vastes possibilités de variations. Nous avons essayé de tirer les conséquences effectives d'un idéal d'égalité virtuelle, d'une égalité d'esprit entre l'homme et la femme et, ce faisant, nous avons passé la mesure des opinions acceptées par la grande majorité. Le premier penseur qui en fit autant fut probablement Platon. Pour étayer cette innovation contraire aux sentiments humains naturels, il se servit d'arguments assez ténus, une simple analogie illustrant l'esprit de ses propositions. C'est son instinct créateur qui le déterminait. Dans le ciel des spéculations de ce genre, Platon jette un éclat de première grandeur, et, par égard pour ce que nous lui devons, il est assez raisonnable d'éprouver quelque hésitation avant de rejeter, comme mauvais et prohibé, un type de mariage dont il fit presque le trait central dans l'organisation de son Etat idéal, du moins pour les classes dirigeantes. Il était convaincu que l'étroite famille monogame est apte à devenir illibérale et anti-sociale, à détourner du service de la communauté, dans son ensemble, l'imagination et les forces du citoyen, et l'Eglise romaine a, sur ce point, endossé et sanctionné cette opinion en interdisant les relations matrimoniales à ses prêtres et à tous ses serviteurs

importants. Pour remplacer les émotions du foyer, réchauffantes et tendres, mais réduites et mesquines, Platon imagina un poétique dévouement à l'idée publique, un dévouement qu'était incapable de concevoir l'esprit d'Aristote, ainsi que le prouvent ses critiques. Mais, tandis que l'Eglise fit du célibat (1) et de la participation à un corps organisé l'alternative des liens familiaux, Platon se montra plus d'accord avec les idées modernes en percevant le désavantage qui résulterait de tout obstacle apporté à la naissance et au développement des caractères nobles. Il chercha le moyen, par conséquent, d'assurer la procréation sans l'étroite concentration des sympathies sur un foyer ; et il trouva ce moyen dans le mariage multiple, par lequel chaque membre de la classe gouvernante était considéré comme marié à tous les autres. Mais il n'explique que d'une façon hésitante et obscure le fonctionnement détaillé de ce système. Les idées qu'il émet à ce sujet ont l'inconséquence expérimentale d'un homme qui cherche et tâtonne. Il laissa bien des questions sans réponse, et il serait injuste d'adopter à son égard la méthode chicanière d'Aristote et de discuter ses hypothèses comme un projet définitivement complété et arrêté. Platon voulait assurément que chaque membre de sa classe gouvernante fût si bien « changé en naissant » que toute recherche de paternité devînt impossible. Les mères ne devaient pas connaître leurs enfants, ni les enfants leurs parents ; mais rien n'empêche de suppo-

(1) L'ardente imagination du fantasque moine calabrais Campanella, enflammée par Platon, prit la contre-partie de cette opinion de l'Eglise.

ser qu'il laissait la latitude aux gens de choisir, dans la grande famille, des compagnons ou des compagnes, suivant leurs sympathies, et de s'attacher l'un à l'autre. L'affirmation d'Aristote que la République platonicienne ne laissait aucune place à la vertu de continence est d'une extrême puérilité.

Aristote obscurcit peut-être accidentellement l'intention de Platon en parlant de son institution du mariage comme d'une communauté d'épouses. Il ne sut pas, ou ne voulut pas renoncer à mêler sa propre conception de la supériorité naturelle de l'homme à l'idée platonicienne de propriété à l'égard de la femme et des enfants. Mais comme Platon voulait les femmes conventionnellement égales aux hommes, le jugement d'Aristote le calomnie de singulière façon : il serait plus exact de parler en l'occurrence d'une communauté de maris et de femmes. Aristote condamne Platon aussi rondement que le condamnerait aujourd'hui une assemblée de commis-voyageurs, et dans un esprit identique. Il affirme, plutôt qu'il ne le prouve, que de tels groupements sont contraires à la nature de l'homme. Il lui fallait les femmes, de même que les esclaves, en toute propriété, sans qu'il prît la peine de se demander pourquoi ; imaginer un autre arrangement contrariait à l'extrême sa conception des convenances. Il est sans doute vrai que l'instinct naturel de l'un et de l'autre sexe exclut aux moments d'intimité tout co-participant, mais c'est probablement Aristote qui donna à l'idée de Platon une interprétation offensante. Personne ne se soumettrait

librement à un état de choses semblable à celui que créerait le mariage multiple poussé jusqu'à l'obscène, selon l'interprétation aristotélienne ; mais c'est une raison de plus pour que l'Utopie Moderne ne repousse pas un mariage groupé, entre plusieurs personnes y consentant librement. Il n'y a aucun bon sens à prohiber des institutions dont nulle personne saine d'esprit ne songera jamais à abuser. On prétend, — encore qu'il soit difficile de s'assurer de l'exactitude des faits, — qu'un mariage groupé, de plus de deux cents personnes, fut organisé avec succès par John Humphrey Noyes, à Oneida Creek (1). Mais il est à peu près certain qu'il n'y avait là aucune « promiscuité », et que les membres du groupe s'unissaient entre eux pour des périodes variables, souvent pour la vie. Les documents sont suffisamment clairs sur ce point. La communauté d'Oneida constituait en fait une ligue de deux cents personnes résolues à considérer leurs enfants comme communs. Le choix ni la préférence n'étaient abolis dans la communauté, bien qu'en certains cas on n'en tînt nul compte — tout comme le font bien des parents dans les conditions présentes. Il semble qu'il y eut là une tentative prématurée de *stirpiculture*, — ce que M. Francis Galton appelle maintenant *eugenics* ou *eugénésie*, — avec, dans l'appariement des membres aussi, une limitation de la procréation. Outre ces

(1) Voir : *History of American Socialisms*, par John H. Noyes, et les autres écrits de cet auteur. L'exposé des faits concernant cette expérience américaine et d'autres tentatives du même genre est donné, avec de plus récentes matières, dans *The History of Socialism in the United States*, par Morris Hillquirt.



points, les secrets particuliers de l'association ne paraissent pas très profonds : l'atmosphère y était fort banale et la communauté se composait de gens très ordinaires. Il est hors de doute que cette tentative fit des progrès inouïs du vivant de son fondateur, mais elle se désagrégea, avec la génération nouvelle, sous les assauts des discussions théologiques, quand elle eut perdu son intelligence dirigeante. L'esprit anglo-saxon est trop individualiste pour le communisme, a dit l'un des enfants les plus remarquables de l'association. Il est possible d'envisager le succès temporaire de cette famille complexe comme un étrange accident, comme le merveilleux exploit accompli par un homme qui était vraiment exceptionnel. Sa désagrégation finale en des couples franchement monogames (la communauté est restée une association commerciale très prospère) peut passer pour une vérification expérimentale de la psychologie, ou du bon sens psychologique d'Aristote ; selon toute probabilité, elle fut la reconnaissance publique de conditions déjà établies et constatées en pratique.

Par respect pour Platon, nous ne saurions ignorer complètement, dans nos théories utopiennes, la possibilité du mariage multiple ; mais, tout en laissant la porte ouverte à cette possibilité, nous sommes obligés de la tenir pour un fait probablement si rare, qu'il ne se présentera pas à notre observation au cours de nos excursions utopiennes. Dans un sens, pourtant, dans ce sens que l'Etat garantit les soins et l'entretien des enfants nés en conformité avec les lois,

notre Utopie tout entière peut être regardée comme un vaste mariage groupé (1).

Il ne faut pas oublier qu'une Utopie Moderne doit différer des Utopies des âges précédents par ce fait qu'elle est mondiale ; elle ne sera donc pas le développement d'une race spéciale ou d'un certain type de culture, comme Platon développa le croisement athénien-spartiate, et Thomas More l'Angleterre des Tudors. Au point de vue politique et social, tout autant que linguistique, nous devons supposer qu'elle est une synthèse; politiquement, une synthèse de formes de gouvernement jadis fort différentes ; socialement et moralement, la synthèse d'une grande variété de traditions domestiques et d'habitudes éthiques. Dans l'Utopie Moderne ont dû entrer les origines et les tendances mentales qui ont donné à notre planète la polygamie des Zoulous et des Mormons, la polyandrie du Thibet, les latitudes d'expérimentation autorisées aux Etats-Unis, et le mariage sans divorce d'Auguste Comte. La tendance de tous les processus synthétiques, en matière de lois et de coutumes, est de réduire et simplifier le canon obligatoire, d'admettre des alternatives et des libertés ; ce qui fut jadis des lois devient des traditions de sentiment et de style, et nulle part ceci ne sera plus apparent que dans les questions affectant les relations des sexes.



(1) La Thélème de Rabelais, avec son principe de *Fay ce que vouldras*, dans les limites de l'ordre, veut probablement suggérer l'idée du mariage complexe à la Platon, avec notre interprétation.

CHAPITRE VII

QUELQUES IMPRESSIONS D'UTOPIE

L'hôtellerie-pension. — L'habitation. — Le centre urbain. — Associations agricoles. — Suppression des édifices inesthétiques. — La manufacture de jouets. — Ouvriers et ouvrières d'Utopie. — Le costume. — Les animaux domestiques. — Les maladies contagieuses. — Les aspects de la beauté. — Seconde visite au bureau central. — Le voyage de Lucerne à Londres. — Un train utopien. — L'artiste et l'ingénieur. — Une métropole utopienne. — L'université.

§ I

Nous sommes à présent en meilleure posture pour décrire les habitations et les rues des villes utopiennes environnant le lac de Lucerne, et pour regarder d'un peu plus près les gens qui passent. Figurez-vous donc que nous voilà, à notre grande surprise, installés en Utopie, nous livrant, pour un salaire minime, à la sculpture sur bois, en attendant que les autorités du Registre Central de Paris puissent résoudre l'embarrassant problème que nous leur avons posé. Nous demeurons dans une auberge ouvrant sur le lac, et nous nous acquittons de nos cinq heures de travail quoti-

dien, avec l'impression bizarre que nous sommes nés Utopiens. Le reste de notre temps nous appartient.

La maison que nous habitons est une de ces hôtelleries-pensions dotées d'un tarif minimum, et en partie réglementées et dirigées, à défaut d'entreprise privée, par l'Etat mondial, d'un bout à l'autre de la planète. Il existe quelques établissements du même genre à Lucerne. Le nôtre possède plusieurs centaines de petites chambres à fonctionnement et à nettoyage automatiques, installées et meublées à la façon de celles que nous avons occupées à l'auberge similaire, mais beaucoup plus petite, de Hospenthal, et différant quelque peu seulement dans la décoration. La même cabine d'habillement et de bains s'y retrouve, et la succincte simplicité de l'ameublement a les mêmes proportions gracieuses. Mais cette auberge-ci est quadrangulaire, à la façon d'un collège d'Oxford : environ quarante pieds de haut avec cinq étages de chambres au-dessus des appartements du rez-de-chaussée. Les fenêtres s'ouvrent soit à l'intérieur soit à l'extérieur du quadrilatère ; les portes donnent sur des passages artificiellement éclairés, avec des escaliers par endroits. Ces passages sont couverts d'une sorte de tapis de liège, mais tout le reste est nu. Le rez-de-chaussée est occupé par l'équivalent d'un club londonien : cuisines et offices, réfectoires, salles de lecture, salles de réunion, fumoirs, bibliothèque et salon de coiffure. Une colonnade garnie de sièges donne sur la cour intérieure, au milieu de laquelle s'étend une pelouse, avec, au centre, une figure de bronze, un enfant endormi, au-dessus d'un

bassin à fontaines dans lequel croissent des nénuphars. L'édifice a été élevé d'après les plans d'un architecte heureusement exempt des traditions gênantes du temple grec et des palais romains et italiens. Les matériaux employés sont une sorte de pierre artificielle ayant la surface mate et presque la teinte de l'ivoire jauni. La couleur est un peu irrégulière, et des semblants de poutres et de piliers divisent ces façades de nuance tendre par des lignes et des moulures gris-vert qui s'accordent au ton des gouttières et des tuyaux descendant du toit rouge-clair. En un point seulement apparaît un effort d'effet artistique, et c'est dans la grande arche du passage situé en face de ma fenêtre. Deux ou trois vigoureux rosiers couverts d'abondantes roses jaunes grimpent le long de la façade, et, quand je mets le nez à ma fenêtre, à l'aube, — car l'ordinaire journée de travail, en Utopie, commence une heure après le lever du soleil, — j'aperçois, au delà de ce premier plan, le mont Pilate qui se dresse tout rose dans le ciel matinal.

Ce type de bâtiment quadrangulaire est l'élément prédominant dans la Lucerne utopienne, et l'on peut aller d'un bout à l'autre de la ville, au long de galeries et de colonnades couvertes, sans avoir à sortir par les rues. Sous les colonnades s'abritent de petites boutiques, mais les grands magasins sont en général logés dans des bâtiments adaptés spécialement à leurs besoins. La majorité des édifices, des habitations, sont beaucoup plus beaux et beaucoup plus vastes que notre modeste auberge; et, malgré cela, par

les aperçus que nous pouvons avoir de leur arrangement, nous constatons que le système d'épargne de travail fonctionne à tous les degrés de ce monde sans domestiques, et ce que nous considérons, dans l'Angleterre terrestre, comme une maison particulière est presque inconnu ici.

L'autonomie de la maisonnée a été réduite bien audessous des conditions terrestres par les hôtels et les clubs et par toute sorte de procédés coopératifs. Les gens qui ne vivent pas dans les hôtels semblent habituellement vivre dans les clubs. Le citoyen utopien qui se trouve dans une situation prospère appartient généralement à un ou deux clubs résidentiels où il rencontre des membres, hommes et femmes, avec lesquels il est en sympathie. Outre les chambres, ces clubs possèdent des appartements plus ou moins compliqués qui peuvent être loués et meublés selon les goûts personnels de l'occupant. Un boudoir agréable, une bibliothèque et un cabinet de travail, un jardin particulier, sont les plus communs des luxes. La nécessité d'assurer, aux plus somptueux de ces appartements, des terrasses, des jardins, des loggias, des vérandahs et autres endroits réservés en plein air, assure à l'architecture utopienne de l'intérêt et de la variété. Parfois de petites cuisines sont ménagées dans ces appartements, mais l'Utopien ordinaire ne rêvera pas plus d'une cuisine spéciale pour ses dîners que d'une laiterie ou d'un moulin particuliers. Ces appartements pourront servir aux travaux personnels ou professionnels, mais le plus souvent tout

travail se fera dans des bureaux situés en plein quartier des affaires. Un jardin commun, un autre réservé aux enfants, une école enfantine, des salles de jeu, sont les traits qu'on retrouve universellement dans les clubs utopiens.

Deux ou trois grandes voies avec leurs tramways, leur piste cyclable et leurs chaussées spéciales pour les transports rapides, convergeront vers le centre urbain, où les Bureaux Publics seront groupés autour des deux ou trois théâtres et des principaux magasins; là aussi se trouvera la tête de ligne des trains rapides pour Paris, l'Angleterre et l'Ecosse, pour les contrées rhénanes et l'Allemagne. Et c'est en s'éloignant de ce centre de la ville, qu'on arrivera à l'assemblage d'habitations et de coins de campagne qui sera la caractéristique commune de toutes les parties habitables du globe.

Par place, s'élèveront sans doute des demeures tout à fait solitaires, éclairées néanmoins et chauffées par des câbles partant de la station centrale de force électrique. Des conduites communes les approvisionneront d'eau, et un réseau téléphonique perfectionné, desservant le monde entier, les mettra en relation directe avec le médecin, les fournisseurs, etc.; peut-être même un tube pneumatique leur apportera du bureau de poste voisin les livres et les paquets peu volumineux. Mais la demeure solitaire, en tant que résidence permanente, deviendra un luxe réservé aux riches, qui raffoleront particulièrement des jardins. La plupart des gens doués d'un penchant pour l'isole-

ment trouveront sans doute toute la solitude dont ils auront besoin en louant pour les vacances un châlet dans les forêts, en de lointaines lagunes, ou très haut dans les montagnes.

L'habitation solitaire sera donc fort rare en Utopie. Les mêmes forces, les mêmes facilités de communication, qui éparpilleront les villes, tendront à former par les campagnes de petites agglomérations agricoles. Les travailleurs des champs emporteront probablement avec eux leur nourriture de la journée, et, pour goûter les commodités d'un dîner meilleur, de la conversation et d'un échange de relations, ils vivront vraisemblablement dans quelque édifice quadrangulaire, semblable à ceux décrits plus haut. Je doute qu'il y ait en Utopie des travailleurs agricoles salariés. J'imagine plutôt que la culture sera entreprise par des associations tenancières, par de petites compagnies démocratiques à responsabilité illimitée, fonctionnant sous la direction d'administrateurs élus, et donnant à l'Etat une partie des produits du sol, au lieu de payer un loyer fixe. Ces compagnies se reconstitueraient annuellement, afin d'éliminer les membres indolents (1). Pour obtenir de ces entreprises de fermage un résultat efficient, on fixerait un minimum au-dessous duquel ne devrait jamais tomber la redevance, et peut-être aussi organiserait-on des inspections. Les lois d'intérêt général s'appliqueraient naturellement à ces associations. Ce type de coopération se présente,

(1) On trouvera dans *Freeland*, l'ouvrage du Dr Hertzka, des plans et projets d'associations coopératives de producteurs.

à mon avis, comme le meilleur arrangement social pour l'agriculture et l'horticulture productives. Mais il y aura avantage probablement à réserver à de vastes compagnies, aux municipalités ou à l'Etat, l'élevage des chevaux et du bétail, la culture pépiniériste, la production des semences, la fourniture et le prêt de l'outillage, et surtout les recherches et les expérimentations agricoles.

Je ne pousserai pas plus loin le développement de cette question et je ne présente ces détails que comme d'occasionnelles impressions. Admettez que, la plupart du temps, nos promenades et nos observations ne nous éloignent pas des quartiers urbains de Lucerne.



Au coin des rues, un bon nombre d'affiches superbement imprimées, ornées de caricatures extraordinairement piquantes, nous révèlent qu'une étrange petite votation a lieu. D'après des principes strictement démocratiques, tout individu âgé de plus de quinze ans, et habitant d'une façon permanente le district de Lucerne, a droit de suffrage, et il s'agit de désigner, dans le cas présent, l'édifice le plus laid de la localité.

Les petites administrations urbaines ou locales d'autrefois ont été depuis longtemps remplacées par de grandes municipalités provinciales, pour tout ce qui concerne les principales questions administratives; mais elles survivent encore pour remplir une foule de curieuses fonctions secondaires, dont la moindre n'est pas cette sorte d'ostracisme esthétique. Tous les



ans, chacune de ces édilités fait abattre un édifice désigné par plébiscite ; le gouvernement verse alors une certaine indemnité au propriétaire et reprend possession du sol que le bâtiment occupait. Tout d'abord cette coutume nous paraît simplement baroque, mais en pratique elle a l'excellent avantage d'être un moyen efficace et peu coûteux de maintenir en activité l'éducation esthétique des architectes, des maçons, des ingénieurs, des personnes riches et de l'ensemble du public. Pourtant, quand nous envisageons son application à notre propre monde, nous nous apercevons que c'est la chose la plus utopique que nous ayons rencontrée jusqu'ici.

§ 2

La manufacture qui nous emploie est très différente de l'ordinaire modèle terrestre. Notre besogne consiste à terminer de petits jouets de bois : ours, bergeries, etc. Ces jouets sont d'abord taillés sommairement à la machine, puis finis à la main, parce que des ouvriers, même malhabiles, s'ils y prennent intérêt — et c'est un travail extrêmement amusant — donnent à ces objets un caractère et un attrait qu'aucune machine ne peut atteindre.

Tous ces tailleurs de bois et nous — rebut de l'Utopie — travaillons ensemble dans un long hangar. Nous restons à l'atelier pendant un espace de temps

donné, mais il faut que, dans cet intervalle, nous terminions un certain nombre de jouets. Derrière nous, sur le mur, sont accrochés les tableaux portant la réglementation convenue entre employeur et employés dans cette industrie; les articles en ont été rédigés par le Conseil Commun des Travailleurs à Gages réunis, pour l'occasion, en conférence avec les employeurs. Ce Conseil Commun est la synthèse des Trades Unions et des Syndicats d'autrefois, et il est devenu un pouvoir constitutionnel; mais tout ouvrier qui a de l'habileté ou de la fantaisie passe lui-même son marché avec notre employeur, à un taux plus ou moins supérieur au taux fixé par le Conseil.

Notre patron est un petit homme calme, avec des yeux bleus et un sourire enjoué. Il est vêtu d'un costume indigo, que nous serons amenés à considérer plus tard comme une sorte d'uniforme volontaire adopté par les artistes Utopiens. A le voir aller et venir par l'atelier, s'arrêtant pour rire de tel jouet ou pour louer tel autre, on pense inévitablement à une académie de peinture. De temps en temps, il sculpte lui-même, fait une esquisse ou se rend aux machines pour indiquer quelque changement dans les formes grossières qu'elles taillent. Nous ne fabriquons pas exclusivement des animaux. Bientôt le patron m'ordonne de spécialiser mes talents sur un petit personnage comique au nez aquilin. Mais quelques-uns des sculpteurs les mieux payés exécutent des caricatures de personnages éminents. C'est sur ces jouets que médite plus volontiers notre patron, et c'est à leur

propos qu'il visite le plus souvent les machines pour améliorer la taille préalable.

Nous sommes au cœur de l'été, et notre atelier est ouvert à chaque extrémité. D'un côté, c'est le flanc abrupt de la montagne par où descend, tantôt franchissant un ravin, tantôt traversant une prairie ou dissimulée par des feuillages, la glissière d'eau qui nous amène les troncs d'arbres abattus dans la forêt pourpre sur les hauteurs. Au-dessus de nous, mais presque caché, se trouve l'atelier où bourdonnent les machines ; et nous apercevons un coin de la grande cuve où, avec un bruyant éclaboussement, arrivent les rondins de sapin. Parfois, apportant une odeur de résine, un mécanicien en costume blanc entre avec une corbeille pleine de petites images dégrossies, et il les déverse sur la table où nous allons les prendre.

(Chaque fois que je pense à l'Utopie, cette fugace odeur de résine me prend à la gorge et, chaque fois que je sens cette odeur, je revois notre hangar, dont l'extrémité s'ouvre sur le lac, je revois le lac aux eaux bleu-vert, où se reflètent les bateaux ; et très loin, très haut, flotte la féerique atmosphère des montagnes de Glaris.)

C'est vers midi que prend fin le second et dernier laps de temps consacré au labeur ; alors, par les lacets des belles rues de la ville, nous rentrons à notre hôtel, près du lac.

Nous poursuivons notre route, éprouvant un curieux contentement, encore que nos salaires ne dépassent guère le minimum. Sans doute, nous ne pouvons nous

empêcher de ressentir un certain malaise concernant la décision finale de cet œil universel qui s'est posé sur nous, et ces ridicules faux numéros que nous avons donnés nous restent toujours sur la conscience; mais cette inquiétude générale, cette détresse latente qui sur terre poursuit l'ouvrier, cette anxiété douloureuse qui si souvent le pousse à risquer stupidement son argent aux courses, qui l'incite à l'ivrognerie, à toute sorte de transgressions violentes ou mesquines, tout cela est inconnu des Utopiens.

§ 3

Bientôt je m'efforce de définir le contraste entre ma position présente et les idées préconçues que je m'étais faites d'une visite en Utopie. Au début, je m'étais figuré que je resterais en dehors de la machinerie générale de l'Etat, dans la loge des visiteurs de marque, pour ainsi dire, et que j'obtiendrais ainsi, de ce monde nouveau, une série de vues détaillées et de perspectives d'ensemble. Mais, malgré les flots incessants de généralisation que je maintiens de mon mieux en mouvement, cette Utopie m'avale, m'absorbe. Je vais de l'atelier à la chambre où je dors et à la salle où je dîne, de la même façon que j'allais et venais par le monde réel où je suis apparu il y a quarante-cinq ans. Autour de moi, je trouve des montagnes et des horizons qui limitent ma vue, des institu-

tions qui s'évanouissent aussi, sans explication, par delà la limite des regards, et une complexité infinie de choses que je ne comprends pas, pour lesquelles, à dire vrai, je n'éprouve pas de curiosité bien aiguë. Des gens très peu représentatifs, des gens tout aussi accidentels que ceux du monde terrestre, entrent en relations personnelles avec nous, et de menus fils d'intérêt privé et immédiat s'entremêlent rapidement et forment un voile grisâtre qui s'épaissit et cache la vue générale. Je perds la curiosité d'ensemble que je manifestais à l'arrivée ; je m'intéresse au grain du bois que je taille, aux oiseaux dans les branches, à de petites choses insignifiantes, et ce n'est que par instants que je reviens à l'état d'esprit qui prend l'Utopie tout entière pour champ d'action.

Nous dépensons notre premier surplus d'argent à réorganiser, sur des principes utopiens, nos garde-robes; nous faisons la connaissance de plusieurs camarades d'atelier et de quelques-uns des convives qui partagent notre table à l'auberge; nous passons insensiblement à des relations cordiales et à des commencements d'amitiés. Le monde utopien paraît décidément m'avaler. A mesure que je me plonge dans les détails, il grossit démesurément pour moi. Les problèmes qui concernent le gouvernement, les idées maîtresses, la race, l'avenir, s'étendent comme l'arche du ciel, immense en vérité, mais fort lointaine, sur ces incidents quotidiens. Ces hommes qui m'entourent sont des hommes du peuple, qui ne s'élèvent guère au-dessus du salaire minimum, accoutumés, comme les

gens du peuple sur la terre, à prendre l'existence comme elle vient. Les questions que je pose les assomment ostensiblement, dépassent leur portée, au même degré que les spéculations utopiques dépassent sur terre le cerveau d'un débardeur, d'un membre du Parlement ou d'un plombier. Les choses même de la vie quotidienne les intéressent d'une façon différente. Aussi n'avancé-je avec mes faits et mes raisonnements que très lentement, et je cherche du regard, dans les agréables groupes des rues, des types qui promettent une conversation sympathique.

Ma sensation d'isolement s'accroît, pendant cet intervalle de loisir, quand je constate le succès social qu'obtient le botaniste. Je le trouve bientôt en conversation avec deux femmes qui prennent place d'habitude à une table voisine de la nôtre. Elles sont vêtues de ces robes flottantes et teintes, faites d'un tissu souple, que portent ordinairement les femmes adultes du commun. Toutes deux sont brunes et ont le teint mat ; elles affectionnent, pour leur vêtement, les couleurs d'ambre et d'écarlate. Leur visage est, à mon avis, quelque peu inintelligent, et je devine, dans leur maintien, une vague coquetterie de femmes mûres, ce qui ne me plaît guère. Pourtant, sur terre, nous les considérerions comme des femmes d'un raffinement exceptionnel. Mais évidemment le botaniste voit l'occasion de placer les sentiments que mon inattention a laissés se flétrir ; il entreprend avec elles ce petit commerce de paroles, de civilités échangées, de vagues questions et de comparaisons, qui amène les rappro-

chements et les confidences,— les confidences superficielles qui lui suffisent.

Et me voilà rejeté dans mes observations particulières.

La population utopienne donne une impression générale de vigueur. Tous les individus qu'on rencontre ne semblent pas seulement en bonne santé, mais « entraînés ». Il est rare de voir des gens chauves, gros, gris ou voûtés. Ceux qui sur terre seraient obèses, courbés ou rabougris par l'âge, sont ici en parfait état, et, par conséquent, l'effet que produit une foule est plus vivant et plus fortifiant. Les vêtements sont variés et gracieux ; ceux des femmes rappellent le quinzième siècle italien ; c'est une abondance d'étoffes souples et de belles nuances, et les habits même des plus pauvres leur vont admirablement. Leurs chevelures sont coiffées très simplement mais avec soin, avec art, et, excepté par les journées de grand soleil, les femmes ne portent ni chapeaux ni bonnets. Les différences de costume d'une classe à l'autre sont peu marquées. Toutes les Utopiennes sont gracieuses et se comportent avec une tranquille dignité ; au milieu d'elles, un groupe d'Européennes mondaines, avec leurs dentelles et leurs plumes, leurs coiffures et leurs ornements de métal, leurs accumulations disparates de fanfreluches, auraient l'air de barbares, de sauvagesses affublées des dépouilles d'un musée mis au pillage. Les garçons et les filles sont habillés sensiblement de même : des souliers de cuir bruni, des espèces de chausses ajustées, de caleçons

allant des orteils à la taille, et enfin un pourpoint moulant le torse, ou une tunique serrée par une ceinture. Beaucoup de femmes sveltes revêtent un costume du même genre. Et nous les voyons très souvent ainsi vêtues dans une ville, comme Lucerne, au retour d'expéditions dans la montagne. Les femmes âgées portent très fréquemment de longues robes; les hommes, en grande majorité, adoptent, à part quelques variations, un vêtement semblable à celui des enfants. Il existe certainement, pour les temps de pluie, des manteaux à capuchons et des parapluies, des bottes pour la boue et la neige, des houppelandes, des pardessus, des pelisses pour l'hiver; sans doute les couleurs sont employées beaucoup plus librement que dans l'Europe terrestre de notre époque; mais le costume des femmes du moins est plus sobre, plus pratique, et, d'accord avec notre argumentation du chapitre précédent, il se différencie moins de celui des hommes.

Ce ne sont là, naturellement, que des généralisations; ce ne sont que des faits sociaux découlant des hypothèses que nous lisons dans le langage du costume. Il existe en Utopie une infinie variété de vêtements, et aucun uniforme obligatoire. Les sosies de ceux qui, sur terre, sont recherchés dans leur vêtement, le sont de même ici, et les gens qui n'ont sur terre aucun goût naturel ont leurs équivalents inartistiques. Tout le monde n'est pas identiquement modeste de ton, ni harmonieux, ni beau. Parfois, dans la rue, en me rendant à l'atelier, je me retourne pour jeter

un coup d'œil sur quelque robe parsemée de broderies d'or, sur des manches à crevés, sur quelque coupe excentrique, sur quelque effet criard, ou sur un costume malpropre. Mais ce ne sont là que des taches passagères dans un flot général de grâce harmonieuse. Rarement le vêtement présente cet aspect de conflit désordonné, de prétention tempérée par la crainte du ridicule, aspect qu'il a encore dans les civilisations grossièrement compétitives de la terre.

Pendant ce séjour à Lucerne, je conserve mon attitude de chercheur. J'étudie, je scrute les visages. Je suis, pour ainsi dire, en quête de quelqu'un. Je vois des faces lourdes, des faces mornes, des faces antipathiques, des faces impassibles, mais il en est aussi qui appellent immédiatement la sympathie. Des hommes passent auprès de moi qui m'attirent, et je pense : « Ah ! si je pouvais te parler ! » Je remarque que ceux-là portent pour la plupart le même vêtement que l'homme qui entra en conversation avec nous à Wasen : et je me dis que ce doit être là une sorte d'uniforme...

Puis, je remarque des jeunes filles au visage grave, des jeunes filles atteignant cet âge où elles semblent un bouton de fleur, où leur maintien devient si illusoirement sage, et la décevante tentation de ma jeunesse reparaît : « Ah ! si nous pouvions causer ! » Des femmes cheminent d'un pas léger, des femmes au visage ouvert et provoquant, mais celles-là ne m'attirent pas ; et voici de belles femmes ayant cet air de préoccupation claustrale qui interdit de songer à au-

cune approche. Elles sont propriété privée, et inscrutables, et je sais que je ne puis m'insinuer dans leur pensée...

Aussi souvent que possible, je vais m'asseoir sur un banc, au bout de l'antique Kappelbrücke, et je regarde passer les gens.

Pendant tous ces jours-là, j'éprouve une sorte de désenchantement. J'en arrive à voir cette période de plus en plus distinctement comme une pause, comme un intermède d'attente, et la perspective de ma rencontre avec mon « double », avec mon sosie utopien, cette rencontre qui tout d'abord m'eut l'air d'une espièglerie, d'un inoffensif échange de saillies, commence à prendre une tournure plus sérieuse. Cette idée s'impose à mon esprit, qu'après tout c'est là ce que je cherche, cet exemplaire utopien de moi-même. J'avais eu d'abord la pensée d'un tête-à-tête plaisant et saugrenu, comme quelque chose qui se serait passé dans un miroir; mais à présent la conviction se forme que mon double utopien doit être un personnage fort différent de moi. Son éducation, son instruction sont différentes, et différent aussi son contenu mental. Mais entre nous subsiste un lien étrange d'identité essentielle, une sympathie, une entente mutuelles. Et tout à coup, cette hypothèse devient la certitude prépondérante. L'intérêt des détails diminue au point de disparaître. Que je sois venu en Utopie, n'est à présent que la chose secondaire, la principale c'est que je suis venu me rencontrer moi-même.

Je passe des heures à essayer de m'imaginer cette

rencontre, et à inventer de petits dialogues. Seul, je me rends au Bureau pour demander si aucune nouvelle n'est arrivée du Grand Index de Paris, et l'on me répond qu'il faut attendre encore vingt-quatre heures. Je cesse absolument de m'intéresser à autre chose, à tout ce qui ne tend pas à me rapprocher de cet être qui m'est à la fois si incroyablement étranger et si totalement identique.

§ 4

Comme je suis absorbé par ces préoccupations, c'est naturellement le botaniste qui observe la relative absence d'animaux autour de nous. Sa remarque prend la forme d'une objection modérée contre la planète utopienne.

Il fait profession d'aimer les chiens, et il n'en voit aucun. Nous n'avons pas aperçu de chevaux, et seulement une ou deux mules le jour de notre arrivée. En outre, il semble qu'il n'existe pas un chat dans ce monde. Son grief attire mon attention.

— Ça se comprend... — dis-je.

C'est à regret que je me laisse arracher à mes méditations, pour discuter la question des animaux domestiques en Utopie.

J'essaie d'expliquer que dans le développement du monde une phase inévitable arrivera, où une tentative générale et systématique sera faite pour détruire à jamais un grand nombre de maladies infectieuses et

contagieuses, tentative qui impliquera, pour un temps au moins, la stricte suppression de la liberté de mouvement pour les animaux familiers. Les maisons, les rues, les égouts, en Utopie, seront établis et construits de façon à rendre impossible l'existence des souris, des rats et autres parasites. La race des chiens et des chats, offrant aux maladies telles que la peste, l'influenza, les catarrhes, de vivantes forteresses où elles se réfugient pour de nouveaux assauts, sera, pour un temps, privée de liberté, et les ordures que répandent les chevaux et autres bêtes de grande route disparaîtront de la surface de la terre. Tous ces détails sont pour moi de l'histoire ancienne, et peut-être que la clarté de mon argumentation souffre-t-elle de ma brièveté.

Mon botaniste n'arrive pas à saisir ce que signifie la disparition des maladies : il ne possède aucun organe imaginatif de cette envergure. Pendant que je parle, son esprit s'attarde sur une image fixe, image qui représente ce qu'il appellerait probablement « un bon vieux toutou », avec des yeux bruns fidèles, devinant tout ce que vous dites. Il voudrait faire croire que la bête le comprendrait mystiquement, et je me figure sa longue main blanche caressant la tête de l'animal dont les yeux disent des choses inexprimables, — cette main qui me semble, dans mes moments maussades, exister exclusivement pour cueillir des fleurettes et manier la loupe.

Après mon explication, le botaniste hoche la tête et profère tranquillement :

— Je n'aime pas votre Utopie, si elle n'admet pas les chiens.

Cette réflexion m'incite sans doute à la malice. A vrai dire, je ne déteste pas les chiens, mais je me soucie dix mille fois plus d'un seul homme que de toutes les bêtes de la terre, et je puis voir, ce dont est incapable le botaniste, qu'une existence passée dans l'atmosphère délicieuse de beaucoup d'animaux favoris est souvent payée d'un trop grand prix.

J'en reviens à ma perpétuelle comparaison du botaniste avec moi-même. Je constate une profonde différence entre nos imaginations : je me demande si c'est une conséquence du caractère inné ou de l'éducation, et je voudrais savoir lequel de nous deux est réellement le type humain. Je ne suis pas entièrement dénué d'imagination, mais cette imagination est douée d'une disposition opiniâtre à s'adapter à tous les faits de l'univers. Elle échafaude des hypothèses extrêmement hardies, mais, par contre, elle refuse de s'en faire accroire. Or, l'imagination du botaniste est sans cesse occupée à tâcher de se duper de la façon la plus extravagante. C'est une habitude, je le sais, qu'ont tous les enfants, mais il me semble qu'il est indispensable de s'en débarrasser un jour ou l'autre. Comme si le monde était une salle d'asile incohérente et fangeuse! Or, c'est un lieu de splendeurs indescriptibles pour tous ceux qui soulèvent le voile. Il se peut que le botaniste soit essentiellement différent de moi, mais j'incline beaucoup plus à croire qu'il est simplement plus enfantin. Il est resté à l'âge de la duperie. Il croit

par exemple que les chevaux et les chiens sont de superbes créatures, que les femmes sont inexprimablement adorables,et obstinément il se leurre qu'il en est toujours ainsi. Jamais un mot de critique sur les chevaux, les chiens, les femmes. Jamais un mot désapprobateur pour ses impeccables amis.Et puis, il a sa botanique.Il prétend que tout le royaume végétal est mystiquement parfait et exemplaire, que toutes les fleurs ont des odeurs délicieuses et sont exquisement belles, que la drosera ne fait guère de mal aux mouches et que les ognons n'empestent pas. La plus grande partie de l'univers n'intéresse aucunement cet amant de la nature. Mais je sais,—et je suis lamentablement incapable de comprendre pourquoi mes semblables ne le savent pas aussi, — qu'un cheval est beau dans un sens et tout à fait laid dans un autre, que toutes choses ont cette multiple qualité, et que tout n'en est que plus beau. Quand on parle d'un cheval comme d'un animal laid, je pense à ses aspects de beauté, mais si j'entends louer sans discernement sa beauté, je pense à l'aspect que, du siège d'un dog-cart, l'on a de la bête : le dos en forme de boîte à violon, la désolante lame du cou, l'étroit espace entre les oreilles, la difformité des joues. A vrai dire, il n'existe aucune beauté, quelle qu'elle soit, sauf une chose transitoire qui passe et repasse sans cesse. Toute beauté est réellement la beauté de l'expression, elle est réellement cinétique et momentanée. Cela est vrai même de ces triomphes de l'effort statique accomplis par les Grecs. Le temple grec, par exemple, est une grange

avec une façade qui, d'un certain angle de vision et dans une certaine lumière, possède une grande beauté calme.

Mais où dérivons-nous? Toutes ces choses, je le maintiens, sont des cas de « plus » ou de « moins », de la minute précise et de l'aspect favorable, même pour ce que j'estime le plus. Il n'existe pas de perfection, il n'existe pas de trésor durable. Cette belle affection pour un chien favori, dis-je, ou tel autre délice sensuel ou imaginatif, est bon sans doute, mais il peut être mis de côté s'il est incompatible avec un bien autre et plus grand. Vous ne pouvez concentrer en un seul foyer tout ce qui est bon.

Une action juste, une action sage est sûrement, en matière d'incompatibilités de ce genre, déterminée par un jugement sain et une courageuse renonciation. Si je ne puis, dans un cerveau de chien, imaginer des pensées et des sentiments qui n'y peuvent certainement pas être, je puis du moins imaginer, dans l'avenir de l'homme, des choses qui pourraient y être, si nous avions la volonté de les demander.

— Je n'aime pas cette Utopie, — répète le botaniste. — Vous ne comprenez rien aux chiens. Pour moi, ce sont des êtres humains... plus que cela même. Quand j'étais enfant, chez ma tante, à Frognal, il y avait un si bon vieux chien...

Mais je n'écoute pas son anecdote. Quelque chose — quelque chose qui ressemble fort à la conscience — vient de m'évoquer tout à coup, en tendant vers cette

image un doigt accusateur, le souvenir de cette bière que j'ai bue à Hospenthal.

Je n'ai jamais eu, je le confesse, d'animal favori, encore que j'aie joui d'une réelle popularité auprès des petits chats. Mais, pour ce qui concerne certain favoritisme à mon propre égard, certaines indulgences personnelles... ?

Peut-être ai-je été un peu brusque à propos de cette bière. Je n'ai jamais gâté un animal, mais je me rends compte que, si l'Utopie moderne demande le sacrifice de l'affection envers les animaux, — affection qui est, en son genre, une belle chose vraiment, — d'autant plus volontiers demandera-t-elle le sacrifice de maintes autres indulgences, dont quelques-unes n'ont, à aucun degré, la moindre trace de beauté.

Cette insistance réitérée sur le sacrifice, sur la discipline devient curieuse !

C'est mon idée dominante que l'espèce de gens dont cette Utopie incarne la volonté doivent faire assez peu de cas des petits plaisirs. Vous ne pouvez concentrer à la fois sur un foyer unique toutes les bonnes choses. Telle est ma principale découverte au cours de ces méditations à Lucerne. J'avais, en une certaine mesure, anticipé presque tout le reste de cette Utopie, mais pas cela. Et je me demande si je verrai assez longtemps mon « double utopien » et si je pourrai causer librement avec lui...

Etendu à l'ombre d'un arbre de Judée, sur la pelouse qui, toute parsemée des pétales de ses fleurs, descend jusqu'au bord du lac, je suis paresseusement

le fil de ma rêverie, et chacun de nous, indifférent à son compagnon, s'absorbe dans ses propres pensées.

— C'est très remarquable, — dis-je, m'apercevant que le botaniste a mis un terme à son histoire du chien de Frognal.

— Son intelligence vous étonne, hein ? — s'enquiert-il.

— A coup sûr.

Je mâchonne un brin d'herbe.

— Saisissez-vous bien, — demandé-je, — que, dans moins de huit jours, nous allons nous trouver en face de nos « doubles » utopiens, et que nous pourrons nous rendre compte de ce que nous aurions pu être ?

Le botaniste se rembrunit, se retourne, se met sur son séant, et, croisant ses mains maigres sur ses genoux :

— Je ne tiens pas précisément à y penser, — réplique-t-il. — A quoi bon se préoccuper de... ce qui aurait pu être ?

§ 5

Il est amusant de songer que nous bouleversons la sagesse organisée d'une planète aussi supérieure que cette Utopie, ce monstre moral que mon raisonnement aventureux a combiné, et c'est pourtant à cela que nous en sommes arrivés.

Quand nous nous retrouvons devant notre fonctionnaire, il a l'aspect d'un homme qui est la victime

d'une mystification dépassant ses facultés, et le témoin d'un incroyable désarroi de l'ordre naturel. Pour la première fois dans les annales de la science utopienne, deux cas, non pas isolés mais allant de compagnie, deux cas se présentent de doubles empreintes de pouces, et, à cette anomalie s'ajoute une histoire abracadabrante de transfert instantané d'individus appartenant à une planète inconnue de l'astronomie utopienne. Que son monde, à ce fonctionnaire, et lui-même, n'existent que d'après une hypothèse capable d'expliquer absolument chacune de ces difficultés, c'est là un fait que son esprit évidemment peu philosophique ne peut guère concevoir.

Mais l'œil administratif, plus éloquent que les lèvres, interroge avec insistance :

— Que diable, dans cet incommensurable univers, êtes-vous parvenus à faire avec vos pouces? Et dans quel but ?

Nous ne sommes ici, il est vrai, que devant un fonctionnaire très subalterne, qui se tient sur ses gardes, avec toute la réserve de l'homme entièrement dénué d'originalité.

— Vous n'êtes pas, — dit-il, sur le ton de quelqu'un résigné à entrer en contact avec l'absurde, — vous n'êtes pas les deux personnes que j'avais constaté que vous étiez, parce que vous — et du doigt, il me montre, — vous êtes certainement à l'heure qu'il est dans votre maison de Londres.

A cela, je souris.

— Ce monsieur, — continue le fonctionnaire, en

indiquant de sa plume le botaniste, d'un geste qui désapprouve énergiquement mon sourire, — ce monsieur rentrera à Londres la semaine prochaine. Il y sera vendredi, de retour d'une mission spéciale à Ceylan, où il devait étudier les parasites fungoïdes qui attaquent les feuilles des cinchonas.

Le botaniste ne se tient plus de joie.

— Par conséquent, — ajoute le fonctionnaire, en soupirant sous le fardeau de pareilles inepties, — il faudra que vous alliez là-bas vous entendre avec les gens que vous devriez être.

Je manifeste un amusement discret.

— Vous serez bien obligé à la fin de croire à notre planète, — dis-je.

Ses hochements de tête expriment une négation, et il laisse entendre que sa position comporte trop de responsabilité pour qu'il se permette de plaisanter ; le botaniste et moi, chacun à notre façon, nous jouissons d'un plaisir particulier, à nous trouver, nous autres pauvres humains, en face d'une mentalité inférieure.

— Le Comité permanent d'Identification, — reprend l'employé, l'œil sur un memorandum, — a transmis votre cas au Professeur d'Anthropologie de l'Université de Londres, et on vous prie de vous rendre là-bas, si vous voulez, pour vous entretenir avec lui.

— Que pourrions-nous faire d'autre ? — bredouille le botaniste.

— On ne vous y contraint pas positivement, — nous fait remarquer le fonctionnaire, — mais votre travail

ici va probablement cesser. Voici,— dit-il en poussant vers nous des coupons, — voici vos billets pour Londres et une provision d'argent, petite mais suffisante, pour vous permettre de vivre un jour ou deux,— et il indique deux piles de pièces de monnaie et de billets de banque.

Toujours aussi sèchement, il nous informe que nous sommes invités à nous mettre, à notre plus prochaine convenance, en rapports avec nos « doubles », et avec le Professeur qui doit procéder à l'enquête sur notre cas.

— Et alors ?

Comme réponse, il abaisse les coins de sa bouche en un sourire grimaçant, nous reluque obliquement sous des sourcils froncés, hausse les épaules, et tourne vers nous la paume de ses mains.

Sur terre, où subsistent les nationalités, cet individu aurait été Français, de l'espèce qui trouve son seul bonheur dans la routinière sécurité des fonctions administratives.

§ 6

Londres sera le premier centre urbain que nous verrons en Utopie, et nous nous y trouverons non sans étonnement. Ce sera notre première expérience d'un voyage rapide sur une longue distance, et j'ai idée, je ne sais pourquoi, que nous le ferons de nuit. J'ai cette idée, peut-être, parce que l'idéal, pour un long

voyage, est à coup sûr un transport reposant qui convient peu aux heures actives de la journée.

Devant les jolies petites tables, éparses sous les arbres où sont suspendues des lanternes, nous dînons, bavardons, prenons le café ; nous visitons le théâtre et décidons de souper dans le train. Enfin, nous arrivons à la station. Là, nous trouvons des salles agréables, garnies de sièges et de livres, et dont les portes donnent, croyons-nous, sur un quai d'embarquement. Les bagages sont emportés ailleurs. Nos manteaux, nos chapeaux, et tous les autres impedimenta nécessaires pour le dehors nous ont été pris dans le hall d'entrée et proprement étiquetés pour Londres; nous avons aussi échangé nos souliers contre des pantoufles et nous nous installons dans des fauteuils, comme au club. Bientôt une officieuse petite sonnette attire notre attention sur un écriteau apparu soudain dans l'encadrement d'un panneau et portant le mot : « Londres »: un excellent phonographe renforce cet avertissement avec une infinie politesse. Les portes s'ouvrent, et nous passons dans une galerie également confortable.

— Où est le train pour Londres ? — demandons-nous à un Utopien en uniforme.

— Vous êtes dans le train de Londres, — répond-il.

On ferme les issues, et le botaniste et moi, nous efforçant de ne pas avoir l'air trop naïfs, explorons le train spacieux. Tous deux nous sommes frappés de sa ressemblance avec un club.

— Et un *bon* club, — précise le botaniste.

Quand on voyage au delà d'une certaine vitesse, on n'éprouve que de la fatigue à regarder par la portière. Mais, dans notre train à couloir, qui a deux fois la largeur de son correspondant terrestre, nul besoin de cette distraction.

En supprimant simplement la plupart des fenêtres, et en plaçant plus haut celles qui restent, on obtient, contre les parois et les cloisons des corridors, de larges espaces qu'on garnit de livres; en réalité, la partie centrale du train est une bibliothèque confortablement meublée de fauteuils et de chaises-longues, au dos de chacun desquels est fixée une lampe à abat-jour vert; le plancher est rendu silencieux par d'épaisses et moelleuses carpettes. Plus loin, se trouve la salle des journaux, avec, dans un coin, un enregistreur mécanique qui imprime sans bruit les messages transmis par les fils courant au long de la voie; plus loin encore, la salle de conversation, le fumoir, le billard et le restaurant. En arrière, nous découvrons les chambres à coucher, les salles de bain, le coiffeur, etc.

— Quand partons-nous? — ne puis-je m'empêcher de m'écrier, tandis que nous revenons, éberlués, dans la salle de lecture. Et un vieux monsieur qui, enfoncé dans un fauteuil, lit *les Mille et une Nuits*, lève les yeux vers moi avec une soudaine curiosité. Le botaniste me pousse du coude et m'indique de la tête une jolie petite fenêtre à vitraux, à travers laquelle j'entrevois, dans une brusque vision, un village endormi sous un ciel nuageux zébré de clair de lune. Puis,

c'est un lac où le ciel se reflète, ensuite une ligne de lumières dansantes qui passent comme à travers un objectif de chambre noire.

Trois cents kilomètres à l'heure !

Nous nous adressons à un solennel employé chinois pour qu'il nous réserve deux lits. C'est peut-être fort terrestre de notre part, de ne pas penser à lire la littérature utopienne qui garnit les wagons de la partie centrale. Je trouve un lit du simple modèle utopien, et je m'y allonge en méditant fort paisiblement sur cette merveilleuse aventure.

Je me demande pourquoi, lorsqu'on repose en toute sécurité sur un lit, les lumières éteintes, il semble que ce soit toujours le même endroit, en quelque coin de l'espace que le hasard vous ait poussé? Puis, quand nous dormons, il n'y a plus trace d'espace... Bientôt, je m'assoupis, mes pensées deviennent incohérentes et métaphysiques...

A présent, le bourdonnement flottant et vague des roues,doublé en écho par la voie, est plus perceptible, mais il n'a rien de déplaisant, d'assourdissant : il colore à peine le silence.

Nulle traversée maritime n'interrompt notre voyage, — rien, dans cette planète, ne s'oppose à un tunnel sous-marin, — et je me réveille à Londres.

Le train est déjà arrivé depuis quelque temps lorsque j'ouvre les yeux, car ces merveilleux Utopiens ont découvert qu'il n'est pas nécessaire d'expulser les voyageurs au petit jour, sous le prétexte qu'ils sont à destination. Un train utopien est une espèce parti-

culière d'hôtel qui parcourt la terre à toute vitesse pendant qu'on dort.

§ 7

Quel effet nous produira une grande cité d'Utopie? Pour répondre à cette question, il faudrait être à la fois artiste et ingénieur,et je ne suis ni l'un ni l'autre. En outre, il faudrait employer des mots et des phrases qui n'existent pas, car notre monde est incapable même de rêver des choses que l'intelligence réalisera avec l'acier,quand l'ingénieur sera suffisamment cultivé pour être un artiste et que le sens artistique aura été avivé jusqu'aux talents de l'ingénieur. Comment disserter de ces choses devant une génération qui s'extasie à la vue de ce gâchis maladroit et mal commode, combinaison de ferraille et d'architecture flamande : Le Pont de la Tour de Londres. Quand, avant ces Utopies, de téméraires anticipateurs ont décrit les puissants édifices qu'on bâtira quelque jour, l'illustrateur a mélangé, au piteux bredouillement des mots de l'auteur, le fruit de son omnipotente imagination, de telle sorte que l'ensemble se réduit à quelque chose de bulbeux, de boursouflé et de coulant, dans le genre de l'oignon et de l'*Art Nouveau*. Mais ici, espérons-le, l'illustrateur n'interviendra pas.

L'art en est à peine à ses débuts dans le monde.

Il n'y a eu que quelques précurseurs, et c'est tout. Comme Léonard de Vinci et Michel-Ange auraient

exulté à manipuler librement l'acier! Il n'existe pas, dans les archives de l'art, de documents plus pathétiques que les mémoranda de Léonard. On l'y voit sans cesse tendre, pour ainsi dire, des mains avides vers les possibilités, encore dans les limbes, qui s'offriront à l'ingénieur. Dürer, lui aussi, était un moderne, avec le même esprit tourné vers l'invention créatrice. De notre temps, ces hommes auraient voulu édifier des viaducs, lancer des ponts par-dessus les gouffres, réunir au reste du monde les endroits inaccessibles, construire de grandes voies ferrées, avec des tunnels et des remblais formidables à travers les massifs montagneux. A maintes reprises, on peut constater dans l'œuvre de Dürer, comme on le voit dans les imaginaires paysages architecturaux des murs de Pompéi, le rêve de structures plus légères et plus hardies que ne les permettent la pierre et la brique. Les édifices des villes utopiennes sont la réalisation de ces rêves.

Nous voici donc dans l'un des principaux lieux de rendez-vous du monde. C'est là,—je parle de la Londres utopienne,— la métropole traditionnelle de l'une des grandes races qui forment la communauté de l'Etat mondial, le centre des échanges intellectuels et sociaux. Là se trouve une puissante Université, avec des milliers de professeurs et des dizaines de milliers d'étudiants; on y publie les grands organes de la pensée et de la spéculation, des ouvrages de science et de philosophie mûris et splendides ; une glorieuse production littéraire se tisse et se façonne, pour être donnée en pâture aux féconds loisirs du public. De



prodigieuses bibliothèques y voisinent avec des musées richement organisés. Il s'y presse tout un fourmillement de gens, et, tout auprès, est un autre centre, car pour moi, qui suis Anglais, c'est un devoir de stipuler que Westminster reste une capitale de l'Empire du Monde, une des capitales, si vous voulez, où siège le Conseil Directeur du Monde.

Les arts s'assemblent autour de cette cité, comme autour de la sagesse, et des Anglais traduisent en belle prose, en rythmes harmonieux, en des formes subtiles et éthérées, l'imagination compliquée, austère et courageuse de notre race.

On entre dans cet endroit comme dans un noble palais. Par-dessus les espaces libres de la cité, on a lancé de grandes arches et des dômes de verre ; la svelte beauté du parfait réseau métallique, très haut au-dessus des têtes, est adoucie jusqu'à une ténuité féerique par la moelleuse atmosphère londonienne. C'est l'atmosphère que nous connaissons, mais débarrassée de ses impuretés, celle qui donne à nos journées d'octobre leur ineffable clarté et rend les crépuscules de Londres si mystérieusement beaux. Nous suivons des avenues dont l'architecture est délivrée des derniers vestiges de ces boîtes accroupies qui imitent les temples grecs ou les courbes avenantes de Rome; le Goth qui subsiste en nous s'est adonné à l'acier et à d'innombrables nouveaux matériaux, avec la même tendresse naturelle qu'il eut jadis pour la pierre. A droite et à gauche des voies publiques, les plates-formes mouvantes, gaies et rapides, transportent des groupes

de gens, et nous nous trouvons bientôt dans une sorte d'espace central richement orné de palmes, d'arbustes fleuris et de statues. Nos regards s'étendent sur une avenue d'arbres, au long d'un large défilé, bordé, telles des falaises, par des façades d'hôtels populeux, les mêmes hôtels qui resplendissent encore de leurs lumières intérieures, aux heures où, sous la blanche clarté du matin, le fleuve descend vers la mer.

Des multitudes vont et viennent paisiblement dans cet espace central; de belles jeunes filles et de jeunes hommes se rendent aux cours de l'Université dans les palais altiers qui nous entourent, des hommes et des femmes graves et capables vont à leurs affaires, des enfants cheminent vers les écoles, des gens en vacances ou en congé et des amants partent pour leurs multiples promenades. C'est là que nous nous enquérons des deux personnages que nous voulons rencontrer. Un gracieux petit kiosque téléphonique nous permet d'entrer en rapports avec eux, et, avec une bizarre sensation d'irréalité, je me trouve en conversation avec mon frère jumeau utopien. Il a entendu parler de moi, désire me voir, et me donne de claires indications pour que je puisse parvenir jusqu'à lui. Je me demande si ma propre voix a le même son.

— Entendu! — dis-je. — J'arriverai aussitôt que nous aurons passé à l'hôtel.

En cette remarquable occasion, nous ne nous livrons à aucun commentaire, à aucune dépense d'éloquence. Pourtant, je ressens une émotion insolite. Un trem-

blement me prend, et le récepteur crépite à mes derniers mots.

De là, le botaniste et moi allons à pied jusqu'aux appartements qui nous sont réservés; on y a déjà apporté les pauvres petits ballots renfermant les quelques objets personnels qui se sont rassemblés autour de nous depuis notre arrivée en Utopie, nos vêtements terrestres, du linge de rechange. Tout en cheminant, je constate que j'ai fort peu de choses à dire à mon compagnon, et l'idée me frappe aussi qu'il en ait si peu à me dire.

— Il m'est encore difficile de m'imaginer que je vais me voir moi-même, tel que j'aurais pu être, — débité-je soudain.

— Ah ! — rétorque mon compagnon qui se plonge aussitôt dans ses préoccupations.

Un instant, la curiosité de savoir à quoi il peut bien penser m'amène à oublier mon « double » et moi-même, mais je m'aperçois que nous sommes à l'entrée de notre hôtel avant que j'aie pu formuler une autre remarque.

— C'est ici, — fais-je.

CHAPITRE VIII

MON SEMBLABLE UTOPIEN

Une entrevue avec soi-même. — Ce qu'on est et ce qu'on pourrait être. — Encore les amours du botaniste. — Coup d'œil rétrospectif sur le passé personnel. — Asservissement de l'esprit.

§ I

Il advient à peu d'hommes d'avoir une entrevue avec soi-même en mieux. Mon semblable utopien est moi-même en mieux, naturellement, — j'ai fait du moins tous mes efforts pour qu'il le soit — et je dois avouer que je suis tout à fait conscient des difficultés de la situation. Quand j'arrivai dans cette Utopie, je n'avais pas pensé à un examen tellement intime.

Tout l'édifice de cet autre univers chancelle au moment où je pénètre dans la pièce où se tient mon double utopien, un cabinet de travail clair et ordonné. Un tremblement m'agite. Un personnage plus grand que moi tourne le dos à la fenêtre.

Il vient à moi, et, en avançant vers lui, je trébuche contre un siège. Alors, sans avoir encore prononcé un mot, nous nous serrons la main.

Je suis placé maintenant de telle façon que la lu-

mière tombe en plein sur lui, et que je vois mieux son visage. Il est, en effet, un peu plus grand que moi, d'aspect plus jeune et plus sain ; il a su éviter une maladie ou deux, et il n'a pas de cicatrice au-dessus de l'œil. Son éducation a été plus subtile et plus affinée que la mienne ; il a su se faire une apparence meilleure. J'aurais dû m'y attendre. Je surprends sur ses traits une grimace de satisfaction sympathique devant mon infériorité manifeste. En vérité, je traîne derrière moi des nuages de confusion et de faiblesse terrestres ; je porte en moi et sur moi tous les défauts de ma planète.

Il est, lui, revêtu de la blanche tunique à bande pourpre que j'ai été amené déjà à considérer comme le costume des Utopiens graves ; sa figure est rasée. Tout d'abord, dans l'intensité de notre inspection mutuelle, nous oublions de parler. Quand enfin je reprends l'usage de ma voix, c'est pour articuler quelque chose qui diffère tout à fait du début superbe et significatif de mes dialogues prémédités.

— Votre cabinet est fort agréable, — opinai-je, tout déconcerté en ne trouvant autour de moi ni devant de foyer pour me camper dessus, ni manteau de cheminée contre lequel m'appuyer.

Il pousse un siège vers moi ; je m'y laisse tomber, et nous planons sur un désert de possibilités conversationnelles.

— Eh ! bien ? — fais-je, plongeant dans le vide, — que pensez-vous de moi ? Croyez-vous que je sois un imposteur ?

— Non, pas maintenant que je vous ai vu, non, certes.

— Est-ce que je vous ressemble tellement ?

— Vous êtes exactement conforme à moi, et à votre histoire.

— Vous n'avez plus aucun doute, à présent ? — questionné-je.

— Pas le moindre, depuis que je vous ai vu entrer. Vous arrivez de par delà Sirius, de ce monde qui est le jumeau du nôtre, n'est-ce pas ?

— Et vous ne désirez pas savoir comment je suis parvenu ici ?

— J'ai cessé de me demander comment moi-même j'y suis venu, — réplique-t-il, avec un rire qui fait écho au mien.

Il se renverse dans son siège, moi dans le mien, et l'absurde parodie de nos attitudes nous frappe tous les deux.

— Eh! bien ? — interrogeons-nous, simultanément, en éclatant de rire ensemble.

J'avoue que cette rencontre est plus difficile que je ne m'y attendais.

§ 2

Notre conversation, au cours de cette entrevue, contribue fort peu à développer dans mon esprit l'Utopie moderne. Ce que nous disons est évidemment personnel et émotionnel. Nous nous expliquons

mutuellement notre position dans nos mondes respectifs; j'ai tant de choses à lui raconter, à lui faire comprendre...

Non, cette conversation n'ajoute pas un trait nouveau à une Utopie moderne, et je la passe sous silence.

§ 3

Je retourne vers mon botaniste, dans un état de soulagement moral. D'abord, le fait m'échappe que lui aussi a dû passer par les mêmes émotions.

— Je l'ai vu ! — dis-je sans raison, avec l'air de vouloir narrer des choses inénarrables, pour aboutir à ce commentaire : — Comme c'est étrange !

Mais lui, tout à sa propre préoccupation, m'interrompt.

— Vous savez, — fait-il, — j'ai vu quelqu'un !

Je me tais et le dévisage.

— Elle est en ce monde-ci, — précise-t-il.

— Qui donc?

— Marie !

Il ne me l'avait pas encore nommée, mais je comprends tout de suite, cela va sans dire.

— C'est elle que j'ai vue, — explique-t-il.

— Elle que vous avez vue?

— Je suis certain que c'est elle... absolument certain. Elle était tout au bout de ces jardins, là... et avant que je fusse revenu de ma surprise, elle avait disparu. Mais c'était Marie !

Et il passe son bras sous le mien.

— Je n'avais pas compris les choses dans ce sens-là, — continue-t-il. — Réellement, je n'avais pas saisi, quand vous parliez d'Utopie, que je devais la rencontrer, ici, heureuse.

— Ça n'était pas dans mes prévisions.

— Oui, mais ça revient au même.

— Vous n'avez pas encore eu d'entretien avec elle ?

— J'en aurai un... c'est bien différent, maintenant. A vous parler franchement, j'abominais plutôt toute cette Utopie qui vous ravit. Ne vous en offensez pas, mais il y avait quelque chose de rasant...

A ces mots j'étouffe probablement un juron.

— Quoi? — fait-il.

— Rien.

— Mais vous avez parlé.

— Je marmonnais... Je suis rasant. C'est parfait. Tout ce que vous pouvez dire d'Herbert Spencer, de la vivisection, de la science matérialiste, de l'athéisme, s'applique à moi, sans réticence, ni correction. Mais vous avez à présent une opinion meilleure de l'Utopie, n'est-ce pas? La dame avait-elle bonne mine?

— C'était elle-même, non pas la femme éplorée que j'ai rencontrée dans le monde réel...

— Et qui languissait dans l'attente de votre arrivée?

Il me contemple avec un air ahuri.

— Voyez là-bas! — dis-je.

Il regarde. De la loggia élevée où nous sommes, et

sur laquelle ouvrent nos appartements, je lui indique par delà la molle brume qui flotte au-dessus des jardins publics, la haute masse blanche des bâtiments de l'Université, dressée d'un élan libre et hardi pour projeter mieux, dans le clair ciel du soir, ses tourelles et ses belvédères. — Ne pensez-vous pas que cela soit plus beau que, par exemple, notre Galerie Nationale?

— Il y a trop de métal, là-dedans, — objecte-t-il, d'un air critique. — Quoi?

— Rien, je marmonnais. Mais, cependant, malgré ce qui vous échappe là-dedans, vous pouvez, je suppose, voir que c'est différent de tout ce que nous avons dans notre monde. Il manque ici l'aimable intimité de la villa en briques rouges qu'on bâtissait au temps de la Reine Anne, la résidence campagnarde avec ses pignons et ses clochetons, ses bretèches et ses fenêtres en éventail, ornées de vitraux... Il manque ici la prétentieuse absurdité du classicisme administratif. Il y a quelque chose dans les proportions de ces édifices qui fait songer que quelqu'un de remarquablement intelligent s'est donné une peine infinie pour créer une œuvre parfaite, quelqu'un qui savait non seulement ce que le métal peut donner, mais ce que doit être une Université, quelqu'un, qui ayant trouvé le souffle gothique pétrifié, retenu par un charme dans les cathédrales, lui aurait rendu la liberté.

— Mais quel rapport tout cela a-t-il avec *elle* ? — demande mon botaniste.

— Un rapport essentiel,—lui dis-je.—Ce n'est plus ici le même monde. Si elle est en Utopie, elle est plus

jeune d'esprit et plus sage, plus raffinée de maintes façons...

— Personne n'est... — commence-t-il, sur un ton indigné.

— Non, non, personne, assurément... J'avais tort. Mais elle est différente. Accordez-moi ce point tout au moins. Quand vous entamerez la conversation, il se peut qu'elle ne se souvienne pas de beaucoup de choses que vous vous rappelez, de ce qui s'est passé à Frognal, des promenades romanesques les dimanches, par les soirs d'été, en tête-à-tête, vous, avec votre beau haut de forme et vos jolis gants... Peut-être que cela ne s'est pas passé de même ici. Et il est possible qu'elle ait d'autres souvenirs, de choses qui, là-bas, ne sont pas arrivées. Avez-vous remarqué son costume ? N'est-elle pas, par hasard, de la caste des *samouraï ?*

— Non, — répond-il, d'un ton satisfait. — Non ! Elle porte un vêtement féminin d'un vert grisâtre.

— Probablement soumise au Règlement Inférieur ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire par ce Règlement Inférieur, mais elle n'est pas de la caste des *samouraï*.

— Après tout, vous savez, je ne cesse de vous rappeler, et vous ne cessez de perdre de vue, le fait que ce monde contient un exemplaire en double de vous-même.

Il pâlit, sa mine se trouble. Dieu merci, je l'ai touché enfin !

— Ce monde contient votre double. Mais, en somme,

tout peut être différent ici. Cette histoire romanesque peut avoir suivi un cours différent, ayant dû subir, comme dans notre monde, les influences accidentelles de la coutume et du milieu. L'adolescence est une période plastique où l'individu est sans défense. Vous étiez un homme destiné à de grandes affections, de nobles et durables affections. A cet âge-là, vous auriez pu former un attachement du même genre pour n'importe quelle personne que vous eussiez rencontrée.

Cette idée le bouleverse et le rend perplexe un moment.

— Non, — réplique-t-il, sans trop d'assurance. — Non, c'est elle que je voulais... Non! — ajoute-il, enfin, avec emphase.

§ 4

Après cela, ni l'un ni l'autre ne dit mot, et je repasse dans mon esprit les divers incidents de mon étrange rencontre avec mon double utopien. Je songe à la confession que je viens de lui faire, aux aveux surprenants que j'ai faits à lui et à moi-même. J'ai remué les eaux stagnantes de ma propre vie émotionnelle, l'orgueil qui s'est assoupi, les espoirs et les désappointements qui ne m'ont pas troublé depuis des années. Il y a des choses qui me sont arrivées dans mon adolescence et qu'aucune discipline de raison ne réduira pour moi à de justes proportions : les premières humiliations qu'il me fallut subir, le gas-

pillage des beaux dévouements et des belles passions de ma jeunesse. La triste banalité de ma petite tragi-comédie personnelle, je l'ai ostensiblement pardonnée, je l'ai en grande partie oubliée, et cependant, quand je m'en remémore le détail, j'éprouve, pour tous ceux qui y jouèrent un rôle, un sentiment de haine. Chaque fois que ce souvenir me revient à l'esprit (et je fais mon possible pour l'en tenir éloigné) c'est la même chose, et la silhouette de ces détestables personnages me cache les étoiles.

J'ai raconté toute cette histoire à mon semblable utopien, et, pendant qu'il m'écoutait, ses regards exprimaient sa sympathie intelligente. Mais ces nauséeuses réminiscences s'obstinent à surgir hors de l'abîme.

Penchés côte à côte sur le balcon, le botaniste et moi nous nous absorbons dans des pensées égoïstes, absolument indifférents au grand palais des nobles rêves, au pied duquel notre équipée nous a menés.

§ 5

Cette après-midi, je comprends parfaitement le botaniste, car, pour une fois, nous sommes au même diapason. Mon égalité d'humeur m'a abandonné aujourd'hui, et je sais ce que c'est que d'être mentalement désorienté. Devant un monde pareil, un monde superbe, — dont il faut que je m'empare et d'où il faut que je me tire sans tarder — je ne suis capable que



de penser à mes vieilles blessures, et voilà que s'envenime cette misérable histoire, le triomphe mesquin et terre à terre de mon antagoniste...

Je me demande combien d'hommes ont une réelle liberté d'esprit, ne sont pas empêtrés de telles préoccupations; combien en est-il pour qui tout ce qui est grand et noble dans la vie ne semble pas, — parfois au moins, sinon toujours, — subordonné à des rivalités et des considérations obscures, à de mesquines haines qui sont comme des germes dans le sang, au besoin de paraître et de s'affirmer, à un orgueil rabougri, à des affections qu'on laisse en gage, avant même d'être parvenu à l'âge vivil.

Auprès de moi, le botaniste, je le sais, s'épuise à chercher des raisons qui justifieront cette femme.

Ce monde qui s'étale sous nos yeux, avec son ordre et sa liberté, n'est pour lui qu'un décor factice, au milieu duquel il *la* rencontrera, enfin, délivrée de « cette canaille ».

Il s'attend à ce que « cette canaille » soit présente en réalité, et il espère la voir, pour ainsi dire, se tordre sous leurs pieds.

Je me demande si cet homme était vraiment une canaille. Il a mal tourné sur terre, sans doute, il a échoué, il a dégénéré, mais pour quelle raison a-t-il mal tourné? Son échec était-il inhérent à sa nature, ou bien ne s'est-il pas embarrassé les pieds dans des rets de motifs contradictoires? Supposons qu'en Utopie il ne soit pas un raté!...

Je m'étonne que cette idée ne soit jamais entrée dans le cerveau du botaniste.

Avec son esprit imprécis, il est capable, en dépit de mes impitoyables rappels à sa mémoire, de négliger tout ce qui dérangerait ses vagues anticipations. Cette dernière hypothèse elle-même, si je la suggérais, il la réfuterait et l'écarterait. Il possède, vis-à-vis des idées qui lui sont antipathiques, une faculté de résistance absolument stupéfiante — stupéfiante pour moi, au moins. Il repousse obstinément la perspective d'une rencontre avec son double, et, par conséquent, dès que je cesse de l'en entretenir, il n'y pense plus, et cela sans même un effort de sa volonté.

En bas, dans les jardins, deux enfants se poursuivent, et l'un, sur le point d'être pris, pousse des cris aigus qui me tirent de ma rêverie. Je suis leurs cabrioles jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière un massif de rhododendrons en fleurs; alors, mes regards se portent à nouveau sur la grande façade des bâtiments de l'Université.

Mais je ne suis pas d'humeur à critiquer l'architecture.

Pourquoi mon Utopie moderne s'acharne-t-elle à glisser entre les mains de son créateur et à devenir l'arrière-plan d'un drame personnel, d'un petit drame aussi absurde?

Le botaniste ne veut voir l'Utopie sous aucun autre rapport. Il l'envisage entièrement d'après les réactions qu'elle produit sur les individus et les objets qu'il connaît; elle lui déplaît parce qu'il la soupçonne de

vouloir supprimer le « petit chien chéri » de sa vieille tante, et à présent il se réconcilie avec elle, parce qu'une certaine Marie lui apparaît plus jeune et plus agréable que sur terre. Et me voilà, moi aussi, tombé presque dans le même travers.

Nous avons convenu de purger cet Etat et ses habitants, de ses traditions, associations, préjugés, lois, enchevêtrements artificiels, et de tout reconstruire à nouveau; mais nous n'avons pas la force de nous affranchir nous-mêmes. Notre passé et ses accidents, surtout ses accidents, et nous-mêmes nous ne faisons qu'un.

CHAPITRE IX

LE SAMOURAI

L'ordre des nobles volontaires. — L'histoire de la planète Utopienne. — L'origine des *samouraï*. — Les transformations de l'Ordre. — Les quatre classes d'esprit. — Le type poïétique. — Le type cinétique. — Le type obtus. — La classe inférieure. — Le progrès de la stabilité politique. — La doctrine d'Auguste Comte. — L'éducation des aptitudes. — Leur utilisation. — Les fonctions du *samouraï*. — La règle de l'Ordre. — Le livre du *samouraï*. — Le double Code. — La discipline du *samouraï*. — Le négoce. — La richesse et la puissance de l'argent. — Les prohibitions. — La chasteté. — L'admission des femmes dans l'ordre des *samouraï*. — Les devoirs des *samouraï*. — Les principes religieux de l'Utopie. — L'idée de la Divinité. — Le pèlerinage annuel du *samouraï*. — Constitution politique de l'Etat Mondial. — Les passants dans la Londres Utopienne. — Les limites de la maturité.

§ 1

Ni mon semblable Utopien ni moi n'aimons assez les émotions pour les cultiver, et, à notre rencontre suivante, mes sentiments sont dans un état de convenable subordination. Il est maintenant en possession de quelques idées générales concernant le monde d'où je viens, et je puis presque aussitôt commencer l'ex-

posé des pensées qui se sont développées et accumulées dans mon esprit, depuis que j'explore cette planète de mes rêves. L'intérêt que nous prenons à l'organisation humanisée de l'Etat nous rapproche curieusement, en dépit de la vaste différence qui sépare des miennes son éducation et ses habitudes.

Je lui explique que je suis venu en Utopie avec des notions fort vagues sur la méthode de gouvernement, quelque peu influencé peut-être en faveur de certains procédés électoraux, mais sans opinions déterminées quant au reste; que j'en suis arrivé à percevoir, de plus en plus clairement, que l'enchevêtrement de l'organisation utopienne demande une méthode de contrôle plus puissante et plus efficace que n'en peuvent donner les méthodes électorales. J'ai réussi à reconnaître, parmi les costumes variés et les innombrables types de personnalités qu'offre l'Utopie, certains hommes et femmes ayant un maintien et un costume distinctifs. Je sais maintenant que ces gens constituent un ordre : les *samouraï*, les « nobles volontaires », ordre essentiel dans le plan de l'Etat utopien. Je sais que cet ordre est ouvert à tout adulte, physiquement et mentalement sain, qui veut observer certaines règles austères d'existence ; qu'une grande partie du travail responsable de l'Etat lui est réservée ; et j'incline à présent à le considérer, dans le plan utopien, comme beaucoup plus significatif qu'il ne l'est en réalité, comme étant véritablement, en lui-même et complètement, le Plan utopien. Ma curiosité prédominante concerne l'organisation de cet ordre. A me-

sure qu'elle s'est développée dans mon esprit, elle m'a rappelé de plus en plus exactement l'étrange classe de gardiens qui constitue la substance essentielle de la *République* de Platon, et c'est avec une référence implicite aux intuitions profondes du philosophe athénien que mon double et moi nous discutons cette question.

Pour clarifier notre comparaison, il me donne un aperçu de l'histoire de l'Utopie, et je comprends incidemment la nécessité d'apporter une correction aux hypothèses sur lesquelles je me suis basé. Nous avons supposé un monde identique, sous tous les rapports, à notre planète, sauf les différences plus profondes dans le contenu mental de la vie, celui-ci impliquant une littérature, une philosophie, une histoire différentes. Dès le début de la conversation, je fais une constatation inattendue. Bien qu'il demeure inévitable que nous conservions la correspondance exacte des deux populations, individu pour individu, et cela afin d'éviter d'inimaginables complications, je m'aperçois qu'il nous faut aussi supposer qu'une longue succession de personnes, de caractère et de facultés extraordinaires (personnes qui, sur terre, moururent en naissant ou dans l'enfance, qui n'apprirent jamais à lire, qui vécurent ou moururent dans des milieux sauvages ou abrutissants où leurs facultés ne purent être cultivées) rencontrèrent en Utopie des circonstances meilleures et eurent leur part du développement et de l'application de la théorie sociale, depuis le temps des premiers Utopistes jusqu'à l'heure

présente, dans une progression continue. Les différences de condition se sont par conséquent élargies successivement chaque année (1). En Utopie, Jésus-Christ naquit dans un Empire romain libéral et progressif, qui s'étendait de l'Océan Arctique jusqu'au golfe de Bénin, et ne devait connaître ni décadence ni ruine, et Mahomet, au lieu d'incarner les épais préjugés de l'ignorance arabe, ouvrit ses yeux sur un horizon intellectuel presque aussi vaste déjà que le monde.

D'un bout à l'autre de cet Empire utopien, le flot de la pensée à la poursuite de son objet se répandit toujours plus abondamment. Il y eut des guerres, mais ce furent des guerres définitives, qui établirent des relations nouvelles et plus stables, qui écartèrent les obstructions et supprimèrent les centres de décadence. Il y eut des préjugés tempérés par une judicieuse critique, et des haines qui se fondirent finalement en de tolérantes réactions. Depuis plusieurs centaines d'années, la grande organisation des *samouraï* avait pris sa forme présente, et son activité incessamment soutenue avait édifié et façonné l'Etat Mondial en Utopie.

L'organisation des *samouraï* fut le résultat d'un dessein mûrement réfléchi. Elle se produisit au cours

(1) On peut supposer, comme alternative, que dans les quatre cinquièmes de la littérature grecque qui sont perdus, a péri, par négligence, quelque livre d'importance primordiale, quelque *Novum Organum* plus ancien, qui survécut en Utopie pour entraîner les conséquences les plus profondes.

de complications et de bouleversements sociaux et politiques, analogues à ceux de notre époque sur terre, et elle fut en réalité la dernière d'un certain nombre d'expérimentations politiques et religieuses remontant aux débuts, en Grèce, des applications de la philosophie à l'art de gouverner. L'abandon prématuré de toute spécialisation, dans la conduite du gouvernement, donna à notre pauvre monde l'individualisme, le libéralisme démocratique et l'anarchisme; et ce curieux dédain du fonds d'enthousiasme et de sacrifice, qui existe chez l'homme, est la faiblesse fondamentale de l'économie politique terrestre; mais ces défauts n'apparaissent pas dans l'histoire de la pensée utopienne. A la base de cette histoire, et l'influençant incessamment, on trouve la reconnaissance de ce fait, que la recherche de l'intérêt personnel ne constitue pas plus que la satisfaction de la faim, l'ensemble de la vie humaine; elle est un objet essentiel, sans aucun doute, dans l'existence de l'homme, et, sous la pression de circonstances mauvaises, elle peut l'obséder aussi entièrement que la chasse à la nourriture en temps de famine, mais la vie peut s'étendre bien au delà, dans un monde illimitable d'émotions et d'efforts. Chaque individu sain est un composé de possibilités qui dépassent de beaucoup les besoins inévitables; il est capable de sentiments désintéressés, même s'ils se réduisent à de l'enthousiasme pour un sport, pour le parfait accomplissement d'une tâche industrielle, pour un art, pour une localité, ou pour une classe sociale. Dans notre monde, à présent, comme



dans l'Utopie de jadis, l'énergie impersonnelle de l'homme se dépense en émotions ou en œuvres religieuses, en efforts patriotiques, en enthousiasmes artistiques, en jeux et en sports, en recherches d'amateur; une proportion énorme du fonds total d'effort dont le monde est capable se gaspille en querelles et en conflits religieux et politiques, en amusements décevants, en occupations improductives. Dans l'Utopie moderne, il n'existe, à vrai dire, rien de parfait; là aussi il y a des heurts, des conflits, des gaspillages, mais le gaspillage est considérablement moindre que sur terre. Et la coordination d'activités, rendue nécessaire par ce gaspillage relativement infime, est le but atteint pour lequel l'ordre des *samouraï* a été formé au début.

Inévitablement, un tel ordre a surgi comme organisation révolutionnaire dans l'entrechoc de forces sociales et de systèmes politiques. Il dut se proposer d'atteindre un idéal à peu près semblable à celui que réalise, autant que le permet l'imperfection humaine, notre Utopie moderne. Tout d'abord, il se consacra à la recherche et à l'examen, à l'élaboration de cet idéal, à la discussion d'un plan de campagne ; mais, à un certain moment, il lui fallut se transformer en un ordre plus militant, triompher d'organisations politiques préexistantes, et devenir, à tous égards, l'actuel Etat Mondial synthétisé. Il conserve des vestiges de cet état militant, et il garde, comme trait essentiel, un caractère combatif, non plus dirigé contre des désor-

dres spécifiques, mais contre l'universelle faiblesse humaine et contre les forces inconscientes qui agitent et troublent l'homme.

— Quelque chose de ce genre nous est venu à l'idée sur terre, — dis-je à mon double, avec un geste de tête qui indique une planète infiniment lointaine, — peu de temps avant que je ne m'aventure dans ces explorations interplanétaires. Par exemple, j'ai entendu parler d'une République Nouvelle, qui devait être en fait un organisme transformateur dans le genre de votre classe de *samouraï*, telle que je la conçois. Seulement, il restait à trouver la plus grande partie du plan d'organisation et les règles de vie. Toute sorte de gens pensaient à quelque chose d'analogue, vers l'époque de mon départ. Le projet dont j'eus connaissance était, sous certains rapports, assez sommairement ébauché. Il ne tenait pas compte de la possibilité hautement probable d'une synthèse des langues dans l'avenir. L'auteur était un homme de lettres qui n'écrivait qu'en anglais, et, comme ses propositions étaient assez vagues, je crus comprendre qu'il s'agissait uniquement d'un mouvement limité aux peuples de langue anglaise. Ses idées étaient par trop imprégnées du singulier opportunisme de son époque, et il semblait avoir en vue surtout un prince ou un millionnaire de génie; on eût dit qu'il cherchait de tous côtés un appui, et les éléments constitutifs d'un parti. Toutefois, derrière les faux-semblants et les patriotismes, les rancunes et les antipathies du monde osten-

sible, on trouve l'idée d'un mouvement global d'hommes désillusionnés et éclairés (1).

J'ajoutai divers autres détails.

— Notre mouvement fut, au début, imprégné de cet esprit, — répondit mon semblable utopien. — Mais, alors que les hommes de votre monde paraissent penser sans suite et en se basant sur une accumulation de conclusions étroites et fragmentaires, nous acquîmes, ici, une science assez compréhensive des associations humaines, et nous pûmes nous baser sur une minutieuse analyse des échecs précédents. Après tout, votre monde doit être aussi encombré que l'était le nôtre des débris et des ruines des essais antérieurs : églises, aristocraties, castes, cultes...

— Oui, mais avec cette différence qu'à présent il semble que nous ayons perdu tout courage ; à l'heure actuelle, il n'y a plus ni religions nouvelles, ni ordres nouveaux, ni cultes nouveaux, ni tentatives d'aucune sorte.

— Mais c'est là sans doute une phase transitoire de stagnation. Vous disiez...

— Oh ! laissons de côté cette désolante planète, pour le moment, et expliquez-moi comment l'Utopie est dirigée.

§ 2

Les théoriciens sociaux de l'Utopie, m'exposa mon

(1) Voir *Anticipations*, par H.-G. Wells, trad. par H.-D. Davray et B. Kozakiewicz (*Mercure de France*).

double, n'établirent pas leurs schémas sur le classement des hommes en travail et capital, sur l'intérêt foncier, sur le commerce des liqueurs, etc. Ils estimèrent que c'étaient là des catégories accidentelles indéfiniment soumises aux fantaisies de l'homme d'Etat, et ils cherchèrent quelque classification pratique et réelle, sur laquelle ils baseraient leur organisation. D'un autre côté, la présomption que les hommes sont inclassables, parce qu'ils sont, dans l'ensemble, homogènes (présomption qui forme le fond de nos méthodes démocratiques modernes et de tous les mensonges de notre justice égalitaire) est encore plus étrangère à l'esprit utopien (1). D'un bout à l'autre de l'Utopie, il n'existe, naturellement, que des classifications provisoires, puisque chaque individu est considéré comme finalement unique; mais, dans les desseins politiques et sociaux, les choses ont longtemps reposé sur une classification de tempéraments, dans laquelle on se préoccupait surtout des différences de portée, de qualité et de caractère de l'imagination individuelle.

Cette classification utopienne fut sommaire, mais elle servit à déterminer les grandes lignes de l'organisation politique; elle était à ce point arbitraire, que

(1) En cela, ils semblent avoir tiré un excellent profit d'une critique des premières spéculations sociales et politiques, critique plus pénétrante que toutes celles qu'on a encore entreprises sur terre. Les spéculations sociales des Grecs, par exemple, avaient le même défaut primordial que les spéculations économiques du XVIII[e] siècle : elles reposaient sur cette hypothèse, que les conditions générales de l'état des affaires sont permanentes alors qu'elles sont momentanées.

beaucoup d'individus restaient en dehors de ses classes ou pouvaient être inclus dans deux ou même trois classes. Pour obvier à ce défaut on donna à ce système une grande ampleur de fonctionnement. On distingua quatre classes principales d'esprits, dénommées respectivement : poïétique, cinétique, obtuse et basse. Les deux premières constituent conjecturalement le tissu vivant de l'Etat; les deux autres en sont le point d'appui et le support. Ce ne sont pas des classes héréditaires, et l'on ne tente pas non plus de les développer par une éducation et une culture spéciales, pour cette simple raison qu'il n'est pas possible de retrouver les traces de l'hérédité ni d'en prévoir les effets. Ce sont des classes dans lesquelles les gens se rangent d'eux-mêmes. L'éducation est uniforme jusqu'à ce qu'il soit impossible de se tromper sur les différences d'aptitudes, et c'est par rapport aux délimitations de ce classement abstrait que tout homme (ou toute femme) doit, par ses qualités, son développement et son choix propre, établir sa position.

La classe poïétique, ou classe d'individualités mentales créatrices, embrasse une diversité nombreuse de types, se ressemblant tous néanmoins par la possession d'imaginations qui se risquent au delà du connu et de l'accepté, et qui sont menées par le désir de transformer en connaissance et en savoir les découvertes faites dans ces excursions. La direction et l'étendue de ces excursions imaginatives peuvent grandement varier, soit qu'il s'agisse de l'invention d'une chose toute nouvelle ou de la découverte d'une chose

restée inaperçue jusqu'alors. Quand l'invention ou la découverte ont pour qualité première la beauté, nous avons alors le type artistique de l'esprit poïétique; dans le cas contraire, nous avons le véritable homme de science. L'étendue de la découverte peut être aussi réduite que dans l'art de Whistler, ou dans la science d'un cytologue, ou bien elle peut être tellement vaste que, finalement, l'artiste et l'investigateur scientifique se confondent dans l'universelle personnalité du vrai philosophe. Presque toutes les formes revêtues par la pensée et les sentiments humains sont dues aux activités accumulées du type poïétique, sur lequel ont réagi les circonstances. Toutes les idées religieuses, toutes les idées de bien et de beau sont entrées dans la vie par le moyen des inspirations poïétiques de l'homme. A l'exception du processus de décadence, les formes de l'avenir humain proviendront aussi d'hommes de ce même type, et c'est un principe essentiel à notre idée moderne d'un progrès séculaire constant, que ces activités soient favorisées et stimulées.

La classe cinétique consiste en types variés, certes, mais se confondant insensiblement, sur la lisière, avec les éléments les moins représentatifs du groupe poïétique, et s'en distinguant par une portée d'imagination plus restreinte. Là l'imagination ne s'étend pas au delà du connu, de l'expérimenté, de l'accepté, encore que, dans ces limites, les Cinétiques soient capables d'imaginer aussi vivement et plus vivement même que les membres du groupe précédent. Ce sont souvent des gens habiles et capables, mais ils n'accomplissent

pas et ne désirent pas accomplir des choses nouvelles. Les individus les plus vigoureux de cette classe sont aussi les plus prompts à apprendre, et ils sont généralement plus moraux et plus dignes de confiance que les types poïétiques. Ils vivent — alors que les Poïétiques sont toujours quelque peu expérimentalistes dans la vie. Les caractéristiques de l'une ou de l'autre de ces deux classes peuvent être associées à un physique bon ou mauvais, à une énergie excessive ou défectueuse, à une acuité exceptionnelle des sens dans quelque direction ou penchant déterminé, et le type cinétique, de même que le type poïétique, peut déployer une imagination de l'ordre le plus restreint ou le plus universel. Mais un Cinétique d'énergie convenable est probablement l'être le plus rapproché de cet idéal que nos anthropologistes terrestres ont dans l'esprit, quand ils parlent du type humain « normal ». La définition de la classe poïétique implique, au contraire, quelque chose d'irrégulier et d'anormal.

Les Utopiens ont distingué dans cette classe cinétique deux extrêmes, déterminés par le caractère de leurs préférences imaginatives. L'un est le type surtout intellectuel, non original, qui, s'il est doué d'une personnalité énergique, fait un administrateur ou un juge admirable, et, s'il est dénué de cette énergie, un mathématicien laborieux, peu inventif, un érudit quelconque, ou un homme de science ordinaire; l'autre est l'homme surtout émotionnel, non original, le type vers lequel, avec un niveau peu élevé d'énergie personnelle, incline mon botaniste. Le second type com-

prend, parmi ses formes énergiques, les grands acteurs, les politiciens, les prédicateurs populaires. Entre ces extrêmes s'étend une région large et vaste de variétés, où prennent place la plupart des gens qui forment les artisans et les ouvriers capables, les personnes riches, les hommes et les femmes honnêtes et droits, les piliers de la société terrestre.

Au-dessous de ces deux classes, et se confondant insensiblement avec elles, vient le type obtus. Les Obtus sont des individus d'imagination absolument imparfaite, les gens qui ne paraissent jamais s'assimiler complètement ce qu'ils apprennent, ni entendre distinctement, ni penser clairement. (Je crois que si une éducation minutieuse est dispensée à chacun, ces gens ne formeront plus qu'une minorité considérablement réduite, mais il est bien possible que le lecteur ait une opinion différente : c'est là certainement un cas de délimitation arbitraire). Les Obtus sont les gens stupides, les gens incompétents, les gens formalistes et imitateurs, les gens qui, dans tout Etat convenablement organisé, gravitent, en tant que classe, un peu au-dessus ou au-dessous du niveau de salaire minimum permettant le mariage. Les lois de l'hérédité sont beaucoup trop mystérieuses pour que les rejetons que les Obtus procréent soient exclus de la compétition, pour qu'on ne leur accorde pas les mêmes chances qu'aux autres. Cependant les Obtus ne comptent ni pour le fonctionnement ni pour la direction de l'Etat.

Finalement, avec un hardi dédain pour les règles de classification du logicien, les hommes d'Etat utopiens

qui édifièrent l'Etat mondial, réservèrent théoriquement la place d'une classe inférieure. A vrai dire, les Inférieurs peuvent être des Poïétiques, des Cinétiques, ou des Obtus, bien qu'ordinairement ils appartiennent à ce dernier type, et leur définition ne s'applique pas tant à la qualité de leur imagination qu'à un certain penchant qu'elle possède, et qui devient, pour l'homme d'Etat, l'objet d'une attention spéciale. Les Inférieurs ont des tendances étroites et égoïstes plus persistantes que le reste de l'humanité; vaniteux souvent et jamais sincères, ils possèdent relativement des facultés de dissimulation très marquées; ils sont capables de cruauté, et ils ont parfois une prédisposition pour ce défaut. Selon la bizarre phraséologie de la psychologie terrestre, si maladroitement hostile à l'analyse, ils n'ont pas de « sens moral ». Ils comptent comme un élément antagoniste dans l'organisation de l'Etat.

C'est là, de toute évidence, la plus sommaire des classifications, et aucun Utopien n'a jamais supposé qu'elle fût destinée à des applications individuelles; Cette classification n'est pas assez précise pour qu'on puisse dire : celui-ci est un Poïétique, et celui-là un Inférieur. Dans la réalité, ces caractères se mélangent et se diversifient de toutes les façons possibles. Ce n'est pas une classification considérée comme expression de la vérité, mais une classification considérée comme un moyen. Prenant l'humanité comme une multitude d'individus uniques constituant une masse, on peut, dans un but pratique, la traiter d'une manière beaucoup plus commode, en ne tenant compte ni de ses unités ni de ses

cas confondus, et en supposant qu'elle est une assemblée de gens poïétiques, cinétiques, obtus et inférieurs. Sous bien des rapports, elle se comporte selon cette hypothèse. L'Etat, s'occupant, comme il le fait, uniquement d'affaires non individualisées, n'a pas seulement le droit, mais l'obligation de négliger le caractère distinctif d'un homme et de le traiter selon son aspect dominant, poïétique, cinétique, ou autre. Dans un monde de jugements hâtifs et de critique vétilleuse, on ne saurait répéter trop souvent que les idées fondamentales de l'Utopie Moderne impliquent partout et en toutes choses des marges et des élasticités, une certaine ampleur universelle et compensatrice dans le fonctionnement.

§ 3

Les hommes d'Etat utopiens qui fondèrent l'Etat Mondial se posèrent, dans les termes suivants, le problème de l'organisation sociale : combiner un mouvement révolutionnaire qui absorbera tous les gouvernements existants et les amalgamera, qui devra être rapidement progressif et adaptable, et cependant cohérent, persistant, puissant et efficace.

Cette combinaison du progrès et de la stabilité politique n'avait jusqu'alors jamais été accomplie en Utopie, pas plus qu'elle n'a été accomplie jusqu'ici sur terre. De même que sur notre planète, l'histoire utopienne consiste en une double série de pouvoirs qui

alternent tour à tour : un Etat efficacement conservateur succédant à un Etat libéral instable. En Utopie, comme sur terre, le type cinétique avait manifesté un antagonisme plus ou moins intentionnel à l'égard du type poïétique. L'histoire générale des Etats avait été la même que sur terre. Au début, par le moyen d'activités poïétiques, l'idée d'une communauté s'était développée et l'Etat avait pris forme ; les Poïétiques surgirent dans les divers départements de la vie nationale, puis laissèrent la place à des Cinétiques d'un type élevé (car il semble être dans la nature des Poïétiques de se repousser mutuellement, sans être capables de se succéder et de se développer consécutivement) et ce fut l'aube d'une ère d'expansion et de vigueur. L'activité poïétique générale déclina avec le développement d'une organisation politique et sociale efficace et solide ; l'homme d'Etat céda le pas au politicien, qui incorpora à son énergie propre la sagesse de l'homme d'Etat ; et de même le génie original dans les arts, les lettres et les sciences et dans tous les domaines de l'activité céda le pas à l'homme cultivé et savant. Le Cinétique aux vastes capacités, qui s'assimile son prédécesseur poïétique, réussit dans presque toutes les branches de l'activité humaine, avec beaucoup plus de facilité que son contemporain poïétique qui est par sa nature même indiscipliné et expérimentateur, et paralysé positivement par la tyrannie des précédents et du bon ordre. Avec cette substitution du type efficient au type créateur, l'Etat cesse de croître, d'abord dans tel département d'activité, ensuite dans tel autre : aussi long-

temps que ces conditions se prolongent, aussi longtemps l'Etat demeure efficient et son fonctionnement ordonné. Mais il a perdu son pouvoir d'initiative et de changement; son pouvoir d'adaptation a disparu et, — avec ce changement séculaire des conditions qui est la loi de la vie, — des pressions se font sentir au dedans et au dehors qui, soit par la révolution, soit par la défaite, libèrent à nouveau le pouvoir poïétique. Le processus, dans son ensemble, n'est certes pas simple : il peut se compliquer de ce fait qu'un département d'activité sera dans une phase poïétique, alors qu'un autre sera dans une phase cinétique. Aux Etats-Unis d'Amérique, par exemple, il y eut, pendant le dix-neuvième siècle, une grande activité poïétique dans l'organisation industrielle, mais une absence totale de cette activité dans la philosophie politique. Pourtant, une analyse attentive de l'histoire d'une ère quelconque démontre la présence de ce rythme presque invariable. Le philosophe utopien avait à résoudre ce problème initial, savoir si c'était là une alternation inévitable, et si le progrès impliquait nécessairement une série de développements, d'écroulements et de recommencements après un intervalle de désordre, d'agitation et souvent de grande misère, ou s'il était possible de maintenir l'Etat dans des conditions stables de sécurité, de bonheur et de progrès, tout en entretenant un élan ininterrompu d'activité poïétique.

Nettement, les hommes d'Etat se décidèrent pour la dernière alternative. D'après ce que me dit mon semblable utopien, ils ne prétendirent pas seulement que

le problème pouvait être résolu, mais ils le résolurent, et il m'expose de quelle façon ils y parvinrent.

L'Utopie moderne diffère de toutes les anciennes Utopies en ce sens qu'elle reconnaît le besoin d'activité poïétique. On voit pour la première fois émettre vaguement cette considération nouvelle par Auguste Comte, répétant avec insistance qu'une reconstruction « spirituelle » doit précéder la reconstruction politique, et admettant la nécessité de traités et de poèmes périodiques sur les Utopies. La reconnaissance de ce besoin paraît d'abord n'ajouter qu'une difficulté de plus à un problème déjà surabondamment complexe. La division qu'établit Comte des activités de l'Etat en spirituelles et matérielles prévoit, jusqu'à un certain point, cette opposition entre le poïétique et le cinétique; mais la contexture intime de son esprit étant obtuse et dure, son principe lui échappe, et, quand on le voit supprimer les activités littéraires, imposer une règle de conduite aux types poïétiques qui sont les moins faits pour l'endurer, on peut mesurer jusqu'à quel point il s'égare et sombre. Dans une large mesure, il suivit les anciens Utopistes en admettant que le problème philosophique et constructif pouvait être solutionné une fois pour toutes, et, en en développant le résultat, il obtint un gouvernement cinétique. Mais ce qui semble n'être qu'une addition à la difficulté peut finalement devenir une simplification, tout comme l'introduction d'un terme nouveau dans une expression mathématique inextricable la ramène parfois à l'unité.

Les philosophes qui, d'après mon modèle utopien,

trouvent dans l'individualité, dans l'indéfini et la nouveauté, l'ultime signification de la vie, ne regardent pas seulement l'élément poïétique comme le plus important dans la société humaine, mais ils ont clairement compris l'impossibilité de le réglementer. C'est là simplement l'application au système moral et intellectuel des principes qui ont servi déjà lors de la discussion du contrôle de l'Etat sur la procréation. (Chap. vi, § 2.) Mais, de même que, dans le cas des naissances, il fut possible pour l'Etat d'établir des conditions limitatives au dedans desquelles l'individualité a plus libre jeu que dans le vide, de même les fondateurs de cette Utopie moderne crurent qu'il était possible de définir des conditions, grâce auxquelles l'individu né avec des dons poïétiques jouirait de toutes les facilités et recevrait tous les encouragements qui lui permettraient de développer entièrement ces dons dans l'art, la philosophie, les inventions ou les découvertes. Certaines conditions générales se présentèrent comme évidemment raisonnables : donner à chacun la meilleure éducation qu'il ou qu'elle pût acquérir ; établir une méthode d'éducation telle qu'elle n'occupât, à aucune période, la totalité du temps disponible de l'élève, mais accordât jusqu'à la fin une marge de libre loisir pour laisser les idiosyncrasies se développer ; enfin, d'un bout à l'autre de la vie, assurer cette marge de fertile loisir, par le moyen d'un salaire minimum pour une somme spécifiée de travail.

Outre qu'ils rendirent universellement possibles les activités poïétiques, les fondateurs de l'Utopie moderne

cherchèrent — tâche infiniment plus malaisée, — à fournir des stimulants, problème d'une nature complexe à l'excès et n'admettant aucune solution systématique. Mais mon double me parle d'une grande variété de dispositions, grâce auxquelles on accorde, aux représentants masculins ou féminins du type poïétique, des libertés plus étendues et des honneurs, dès qu'ils produisent des preuves sérieuses de leurs aptitudes, et il m'expose les hautes ambitions auxquelles ils peuvent prétendre.

Tout un système de facilités spéciales est mis à leur disposition. A chaque station municipale de force motrice sont attachés des laboratoires où des recherches peuvent être poursuivies dans les conditions les plus favorables; et la concession de chaque mine, et même de presque tous les grands établissements industriels, comporte des obligations similaires. Telle est la part faite aux capacités poïétiques dans les sciences physiques. L'Etat mondial pèse et juge la part de chacun de ceux qui contribuent à une invention d'une valeur matérielle quelconque, et il paye ou impose, pour l'utilisation de cette invention, des droits qui sont versés en partie à chaque collaborateur, et en partie à l'institut de recherches auquel il est attaché. Pour la littérature et les sciences philosophiques et sociologiques, tout établissement d'instruction supérieure comporte des bourses, des chaires de conférences permanentes ou temporaires, et la production d'un poème, d'un roman, d'une œuvre spéculative devient l'objet d'une concurrence généreuse entre des Universités rivales.

En Utopie, les auteurs ont soit la faculté de publier leurs œuvres par l'intermédiaire d'un éditeur, comme spéculation privée, soit, si elles ont un mérite suffisant, de céder leurs droits aux presses de l'Université contre une rétribution. Des comités constitués de mille façons diverses disposent de toute sorte d'allocations pour supplémenter ces subsides académiques et pour protéger contre l'indifférence publique les collaborateurs possibles de l'immense travail de l'esprit utopien. A part ceux qui se consacrent à l'enseignement et à l'administration, me dit mon double, la mondiale « Maison de Saloman » (1) ainsi créée entretient un million d'hommes. Malgré la rareté des grandes fortunes, aucun esprit original, ayant la volonté et les capacités nécessaires pour des expériences matérielles ou mentales, ne reste longtemps sans ressources, sans le stimulant de l'attention, de la critique et de la concurrence.

— Et finalement, — conclut mon double, — notre Règle tient compte de l'importance des activités poïétiques chez la majorité des *samouraï*, dans les mains de qui, en tant que classe, réside tout le pouvoir réel.

— Ah! — fis-je, — nous en arrivons maintenant au point, à la chose qui m'intéresse le plus. Car il est parfaitement clair, dans mon esprit, que ces *samouraï* forment le véritable corps de l'Etat. Pendant tout le temps que j'ai passé déjà à courir de ci de là sur cette planète, la conviction s'est imposée à moi que cet ordre

(1) *La Nouvelle Atlantis.*

d'hommes et de femmes, revêtus de l'uniforme que vous portez aussi, dont le visage affermi par la discipline et ennobli par le dévouement, est la réalité utopienne. Sans eux l'édifice entier de ces belles apparences se lézarderait et s'écroulerait, s'effriterait et s'anéantirait si bien qu'enfin je me trouverais au milieu des turpitudes et des désordres de la vie terrestre. Parlez-moi de ces *samouraï* qui me rappellent les gardiens de Platon, qui ressemblent aux Templiers, et dont le nom est identique à celui des hommes d'épée du Japon... Qui sont-ils ? Forment-ils une caste héréditaire, un ordre spécialement éduqué, une classe élue ? Car certainement ils sont le pivot de ce monde qui tourne sur eux, comme une porte sur ses gonds.

§ 4

— J'observe la Règle commune ainsi que beaucoup d'autres, — expliqua mon double, répondant, comme pour s'excuser, à l'allusion que j'avais faite à son uniforme. — Mais mon travail est, par sa nature, poïétique ; on est quelque peu mécontent du système d'isolement des criminels dans les îles, et, en vue d'un système meilleur, j'analyse la psychologie des fonctionnaires des prisons et des criminels en général. On me suppose capable de trouver des expédients ingénieux en cette matière. En principe, les *samouraï* se consacrent à l'œuvre administrative. Pratiquement, l'ensemble de la direction responsable du monde est entre

leurs mains; tous les membres du haut enseignement, les directeurs disciplinaires des collèges, les juges, les avocats, tous ceux qui emploient des travailleurs au delà d'un certain nombre, les médecins praticiens, les législateurs doivent être *samouraï*, et tous les comités exécutifs et autres qui jouent un si grand rôle dans nos affaires sont désignés par le sort et pris dans leurs rangs. L'ordre n'est pas héréditaire (nous savons juste assez de biologie et connaissons assez les incertitudes de l'hérédité pour comprendre combien ce serait absurde) et il n'exige ni consécration, ni noviciat, ni cérémonies, ni initiations. Les *samouraï* sont en fait volontaires. Tout adulte intelligent, raisonnablement sain et capable, peut, à tout âge au-dessus de vingt-cinq ans, devenir *samouraï* et prendre sa part du contrôle universel...

— Pourvu qu'il observe la Règle.

— Précisément... pourvu qu'il observe la Règle.

— J'ai entendu parler de « noblesse volontaire ».

— Ce fut l'idée de nos fondateurs : former un ordre noble et privilégié, ouvert à tous. Personne ne pouvait se plaindre d'une exclusion injuste, car le seul motif d'exclusion était l'incapacité ou la répugnance à observer la Règle.

— Mais on aurait aisément pu exclure de la Règle des races et des lignées spéciales.

— Ce n'était pas l'intention des fondateurs. La Règle fut conçue pour exclure les Obtus, ne présenter aucun attrait aux Inférieurs, diriger et coordonner tous les citoyens de bonne volonté.

— Et elle a réussi ?

— Aussi bien que peut réussir toute chose finie. La vie est encore imparfaite, elle est un épais mélange de mécontentements et de problèmes troublants, mais très certainement le niveau de ces problèmes a été élevé ; il n'y a plus ni guerre, ni pauvreté oppressive, ni moitié autant de maladies, mais au contraire un énorme accroissement de l'ordre, de la beauté et des ressources de la vie, depuis que les *samouraï*, qui débutèrent comme une secte agressive, particulière, se frayèrent la voie jusqu'au gouvernement du monde.

— J'aimerais lire cette histoire, — dis-je. — Je suppose que cette victoire ne s'acquit pas sans lutte ? (Il eut un hochement de tête affirmatif.) Mais parlez-moi d'abord de la Règle.

— La Règle a pour but d'exclure entièrement les Obtus et les Inférieurs, de discipliner les impulsions et les émotions, de développer un tempérament moral, et de soutenir l'homme dans les périodes d'effort, de fatigue et de tentation, de produire le maximum de coopération entre toutes les bonnes volontés, et de maintenir les *samouraï* dans un état de santé morale et physique qui les rende capables de leur œuvre. Elle obtient ce résultat autant qu'il est possible, mais naturellement, comme toutes les propositions générales, elle ne s'applique en aucun cas avec une précision absolue. En somme, elle est assez parfaite pour que des hommes qui, comme moi, travaillent à une œuvre poïétique et pourraient se passer d'une obligation d'obéissance, trouvent une satisfac-

tion à y adhérer. D'abord, à la période militante, la Règle fut rigoureuse et inflexible, son appel s'adressait un peu trop impérieusement à l'homme de conscience exigeante et de vertu rigide; mais elle a subi et subit encore des modifications qui la corrigent et l'élargissent, et, chaque année, elle s'adapte un peu mieux aux nécessités d'un code de vie que tous les citoyens s'essaient à suivre. Nous possédons maintenant, sur la Règle, toute une littérature avec de fort belles choses.

Il chercha des yeux sur son bureau un petit livre, le prit comme pour me le montrer, et le posa de nouveau.

— La Règle se compose de trois parties et renferme: la liste des aptitudes requises, la liste des choses qu'il ne faut pas faire et celle des choses qu'il faut faire. Les aptitudes qu'on exige comme preuve de bonne foi ne s'obtiennent pas sans effort, et elles ont pour but d'éliminer les pires parmi les Obtus et une grande partie des Inférieurs. La période d'instruction élémentaire se termine maintenant vers quatorze ans, et un petit nombre d'élèves, garçons et filles, environ trois pour cent, sont mis à l'écart comme insuffisamment doués, c'est-à-dire presque idiots; le reste continue les études dans les collèges ou les écoles supérieures.

— Toute la population est soumise à cette méthode?

— Avec l'exception que je vous indique.

— Gratuitement?

— Certes! Les élèves quittent le collège vers dix-huit ans. Il y a différentes sortes d'enseignement, sui-

vant les collèges, mais il faut choisir l'un ou l'autre et passer à la fin un examen satisfaisant; dix pour cent en moyenne y échouent. La Règle exige que le candidat *samouraï* ait subi cette épreuve avec succès.

— Mais parfois des hommes remarquables ont été de paresseux écoliers.

— Nous l'admettons. Aussi tous ceux qui ont échoué à l'examen de sortie du collège peuvent, n'importe quand par la suite, demander à le passer, et autant de fois qu'ils le veulent, jusqu'à ce qu'ils réussissent. Certaines raisons soigneusement spécifiées excusent l'échec.

— C'est équitable. Mais n'existe-t-il pas des gens qu sont incapab es absolument de passer des examens?

— Les individus d'une nervosité mal équilibrée...

— Mais ils peuvent posséder des dons poïétiques très grands, quoique irréguliers.

— Certainement. C'est tout à fait possible. Mais nous ne voulons pas de cette sorte de gens parmi les *samouraï*. Le fait de passer un examen est la preuve d'une certaine capacité de persévérance, de volonté, de soumission...

— La preuve qu'on se rapproche de l'ordinaire...

— C'est exactement ce qu'on désire.

— Naturellement, ceux qui échouent peuvent suivre d'autres carrières.

— Oui, c'est ce que nous voulons qu'ils fassent. Outre ces deux aptitudes vérifiées par l'éducation, il en est deux autres d'un genre similaire et de valeur plus discutable. L'une d'elles n'est plus guère exigée main-

tenant. Nos fondateurs stipulèrent que les candidats *samouraï* devaient être pourvus de ce qu'on appela une technique, et,au début, le candidat devait prouver qu'il possédait le titre et les capacités de médecin, d'homme de loi, d'officier, d'ingénieur, de professeur, ou qu'il avait peint des tableaux acceptables, écrit un livre, ou accompli quelque œuvre de ce genre. En fait, il fallait, comme on dit, « être quelqu'un » ou avoir « fait quelque chose ». Dès le début même, ce ne fut qu'une stipulation d'une portée vague, mais on l'appliqua d'une façon si universelle que c'en était absurde. On accepta comme une qualification suffisante de savoir jouer du violon. Il y eut sans doute autrefois une raison à cette clause : en ce temps-là, beaucoup de filles de parents prospères, et même des fils, ne faisaient au monde autre chose que de mener une vie oisive et sans intérêt; l'organisation sociale aurait souffert de leur invasion. Mais cette raison-là a disparu maintenant, et la nécessité d'une aptitude spéciale est devenue une pure formalité. Par contre, une particularité nouvelle s'est développée. Nos Fondateurs firent un recueil de plusieurs volumes qu'ils appelèrent collectivement : *le Livre du samouraï*. C'est une compilation d'articles et d'extraits, de poèmes et de pièces en prose qu'on supposait renfermer l'idée de l'ordre. Ce livre devait, pour le *samouraï*, remplir le rôle que la Bible avait rempli autrefois pour les Hébreux. A vous parler franchement, le contenu était d'un mérite fort inégal; il s'y trouvait toute une rhétorique de second ordre et des poésies presque insi-

pides. On y avait joint aussi des vers et de la prose très obscurs qui avaient eu le talent de paraître profondément sages. Mais, malgré tant de défauts, l'ensemble du Livre fut, dès le début, une œuvre splendide et inspiratrice. Depuis lors jusqu'au moment présent, *le Livre du samouraï* a été continuellement revu. On a beaucoup ajouté, on a beaucoup rejeté, et on en a récrit une bonne partie. A l'heure actuelle, il ne contient presque rien qui ne soit beau et parfait de forme. La série entière des émotions nobles s'y trouve exprimée, ainsi que toutes les idées directrices de notre Etat Moderne. Nous y avons récemment adjoint une superbe critique de son contenu, écrite par un certain Henley.

— Le vieux Henley !

— Il est mort il y a quelque temps.

— Je l'ai connu sur terre ! Et il était aussi en Utopie ! C'était un grand diable à tête rouge, avec une chevelure impétueuse; bruyant et combatif, il se faisait une foule d'ennemis, malgré un cœur très bon... Et il faisait partie de l'ordre des *samouraï ?*

— Il bravait et narguait la Règle.

— Il chantait le vin et la force. Ses vers, dans notre monde, étaient enivrants comme du vin, du vin rouge, à travers lequel se joue le soleil.

— Il fit partie du comité qui révisa notre Code. Car la révision et le renforcement de notre Code sont une œuvre à laquelle prennent part des individus à la fois du type poïétique et du type cinétique. Vous l'avez connu, ce Henley, dans votre monde ?

— Je ne l'ai pas connu, précisément, à mon grand regret ; mais je l'ai vu... et je me souviens d'une strophe qu'il a écrite :

Out of the night that covers me
Black as the pit from pole to pole,
I thank whatever Gods may be
For my unconquerable soul (1).

— Mais nous avons cela ici, — dit mon double, — toutes les bonnes choses de la Terre se retrouvent en Utopie. Ces strophes ont été insérées dans le livre aussitôt après la mort du poète.

§ 5

— Nous avons à présent un double Code : un très beau Premier Code, un premier recueil des œuvres qui ont résisté au temps, et un Second Code qui contient des œuvres contemporaines et des œuvres plus anciennes de qualité moindre. Une connaissance satisfaisante de ces deux Codes est la quatrième aptitude intellectuelle qu'on exige du *samouraï*.

— Il doit en résulter une sorte d'uniformité de ton dans la pensée utopienne?

— Le Code règne souverainement sur notre monde. En réalité, on le lit, on le commente, on l'apprend

(1) Du fond de la nuit qui me couvre, nuit noire comme le gouffre qui s'étend d'un pôle à l'autre, je remercie les dieux, quels qu'ils soient, de m'avoir donné une âme que rien ne peut vaincre.

dans les écoles... Après les aptitudes intellectuelles viennent les aptitudes physiques : l'homme doit être de santé robuste, exempt de certaines maladies répugnantes, évitables et démoralisantes, et en bonne forme. Nous rejetons les êtres maigres, gras ou flasques, ou dont les nerfs sont ébranlés; nous les renvoyons à l'entraînement. Enfin, l'homme ou la femme doit être majeur.

— Avoir vingt et un ans? Mais vous avez parlé de vingt-cinq!

— La limite d'âge varia. D'abord, ce fut vingt-cinq ans et davantage, puis le minimum fut fixé à vingt-cinq pour les hommes et vingt et un pour les femmes. A présent, il y a une tendance à l'élever. Nous ne voulons pas, ceux qui, du moins, comme moi, partagent cet avis, tirer avantage des émotions juvéniles... nous voulons que le *samouraï* ait profité d'expériences nombreuses, qu'il ait acquis des convictions mûries et solides. Nos règles d'hygiène et de régime reculent avec rapidité la limite de la vieillesse et de la mort, et conservent les hommes vigoureux et bien portants jusqu'à quatre-vingts ans et plus. Il n'y a aucune nécessité de presser les jeunes. Qu'ils aient le temps de goûter le vin, l'amour et les chansons, qu'ils sentent la morsure des passions et connaissent les démons avec lesquels ils doivent compter.

— Mais il peut y avoir de beaux spécimens de jeunes gens qui éprouvent, dès avant vingt ans, le désir des choses meilleures et plus hautes.

— Il leur est permis en tout temps d'observer la

Règle, sans ses privilèges. Mais un homme qui, après son adhésion majeure à vingt-cinq ans, enfreint la Règle, est exclu à jamais de l'ordre des *samouraï*. Avant cet âge il peut l'enfreindre et faire pénitence.

— Et maintenant quelles sont les choses défendues?

— Nos interdictions sont nombreuses. Il est beaucoup de menus plaisirs qui ne font pas grand mal : nous avons néanmoins jugé bon de les prohiber, comme un moyen d'éliminer les intempérants. Nous pensons qu'une résistance constante aux petites séductions est excellente pour la virilité des caractères. A tout le moins, elle démontre qu'un homme est résolu à donner un certain prix en échange des honneurs et des privilèges. Nous prescrivons un certain régime d'alimentation, nous défendons le tabac, le vin, les boissons alcooliques, les stupéfiants et les anesthésiques...

— Et la viande?

— Sur la planète entière d'Utopie, on ne consomme pas de viande. On en consommait autrefois. Mais la pensée même d'un abattoir nous est insupportable. Bien mieux, dans une population qui est toute éduquée, et à peu près au même niveau de raffinement physique, il serait impossible de trouver un individu qui consentît à dépecer un bœuf ou un porc. Cependant nous n'avons en aucun sens décidé si la nourriture carnée est ou non hygiénique. C'est l'autre aspect qui nous a déterminés. Je puis encore me rappeler, au temps de mon enfance, les réjouissances qui eurent lieu lorsqu'on ferma le dernier abattoir.

— Vous mangez du poisson, cependant.

— Ce n'est pas une affaire de logique, ici. Dans notre passé barbare on suspendait sur les voies publiques d'horribles carcasses d'animaux écorchés et ruisselants de sang.

Il haussa les épaules.

— On fait toujours cela..... dans *mon* monde, — dis-je.

Il examina mon visage plus flasque et plus bouffi que le sien, mais il ne formula pas les pensées qui lui traversèrent l'esprit.

— A l'origine,— continua-t-il,— l'usure, c'est-à-dire le prêt de l'argent à des taux fixes d'intérêt, fut interdite aux *samouraï*. L'interdiction subsiste encore, mais elle n'a guère d'occasions de s'appliquer, puisque notre code commercial rend pratiquement impossible l'usure, et notre loi se refuse à reconnaître les contrats spécifiant des intérêts dans les prêts particuliers consentis à des emprunteurs peu prospères. L'idée d'un homme qui s'enrichirait dans l'inaction, aux dépens d'un débiteur qui s'appauvrirait, répugne profondément aux principes utopiens, et notre Etat réussit à imposer, dans presque tous les cas, la participation du prêteur aux risques de l'emprunteur. Ce n'est là cependant qu'une part infime d'une série de limitations et de restrictions ayant ce même caractère. On sait que le simple fait d'acheter pour revendre entraîne, pour la société, une foule de conséquences désastreuses ; il incite l'homme à augmenter ses profits et à falsifier la valeur ; aussi est-il défendu aux *samouraï* d'acheter dans le but de revendre pour leur

propre compte ou pour un intermédiaire quelconque, l'Etat excepté; pour revendre, il faut que l'objet ou la denrée ait changé de nature, ait subi une transformation industrielle quelconque, un simple changement de volume ou d'emballage ne suffisant pas. Bref, le commerce et tous ses succédanés sont interdits aux *samouraï*, qui, en conséquence, ne sauraient être tenanciers, ni commanditaires, ni propriétaires d'hôtels; et en outre un docteur (tous les praticiens devant être *samouraï*) ne peut vendre de produits pharmaceutiques que comme fonctionnaire de la municipalité ou de l'Etat.

— Ces dispositions vont à l'encontre de toutes les idées qui ont cours sur terre, — dis-je. — Nous sommes obsédés par la puissance de l'argent. Votre Règle se résume en pratique à un vœu de pauvreté, et si vos *samouraï* forment un ordre d'hommes pauvres...

— Non pas! Les *samouraï* qui ont inventé, organisé, développé des industries nouvelles sont devenus riches, et beaucoup d'individus qui se sont enrichis par des négoces brillants et originaux ont pu, par la suite, devenir *samouraï*.

— Mais ce doivent être là des cas exceptionnels. L'ensemble de vos affaires d'argent demeurent certainement l'occupation d'individus qui ne sont pas *samouraï*. Vous avez, sans doute, une classe d'hommes riches, opulents, puissants, de personnages en dehors...

— Vous croyez?

— Je n'en vois, il est vrai, aucun exemple.

— Oui, en réalité, nous avons de ces personnages.

Il y a de riches négociants, des hommes qui ont fait des découvertes économisant le travail de distribution et de répartition, ou qui, par d'intelligentes et véridiques réclames, ont appelé l'attention sur des utilisations négligées de certains produits, par exemple.

— Mais ne sont-ils pas une puissance?

— Pourquoi le seraient-ils ?

— La richesse est une puissance.

Il me fallut lui expliquer le sens de cette phrase. Il protesta.

— La richesse,— dit-il,— n'est en aucune façon une puissance, à moins que vous ne la fassiez telle vous-même. S'il en est ainsi dans votre monde, c'est par inadvertance. La richesse est une chose créée par l'Etat, c'est une convention, c'est la plus artificielle des puissances. En instituant de subtiles réglementations, vous pouvez déterminer ce qu'elle n'achètera pas. Dans votre morale, il semble que vous ayez rendu *achetable* le loisir, le mouvement, les libertés de toutes sortes. D'autant plus insensés êtes-vous! Un travailleur pauvre, avec vous, est un homme condamné à la crainte et à tous les désagréments. Il n'est pas étonnant que vos riches aient la puissance. Mais ici tout homme peut acquérir un loisir raisonnable, une vie décente, à des conditions bien meilleures que s'il se vendait aux riches. Si riches que soient les hommes ici, il n'existe aucune fortune particulière qui puisse être comparée à la fortune de l'Etat. Les *samouraï* exercent le contrôle de l'Etat et de la fortune de l'Etat, et, d'après les engagements qu'ils prennent, ils ne doivent pro-

fiter d'aucun des plaisirs grossiers que la fortune peut encore acheter. Où se trouve, en ce cas, la puissance de l'homme riche ?

— Mais, alors, où est le stimulant ?

— Oh ! avec sa richesse, un homme acquiert, pour lui-même, des choses, une infinité de choses... mais fort peu de pouvoir, ou même aucun pouvoir sur ses concitoyens... à moins que ceux-ci ne soient des individus exceptionnellement faibles ou esclaves de leurs instincts.

Je réfléchis un instant, puis demandai :

— Quelles autres choses le *samouraï* ne peut-il pas faire ?

— Ni chanter, ni déclamer, ni jouer en public, bien qu'il soit autorisé à conférencier et à prendre part à des débats. Mais la profession histrionique est considérée comme manquant de dignité et exerçant sur l'âme une influence débilitante et corruptrice. L'esprit s'habitue sottement à la servitude des applaudissements ; il obtient une habileté exagérée à produire des illusions d'excellence momentanée et prétentieuse ; et nous savons par expérience que les acteurs et les actrices, en tant que classe, sont bruyamment dénués de noblesse et de sincérité. S'ils n'ont pas ces caractéristiques flamboyantes, ils ne sont alors que des acteurs médiocres. Le *samouraï* ne doit non plus exercer aucun métier domestique : il ne peut être, par exemple, ni coiffeur, ni garçon d'hôtel, ni cireur de bottes ; il ne saurait rendre un service personnel direct qu'en matière de médecine ou de chirurgie.

Autrement chacun se sert soi-même. Aucun de ceux qui se soumettent à la Règle ne doit se faire le serviteur d'un autre citoyen et se voir obligé d'exécuter les ordres qui lui sont donnés. Il ne peut ni être domestique ni en avoir pour son compte ; il faut qu'il se rase, s'habille, se serve lui-même, transporte ses aliments du fournisseur jusqu'à sa table, mette en ordre et nettoie lui-même sa chambre à coucher...

— Tout cela est assez facile dans un monde aussi bien organisé que le vôtre. Je suppose que le jeu et les paris sont interdits aux *samouraï?*

— Absolument. Il peut s'assurer sur la vie et la vieillesse, en vue de faciliter l'éducation de ses enfants, ou pour certains autres buts spécifiés, mais ce sont là les seules relations qu'il ait avec le hasard. Il lui est aussi défendu de jouer en public, ou même de regarder jouer. Certains sports et exercices hardis et dangereux lui sont prescrits, mais non les sports compétitifs d'homme contre homme ou d'équipe contre équipe. Cette décision s'imposa longtemps avant la venue des *samouraï*. Selon l'ancien idéal, les gens de qualité montaient des chevaux de course, conduisaient des équipages, luttaient ou s'exerçaient à des jeux d'adresse compétitive, et toute la tourbe des obtus, des vils, des couards venaient par milliers admirer, huer et parier. Rapidement, l'homme de qualité adonné aux sports dégénéra en une sorte de prostitué athlétique, avec tous les défauts, toute la vanité, les grands airs et l'outrecuidance de l'ordinaire histrion, et même avec moins d'intelligence. Nos Fondateurs ne transi-

gèrent pas avec cette organisation des sports publics. Ils ne consacrèrent pas leur existence à assurer, à tous les habitants de la planète, la liberté, la santé, le loisir, pour que ceux-ci pussent ensuite consacrer leur vie à de pareilles folies.

— Nous avons aussi ces abus, — dis-je, — mais certains de nos jeux terrestres ont leur beau côté. Il en est un qui s'appelle le cricket : c'est un jeu superbe et généreux.

— Nos enfants le jouent et les adultes aussi. Mais on jugerait puéril d'y perdre trop de temps : des hommes doivent avoir de plus graves occupations. Il eût été peu noble et déplaisant, pour les *samouraï*, de jouer mal aux yeux de tous, et il leur était impossible de jouer d'une façon assez constante pour s'entretenir la main et l'œil et pour rivaliser d'adresse avec l'être qui était assez bête ou assez nul pour passer maître en ce genre d'activité. Le cricket, le tennis, la paume, le billard... Vous trouverez des associations d'individus qui pratiquent tout cela en Utopie, mais pour les *samouraï* qui s'y adonnent ce sont là des jeux et non des parades ou des spectacles. Le prix d'un endroit réservé où ils joueraient au cricket devant un public payant serait écrasant... Les nègres sont parfois fort habiles au cricket. Pendant un certain laps de temps, la plupart des *samouraï* s'exercèrent à l'épée, mais il en est fort peu qui continuent à l'heure actuelle. Il y a cinquante ans encore, ils étaient soumis à une période militaire de quinze jours chaque année ; ils faisaient de longues marches, dormant en plein air, portant des provisions,

et se livrant à des manœuvres de guerre sur des territoires inconnus d'eux et parsemés de cibles mobiles. Notre monde éprouvait encore une curieuse difficulté à comprendre que l'époque des guerres avait pris fin pour tout de bon.

— Et à présent, — dis-je — ne sommes-nous pas bientôt au bout de vos prohibitions? Vous avez interdit l'alcool, les drogues, le tabac, les paris, l'usure, les jeux, le commerce, les domestiques. Mais n'y a-t-il pas un vœu de chasteté?

— Est-ce la règle de vos ordres terrestres?

— Oui, excepté, si je me rappelle bien, les gardiens de Platon.

— Il existe, ici, une règle de chasteté... mais non de célibat. Nous savons d'une façon parfaitement claire que la civilisation est un arrangement artificiel, et que tous les instincts physiques et émotionnels de l'homme sont trop forts, tandis que son instinct naturel de contrainte est trop faible pour qu'il vive facilement dans l'Etat civilisé. La civilisation s'est développée beaucoup plus rapidement que l'homme ne s'est modifié. Dans l'état de perfection peu naturel qu'a atteint notre civilisation en ce qui concerne la sécurité, la liberté et l'abondance, l'être humain normal inéduqué est disposé aux excès dans presque toutes les directions. Il a des tendances à manger trop, à boire trop, à rechercher l'oisiveté avant que sa part de labeur ne puisse être réduite, à gaspiller son activité en parades, et à s'adonner trop à l'amour et trop savamment. Il perd toute mesure, et se concentre sur des méditations égoïstes

ou érotiques. L'histoire passée de notre race est en grande partie une histoire d'écroulements sociaux, dus à la démoralisation causée par les licences que favorisent la sécurité et l'abondance. Au temps de nos Fondateurs, un grand nombre de signes faisaient prévoir une époque de prospérité et de détente qui s'étendrait au monde entier. Les deux sexes dérivaient vers des excès sexuels, les hommes vers des extravagances sentimentales, des dévotions imbéciles, la complication et le raffinement des passions physiques ; les femmes vers ces expansions et ces raffinements de sensations qui trouvent leur expression dans la musique et dans des toilettes coûteuses et recherchées. Les deux sexes devenaient instables et confondus. Le monde entier parut disposé à faire de ses intérêts sexuels exactement ce qu'il avait fait pour sa nourriture et sa boisson : en tirer le meilleur parti possible.

Il se tut.

— La satiété vint à votre aide, — dis-je.

— La destruction peut survenir avant la satiété. Nos Fondateurs empruntèrent des motifs à toute sorte de sources, mais je pense que la force principale qui donne aux hommes le contrôle d'eux-mêmes est l'Orgueil. L'Orgueil n'est peut-être pas dans l'âme la meilleure chose, mais il y est cependant le meilleur souverain. C'est à lui que nos Fondateurs s'adressèrent pour garder l'homme propre, vigoureux et sain. Sur ce point, comme en tout ce qui concerne les désirs naturels, ils maintinrent qu'aucun appétit ne doit être assouvi ni aiguillonné par des excitants artificiels, mais aussi et



également qu'aucun appétit ne doit souffrir de privation complète. Un homme doit sortir de table satisfait, mais non repu. Et, en matière d'amour, l'idéal qu'eurent en vue nos Fondateurs fut de favoriser le désir pur et droit entre créatures pures et droites. Le mariage entre égaux fut enjoint aux *samouraï* comme un devoir envers la race, et l'on prit des dispositions très précises pour empêcher cette inséparabilité conjugale, cet état mental qui réduit un couple de gens unis à quelque chose de moins que s'ils vivaient à part l'un et l'autre. Tout cela est trop long pour que je vous le détaille ici. Un *samouraï*, s'il aime une femme qui n'observe pas la Règle, doit, pour l'épouser, ou abandonner l'ordre ou amener sa fiancée à accepter ce qu'on appelle la Règle des Femmes, règle qui, sans lui imposer les restrictions et les disciplines les plus sévères, élève son régime de vie et le met en harmonie effective avec celui de son époux.

— Mais si, par la suite, elle enfreint la Règle ?

— Il doit, en ce cas, la quitter ou quitter l'Ordre.

— Il y a, dans ce conflit possible, matière à deux ou trois romans.

— Il a fourni matière à des centaines de romans.

— La Règle des Femmes est-elle, en même temps qu'un régime de vie, une loi somptuaire? Je veux dire... peut-elle se vêtir à sa fantaisie?

— Certainement non, — répliqua mon semblable utopien. — Nous avons constaté que toute femme qui avait de l'argent à sa disposition l'employait à une guerre méchante contre les autres femmes. Tandis que

les hommes s'épanouissaient à la civilisation, les femmes paraissaient retourner à l'état sauvage, au tatouage et aux plumes. Mais les *samouraï*, hommes et femmes, et même les femmes ayant adhéré à la Règle inférieure, ont tous un costume particulier. Aucune différence n'est stipulée entre les adhérents à la Règle inférieure ou ceux de la Règle supérieure. Vous avez vu le costume des hommes, toujours semblable à celui que je porte. Les femmes peuvent adopter le même, avec la chevelure nattée ou coupée court, ou bien elles peuvent avoir une robe à taille haute, d'une étoffe très fine et souple, avec la chevelure relevée en chignon par derrière.

— J'ai vu ce costume, — dis-je. — En effet, presque toutes les femmes m'ont paru vêtues selon des variantes de ce simple modèle. Il est très beau. L'autre costume, je n'y suis pas encore habitué. Mais il me plaît, quand il est porté par des jeunes filles ou des femmes sveltes. — Une pensée me vint et j'ajoutai : — Est-ce que... parfois... hum!... Ne consacrent-elles pas des soins exagérés à leur coiffure?

Mon semblable utopien ne put s'empêcher de rire.

— Oui, parfois, — dit-il.

— Et la Règle, alors?

— La Règle n'est ni tracassière ni vexatoire, — répondit mon double, en souriant. — Nous ne tenons pas à ce que les femmes cessent d'être belles et consciemment belles, si vous voulez — ajouta-t-il. — Plus nous aurons de beauté réelle dans les formes et les visages, plus beau sera notre monde. Mais ces pièges coûteux que se tendent les sexes...

— J'aurais cru, — interrompis-je, — que se serait formée une classe de femmes trafiquant de leur sexe, de femmes, veux-je dire, qui auraient trouvé intérêt et profit à orner et à souligner leur beauté individuelle. Aucune loi ne peut les en empêcher. Celles-là tendraient assurément à contrarier la sévérité de costume que dicte la Règle.

— Il y a de ces femmes. Mais, malgré cela, la Règle fixe les éléments du vêtement de tous les jours. La femme qui a la passion des toilettes somptueuses la satisfait ordinairement dans son cercle particulier d'amis et de connaissances, et ne s'expose que fort rarement aux regards publics. Son goût personnel, et les dispositions du plus grand nombre, réprouvent tout étalage de ce genre au dehors. D'ailleurs, la Règle inférieure accorde certaines libertés : l'usage discret de belles dentelles et de broderies, un choix plus étendu d'étoffes.

— Vous n'avez pas de modes changeantes ?

— Aucune. Cependant, nos vêtements ne sont-ils pas aussi beaux que les vôtres ?

— Les vêtements dont se parent nos femmes ne sont pas beaux du tout, — répondis-je, entraîné un instant vers la mystérieuse philosophie du vêtement. — La beauté ? Elles, ne s'en soucient guère !

— Alors, de quoi se soucient-elles ?

— Demandez plutôt de quoi se soucie notre monde !

§ 6

C'est avec une extrême curiosité que je vais retrouver mon semblable utopien, pour le troisième entretien, où me sera fait l'exposé de la dernière partie de la Règle : les choses auxquelles le *samouraï* est astreint.

Cette partie contient des instructions très précises regardant la santé, des prescriptions visant directement le bien-être et ce constant exercice de la volonté qui rend la vie bonne. Sauf en des circonstances exceptionnelles, toujours spécifiées, le *samouraï* doit chaque jour prendre un bain froid et se raser ; sur ces points, la réglementation est claire et formelle ; le corps est maintenu en santé : la peau, les muscles, les nerfs en parfait état, sans quoi le *samouraï* doit recourir au médecin de l'ordre et obéir formellement à ses injonctions. Il est obligé de dormir seul quatre nuits au moins sur cinq, prendre ses repas avec ceux de sa classe, et converser au moins une heure, au plus proche établissement de l'ordre, avec tous ceux de ses collègues qui sont disposés à goûter sa conversation ; cela, une fois au moins sur trois jours fixés par semaine. De plus, il est tenu de lire à haute voix, dix minutes par jour, un fragment à son choix du *Livre des samouraï;* chaque mois, il doit acheter et lire entièrement un livre au moins, publié dans les cinq dernières années ; le seul empiètement sur la liberté du



choix en cette matière est l'indication d'un minimum de longueur pour le ou les livres mensuels. Le règlement complet de ces menus devoirs est volumineux et détaillé, et il offre de nombreuses alternatives. Il a pour but, par cette spécification de devoirs-types, pour ainsi dire, de rappeler incessamment au *samouraï* la nécessité d'un corps et d'un esprit sains. Il lui indique les principales méthodes efficaces, et tend à assurer une communauté continuelle de sentiments et d'intérêts, par le moyen d'habitudes collectives, de relations suivies, et d'une culture intellectuelle tenue toujours au courant. Ces obligations secondaires n'absorbent pas plus d'une heure par jour, et cependant elles servent à rompre les groupements et les isolements exclusifs, à secouer les indolences physiques et intellectuelles, et à enrayer le développement de préoccupations non sociables.

Si elles veulent rester épouses et continuer d'appartenir à l'ordre, les *samouraï* femmes qui sont mariées doivent avoir des enfants avant que se termine la seconde période qui met fin aux mariages stériles. Je ne pensai pas, à ce moment, à m'enquérir des chiffres précis, mais il n'est pas douteux que la majeure partie de la population future de l'Utopie proviendra des mères adhérentes à la Règle Supérieure ou Inférieure de l'ordre des *samouraï*. Une liberté, refusée aux hommes, est accordée aux *samouraï* femmes : elles peuvent convoler en dehors de la Règle, et les femmes mariées à des non-adhérents ont aussi la faculté de devenir *samouraï*. Cette disposition offre, de toute évidence, des sujets de romans et de situations drama-



tiques. En réalité, il n'y a guère que des individus d'une grande distinction poïétique ou d'importants personnages du commerce qui, en dehors de la Règle, aient des femmes adhérentes à l'Ordre. Le but de ces unions est, ou d'amener l'époux sous l'autorité de la Règle, ou d'en affranchir la femme. Sans aucun doute, ces restrictions au mariage tendent à faire des *samouraï* une classe héréditaire. Leurs enfants, en général, deviennent des *samouraï*. Mais ce n'est pas une caste exclusive. Sous la condition très raisonnable de posséder certaines aptitudes, quiconque le juge bon peut y entrer à n'importe quel moment, et ainsi, à l'encontre de toutes les castes privilégiées que le monde a connues, l'Ordre s'accroît proportionnellement au chiffre de la population, et peut même, à la fin, s'assimiler la population totale de la planète.

§ 7

Jusqu'ici, l'exposé de mon *alter ego* était relativement facile à suivre.

Mais il arrivait maintenant au cœur de son explication, à la volonté et aux motifs essentiels qui poussent hommes et femmes à se soumettre à cette discipline, à renoncer aux voluptés savoureuses et complexes de la vie sensuelle, à maîtriser les émotions et à contrôler les impulsions, à se maintenir en état d'effort constant, alors qu'ils ont en abondance autour d'eux

de quoi exciter et satisfaire tous leurs désirs. Son discours devenait plus compliqué.

Il s'agissait de me faire comprendre clairement les principes religieux de l'Utopie.

La religion utopienne a pour principe fondamental la répudiation de la doctrine du péché originel. Les Utopiens proclament que, somme toute, l'homme est bon. C'est là leur croyance capitale. L'homme, allèguent-ils, est doué d'un orgueil et d'une conscience qu'on peut affiner par l'éducation, de même qu'on affine l'œil et l'oreille, et son être comporte le remords et la douleur comme conséquences inévitables de toute jouissance illégitime. Quels motifs avons-nous pour le considérer comme mauvais? Il est religieux; la religion chez lui est aussi naturelle que le désir sensuel ou la colère, moins intense, à vrai dire, mais survenant avec une fatalité irrésistible, ainsi que le calme survient après tous les tumultes et toutes les agitations. En Utopie, ce point est clairement compris, par les *samouraï* au moins. Ils acceptent la religion comme ils acceptent la soif, comme quelque chose d'inséparablement inhérent aux rythmes mystérieux de la vie. De même que la soif, l'orgueil et tous les désirs peuvent se pervertir, à une époque offrant d'innombrables moyens de les satisfaire, — et de même que les hommes se dégradent et se ruinent par des intempérances de boisson, de faste ou d'ambition, de même aussi le noble faisceau de désirs qui constitue la religion peut être tourné à mal par les êtres mauvais et les insouciants. L'indulgence négligente à l'égard des inclina-

tions religieuses, l'incapacité de réfléchir sur ces matières avec sérieux et avec un discernement aussi impartial que possible sont des défauts tout aussi étrangers aux adhérents à la Règle que celui de boire à l'excès quand ils ont soif, de manger jusqu'à étouffer, ou d'éviter un bain parce que la température s'est rafraîchie, ou de faire la cour à la première fille qui leur paraît jolie, entre chien et loup. Devant posséder chacun des types de caractères que l'on rencontre sur le globe terrestre, l'Utopie a aussi ses temples et ses prêtres, comme elle a les actrices et le vin, mais la Règle interdit au *samouraï* la religion des autels théâtralement illuminés, l'encens, la musique des orgues, aussi strictement qu'elle leur interdit l'amour des femmes peintes ou les consolations de l'alcool. Et envers toutes les choses qui sont moins que la religion, et qui cherchent à se l'annexer, envers les cosmogonies et les philosophies, les croyances et les formules, les catéchismes et les explications faciles, l'attitude du *samouraï* et le ton du Livre sont pleins de méfiance. Tout cela, pour un *samouraï*, fait partie des faiblesses que l'homme se permet avant de se soumettre à la Règle; ce sont là les premières satisfactions du jeune homme, les expériences sur lesquelles se basent les renonciations. Le *samouraï* a atteint un niveau supérieur à ces choses.

La théologie des gouvernants utopiens est saturée de cette philosophie de l'unique, de cet antagonisme contre tout ce qui va au delà des similarités et des parallélismes pratiques, dont leurs institutions sont

saturées. Ils ont analysé, jusqu'à les épuiser, ces mensonges et ces hypothèses qui s'interposent entre l'Un et le Nombre, qui ont troublé la philosophie, depuis que la philosophie a commencé. Ils ont évité cette trompeuse unification des espèces, chacune sous sa définition spécifique, illusion qui a dominé et faussé le raisonnement terrestre, et de même ils ont échappé à cette décevante simplification de Dieu qui vicie toute la théologie terrestre. Ils ont de la divinité cette idée qu'elle est complexe et d'une variété infinie d'aspects : aucune formule universelle ne l'exprime et on ne peut en donner aucune preuve uniforme. De même que la langue de l'Utopie est une synthèse, ainsi est sa Divinité. L'aspect de Dieu diffère selon la mesure de l'individualité de chacun, et la qualité intime de la religion doit par conséquent se trouver dans la solitude humaine, entre l'homme et la Divinité seule. La religion est, en essence, un rapport entre la Divinité et l'homme ; c'est une perversion d'en faire un rapport entre l'homme et l'homme, et l'homme ne peut pas plus parvenir à Dieu par l'intervention d'un prêtre qu'aimer sa femme par cet intermédiaire. Mais, de même qu'un amoureux raffine l'interprétation de ses sentiments et en emprunte l'expression aux poèmes et à la musique des hommes poïétiques, de même un individu peut, à son gré, lire des livres de dévotion ou écouter de la musique en harmonie avec ses sentiments inchoatifs. Nombreux par conséquent sont les *samouraï* qui adoptent des régimes particuliers favorables à leur vie religieuse secrète, qui prient habi-

tuellement, qui lisent des livres de dévotion, mais la Règle n'a rien à faire avec ces questions privées.

Le Dieu du *samouraï* est clairement un Dieu transcendantal et mystique. Dans la mesure où les *samouraï* travaillent en commun à la direction de l'Etat et maintiennent l'ordre et le progrès du monde, ainsi par leur effort et leurs actes publics, par leur discipline et leur abnégation, rendent-ils ensemble un culte à la Divinité. Mais la source des motifs qui les font agir réside dans la vie individuelle, dans la méditation silencieuse et délibérée, et c'est à cela que vise la plus extraordinaire de toutes les règles de l'Ordre. Pendant au moins sept jours consécutifs chaque année, tout adhérent homme ou femme, doit quitter ce qui est la vie courante et gagner un endroit solitaire et sauvage, où il ne parlera à personne, où il n'aura aucune espèce de rapports avec l'humanité. Les *samouraï* partent ainsi sans livres et sans armes, sans plume, ni encre, ni argent. Ils se munissent seulement de provisions pour la durée du voyage, d'une couverture ou d'un lit-sac, car ils doivent dormir à la belle étoile, et ils n'emportent aucun moyen de faire du feu. Il leur est permis, pour se guider, de s'informer des difficultés et des dangers du voyage, d'étudier des cartes avant de se mettre en route, mais ils ne peuvent garder aucune indication de ce genre. On leur prescrit de ne pas suivre les sentiers battus et de ne pas se rendre dans des lieux habités, mais de séjourner dans les endroits calmes du globe, dans les régions qui leur sont réservées.

Cette discipline, m'apprit mon *alter ego*, fut inventée pour produire chez les *samouraï* une certaine solidité de cœur et de corps, sans quoi l'ordre eût été envahi par trop d'êtres timorés, simplement tempérants. Avant qu'on ne s'arrêtât à ce choix, bien des moyens avaient été suggérés : épreuves qui ressemblaient à des tortures, jeux d'épée, escalades vertigineuses, etc. Cette retraite a pour but en partie d'assurer l'entraînement vigoureux de l'esprit et du corps, mais aussi d'arracher un instant les esprits des *samouraï* aux détails accaparants de l'existence, aux débats compliqués, aux efforts épuisants de la besogne, aux querelles et aux affections personnelles, au surmenage. Il leur faut s'en aller, quitter le monde.

Certains vastes espaces, en dehors des territoires exploités, sont mis à part pour ces pèlerinages annuels. On a réservé ainsi, en Asie et en Afrique, des milliers de kilomètres carrés de désert sablonneux, la plus grande partie des régions arctiques, d'immenses parages montagneux, des landes glaciales ou marécageuses, des forêts et d'innombrables mers non fréquentées. Il y a, dans ces espaces, des routes pénibles et dangereuses; d'autres qui sont simplement désolées; et il est même quelques voyages maritimes que l'on peut faire par temps serein, comme on vogue à travers un rêve. Le *samouraï* ne doit prendre la mer qu'avec un petit bateau à voiles et sans pont, qu'il mène à l'aviron par les temps calmes; il fait à pied et sans aide tous les autres voyages. Sur les limites de ces régions désertes et au long des côtes, il y a de petits bureaux d'où le

samouraï dit au revoir au monde des hommes et où il revient quand son temps minimum de silence est écoulé. Pendant l'intervalle, il demeure seul, dénué de tout, avec la nature et ses pensées.

— Est-ce une bonne chose? — demandai-je.

— Bonne, — répondit mon *alter ego*. — Nous autres, civilisés, retournons à notre mère originelle, que tant d'entre nous oublieraient, sans la Règle. Et l'on réfléchit... Il y a quinze jours à peine, j'ai accompli mon voyage annuel. Avec ma barque, je suis allé par mer à Tromsoe ; de là, j'ai gagné, dans l'intérieur, un lieu de départ, et, muni de ma hache à glace et de mon lit-sac, j'ai pris congé du monde. J'ai franchi quatre glaciers, escaladé trois hautes passes dans les montagnes et dormi sur la mousse, en des vallées désolées. Pendant sept jours, je ne vis pas un être humain. Puis, je redescendis par des forêts de pins jusqu'à une route qui aboutit au rivage de la Baltique. Treize jours entiers passèrent avant que, de retour au bureau du départ, j'eusse repris contact avec mes semblables.

— Et les femmes font de même ?

— Les femmes qui sont vraiment *samouraï*, oui. Elles ont les mêmes obligations que les hommes, à moins que l'attente d'une progéniture ne s'y oppose.

Je lui demandai quelles impressions il avait eues, et ce qu'il avait pensé pendant son isolement.

— Quand, au début du voyage, je quitte le monde, — dit-il, — j'éprouve toujours une sensation d'effort. Je me retourne fréquemment, en grimpant au flanc de la montagne, pour jeter un regard vers le bureau du

départ. Le premier jour et la première nuit, je serais tenté d'éluder la corvée... Tous les ans, c'est la même chose... Je serais disposé, par exemple, à débarrasser mes épaules de mon paquet, à m'asseoir, à examiner le contenu du sac et à m'assurer que mon équipement est au complet.

— N'y a-t-il aucun danger qu'un autre *samouraï* vous rattrape ?

— Deux hommes ne peuvent partir du même bureau par la même route qu'à six heures d'intervalle. S'ils parviennent en vue l'un de l'autre, ils doivent éviter toute rencontre, ne se faire aucun signe, à moins que l'un des deux ne soit en danger de mort. Tout cela est fixé à l'avance.

— C'est nécessaire, en effet. Racontez-moi votre voyage.

— Je redoute la nuit, j'ai horreur de toutes les incommodités et du mauvais temps. Je ne commence à prendre courage que le second jour.

— N'avez-vous pas la crainte perpétuelle de vous égarer ?

— Non. Il y a des bornes et des points de repère ; sans cela, le manque de cartes nous tiendrait dans une continuelle inquiétude. Je ne me retrouve moi-même, je ne suis sûr d'être un homme qu'après la seconde nuit, et je me sens alors capable d'aller jusqu'au bout.

— Et ensuite ?

— On s'y met pour tout de bon. Les deux premiers jours, il arrive encore que de petits incidents de route, des préoccupations d'affaires et de travaux vous

tourmentent momentanément l'esprit. Mais bientôt les perspectives font leur effet. Je ne dors guère, la nuit, pendant ces pèlerinages. Je reste éveillé et contemple les étoiles. Vers l'aube, peut-être, et dans le matin ensoleillé, je sommeille. Les nuits, cette dernière fois, étaient très courtes, et pas plus obscures qu'un crépuscule. Juste au-dessus de l'horizon qui bornait le monde, je voyais, sans cesse, la splendeur du soleil. Pourtant, j'avais choisi la phase où la lune est nouvelle, pour avoir la vue des étoiles... Il y a des années, je m'enfonçai à l'est du Nil, à travers le désert libyen : et les étoiles, dans les derniers jours de ce voyage, m'amenèrent presque à pleurer. C'est le troisième jour qu'on a réellement l'impression de la solitude, quand on se trouve au milieu de quelque étincelante plaine de neige, sans rien autour de soi qui rappelle l'humanité, rien, sauf une borne, ou là-bas, dans le lointain, contre le ciel, au-dessus de l'arête de l'horizon, un mince triangle de fer peint en rouge. Tout ce monde affairé qui a accompli tant de travaux et tant de merveilles, et qui cependant est si peu de chose, vous le voyez tel qu'il est, et si lointain ! Jusqu'au soir vous marchez, et la nuit vient, et vous pourriez aussi bien être dans une autre planète. Alors, dans la paix des heures du réveil, on pense à soi-même et aux grandes choses extérieures, à l'espace et à l'éternité, à ce que signifie la Divinité.

Il demeura rêveur.

— Vous pensez à la mort ?

— Non, pas à la mienne. Mais quand je parcours

les neiges et les désolations, car je fais d'habitude mon pèlerinage dans le nord ou dans les montagnes, je pense beaucoup à la Nuit de ce Monde, au temps où notre soleil sera rouge et morne, où l'air et l'eau congelés ne formeront plus qu'un commun désert de glace, là même où se dressent aujourd'hui les forêts tropicales. Je réfléchis beaucoup à cela et je me demande si c'est vraiment l'intention de Dieu que notre race finisse, et que les cités que nous avons édifiées, les livres que nous avons écrits, tous ces objets à quoi nous avons donné la substance et une forme gisent morts sous les neiges.

— Vous ne le croyez pas ?

— Non, mais s'il en est autrement... J'ai poursuivi ma route par des gorges et des précipices, avec mon pauvre cerveau rêvant de ce que serait cette alternative, avec mon imagination surexcitée et impuissante. Pourtant, à ces hauteurs et dans cette solitude, une sorte d'exaltation s'empare de vous... Je me souviens qu'une nuit je me dressai et j'avertis très sérieusement ces coquines d'étoiles qu'à la fin elles ne nous échapperaient pas.

Il me lança soudain un coup d'œil, comme s'il eût douté que je comprisse.

— On devient là-bas une personnification, — continua-t-il. — On devient l'ambassadeur de l'humanité auprès des mondes extérieurs. On a le temps de penser à une infinité de choses. On pèse et soi-même et ses ambitions dans une balance nouvelle... Puis, il y a des heures où l'on se contente d'explorer le désert comme

un enfant. Quelquefois, du bord d'un précipice, on a tout à coup un aperçu des plaines, tout au loin; on distingue les habitations et les routes, et l'on se souvient qu'il existe encore un monde grouillant et agissant. Enfin, vous tournez vos pas vers quelque pente, vers quelque gorge qui vous ramène en arrière. Vous descendez, peut-être, dans une forêt de pins, où vous entendez le bizarre claquement des sabots des rennes, et, à l'occasion, vous discernez, dans la distance, un berger qui vous suit du regard, et qui ne fait pas mine de vous voir, car vous portez le costume du pèlerinage... Après ces solitudes, j'éprouve, à retourner vers le monde, la même bizarre aversion que je ressens quand il faut le quitter. Je pense aux chemins poussiéreux et aux chaudes vallées, aux yeux de tous ces gens qui vous observent. Je pense à l'ennui de travailler avec des collègues et des adversaires. A ce dernier voyage, je dépassai le délai minimum et campai dans une forêt de pins pendant six jours. Puis mes pensées se reportèrent à mes travaux, à mon œuvre, le désir de m'y remettre s'empara de moi, et alors je rentrai dans le monde. Nous revenons ainsi physiquement nettoyés, comme si nos artères et nos veines avaient été lavées... et notre cerveau aussi est nettoyé. Je retournerai maintenant dans les montagnes jusqu'à ce que je sois vieux, après quoi je voguerai à la voile dans la Polynésie. C'est ce que font un grand nombre de vieillards. L'année dernière encore, un des grands chefs des *samouraï*, vieillard à la barbe et aux cheveux blancs, qui continuait à observer la Règle, en

dépit de ses cent onze ans, fut trouvé mort dans sa barque, tout à fait vers le Sud, loin de toute terre, gisant là comme un enfant endormi.

— Cela vaut mieux qu'un lit bouleversé, — dis-je, — et qu'un juvénile docteur s'obstinant à vous galvaniser avec des injections, tandis que toute sorte de gens encombrants papillonnent autour de vous.

— Oui, — dit mon *alter ego*, — en Utopie, nous, les *samouraï*, nous mourons mieux que cela... Vos grands personnages meurent-ils ainsi ?

Soudain, il me parut fort étrange qu'à ce moment, — pendant que nous étions là, assis à converser — sur les mers désertes, par les sables brûlants, sous les nefs paisibles des forêts, sur les plateaux élevés et les sommets inhabités du monde, par delà les bornes où s'arrêtent les routes et les demeures, des hommes et des femmes solitaires, exilés résolus et calmes, voguaient, marchaient, escaladaient. Ils étaient seuls dans les déserts de glace, sur les rives abruptes des fleuves mugissants, dans des cavernes monstrueuses, gouvernant leur barque dans le petit cercle fermé par l'horizon, au milieu des flots qui les ballottaient sans cesse; et tous, à leur manière, communiaient avec le néant, avec les espaces et les silences énigmatiques, avec les vents, les torrents et toutes les forces brutales, éparses dans la vie ordonnée des mortels.

Je voyais à présent plus clairement quelque chose que je n'avais qu'entr'aperçu encore, dans l'attitude et le visage des preux de cette chevalerie utopienne :

un immuable détachement des hâtes et des fièvres immédiates, des grâces et des délices menues, des tensions et des excitations du monde quotidien. Je me plus étrangement à penser à cet intrépide pèlerinage annuel dans la solitude, et à songer combien alors les hommes s'approchent des hauteurs de la Divinité.

§ 8

Je me rappelle qu'ensuite nous en vînmes à parler de la discipline de la Règle, des Cours qui jugent les infractions et interprètent les cas douteux, car, bien qu'un homme puisse démissionner après notification, et jouisse de la faculté d'adhérer à nouveau après un certain temps, un méfait prémédité peut entraîner l'exclusion définitive. Nous parlâmes aussi du système de jurisprudence qui s'est formé par ces procès, et du conseil triennal qui révise et modifie la Règle. De là, nous passâmes à l'examen de la Constitution générale de cet Etat mondial.

Pratiquement, tout le pouvoir politique appartient aux *samouraï*. Non seulement ils sont les seuls administrateurs, légistes, médecins et fonctionnaires publics de presque toute catégorie, mais ils sont aussi les seuls votants. Cependant, par une curieuse exception, l'assemblée législative suprême, dans une proportion qui ne peut être moindre d'un dixième, mais ne doit jamais dépasser la moitié de ses membres, est com-

posée d'élus n'appartenant pas à l'Ordre, parce que, allègue-t-on, le vice et l'indiscipline enseignent une sorte de sagesse qui est nécessaire au parfait fonctionnement de la vie. Mon semblable utopien me cita à ce sujet un article du Canon, que ma déplorable mémoire ne retint pas, mais qui était une sorte de prière pour que le monde fût sauvé des « hommes non fermentés ». On semblait assez peu se soucier ici de cette idée, chère à Aristote, du gouvernement à tour de rôle, idée qui reparaît dans l'*Oceana* d'Harrington, cette première utopie du peuple souverain, ouvrage anglais qui, lu par Danton, joua un rôle si désastreux dans la Révolution Française. Le but qu'on se propose ici est de garantir, aux individus qualifiés, des fonctions pratiquement permanentes. Chaque gouvernant ou fonctionnaire, il est vrai, subit tous les trois ans un examen de ses actes devant un jury tiré au sort, selon l'importance du personnage, soit parmi les *samouraï* de son district municipal, soit dans la liste générale des *samouraï ;* mais le jury a simplement à décider si l'homme continuera à exercer ses fonctions, ou s'il faut procéder à une élection nouvelle. Dans la majorité des cas, le verdict prononcé est la continuation. Même dans le cas contraire, le fonctionnaire peut encore paraître comme candidat devant un jury différent qui a charge de pourvoir au poste vacant.

Mon *alter ego* mentionna quelques caractéristiques particulières des méthodes électorales, mais comme j'étais persuadé alors que nous aurions ensemble un

bon nombre d'autres conversations, je n'épuisai pas mes curiosités sur ce point. En réalité, j'étais extrêmement préoccupé et inattentif. La religion du *samouraï* était selon mon cœur et elle m'avait vivement séduit... Bientôt, je questionnai mon compagnon sur les complications qui, dans l'Utopie Moderne, résultent des différences qui séparent les races des hommes, et je redevins maître de mon attention. Mais le fond de cette discussion fera l'objet d'un chapitre à part. Finalement, nous parlâmes encore des détails de cette grande Règle de vie que doit scrupuleusement observer tout homme désirant appartenir à l'ordre des *samouraï*.

Je me souviens qu'après notre troisième assaut de bavardage, je revins à pied, par les rues de la Londres Utopienne, pour rejoindre le botaniste à l'hôtel.

Mon *alter ego* occupait un appartement dans un vaste édifice situé, autant que j'en puis juger, sur l'emplacement où s'accroupit actuellement la Tate Gallery. Comme la journée était superbe et que je n'avais aucune raison pour me hâter, j'allai, non par la voie mécanique couverte, mais à pied, par les larges terrasses plantées d'arbres, qui longent le fleuve.

C'était l'après-midi, et le chaud soleil éclairait un monde gracieux et pimpant. Dehors, en grand nombre, des gens allaient et venaient, sans hâte mais non sans but, et je les examinais si attentivement que, me demanderiez-vous les détails les plus élémentaires concernant les édifices et les terrasses élevés sur les deux rives, les clochers, les tours et les parapets qui

se découpaient sur le ciel, je ne saurais vous en rien dire. Mais, sur les passants, je vous apprendrais beaucoup de choses.

Les Utopiens ne portent pas de vêtements noirs, et, malgré la fréquence, dans les rues de Londres, de l'uniforme *samouraï*, on a l'impression générale d'une population vêtue de couleurs gaies. On ne voit jamais personne qui soit ostensiblement sale ou loqueteux ; la police, qui répond aux questions et maintient le bon ordre, veille à ce qu'il en soit ainsi, et les gens déguenillés sont extrêmement rares. Cette police est, d'ailleurs, tout à fait distincte de l'organisation chargée de la recherche des malfaiteurs. Les Utopiens qui veulent conserver leur argent pour d'autres usages ou qui ne tiennent pas à s'occuper spécialement de leurs vêtements, portent des costumes d'un tissu de gros drap, teint en brun ou en vert discret, sur des dessous de fine laine, et s'assurent ainsi un confort décent sous la forme la plus simple. D'autres, qui n'adhèrent pas à la Règle des *samouraï*, combinent toutes les couleurs du spectre, et emploient toutes les variétés de tissus. Les nuances qu'ont trouvées les teinturiers utopiens me semblent plus chaudes et plus pures que celles que nous avons sur terre, et la délicatesse des plis de toutes les étoffes de laine témoigne que les arts de la Bradford utopienne ne le cèdent en rien à ceux de sa rivale terrestre. Le blanc est extraordinairement fréquent ; les tuniques et les robes de laine blanche abondent, dans lesquelles sont entrelacés des rubans aux tons brillants. Souvent, ces toilettes imitent la coupe et les ornements

de pourpre qui distinguent le costume *samouraï*. Dans la Londres d'Utopie, l'air est aussi clair et moins poussiéreux que dans les hautes montagnes; les routes sont construites non plus en terre friable, mais avec des surfaces bien nivelées; tout le chauffage se fait par l'électricité, et il n'entre plus de charbon dans la ville; on n'y voit ni chevaux, ni chiens, et ainsi ont disparu toutes les fumées et toutes les ordures qui rendaient la propreté et les couleurs blanches impossibles.

L'influence qu'exerce l'uniforme *samouraï* contribue à maintenir la simplicité du costume, simplicité qui souligne, pour ainsi dire, l'impression que font les santés vigoureuses et les corps aux belles proportions. Tout le monde est bien nourri et bien développé, tout le monde est en bonne forme, marche allègrement, et a cette clarté de l'œil que donne la pureté du sang. A Londres, je me considère comme étant d'une taille et d'une corpulence moyennes. Ici, je me sens petit et d'aspect chétif. On ne remarque jamais en Utopie les dos arrondis ou gibbeux, les pieds bots, les jambes inégales, les membres estropiés ou difformes dont la vue vous poursuit dans les foules de Londres, non plus que les faces blêmes, jaunâtres, bouffies, les teints marbrés ou irréguliers, les mouvements nerveux, les toux qui indiquent nettement des habitudes mauvaises et une profession médicale incompétente ou dédaignée. Je rencontre fort peu de vieillards, mais il me semble qu'il y a une proportion plus grande d'hommes et de femmes dans la force de l'âge. Je médite sur ce point.

J'ai vu ici, d'autant plus frappants qu'ils sont rares,

deux ou trois individus obèses. Mais des vieillards ridés ?... Et m'est-il arrivé d'apercevoir le moindre crâne chauve ?

Les Utopiens, pour établir leurs régimes de vie et d'alimentation, ont eu recours à une science physiologique plus perfectionnée que la nôtre. Les gens savent mieux ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, comment prévoir et prévenir la maladie menaçante, comment éluder et supprimer les subtils poisons qui émoussent les sensations. Ils ont reculé les années de décrépitude. Ils conservent leurs dents ; leur tube digestif fonctionne jusqu'au dernier moment ; ils maintiennent à distance la goutte et les rhumatismes, les névralgies et l'influenza, et tous les délabrements analogues, qui courbent et rident hommes et femmes dès le milieu de leur existence. Ils ont repoussé le terme de l'âge viril jusqu'au delà de soixante-dix ans, et la vieillesse, quand elle survient, arrive facile et prompte. Les hâtes fiévreuses de notre globe, la débilité qui commence avant que la croissance soit achevée, sont remplacées par une maturité superbe et prolongée. Cette Utopie Moderne est une planète adulte. Les ivresses romanesques, les érotismes omnipotents, les incertitudes aventureuses d'un monde dans lequel prévaut la jeunesse, laissent ici la place à la réflexion mûrie, à l'émotion plus pleine et plus puissante, à un maniement plus ample de la vie.

Cependant, en Utopie aussi il y a de la jeunesse.

Parmi les hommes dont les visages ont été affinés et embellis par la pensée et les habitudes disciplinées,

parmi les femmes aux regards calmes, passe la jeunesse aux couleurs brillantes et gaies, à la santé exubérante, aux yeux provocants, aux figures fraîches et impatientes.

Pour tous ceux qui, en Utopie, sont doués suffisamment pour en profiter, l'étude et l'éducation durent jusqu'à vingt ans : ensuite, vient une année de voyages, et il est beaucoup de jeunes gens qui étudient encore à vingt-quatre et vingt-cinq ans. En un certain sens, la plupart restent étudiants toute leur vie, mais cette opinon règne que si, vers la vingtième année, l'individu ne commence pas à agir d'une façon responsable, la volonté subit une atrophie partielle. Toutefois, le plein essor de la vie adulte n'est guère atteint avant la trentième année. Les hommes se marient avant trente-cinq ans et les femmes un peu plus tôt, mais celles-ci sont rarement mères avant vingt-cinq ans. La majorité de ceux qui deviennent *samouraï* entrent dans l'ordre entre vingt-sept et trente-cinq ans. Entre dix-sept et trente-cinq ans, les Utopiens acquièrent leur expérience amoureuse, les jeux et les surexcitations de l'amour étant alors le principal intérêt de leur vie. Une grande liberté d'agir leur est accordée, de sorte que leur volonté se développe sans entraves. Pour la plupart, ils finissent par contracter une union, et l'amour alors fait place à un intérêt spécial et plus durable, bien que, néanmoins, il y ait des amours d'hommes avancés en âge avec de toutes jeunes filles, comme entre des jeunes gens et des femmes mûres. C'est dans ces gracieuses et belles années de

la vie qu'on se livre aux fantaisies du costume, permises par l'atmosphère tempérée de l'Utopie, et qu'on manifeste, dans les ornements et la couleur, les caprices et les imaginations de la jeunesse.

Des visages apparaissent devant moi, me retiennent un instant, et passent, laissant la place à d'autres. Voici une petite juive basanée, les lèvres rouges, drapée d'étoffes de teinte ambrée, avec, dans ses cheveux d'un noir mat, une fleur cramoisie dont je me demande si elle est artificielle ou vraie. Elle me croise avec un inconscient dédain; puis, ma curiosité se porte sur une grande fille aux yeux bleus, au sourire épanoui, au teint vermeil et chaud, vêtue comme une Rosalinde de théâtre, conversant joyeusement avec un jeune homme, tout nouvellement admis dans l'Ordre. C'est ensuite une matrone aux cheveux roux, une adhérente à la Règle Inférieure, vêtue d'une robe verte, avec des rubans d'un vert plus sombre se croisant en bretelles entre les seins ; ses deux bambins ébouriffés, les jambes nues et les pieds à peine chaussés, se suspendent à ses mains. Un homme grave, dans une longue robe bordée de fourrures, un marchand, peut-être, discute quelque sujet important avec un employé en tunique blanche. La figure de l'employé m'intrigue... je me penche et remarque la chevelure raide d'un noir bleuâtre. Ce doit être un Chinois...

Deux hommes à la barbe courte, portant négligemment un vêtement bleu-indigo, se convulsent de rire; ils n'adhèrent pas à la Règle, ceux-là, et pratiquent peut-être un art quelconque. Plus loin, c'est un *samou-*

raï, qui a un démêlé enjoué avec une fillette de huit ans, en robe bleue.

— Mais certainement, *vous auriez pu* revenir hier, papa, — insiste-t-elle.

Il a le teint profondément bruni, et soudain, passe en mon esprit l'image d'un désert de neige, dans la montagne, à la tombée de la nuit, et d'une petite créature solitaire sous les étoiles.

Quand mon attention se reporte sur le tableau ambiant, mon regard est arrêté aussitôt par la vue d'un jeune nègre, des livres à la main, un nègre à l'air digne et prospère, dans un vêtement bleu-pourpre et argent, d'une coupe irréprochable.

Je me remémore ce que mon *alter ego* m'a dit au sujet des races.

CHAPITRE X

LES RACES EN UTOPIE

Les groupements sociaux. — L'homme d'Etat sociologue. — Psychologie du groupement. — Les idées agrégatives. — L'idée nationale. — Les idées religieuses. — La Chrétienté et l'Islam. — Les impérialismes. — Le préjugé des races. — Les méthodes et la documentation de l'anthropologie. — L'esclavage. — L'extermination des races inférieures. — L'aversion du botaniste à l'égard du mélange des races. — Synthèse universelle des races. — Suprématie d'une race excellente. — L'idéal des libéraux anglais. — La paix mondiale.

§ I

Hors de la sphère des nécessités et des appétits élémentaires, notre âme oscille perpétuellement entre deux impulsions contradictoires : le désir d'affirmer les différences personnelles, le désir de se distinguer et d'autre part la peur de l'isolement. L'individu tient à se détacher de la masse, sans s'en éloigner trop cependant, et, en même temps, il tient à se confondre avec un groupe, avec une agglomération, mais non entièrement. Dans les moindres choses de la vie se retrouve ce tortueux compromis. L'homme suit la mode, mais s'irrite de l'uniforme tout fait. Cette dis-

position à former des groupements et à en imaginer fait partie de l'incurable nature humaine; c'est l'une des grandes forces naturelles que l'homme d'Etat doit utiliser, et contre lesquelles il lui faut élever des barrières effectives. L'étude des groupements et des idées qui les provoquent, idées autour desquelles s'enlaceront les sympathies des hommes et sur lesquelles ceux-ci basent, en grande partie, leur conduite et leur politique personnelle, telle est la définition légitime de la sociologie.

Le genre de groupement auquel les humains se rattachent est déterminé, d'une part, par la force et l'idiosyncrasie de leur imagination personnelle, et, d'autre part, par le nuage d'idées qui se trouve dans l'air, à ce moment. Les individus varient grandement dans les dispositions innées et acquises envers telle ou telle sorte de groupement auquel ils se réfèrent socialement. La référence sociale « naturelle » de l'homme s'adresse probablement à quelque tribu vaguement conçue, comme la référence sociale « naturelle » d'un chien s'adresse à une meute. Et, de même que cette référence sociale du chien peut, par l'éducation, être complètement remplacée par la référence à un maître, de même, sur son plan plus élevé d'éducabilité, la référence sociale de l'être civilisé subit les transformations les plus remarquables. Mais la puissance et la portée de son imagination, et le besoin qu'il a d'être payé de retour imposent des limites à ce processus. Un esprit mûri, hautement intellectualisé, *peut*, quant à ses attaches, se référer très logiquement à

l'idée d'un être supérieur, aussi lointain et indéfinissable que Dieu, aussi vaste que l'humanité, aussi étendu que le but des choses. J'écris « peut », mais je doute que cette exaltation soit soutenue d'une façon permanente. Auguste Comte, dans la *Politique Positive*, expose son âme avec une grande liberté, et le lecteur curieux remarquera comment, tout en prétendant très honnêtement se référer toujours à l'Humanité, son Etre plus grand, il en revient constamment à son projet de République Occidentale, composée d'hommes civilisés, et très fréquemment au menu groupe des souscripteurs positivistes. L'histoire de l'Eglise chrétienne, avec ses ordres et ses cultes, ses sectes et ses dissidents, l'histoire de la société aristocratique, avec ses cliques et ses coteries, toutes les histoires politiques avec leurs cabales et leurs conseils secrets, témoignent de la lutte qui se poursuit dans les esprits des hommes désireux de s'ajuster à une masse plus grande qu'eux-mêmes, sans, toutefois, qu'elle excède leur imagination et n'échappe à son emprise.

L'homme d'Etat, à la fois pour lui-même et les autres, doit reconnaître cette insuffisance de compréhension, et la nécessité d'agrégations réelles ou imaginaires pour soutenir les citoyens dans leur service pratique envers l'ordre du monde. Il doit être sociologue; il lui faut étudier la science des agrégations dans leur rapport avec l'Etat mondial, vers lequel le dirigent sa raison et sa pensée mûrie. Il doit se prêter au développement des idées agrégatives qui favorisent le processus civilisateur, et il doit faire de son mieux pour

provoquer la désintégration des groupements et l'effacement des idées agrégatives, qui rendent les hommes exclusifs et déraisonnablement prévenus les uns contre les autres.

Il saura, naturellement, que peu de gens sont logiques en ces matières, que le même individu, en des dispositions et des occasions différentes, est capable, en parfaite bonne foi, de se référer à des êtres non seulement plus grands et différents, mais aussi contradictoires, et que, du point de vue du fondateur d'Etat, la chose la plus importante, dans une idée agrégative, n'est pas tant ce qu'elle renferme explicitement que ce qu'elle rejette implicitement. L'homme naturel ne se rend aucunement compte qu'il s'agrège, à moins que ce ne soit contre quelque chose. Il se réfère à la tribu; il est loyal envers la tribu, et, conséquence absolument inséparable, il redoute ou déteste tout ce qui est en dehors de la tribu. La tribu est toujours défensivement hostile au moins, ou le plus souvent activement hostile envers l'humanité qui reste en dehors de l'agrégation. L'anti-idée, semble-t-il, est inséparable de l'idée agrégative : c'est une nécessité de l'esprit humain. Quand nous pensons à la classe A comme agréable, nous pensons à Non-A comme désagréable. Les deux choses sont aussi inévitablement connexes que les tendons de nos mains qui, lorsque nous abaissons le petit doigt vers la paume, entraînent aussi le quatrième doigt, que nous le voulions ou non. On peut remarquer, en outre, que les dieux réellement agissants, les dieux qui sont adorés émotionnellement,

sont les dieux de tribus, les dieux locaux; et toute tentative d'universaliser l'idée de Dieu traîne après elle le dualisme et le diable comme nécessité morale.

Quand nous examinons, autant que le permet l'état informe de la sociologie terrestre, les idées agrégatives qui paraissent satisfaire les hommes, nous constatons un désordre remarquablement embrouillé dans les esprits de presque tous nos contemporains civilisés.

Toutes sortes d'idées agrégatives vont et viennent, par exemple, à travers les surfaces caméléonesques de l'esprit de mon botaniste. Il éprouve une vive sympathie pour les botanistes systématiques, par opposition à ceux qui se livrent à la physiologie végétale, et qu'il considère, sous ce rapport, comme des individus abominables et malfaisants; cependant, il éprouve une vive sympathie pour tous les botanistes, et tous les biologistes même, par opposition aux physiciens et à ceux qui professent les sciences exactes, gens qu'il considère, sous ce rapport, comme des canailles stupides, mécaniques et scélérates; cependant encore, il éprouve une vive sympathie pour tous ceux qui cultivent ce qu'on appelle les Sciences, par opposition aux psychologues, sociologues, philosophes, littérateurs, qu'il considère, sous ce rapport, comme des malandrins abrutis, déséquilibrés et immoraux; toutefois, il éprouve une vive sympathie pour tous les gens cultivés par opposition à l'ouvrier, qu'il considère, sous ce rapport, comme un criminel trompeur, menteur, paresseux, ivrogne, voleur. Mais aussitôt que ce travailleur est compris au nombre des individus qui s'appellent

Anglais (ce qui, remarquons-nous, renferme les Ecossais et les Gallois) il le tient pour supérieur à toute autre espèce d'Européens, qu'il considère comme... etc.

On arrive donc à percevoir, dans toutes ces idées agrégatives et ces réarrangements des sympathies, l'un des vices principaux de la pensée humaine obsédée pardes suggestions classificatrices (1). La nécessité de délimiter les classes entraîne avec elle une tendance aux contrastes faux et excessifs, et nous n'inventons jamais un terme que nous ne le bourrions aussitôt d'implications qui dépassent son contenu légitime. Il n'est aucune inconséquence que les gens ne commettent aisément, en ce sens; il n'est aucune classe, si accidentelle qu'elle soit, à laquelle on n'attribue aussitôt des qualités profondément distinctives. Les septièmes fils de septièmes fils auraient des facultés remarquables de perception; les gens ayant l'oreille d'une certaine forme commettraient des crimes violents; les gens aux cheveux rouges auraient des âmes de feu; tous les socialistes-démocrates sont des personnes dignes de confiance; tous les gens nés en Irlande ont des imaginations vives, et tous les Anglais sont des lourdauds; tous les Hindous sont de lâches menteurs; tous les gens aux cheveux bouclés sont d'un bon naturel, tous les bossus sont énergiques et pervers, et tous les Français se nourrissent de grenouilles. D'aussi stupides généralisations ont été admises avec le plus grand empressement et une quantité de personnes saines et respecta-

(1) Voir chapitre I, § 5, et l'appendice.



bles ont agi d'après elles. Quand une classe est la nôtre, quand elle exprime l'une des agrégations auxquelles nous référons nos activités, la disposition à diviser toutes les qualités entre cette classe et ses succédanées et à lui décerner toutes les distinctions, devient irrésistible.

L'éducation du philosophe l'oblige à considérer d'un œil soupçonneux de pareilles généralisations ; il est indispensable à l'Utopiste et à l'homme d'État (et tous les vrais hommes d'Etat sont Utopistes) de mêler à ces soupçons un sentiment assez semblable à l'animosité; car les classifications grossières et les généralisations fausses sont le fléau de toute vie humaine organisée.

§ 2

A part les classes, les cliques, les coteries, les castes et les menues agrégations de ce genre, qui se rapportent pour la plupart à des détails et à des aspects inférieurs de la vie, on trouve, parmi les peuples civilisés, certains larges types de l'idée agrégative. Il y a, en premier lieu, les idées nationales qui, pour se réaliser parfaitement, exigent une uniformité de type physique et mental, un idiome commun, une religion commune, un style distinct de costume, d'ornement et de pensée, et une organisation compacte agissant avec une unité extérieure complète. Comme la cathédrale gothique, l'idée nationale ne se retrouve jamais complète dans toutes ses parties; mais la Russie, avec son

orthodoxie politique et religieuse, présentait quelque chose qui s'en rapproche assez; la Chine aussi, dans ses provinces intérieures où même un modèle insolite de chapeau soulève l'hostilité, en est un exemple. Sous les premiers Georges, en Angleterre, ceux qui luttaient si vigoureusement pour l'Eglise nationale étaient animés par cette idée.

La notion de la nature fondamentale de la nationalité est à ce point amalgamée à la pensée, avec toutes les habituelles exagérations, que personne ne rit quand on parle de peinture scandinave ou de littérature américaine. Je confesserai même que mon propre détachement de ces illusions est si imparfait et si fugace que, dans un précédent passage, je me suis laissé aller à affirmer le caractère exceptionnellement noble de l'imagination anglaise (1). Je me plais constamment à de flatteuses contre-vérités relatives à la supériorité anglaise, faussetés que je repousserais avec indignation si on m'en faisait une application brutalement personnelle ; je suis toujours prêt à croire que les paysages d'Angleterre, la poésie d'Angleterre, même les arts de l'ornement et la musique d'Angleterre sont, de quelque façon mystique et inattaquable, les meilleurs. Cette habitude d'intensifier toutes les définitions de classe, et particulièrement celles dans lesquelles on a un intérêt personnel, fait partie de la constitution même de l'esprit de l'homme. C'est un défaut de l'instrument. Nous pouvons surveiller cette habitude et

(1) Chapitre 7, § 6.

l'empêcher de commettre de graves injustices ou de nous entraîner à des folies, mais la déraciner est une affaire toute différente. Elle est là, comme le coccyx, la glande pinéale et l'appendice vermiforme, et il faut compter avec elle. Une attaque trop sérieuse contre elle peut simplement amener son inversion, une admiration vindicative de tout ce qui est étranger, attitude également déraisonnable.

La seconde sorte d'idées agrégatives, empiétant très souvent sur les frontières des idées nationales, et en conflit avec elles, sont les idées religieuses. Dans l'Europe Occidentale, les idées véritablement nationales n'atteignirent leur vigueur présente qu'après que le choc de la Réforme eut affranchi les hommes de la grande tradition d'une chrétienté de langue latine, tradition que l'Eglise catholique romaine a reprise, pour reconstituer, sous l'autorité du *pontifex maximus*, l'antique impérialisme latin. Il y eut toujours, et il reste encore aujourd'hui, dans la tradition catholique romaine, un profond dédain des dialectes locaux et des races, qui a fait de cette Eglise une influence désagrégeante de la vie nationale. La religion de langue arabe instituée par Mahomet est également indifférente aux peuples et aux langues. La Chrétienté et l'Islam sont en réalité, par leurs côtés séculiers, des réalisations imparfaites d'un Etat Mondial Utopien. Le côté séculier fut le côté faible de ces cultes; ils n'ont produit aucun homme d'Etat suffisamment grand pour employer leurs forces spirituelles, et ce n'est ni dans la Rome pontificale, ni dans la Munster des Anabaptistes, mais plutôt dans Thomas

à Kempis et dans *la Cité de Dieu* de saint Augustin qu'il nous faut chercher les Utopies du Christianisme.

Dans ces cent dernières années, un développement nouveau des forces matérielles, et spécialement des moyens de communication, a fait beaucoup pour rompre les isolements dans lesquels les nationalités parfaisaient leurs préjugés. Cette rupture a rendu possibles l'extension et la consolidation de cette culture universelle que l'Islam et la Chrétienté médiévale avaient prévue. Le premier résultat de ces mouvements a été marqué, dans le monde de l'esprit, par une expansion des conceptions politiques (la République Occidentale d'Auguste Comte, 1848, fut la première Utopie qui comporta la synthèse de nombreux Etats), par le développement d'« impérialismes » aux lieu et place de politiques nationales, et par la recherche, dans les traditions de race et les affinités linguistiques, d'une base d'union politique plus large. L'Anglo-Saxonisme, le Pan-Germanisme, et autres doctrines de ce genre sont de ces idées synthétiques. Jusque vers 1880, la tendance générale de la pensée progressive était d'accord avec l'antique tradition chrétienne qui ignorait la *race;* et le but que poursuivait ce vaste mouvement libéral, autant qu'il avait un but précis, était d'européaniser le monde, d'étendre la franchise aux nègres, de mettre des pantalons aux Polynésiens, et d'enseigner aux myriades bouillonnantes de l'Inde à apprécier les cadences parfaites de *The Lady of the Lake*. Il se mêle toujours quelque absurdité à la grandeur humaine, et le fait que les sujets de Victoria

comptaient Walter Scott, le droit de vote et les pantalons parmi les biens suprêmes de l'existence, ne doit pas nous faire perdre de vue la très réelle noblesse de la mission qu'ils rêvaient pour l'Angleterre.

Notre génération a vu se lever contre cet universalisme un flot grondant de réaction. Les grands mouvements intellectuels qui rayonnent autour de l'œuvre de Darwin ont abouti à cette constatation exacerbée, que la vie est un conflit entre des types inférieurs et des types supérieurs; ils ont imposé cette idée, que les valeurs spécifiques de survivance ont une signification primordiale dans le développement du monde; et une multitude d'intelligences inférieures ont appliqué aux problèmes humains des versions compliquées et exagérées de ces généralisations. Ces disciples sociaux et politiques de Darwin ont commis une confusion évidente entre la race et la nationalité, et sont tombés dans le piège naturel de la vanité patriotique. La résistance que la classe gouvernante coloniale a opposée aux premières applications de mesures libérales aux Indes s'est exprimée, avec une portée sans pareille, par la voix de Mr. Rudyard Kipling, chez qui *le manque de réflexion intellectuelle n'est égalé que par ses facultés poïétiques*. La recherche d'une base pour une nouvelle synthèse politique des sympathies adaptables, fondées sur les affinités linguistiques, a été profondément influencée par l'affirmation inexplicable de Max Müller que le langage indiquait une parenté, affirmation qui mena tout droit à une ethnologie follement spéculative, à la découverte d'une race celti-

que, d'une race teutonique, d'une race indo-européenne, et ainsi de suite. Un livre qui eut aussi une énorme influence en cette matière, par suite de son emploi dans l'enseignement, est la *Short History of the English People* (Histoire abrégée du Peuple Anglais), de J. R. Green, avec ses grotesques théories sur l'Anglo-Saxonisme. A l'heure actuelle, le monde est pris d'une sorte de délire à propos de races et de luttes de races. L'Anglais oubliant son Defoe (1), le juif oubliant le mot même de prosélyte, l'Allemand oubliant ses variations anthropométriques et l'Italien oubliant tout, sont obsédés par la singulière pureté de leur sang et par le danger de contamination qu'implique la simple continuation des autres races. Conformément à la loi qui veut que toute agrégation comporte le développement d'un esprit d'opposition à ce qui est extérieur, on poursuit des intensifications extraordinaires des définitions de races; l'indignité, l'inhumanité, l'incompatibilité des races étrangères sont progressivement exagérées. Cette science bâtarde exploite la tendance naturelle de tout être humain à considérer lui-même et ceux de son espèce avec une vanité stupide, à déprécier absurdement toutes les dissemblances. Avec l'affaiblissement des références nationales, avec l'arrêt qui précède la reconstruction des croyances religieuses, ces préjugés arbitraires et chimériques concernant les races deviennent chaque jour plus formidables. Ils façonnent la politique et modifient les lois, et

(1) *The True-born Englishman*, satire publiée par Defoe, en 1701.

ils auront une large part de responsabilité dans les guerres, les cruautés et les souffrances qu'un avenir immédiat tient en réserve pour notre globe.

Il n'est pas, à propos des races, de généralisations trop extravagantes pour la crédulité enflammée du temps présent. Jamais une tentative n'est faite pour séparer les différences de qualités inhérentes (qui sont les véritables différences de races) des différences artificielles dues à la culture. Il ne semble même pas qu'on essaie de tirer une leçon quelconque des incidences variables du processus civilisateur sur cette race-ci ou sur telle autre. Les peuples en ascendance politique, dans la phase présente, sont considérés comme les races supérieures, y compris l'ouvrier de ferme du Sussex, le vaurien de Bowery, le voyou de Londres et l'apache de Paris. Les races qui, à présent, ne sont pas en état de prospérité politique, comme les Egyptiens, les Grecs, les Espagnols, les Turcs, les Chinois, les Hindous, les Péruviens, et tous les peuples non-civilisés, sont représentées comme les races inférieures, indignes de s'unir sur un pied d'égalité aux précédentes, indignes, sous aucun prétexte, de contracter mariage avec les autres, indignes d'avoir aucune voix décisive dans les affaires humaines. Pour l'imagination populaire de l'Europe Occidentale, le Chinois est une sorte de diable jaune, inexprimablement abominable sous tous les rapports; les peuples noirs, à la chevelure crépue, au nez aplati, et qui n'ont à proprement parler pas de mollet, sont repoussés du giron de l'humanité. Ces superstitions se forment selon les lignes simplis-

tes de la logique populaire. La dépopulation de l'Etat Libre du Congo par les Belges, les horribles massacres des Chinois par la soldatesque européenne pendant l'expédition de Pékin sont excusés comme étant une part pénible mais nécessaire du processus civilisateur. La répudiation universelle de l'esclavage, au XIXe siècle, fut accomplie malgré la force récalcitrante d'un orgueil ignorant qui, ranimé par des illusions nouvelles, reprend la prépondérance.

La « science », s'imagine-t-on, accorde sa sanction à la manie des races, mais c'est seulement la science telle que la comprennent les illettrés, qui se commet à ces inepties. Dans un ouvrage compact du Dr J. Deinker : *The Races of Man*, on trouvera l'exposé de ce que la science peut dire vraiment sur cette question (1). On peut apprendre dans ce livre les rudiments de la charité envers les races. A part quelques clans isolés d'humanité sauvage, il n'y a probablement, dans le monde entier, aucune race pure. Les grandes populations continentales sont toutes des mélanges complexes de types nombreux et variables. Les Juifs mêmes présentent toutes les variétés de crânes (alors que le crâne est regardé comme un élément distinctif absolu des races), une infinité de teints, depuis le noir à Goa, jusqu'à l'extrême blond en Hollande, ainsi qu'une diversité physique et mentale énorme. Si les Juifs cessaient désormais de contracter mariage avec les

(1) Voir aussi dans *The American Journal of Sociology*, mars 1904, un excellent article : *The Psychology of Race Prejudice*, par W. I. Thomas.

« autres races », leur type final dépendrait de lois inconnues concernant la fécondité, la variabilité et la prépondérance des individus; et l'on peut même se demander si jamais aucun type particulier prévaudrait dans cette diversité. Sans chercher au delà des indigènes des Iles Britanniques, on découvre une quantité fantastique de types, des longs et des courts, des cheveux plats ou des cheveux frisés, des blonds ou des bruns, des suprêmement intelligents et des irrémédiablement stupides, des véridiques et des hypocrites, et que sais-je encore. La tendance naturelle est d'oublier toutes ces différences aussitôt que la « race » vient en discussion, de prendre pour type une moyenne ou quelque idéal tout à fait arbitraire, et de ne penser à rien d'autre. La tâche la plus difficile, mais qu'il faut nous imposer si nous voulons obtenir des résultats exacts dans cette argumentation, est de faire de notre mieux pour avoir sans cesse présente à l'esprit toute l'étendue de ses complexités.

Admettons que le type chinois moyen soit, par le teint et même par toutes ses proportions physiques et psychiques, différent du type anglais moyen. Cela rend-il impossible dans un Etat mondial leur association sur un pied d'égalité? Ce que peuvent être le type chinois ou le type anglais moyen n'est d'aucune importance dans notre plan d'un Etat Mondial. Ce ne sont pas les types moyens qui existent, mais les individus. Le type chinois moyen ne rencontrera jamais nulle part le type anglais moyen, il n'y aura qu'un individu chinois en face d'un individu anglais.

On trouvera parmi les Chinois des variétés aussi nombreuses que parmi les Anglais, et il n'y a pas de trait unique présenté par tous les Chinois et que n'offre aucun Anglais, et *vice versa*. L'œil oblique même n'est pas universel en Chine, et il y a vraisemblablement plus d'un Chinois qu'on aurait pu « changer à sa naissance », et qui serait devenu, par l'éducation, un Anglais tout à fait passable. Quand nous aurons tenu compte des dissemblances d'aspect, des disparités physiques, des habitudes mentales, des préjugés moraux, etc., dus à des cultures absolument divergentes, il reste sans doute une différence très grande entre le type chinois moyen et le type anglais moyen; mais cette différence serait-elle plus grande que celle qu'on trouve entre des types extrêmes d'Anglais ?

Pour ma part, je ne le pense pas. Mais il est évident qu'on ne pourra faire, à cette question, de réponse catégorique que lorsque l'anthropologie aura adopté des méthodes beaucoup plus exactes et complètes, et une analyse infiniment plus précise que ne la lui permettent ses ressources présentes.

N'oublions pas combien douteuses et aléatoires sont nos données en ces matières. Ce sont là des recherches extraordinairement subtiles, d'où peu d'hommes réussissent à dégager les fils embrouillés de leurs liens particuliers, les cordons curieusement entremêlés d'amour de soi et d'intérêt personnel qui affectent leurs enquêtes. On pourrait presque dire que l'instinct combat contre de telles investigations, comme il le fait indiscutablement contre un certain nombre de recher-

ches médicales nécessaires. Mais alors que des études spéciales fort longues, une tradition altière, l'espoir de récompenses et de distinctions permettent au médecin d'affronter des tâches qui sont à la fois incongrues et physiquement répulsives, les gens de qui nous tenons nos informations anthropologiques sont rarement des hommes d'une intelligence plus que moyenne, et ils n'ont aucune discipline, aucun entraînement mental. Et les problèmes dont ces derniers s'occupent sont beaucoup plus déroutants. A coup sûr, il faut, au moins, pour jauger l'ensemble des différences d'homme à homme, les dons et l'entraînement d'un romancier de premier ordre, avec une diligence patiente, qualités qu'on ne peut guère s'attendre à trouver réunies chez un même individu. Même lorsqu'il n'existe aucune barrière de langage et de couleur, l'accord est presque impossible. Combien peu de gens cultivés paraissent comprendre la classe des domestiques, ou celle des ouvriers, en Angleterre? A part le livre de Mr. Bart Kennedy, *A Man adrift*, je ne connais guère d'ouvrage qui témoigne vraiment d'une compréhension sympathique et vivante du manouvrier, du journalier, des divers tâcherons de notre race. Nombreuses sont, certes, les caricatures, lugubrement tragiques ou facétieusement comiques, où les conceptions erronées de l'auteur se mêlent aux préjugés du lecteur pour assurer le succès du livre. Enfin, considérez l'espèce de gens qui prononcent des jugements sur la capacité intellectuelle et morale du nègre, du Malais ou du Chinois. Vous avez des missionnaires, des maîtres

d'école indigènes, des patrons de coolies, des commerçants, personnes simples et sincères, qui ne soupçonnent guère dans leurs verdicts l'existence d'aucune source d'erreur, qui sont incapables de comprendre la différence entre ce qui est inné et ce qui est acquis, et à plus forte raison de se rendre compte de l'influence qu'exerce réciproquement ceci sur cela. De temps à autre, il semble qu'on ait un aperçu de quelque chose qui vit réellement, — dans l'œuvre de Mary Kingsley, par exemple, — et ce n'est peut-être là rien de plus qu'une illusion de ma part.

Je suis donc disposé à ne tenir aucun compte des jugements hostiles et des allégations de différences insurmontables entre les races. Si je m'entretiens des qualités respectives des races avec tous ceux qui se sont trouvés en mesure de les observer de près, je constate que leur insistance sur ces différences est en proportion inverse de leur intelligence. Cela tient peut-être au hasard de la rencontre, mais c'est l'impression très nette que je garde. L'ordinaire marin généralisera de la façon la plus profonde à propos des Irlandais, des Ecossais, des « Yankees », des habitants de la Nouvelle-Ecosse, des Hollandais, à tel point qu'on finit par croire qu'il s'agit d'espèces différentes d'animaux. Mais l'explorateur cultivé rejette toutes ces illusions : les hommes se présentent à lui individualisés et, s'il classifie, c'est d'après quelque léger accident de couleur, de peau, quelque tic du langage, quelque geste habituel, ou de semblables traits superficiels. Après tout, il existe aujourd'hui une espèce au moins de témoignage anthro-

pologique impartial, ce sont les photographies. Que le lecteur feuillette un ouvrage copieusement illustré, tel que *les Races vivantes de l'Humanité*, et qu'il examine tour à tour à tour ces visages étranges (1). Ne ressemblent-ils pas étonnamment aux personnes que nous connaissons? Dans bien des cas, il est difficile de croire qu'avec un langage commun et des traditions sociales communes, on ne vivrait pas en excellents termes avec ces gens-là. Ici ou là, on trouve une figure mauvaise, une face de brute, mais vous pouvez en rencontrer de pareilles, tous les jours, dans le Strand. Il y a des différences, sans doute, mais des incompatibilités fondamentales, *non*. Beaucoup d'entre eux nous frappent par une ressemblance spéciale, et nous rappellent tel ou tel de nos familiers, plus vivement que ne le font des visages de notre espèce. On constate avec étonnement que notre excellent ami et voisin X... et un naturel de la côte d'Ivoire, anonyme et nu, appartiennent au même type, à l'encontre de notre cher ami V... et d'un Somali radieux qui, tout aussi certainement appartiennent à un autre type.

Sur un point, la nature artificielle et partiale des généralisations admises concernant les races est particulièrement marquée. Un nombre de gens, qui s'accroît sans cesse, ont la conviction que les métis sont des créatures remarquablement perverses, comme on le croyait au moyen-âge des bossus et des bâtards. Et c'est un blanc, ivrogne et abject, de la Virginie ou du

(1) *The Living Races of Mankind*, par H. N. Hutchinson, J. W. Gregory et R. Lydekker.

Cap, qui vous renseignera le mieux sur la légendaire perversité du métis. Le métis, nous affirme-t-on, combine en lui les vices de l'un et l'autre de ses parents : il est d'une santé et d'une mentalité misérables, mais il est, tout à la fois, vindicatif, robuste et dangereux au suprême degré ; ses mœurs (le blanc abject se réclame d'une morale exigeante et élevée) sont indescriptibles, et l'on ne saurait en parler, même à voix basse, dans un salon, etc., etc., etc. Un esprit non prévenu ne saurait accepter le plus infime des témoignages de pareille provenance pour étayer sa conviction à ce sujet. Rien ne démontre que les enfants issus d'un mélange de races soient, en tant que classe et par nature, meilleurs ou pires, sous un rapport quelconque, que l'un ou l'autre des parents. Une théorie également mal fondée veut que cette progéniture soit meilleure, et ce paradoxe est exposé, à un degré superbe d'absurdité, dans l'article sur Shakespeare, de l'*Encyclopædia Britannica*. Ces deux théories appartiennent au vaste édifice de fausse science qui étouffe les réalités de la connaissance moderne. Il est possible que, dans la vie, les métis soient des « ratés », mais cela ne prouve rien. Dans une énorme quantité de cas, ils sont enfants illégitimes, et privés de l'éducation normale des races dont ils proviennent. Ils sont élevés dans des foyers devenus le champ de bataille de cultures en conflit et se débattent sous un lourd fardeau de désavantages initiaux. Darwin, prétend-on, a parlé, en passant, d'atavisme, et son autorité viendrait appuyer la théorie de la perversité naturelle des métis,

mais cette explication n'a jamais été prouvée, et il est impossible qu'elle le soit.

§ 3

Supposons maintenant qu'il existe une race à tous les points de vue inférieure. Est-ce une raison pour que nous la gardions à jamais en tutelle ? Qu'une race puisse être inférieure à ce point, je l'ignore, mais il n'y a certainement aucune race assez supérieure pour qu'on lui confie la charge d'une autre. La véritable réponse à faire à Aristote, quand il préconise l'esclavage, sous le prétexte qu'il y a des « esclaves naturels », réside en ce fait qu'il n'y a pas de « maîtres naturels ». On ne saurait confier aux hommes un pouvoir sans restriction ni discipline, pas plus qu'on ne leur donne l'alcool. La véritable objection à l'esclavage n'est pas qu'il est injuste envers les inférieurs, mais qu'il corrompt les supérieurs. Il reste une chose saine et logique à faire, avec une race réellement inférieure, c'est de l'exterminer.

Il y a diverses façons d'exterminer une race, et la plupart sont cruelles. Vous pouvez l'anéantir par le fer et par le feu, à la manière des anciens Hébreux ; vous pouvez l'asservir et la faire mourir à la peine, comme les Espagnols l'ont fait des Caraïbes ; on peut les parquer dans des contrées délimitées et les empoisonner lentement avec des produits délétères, comme les Américains le font avec la plupart de leurs

Indiens; on peut les inciter à porter des vêtements auxquels ils ne sont pas accoutumés, à vivre dans des conditions étranges et nouvelles qui les exposeront aux maladies infectieuses, comme les missionnaires le font avec les Polynésiens; vous pouvez avoir recours au massacre honnête et simple, comme les Anglais l'ont fait avec les Tasmaniens; ou vous pouvez imposer des charges qui amènent le « suicide de la race », comme l'administration anglaise le fait dans les Iles Fidji.

Supposons donc un moment que la race inférieure que nous imaginons existe : l'Utopie Moderne, soumise à la dure logique de la vie, devra exterminer cette race aussi vite que possible. En somme, le procédé Fidjien paraît le moins cruel. Mais l'Utopie accomplirait cette tâche sans aucune maladroite distinction entre les races, exactement de la même manière et par le même procédé qu'elle emploie pour exterminer tous ses propres déchets ; c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà exposé au chapitre V, § 1, par ses lois sur le mariage et le salaire minimum. Aucune sélection spéciale n'est nécessaire pour cet anéantissement. Si, après tout, un membre quelconque de la race se montrait capable de survivre, une justice automatique et sûre l'arracherait à la condamnation de son espèce.

Encore une fois, y a-t-il, au monde, une race absolument inférieure ? Le naturel de l'Australie, même, n'est peut-être pas si parfaitement qualifié pour l'extinction que le pense l'excellent colon australien, avec ses moutons innombrables et ses écuries de course.

Ces bizarres petites races, le noir d'Australie, les Pygmées, les Boschimans, peuvent avoir leurs dons, une sagacité plus vive, une finesse plus grande de tel ou tel sens, une singularité d'imagination, que sais-je encore, qu'ils apporteront, comme leur petite et unique contribution à la totalité de notre civilisation utopienne. Nous supposons que tous les individus vivant sur la Terre se retrouvent vivants en Utopie ; de sorte que tous les naturels australiens survivants y sont aussi. Chacun d'eux a eu, en Utopie, ce qu'aucun n'a eu sur terre : une bonne éducation, un traitement équitable, et des chances de se perfectionner. Supposons aussi que l'opinion générale sur l'infériorité de ces peuples soit juste : il s'ensuivrait alors que la plupart d'entre eux en Utopie seraient sans enfants, travailleraient juste assez pour obtenir le salaire minimum, ou guère plus, et, pour quelques-uns, toute possibilité de progéniture aurait été supprimée par l'action de la loi enfreinte ; mais cependant, ne pouvons-nous pas nous imaginer qu'un certain nombre de ces petits individus (que vous ne devez vous représenter ni nus, ni habillés à l'européenne, mais vêtus à la mode utopienne) ont trouvé un art délicat à pratiquer quelque sorte de sculpture ou de ciselure, par exemple, qui justifie Dieu de les avoir créés? L'Utopie a de saines lois sanitaires, de saines lois sociales, de saines lois économiques ; quel mal ces gens pourraient-ils faire?

Certains même peuvent être prospères et admirés, avoir épousé des femmes de leur race ou de quelque autre, et transmettre ainsi la faculté distincte dans

laquelle ils excellent, pour qu'elle prenne sa place dans la grande synthèse de l'avenir.

Et justement, venant à ma rencontre sur cette terrasse d'Utopie, j'aperçois la menue silhouette d'un homme barbu aux petits yeux perçants, noir comme l'encre, la chevelure frisée, vêtu d'une tunique blanche et d'un maillot noir, avec un manteau jaune citron jeté sur ses épaules. Il marche, ainsi que tous les autres Utopiens, comme s'il avait une raison d'être fier de quelque chose, comme s'il n'avait absolument rien à craindre au monde. Sous son bras, il porte un carton à dessin. C'est ce détail, je suppose, joint à l'aspect de sa chevelure, qui me remémore le Quartier Latin.

§ 4

J'avais déjà discuté la question de race avec le botaniste à Lucerne.

— Mais vous ne voudriez pas, — s'écriait-il horrifié, — que votre fille épousât un Chinois ou un nègre!

— Quand vous dites Chinois, — répliquai-je, — vous pensez à une créature ayant une natte dans le dos, des ongles ridiculement longs, et des habitudes malsaines; et quand vous dites nègre, vous pensez à une créature à la peau noire, à la tête crasseuse coiffée d'un vieux tube. Cela parce que votre imagination est trop faible pour démêler, de ses associations habituelles, les qualités inhérentes d'une chose.

— L'insulte n'est pas un argument, — riposte le botaniste.

— Pas plus que ne l'est une implication erronée ; vous transformez une question de races en une question de cultures inégales ; vous ne voulez pas que votre fille épouse l'espèce de nègre qui vole les poules, mais vous n'aimeriez pas davantage que votre fille épousât un pur Anglais qui serait bossu et loucherait, ou un ouvreur de portières adonné à la boisson mais de pur sang normand. En réalité, il est peu de jeunes Anglaises bien élevées qui ne commettent de ces indiscrétions. Mais vous ne pensez pas qu'il soit nécessaire de généraliser votre jugement contre les hommes de votre propre race, parce qu'il y a des ouvreurs de portières. Pourquoi, alors, généraliseriez-vous contre les nègres ? Le fait que la proportion d'individus dégoûtants est plus élevée chez les nègres ne justifie pas une condamnation appliquée à l'ensemble. Il se peut que vous ayez à en condamner la majeure partie, mais pourquoi *tous ?* Il peut y avoir, et nul d'entre nous n'en sait assez pour le nier, des nègres beaux, capables, courageux.

— Peuh ! — fait dédaigneusement le botaniste.

— Combien détestable vous devez trouver Othello !

Cette Utopie m'appartient, en somme, et j'eus presque le cœur de jouer au botaniste le vilain tour de créer là, sous nos yeux, une moderne Desdémone, et son amant, d'un noir d'encre jusqu'aux lèvres. Mais je ne suis tout de même pas assez sûr de mon cas, et, pour l'instant, il ne vient à nous qu'une femme du

Burmah, au teint basané, portant le costume de la Règle supérieure, avec, à côté d'elle, son époux, un Anglais vigoureux et de haute taille. Mais je reviens au souvenir de ma conversation avec le botaniste.

— Et le Chinois ? — demande, d'un ton narquois, mon compagnon.

— Je pense que les peuples à peau blanche et à peau jaune s'entremêleront fort librement.

— Des Chinois et des femmes blanches, par exemple ?

— Oui, vous avez cela à avaler, quoi que vous en pensiez, et vous l'avalerez.

Cette idée lui paraît trop révoltante pour être commentée.

J'essaie de lui présenter la chose sous un jour plus agréable.

— Efforcez-vous de saisir l'ensemble des conditions d'existence d'une Utopie moderne. Le Chinois parlera la même langue que sa femme, de quelque race qu'elle soit ; il portera le costume à la mode civilisée générale ; il aura une éducation à peu près semblable à celle de ses rivaux européens, lira la même littérature, s'inclinera devant les mêmes traditions. Rappelez-vous aussi qu'en Utopie la femme est singulièrement peu la sujette de son mari...

Le botaniste proclame son invincible conclusion :

— Si une femme épouse un Chinois, tout le monde lui tournera le dos !

— Mais nous sommes en Utopie ! — dis-je, cherchant à tranquilliser son esprit. — Sans doute, parmi

les gens vulgaires et grossiers qui n'adhèrent pas à la Règle, il existe quelque chose de semblable. On retrouve, en Utopie, avec un peu plus d'éducation peut-être, tous les imbéciles champions de la morale terrestre. Sans doute, on « tourne le dos » et on « boycotte », même ici, et vous retrouvez ici tous ces jolis petits procédés par lesquels les idiots exercent leur influence sur la vie, mais leur place est quelque part... là-bas ! — conclus-je, en indiquant la Terre.

Le botaniste demeure une minute sans répondre. Puis, avec une certaine animation et une grande emphase, il articule :

— Eh ! bien, je suis bigrement content de n'être pas du nombre des résidents permanents de cette Utopie, si nos filles doivent légalement épouser des Hottentots !

Et il me tourne le dos. Voyons, ai-je rien dit de tel?...

Quelle idée de l'avoir amené, et je ne puis plus, maintenant, me débarrasser de lui. Comme je l'ai déjà observé, mes heureux prédécesseurs explorèrent pourtant leurs Utopies sans ce genre de compagnie.

§ 5

Ce qui, dans ces débats, donne au botaniste un si grand avantage, c'est qu'il n'a pas conscience de ses propres insuffisances. Il pense par petits fragments épars, dont aucun n'est relié à quoi que ce soit dans son

esprit. De sorte que, puisqu'il s'insurge contre cette synthèse de toutes les nations, de toutes les langues et de tous les peuples de la terre, je ne puis lui répliquer en lui demandant quel autre idéal il propose.

Les gens de son espèce ne sentent même pas le besoin d'alternatives. En dehors de quelques projets personnels, du désir de revoir la bien-aimée inoubliable, et autres fantaisies du même calibre, ils ne se rendent pas compte qu'il y a un avenir, et, par rapport à cet avenir, ils ne s'encombrent d'aucun bagage de convictions. C'est là, du moins, la seule façon d'expliquer la haute mobilité intellectuelle de notre ami. Ces gens considèrent la science et les fonctions du gouvernement comme une rivalité dramatique entre politiciens, et ils classent tout effort d'établir une corrélation entre cette science et les grands mouvements séculaires de l'humanité, au même rang que le Darwinisme et le calcul différentiel, c'est-à-dire comme un sujet beaucoup trop difficile pour être, somme toute, autrement qu'erroné.

Aussi l'argumentation doit-elle s'adresser directement au lecteur.

Si vous n'envisagez pas une synthèse universelle des races, des cultures, et des constitutions politiques en un Etat Mondial comme le but désirable vers lequel convergent tous les efforts de la civilisation, à quoi aboutiront alors ces efforts? La synthèse, on peut le remarquer en passant, ne signifie nécessairement ni fusion ni uniformité.

Les alternatives se résument à trois. La première

est d'assumer qu'il y a une race excellente, de la définir du mieux possible, et de considérer toutes les autres races comme matériaux destinés à l'extermination,— ce qui vous a un air moderne et biologique : la survivance du plus fort. Si vous êtes un de ces mirifiques professeurs allemands, qui écrivent des insanités à propos de Welt-Politik, vous prétendez que la meilleure race est la « teutonique » ; Cecil Rhodes préférait ce triomphe de l'imagination créatrice, « la race anglo-saxonne » ; mon ami Moïse Cohen pense qu'il y a beaucoup à dire en faveur des Juifs. D'après les apparences, c'est là une politique parfaitement raisonnable et saine, et elle offre dans l'avenir de brillantes perspectives à l'inventeur scientifique de ce qu'on pourrait appeler le Welt-Apparat, à l'emploi de herses et de moissonneuses mécaniques nationales et à des fumigations destructrices de races. La grande plaine de la Chine (péril jaune) se prête particulièrement à une remarquable opération d'ensemble : on pourrait par exemple l'inonder, la laisser submergée pendant quelques jours et la désinfecter ensuite avec du chlore. Que la race supérieure, une fois toutes les races inférieures anéanties, ne se mette pas immédiatement, ou après une brève période millénaire d'harmonie sociale, à se diviser en sous-races et à recommencer la même histoire sur un plus vaste plan, c'est là une intéressante question subsidiaire, à laquelle nous n'avons pas à répondre maintenant.

A cause sans doute d'un manque de confiance dans l'imagination publique, on ne plaide pas à présent

d'une façon générale ce développement complet d'une Welt-Politik scientifique. Nous avons, toutefois, une fort tapageuse et influente école, l'Ecole Impérialiste Moderne, qui distingue sa propre race comme la race supérieure, comme la race même suffisamment supérieure pour posséder des esclaves collectivement, sinon individuellement. Cette école comporte des sections, allemande, britannique, anglo-saxonne, latine, et une doctrine qui, par une admirable tolérance, s'étend jusqu'à l'ensemble des races blanches; ceux qui exposent cette doctrine envisagent, avec un regard résolu et féroce, mais légèrement confus, un avenir où le monde entier sera soumis à ces élus. Les aspirations idéales des gens de ce type sont présentées à peu près clairement dans un ouvrage de Mr Kidd, *The Control of The Tropics*. Le globe terrestre sera administré par les puissances de race blanche (Mr Kidd n'avait pas prévu le Japon) qui veilleront à ce que leurs sujets « n'empêchent pas l'utilisation des immenses ressources naturelles dont ils ont la charge ». Ces autres races seront considérées comme des enfants, des enfants récalcitrants parfois, envers lesquels toute tendresse paternelle est inutile. On ne précise pas si les races à qui manquent « les qualités élémentaires de l'efficacité sociale » devront les acquérir sous la conduite sévère de celles qui, « grâce à leur force, à leur énergie, leur humanité, leur probité et leur intégrité, et à un dévouement désintéressé aux conceptions du devoir » développent, « les ressources des plus riches régions de la terre », ou bien si cette

exploitation vertueuse est le but idéal à atteindre.

Ensuite vient l'alternative plutôt incohérente que l'on associe en Angleterre au Libéralisme officiel.

Le libéralisme, en Angleterre, n'est pas tout à fait la même chose que le libéralisme dans le reste du monde ; il est tissé de deux fils. Il y a le Whiggisme, la puissante tradition de l'Angleterre protestante et républicaine du XVIIe siècle, avec ce qu'il doit à la république romaine, avec ses solides penchants constructifs et disciplinaires, avec ses vues vastes et originellement intelligentes et précises. A cette première donnée s'entremêle le Libéralisme logique et sentimental qui jaillit des efforts du XVIIIe siècle, qui fut exposé sans grandes différences dans *l'Oceana* d'Harrington, et, après quelques adjonctions de la tradition de Brutus et de Caton et d'élégants badinages avec des sauvages admirablement généreux, se forma en bouton dans *la Cité Morellyste*, s'épanouit dans le naturalisme émotionnel et démocratique de Rousseau et porta des fruits abondants dans la Révolution Française. Ce sont là deux tendances fort distinctes. En Amérique, aussitôt qu'elles furent affranchies du conflit avec le torysme, elles se séparèrent respectivement en partis républicain et démocrate. Leur union continue en Grande-Bretagne est un accident politique. A cause de ce mélange, dans sa carrière entière, le libéralisme de langue anglaise, bien qu'il ait produit un essor ininterrompu d'éloquence, n'a jamais abouti à un clair exposé d'une ligne de conduite relative aux autres peuples politiquement moins fortunés. Il n'a déve-

loppé aucune idée définie concernant l'avenir de l'humanité. La tendance whig, qui se donna jadis libre cours dans l'Inde, essaya d'angliciser les indigènes, d'assimiler la culture puis l'état politique de ce pays à ceux de son dominateur temporaire. Mais, enchevêtrée dans cette tendance anglicisante, — qui, entre parenthèses, fut aussi une tendance christianisante,— existe une forte disposition, dérivée de l'influence de Rousseau, à laisser les autres peuples tranquilles, à faciliter même la séparation et l'autonomie de portions détachées des peuples de langue anglaise, à les désintégrer finalement en un individualisme complet parce que sans lois. La définition officielle du libéralisme britanniqne est encore fort instable aujourd'hui, à cause du conflit de ces éléments constitutifs, mais en somme l'influence whig semble actuellement la plus faible. Le politicien libéral contemporain critique vigoureusement la brutalité et la fatuité des impérialismes modernes, mais c'est à cela que paraît se borner son activité. A prendre ce qu'ils ne disent pas, ni ne proposent, comme un indice des intentions libérales, il semblerait que l'idéal des libéraux britanniques et des démocrates américains soit de favoriser l'existence du plus grand nombre possible de langues diverses et de petites nationalités vaguement alliées ou tout à fait indépendantes, de dénigrer les armées et tous les contrôles, et de s'en remettre à l'excellence du désordre et aux effets d'une ardente sentimentalité, pour équilibrer le monde et le rendre agréable. Les libéraux se refusent à admettre qu'un tel état de choses

soit lamentablement instable,qu'il comporte un risque maximum de guerre avec un minimum d'avantages permanents et d'ordre public. Ils ne veulent pas s'avouer que les astres, dans leurs révolutions, décident inexorablement du contraire. C'est un idéal confus et impossible,avec une grossière espèce de beauté morale extra-humaine, comme l'évangile des Doukhobors. Outre un tel charme, cet idéal a, pour le Libéral anglais officiel, le mérite séduisant de ne pas exiger d'activité intellectuelle, ni même aucune sorte d'activité. C'est, par cela seul, une doctrine beaucoup moins funeste que l'informe et violent impérialisme de la presse populaire.

Ni l'une ni l'autre de ces deux écoles politiques, pas plus le laisser-faire international des Libéraux que l'arrivisme grimpeur des Impérialistes, ne promettent aucune réalité de progrès permanent au monde des hommes. Ces écoles sont le recours, la référence morale de ceux qui ne veulent pas examiner franchement, et d'une façon complète, tous les détails de la question. Réfléchissez, insistez pour obtenir des solutions d'une applicabilité plus qu'accidentelle, et vous aboutissez à l'une ou à l'autre de deux solutions contraires, selon que la conscience de l'individualité prévaut en votre esprit.

Dans le premier cas,vous adopterez un Impérialisme agressif, et vous le pousserez à son degré extrême d'extermination. Vous chercherez à développer au plus haut degré la culture et la puissance de l'espèce à laquelle vous appartenez, afin de parvenir à expulser

de la surface de la terre les autres espèces. Si, d'autre part, vous appréciez l'Unique, vous arriverez à une synthèse telle que l'expose cette Utopie, une synthèse infiniment plus admissible et possible qu'aucune autre Welt-Politik. Malgré tout le pompeux appareil de la guerre moderne, la synthèse est sur la route de l'humanité. Aider à son développement, pourrait être à présent la politique manifeste et sûre d'un grand empire moderne quelconque. De nos jours, la guerre, l'hostilité internationale, n'est, je pense, possible qu'à cause de l'indolence stupide des masses illettrées, de la fatuité et de l'indolence intellectuelle des dirigeants et de ceux qui fournissent son aliment à l'esprit public. Si la volonté des masses était éclairée et consciente, je suis fermement convaincu qu'elle réclamerait ardemment la synthèse et la paix.

Il serait si facile de réaliser en quelques décades une paix mondiale, si l'on en faisait naître le désir parmi les hommes. Les grandes puissances existantes n'auraient qu'à échanger entre elles quelques paroles franches. A l'intérieur, les énigmes d'ordre social sont déjà à demi-résolues par la pensée et dans les livres : il reste à éduquer et à instruire les masses et les peuples sujets, à les amener à un langage commun, à une littérature commune, à les assimiler et à en faire des citoyens; au dehors, il y a la possibilité de traités. Pourquoi, par exemple, la Grande-Bretagne et la France, ou l'une et l'autre avec les Etats-Unis, ou avec la Suède et la Norvège ou avec la Hollande, ou le Danemark ou l'Italie, ne conviendraient-elles pas

de cesser à tout jamais de se battre? Et si rien ne s'y oppose, combien est-il stupide et dangereux de maintenir, entre les divers citoyens, des différences linguistiques et des douanes, et toute sorte de distinctions absurdes et irritantes? Pourquoi tous ces peuples ne conviendraient-ils pas d'enseigner dans leurs écoles quelque langue commune, le français, par exemple, ou d'enseigner mutuellement leurs langues? Pourquoi ne viseraient-ils pas à former une littérature commune, à ramener à l'uniformité leurs divers codes, leur législation matrimoniale, et ainsi de suite? Pourquoi n'établiraient-ils pas, dans toutes leurs communautés, un minimum uniforme pour les conditions du travail? Pourquoi, sinon dans l'intérêt de quelques crapuleux ploutocrates, ne se livreraient-ils pas librement au commerce entre eux, et n'échangeraient-ils pas, dans les limites de leurs frontières communes, le droit de cité? Sans doute, des difficultés s'y opposent, mais ce sont des difficultés absolument définies. Qu'est-ce qui empêche un mouvement parallèle de toutes les puissances civilisées du monde vers une assimilation et un idéal communs?

La stupidité, rien que la stupidité, une brutale et stupide jalousie, injustifiable et sans objet.

On trouve plus commodes les conceptions plus grossières des agrégations, les patriotismes jaloux et hostiles, les éclats des trompettes et l'orgueil des imbéciles : cela alimente les appétits quotidiens tout en menant au désastre. Le réel et l'immédiat, la chose accidentelle et personnelle,nous serrent dans leurs griffes.

Le petit effort de pensée, le bref effort de volonté soutenue c'est trop pour l'esprit contemporain. De tels traités, de tels mouvements de sympathie internationale ne sont encore sur terre que des rêves, bien que l'Utopie les ait, il y a longtemps, connus, avant de réaliser de plus vastes desseins.

CHAPITRE XI

LA BULLE ÉCLATE

Le roman du botaniste prend fin. — L'Utopie chancelle. — Retour d'Utopie. — La réalité familière. — Désaccord et rupture. — La Chose en Action. — L'actuel et ses transformations. — La Volonté et le Fait. — Visions dans le ciel. — Vers le Réveil! — L'Humanité de l'État Mondial. — Conclusion.

§ I

Pendant que, par la terrasse qui borde le fleuve, je retourne à l'hôtel où m'attend le botaniste, et que j'observe les gens que je rencontre, la pensée m'échappe que mon droit de cité en Utopie devient à tout moment précaire. J'imagine vaguement, par anticipation, d'autres conversations avec mon sosie, des conversations où nous entrerions dans le détail des choses, d'intéressants voyages d'exploration. J'oublie qu'une Utopie est une création imaginaire qui devient plus fragile à chaque circonstance qu'on y ajoute, qui, comme une bulle de savon, a ses couleurs les plus brillantes et les plus variées, à l'instant même où elle va se dissoudre. Notre Utopie est presque achevée. Toutes les grandes lignes de son organisation

sociale sont complètes maintenant, de même qu'est finie la discussion de toutes ses difficultés et de tous ses problèmes généraux. Des habitants de l'Utopie me croisent, de superbes édifices s'élèvent de tous côtés; l'idée ne me vient pas que je regarde peut-être tout cela de trop près. Le fait que ces gens assument une forme concrète et individuelle n'est pas, comme je me l'imagine complaisamment, le triomphe de la réalisation, mais l'instant vertigineux où la pellicule est devenue opaque avant d'éclater. En arriver à des cas d'émotion personnelle, c'est revenir sur la terre.

Je trouve le botaniste assis devant une table, dans le jardin de l'hôtel.

— Eh! bien? — dis-je, debout devant lui.

— J'ai parcouru les jardins du bord du fleuve, dans l'espoir de la revoir, répond-il.

— Rien de mieux à faire, alors?

— Rien au monde.

— Votre double sera demain de retour des Indes. Vous vous entretiendrez avec lui.

— Je n'y tiens pas, — réplique-t-il, bourru.

Je hausse les épaules, et il ajoute :

— Ce n'est pas avec lui que je voudrais m'entretenir.

Je me laisse tomber sur un siège.

Pendant quelque temps, je jouis de ce repos et de son aimable silence, pensant d'une façon incohérente aux *samouraï* et à leur Règle, et j'éprouve la satisfaction de l'homme qui a achevé de construire un pont. Je constate que j'ai joint des choses que je n'avais jamais encore rapproc ées. Mon Utopie me sem-

ble réelle, très réelle, et je puis y croire, tandis que le dossier de métal prend la forme de mes épaules et que des moineaux utopiens sautillent et babillent à mes pieds. Un moment, je suis, sans réserve, satisfait de moi-même; sans la moindre honte, j'exulte de me trouver là. J'oublie même que le botaniste mérite quelque peu d'attention. Le simple plaisir de l'achèvement, le plaisir d'avoir en mains tous les fils, me possède.

— Vous persistez à croire, — dis-je, sur un ton quelque peu agressif, — que si vous rencontrez cette dame, elle sera une personne munie des mêmes souvenirs et des mêmes sentiments que son double sur terre. Vous pensez qu'elle comprendra et qu'elle aura pitié, que peut-être elle vous aimera. Rien de la sorte ne se produira. — Et je répète avec une rudesse confiante : — Rien de la sorte ne se produira. Les choses sont ici entièrement différentes; vous ne sauriez même concevoir combien différentes...

Je m'aperçois qu'il ne m'écoute pas. Je m'enquiers brusquement :

— Qu'est-ce qu'il y a?

Il ne répond pas, mais l'expression de ses traits me stupéfie. Je répète :

— Qu'est-ce qu'il y a? — Et je suis la direction de ses regards.

Un homme et une femme franchissent le grand portail, et aussitôt je devine ce qui se passe. La femme accapare d'abord mon attention; il y a longtemps que je me doutais que c'était une créature d'une beauté

suave. Elle est blonde, avec des yeux bleus et francs qui regardent avec une sorte de tendre réceptivité les traits de son compagnon. Et ils avancent, formes grisâtres dans l'ombre fraîche, vers les verdures ensoleillées du jardin.

— C'est Mary! — murmure le botaniste, les lèvres livides, sans quitter l'homme du regard; sa face devient blême, et si transfigurée par l'émotion qu'elle perd pendant cet instant son caractère de faiblesse. Je remarque alors qu'il serre convulsivement son poing maigre.

Je me rends compte que je ne comprends pas grand' chose à ses émotions. Une crainte soudaine de ce qu'il est capable de faire s'empare de moi. Pendant que le couple approche, mon compagnon demeure assis, pâle et roide. L'homme qui s'achemine vers nous appartient à l'ordre des *samourai*, il a les traits vigoureux, il est brun et tel que je n'en ai pas encore vu comme lui. La femme porte la robe qui indique qu'elle adhère à la Règle Inférieure.

Un soupçon des sentiments du botaniste parvient jusqu'à mes lentes sympathies. C'est vrai... ce personnage est un ennemi! Je pose sur le bras de mon compagnon une main dissuasive.

— Je vous ai prévenu, — dis-je, — que très probablement, à peu près sûrement, elle aurait rencontré un autre... J'ai essayé de vous préparer à ce...

— Ce n'est pas cela, — murmure-t-il, sans me regarder. — C'est.... ce sacripant... — Il fait mine de se lever. — Ce sacripant...! — répète-t-il.

— Ce n'est pas un sacripant. — Pourquoi le supposez-vous? Restez calme. Pourquoi vous levez-vous?

Je suis debout aussi vite que lui, sachant parfaitement ce que tout cela signifie, et je lui saisis le bras.

— Soyez raisonnable, — insisté-je, parlant très vite, et le dos au couple. — Ici, il n'est pas un sacripant. Ce monde est différent de l'autre; les hommes mettent leur orgueil à autre chose. Tout ce qui, là-bas, est sujet à tourments...

Il tourne vers moi un visage furieux, accusateur, avec une expression momentanée d'énergie imprévue.

— C'est de votre faute! — s'écrie-t-il. — Vous avez arrangé cela pour vous moquer de moi! Lui!... — Pendant quelques secondes, il ne trouve plus de paroles. — C'est vous... vous qui avez fait cela pour vous moquer de moi.

— Je n'y avais pas pensé, je vous assure,— m'efforcé-je d'expliquer rapidement, d'un ton presque propitiatoire. —Mais il est... Comment aurais-je pu deviner qu'il appartient à la classe des hommes utiles dans un monde discipliné?

Il ne répond pas; mais il me dévisage avec des yeux positivement menaçants, et, à cette minute, je lis sur ses traits sa résolution muette et tenace d'en finir avec cette Utopie.

— Que cette vieille querelle n'empoisonne pas notre fiction, — l'adjuré-je. — Les choses se sont passées tout autrement ici, car ici tout est différent. Votre double sera de retour demain. Attendez-le. Peut-être alors comprendrez-vous...

Il secoue la tête et soudain il s'écrie, avec de grands éclats de voix :

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'un double ! Un double! Qu'est-ce que cela peut me faire que les choses aient été différentes ici ? Ce... — Et il me repousse avec sa longue main blanche. — Seigneur! — reprend-t-il, avec véhémence. — Quelles balivernes! Ces rêves ! Ces Utopies ! *Elle* est là... Ah! mais j'ai rêvé d'elle. Et maintenant...

Un sanglot l'interrompt. Je suis, cette fois, réellement effrayé, et je m'efforce de m'interposer entre lui et ces Utopiens, de leur cacher ses gestes, en répétant avec insistance :

— Tout est différent ici, très différent. L'émotion que vous ressentez n'a pas sa place en ce monde. C'est une cicatrice qui provient de la terre, la blessure douloureuse de votre passé...

— Et que sommes-nous, tous, sinon des cicatrices ? Et qu'est-ce que la vie, sinon une continuelle mutilation ? Certainement nous vivons pour être mutilés, nous sommes couverts de cicatrices, nous sommes des cicatrices ! Nous sommes les cicatrices du passé ! Ces *rêves*, ces rêves enfantins...

Il dédaigne d'achever sa phrase, et agite un bras indomptablement destructeur.

Mon Utopie oscille et chancelle.

Un instant, la vision de ce vaste jardin devient réelle : les Utopiens vivent, tangibles, autour de moi, passent et disparaissent, et, sous le grand portail, flamboie le soleil réverbéré par le fleuve. Le *samouraï*

et sa compagne, la femme que le botaniste aima sur terre, sont hors de vue, derrière le Triton de marbre qui lance la fraîcheur de son jet d'eau au milieu du parterre fleuri. Deux travailleurs, en tunique verte, se reposent sur un siège de marbre, à l'ombre de la colonnade, et une suave petite vieille, couronnée de cheveux argentés, avance de notre côté, et épie d'un œil curieux les gestes du botaniste qui déclame toujours :

— Cicatrices de la vie ! Cicatrices du passé ! Ces rêves chimériques ! Ces rêves inutiles !

§ 2.

Il n'y a ni secousse ni bruit, nul indice de choc matériel. Nous sommes à Londres, vêtus du costume qu'on porte à la ville. Le lugubre bourdonnement de la métropole emplit nos oreilles...

Je suis debout auprès d'un hideux banc de fer, dans ce baroque désert d'asphalte gris qu'on appelle Trafalgar Square, et le botaniste, la face perplexe, contemple une pauvre vieille rabougrie et malpropre, qui nous offre des boîtes d'allumettes... Dieu ! quel objet crasseux et sordide que cette vieille !... Le botaniste achète une boîte, machinalement, et se tourne vers moi.

— Je disais, donc, — reprend-il, — que le passé nous dirige absolument. Ces rêves...

Il s'interrompt, nerveux et irrité, et renonce à compléter sa phrase.

— Vous avez parfois, — dit-il, — l'habileté de rendre si vives les fantaisies de votre imagination... — Il se décide, et fonce : — Si ça ne vous fait rien, — déclare-t-il, comme une sorte d'ultimatum vibrant, — nous ne discuterons pas davantage cet aspect de la question... la dame, je veux dire.

Il s'arrête, et quelque perplexité s'interpose entre nous.

— Mais..., — commencé-je.

Nous restons ainsi, un instant, et mon rêve d'une Utopie s'enfuit, comme de l'eau sur une dalle huilée. Nous avons déjeuné au club. Ce n'est pas en rêve que nous sommes revenus de Suisse, mais par l'ordinaire express de Bâle. Nous avons parlé de cette femme aperçue à Lucerne, dont il rabâche sans cesse, et j'ai fait quelque nouveau commentaire sur son histoire, j'ai indiqué certaines possibilités.

— Vous ne pouvez comprendre, — assure-t-il. — Le fait demeure, — continue-t-il, reprenant le fil de son argumentation, avec l'air d'avoir délimité la discussion, — le fait demeure que nous sommes les cicatrices du passé. C'est là un point qu'on peut discuter... sans personnalité.

— Mais non, mais non, — contredis-je stupidement.

— Vous parlez toujours comme si vous pouviez briser en mille morceaux le passé, comme si on pouvait sortir de soi-même et recommencer. C'est votre faible, votre faiblesse même... si vous me permettez d'être franc... et cela vous fait paraître sévère et dog-

matique. La vie a été facile pour vous; vous n'avez jamais été éprouvé cruellement. Vous avez eu de la chance... et vous ne comprenez pas qu'on n'en ait pas. Vous êtes dur.

Je me dispense de répondre. Il respire péniblement. Je soupçonne que, dans notre discussion de son cas, je suis allé trop loin et qu'il s'est révolté. Assurément, j'ai dû dire quelque chose de blessant, à propos de sa futile histoire d'amour.

— Vous ne tenez aucun compte de ma position, — dit-il.

A quoi j'ai l'idée d'objecter :

— Je suis obligé de considérer cette histoire à mon point de vue.

L'un ou l'autre de nous fait un mouvement.

Quelle quantité de papier sale et déchiré on éparpille par le monde !

Nous nous dirigeons lentement, côte à côte, vers le bassin vaseux de la fontaine, et nous nous arrêtons pour considérer deux vagabonds en guenilles, assis sur un banc voisin, et qui discutent. L'un tient à la main une horrible vieille bottine avec laquelle il gesticule, et, de son autre main, il caresse son pied enveloppé de haillons.

— Qu'est-ce qu'il en dit, Chamberlain ? — l'entendons-nous articuler d'un ton traînard.

— Ce qu'il dit, — répond l'autre, — il dit : « A quoi bon risquer son capital puisqu'il y a ces Américains qui peuvent vous écraser quand bon leur semble...? »

N'y avait-il pas là deux hommes en tunique verte assis sur un siège de marbre?

§ 3

Nous poursuivons notre chemin, la conversation interrompue, au long d'une haute palissade couverte d'affiches, nous dirigeant vers un endroit où des hommes, des femmes et des enfants se débattent autour d'une rangée d'omnibus. Au coin, un vendeur de journaux étend sur le pavé un placard qu'il fixe à terre avec des pierres, et nous lisons au passage:

MASSACRES A ODESSA
DÉCOUVERTE DE DÉBRIS HUMAINS A CHERTSEY
LYNCHAGE ÉPOUVANTABLE DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK
ÉCHEC DES INTRIGUES ALLEMANDES
L'ANNIVERSAIRE DU ROI — LISTE COMPLÈTE DES DISTINCTIONS HONORIFIQUES

Cher vieux monde familier!

Un père courroucé nous coudoie, faisant ses confidences à un ami qui lui témoigne sa sympathie.

— Je lui casserai la tête, s'il a le toupet de me répondre encore! C'est le résultat de ces maudites écoles laïques...

Un omnibus passe, portant, au-dessous du pavillon de la marine britannique incorrectement dessiné, cette exhortation au pur patriote: « Achetez les Véritables Confitures Anglaises. »

Pendant un moment, je suis étourdi au point d'oublier notre discussion. C'est ici même que s'étendait la haute terrasse avec les jardins, la terrasse que j'ai suivie pour rentrer à l'hôtel, en quittant mon double. Je rentre aussi, mais à travers la réalité maintenant, par le même chemin que je suivais si gaiement dans mon rêve. Et ces gens que je vis alors sont les mêmes que je vois à présent... avec une différence.

Le botaniste trottine à côté de moi, tout pâle et avec des mouvements nerveux, ayant énoncé son ultimatum.

Nous nous risquons à traverser la chaussée. Une voiture découverte passe, et nous voyons une femme aux cheveux rouges, les traits fatigués, barbouillée de fard, vêtue de fourrures, pétulante et mécontente. Son visage m'est familier, son visage... avec une différence.

Pourquoi me la suis-je imaginée vêtue de vert?

Mais oui ! C'est elle que j'ai vue, menant ses enfants par la main.

On entend, sur notre gauche, un craquement, et des gens se précipitent vers un cab, dont le cheval est tombé sur le pavé glissant et en pente, devant l'église Saint-Martin.

Nous remontons la rue. Une juive aux paupières lourdes, lamentable prostituée, — sans fleur écarlate dans ses cheveux noirs, pauvre fille, — nous dévisage d'un regard calculateur, et nous saisissons une bouffée de grossièretés que se lancent deux petits crieurs de journaux.

— Nous ne pouvons continuer à discuter, — commence le botaniste, et il jette la tête de côté, juste à temps pour éviter l'extrémité ferrée d'un parapluie tenu d'une façon stupide et dangereuse pour son œil. Il propose sans doute de mettre un terme à notre querelle à propos de sa dame, et il a l'air de reprendre notre conversation à un point plus éloigné.

Il descend du trottoir, contourne un nègre et son éventaire, échappe à la roue d'une voiture et revient à mon côté.

— Nous ne pouvons continuer à discuter votre Utopie dans une cohue et dans un brouhaha pareils. — dit-il.

Un personnage corpulent, allant dans la direction opposée, nous sépare ; bientôt nous nous rejoignons.

— Nous ne pouvons continuer à discuter votre Utopie à Londres, — répète-t-il. — Là-haut, dans les montagnes, pendant les vacances, c'était fort bien. On s'y prêtait volontiers.

— J'ai vécu vraiment en Utopie, — dis-je, acceptant tacitement sa tacite proposition de laisser la dame en dehors de la question.

— Parfois, — ajoute-t-il, avec un rire bizarre, — vous m'avez presque fait y vivre aussi. — Il réfléchit. — Ça ne marche pas, voyez-vous. Non ! Et je ne sais pas si, après tout, je tiens tellement...

Nous sommes séparés encore une fois par une demi-douzaine de dalles arrachées du trottoir, une tranchée, un brasier, et deux ouvriers procédant à

quelques réparations souterraines, à l'heure la plus passagère du jour.

— Pourquoi cela ne marcherait-il pas ? — demandé-je.

— On se gâte le monde quotidien en laissant son esprit s'arrêter à d'impossibles perfections.

— Je voudrais, — m'écrié-je, dans le tintamarre de la rue, — je voudrais mettre en miettes le monde quotidien. — Mon ton devient irascible. — Vous pouvez accepter ceci comme le monde de la réalité, vous pouvez consentir à être une cicatrice dans une plaie composite mal soignée, mais pas moi! C'est un rêve aussi que tout ce monde ! C'est *votre* rêve et vous m'y ramenez... d'Utopie.

La traversée de Bow-Street me donne un moment de répit.

Le visage d'une jeune fille qui se dirige vers les quartiers de l'ouest, une jeune étudiante, assez négligemment vêtue, ses livres attachés avec une courroie, retient une seconde mes regards. La splendeur du couchant illumine ses traits. Elle a des yeux qui rêvent, un rêve assurément ni égoïste ni sensuel.

Après tout, après tout, dispersés, dissimulés, désorganisés, ne se connaissant pas, ne se soupçonnant pas eux-mêmes, les *samouraï* de l'Utopie existent dans notre monde ; les motifs qui sont développés et organisés là-bas s'agitent ici, muets, et sont étouffés dans dix mille cœurs futiles...

Je rattrape le botaniste qui a pu traverser la rue devant un tombereau à ordures.

— Vous pensez que tout cela, autour de vous, est réel, parce que vous ne pouvez pas vous en réveiller, — dis-je. — C'est un rêve, rien qu'un rêve, et il y a des gens... je ne suis qu'un des premiers d'une multitude à venir... des gens qui sont entre le sommeil et la veille, et qui bientôt se frotteront les yeux pour chasser le vieux rêve.

Unegamine sale et souffreteuse,avec des ecchymoses sur la figure, me tend,au bout d'un petit poing pitoyablement maigre, un bouquet de violettes flétries, et interrompt mon discours :

— Des violettes... un penny le bouquet.

— Non, — fais-je sèchement, me durcissant le cœur.

Une femme, une mère, couverte de haillons immondes, portant sur son bras sa dernière addition à notre Peuple Impérial, sortd'un débit de boissons, la démarche incertaine et, du revers de sa main rouge et gercée, essuie du même coup sa bouche et son nez...

§ 4

— La voilà, la réalité, — s'écrie le botaniste presque triomphant, me laissant consterné devant son triomphe.

— Cela? — dis-je. — C'est un ncident dans un cauchemar.

Il hoche la tête et sourit,d'une manière exaspérante.

Je m'aperçois brusquement que le botaniste et moi avons atteint les limites de nos relations.

— Le monde rêve des choses comme celle-là, — dis-je, — parce qu'il souffre d'une indigestion de gens tels que vous.

Sa complaisance satisfaite envers lui-même, comme l'étendard déteint d'une forteresse obstinée, demeure indomptable. Et songez qu'avec tout cela il n'est même pas un homme heureux !

Pendant une dizaine de secondes, je cherche furieusement un mot, un terme injurieux, un projectile verbal qui mettra cet homme en pièces, à jamais, un terme qui exprimera l'insuffisance totale d'imagination et de volonté, l'anémie spirituelle, la morne respectabilité, la sentimentalité grossière, la mesquinerie cultivée du cœur...

Ce mot ne veut pas venir; aucun autre mot ne le remplacerait : à vrai dire, le mot n'existe pas. Nul terme n'existe ayant une suffisante concentration pour vitupérer la stupidité morale et intellectuelle des gens d'éducation.

— Heu... — reprend-il.

Non! Je ne l'endurerai pas davantage. Avec une irascible soudaineté, je le quitte, bondis entre un coupé et un camion, passe sous la tête d'un cheval de cab, et saute dans un omnibus qui va quelque part vers l'ouest, peu importe, en tous cas dans une direction opposée à celle du botaniste. Je grimpe sur l'impériale, et vais m'installer en chancelant sur le siège situé immédiatement derrière le cocher.

— Là ! — fais-je, en m'affalant tout pantois contre le dossier.

Quand je me retourne, le botaniste est hors de vue.

§ 5

Malgré tout, me voici de retour ici-bas, et c'en est fini de mon Utopie.

C'est une excellente discipline pour l'Utopiste de visiter à l'occasion notre monde.

Mais, du haut d'un omnibus, par une après-midi ensoleillée de septembre, le Strand, le coin de Charing Cross, Whitehall, la multitude des passants, le tohu-bohu des véhicules roulant dans toutes les directions apparaissent comme un monde infiniment trop formidable, un monde dont le flamboiement, le tumulte et la vigueur vous assourdissent et vous assomment, si le vacarme peut assommer. A quoi bon, dans ce tapage et ce grouillement, cheminer sur un trottoir, en plaidant la cause de l'Utopie pour convaincre ce botaniste? A quoi servirait-il aussi de recommander l'Utopie à l'oreille préoccupée de ce cocher?

Il y a des moments, dans la vie, où tout philosophe, tout rêveur se sent la plus frivole des absurdités, où la Chose en Action le reprend, le reprend triomphalement, quand elle demande, dans un grondement, sans réponse possible, en employant d'une façon péremptoire et choisie le jargon courant :

— A quoi bon conter toutes ces calembredaines d'Utopie?

L'on observe la Chose en Action avec la perplexité méfiante de l'homme primitif, qui surveille, de derrière un tronc d'arbre, un éléphant en fureur.

Il y a un symbole dans cette image. En combien d'occasions, notre ancêtre dut-il, comme l'Utopiste, éprouver ce sentiment d'ambitieuse impuissance, combien de fois dut-il décider que, somme toute, il serait plus sage de rentrer tranquillement à sa caverne et de laisser en paix la grande bête. Mais, à la fin, l'homme réussit à chevaucher la tête de l'éléphant et à le guider de ci de là... La Chose en Action qui rugit si formidablement au coin de Charing Cross semble un antagoniste plus énorme que l'éléphant, mais aussi nous avons des armes meilleures que des silex appointés.

Après tout, dans un très court délai, ce qui m'impressionne si puissamment, par cette après-midi de septembre, sera transformé ou aura disparu à jamais. Ces omnibus, ces choses massives, encombrées, bariolées, qui se croisent, se frôlent et font un si superbe brouhaha, auront disparu, eux, leurs cochers, leurs chevaux et leur organisation; vous viendrez ici et vous ne les trouverez plus. Il y aura autre chose, une sorte différente de véhicules, qui est peut-être, à l'heure actuelle, le simple germe d'une idée dans le cerveau d'un futur ingénieur. Ces rues et ces trottoirs et ces grands édifices imposants seront remplacés; d'autres édifices s'élèveront ici, des édifices qui sont en ce moment

plus impalpables que ce que vous lisez sur cette page, plus informes, beaucoup plus inconsistants que ce que nous débattons ici. De petits plans esquissés sur du papier, des traits de plume ou de pinceau, seront les premières matérialisations de tout ce qui oblitérera finalement, jusqu'en leurs moindres détails, les actualités retentissantes qui nous accablent à présent. Le vêtement et les gestes de ces innombrables gens, le caractère de leurs figures et de leur attitude, tout cela sera refaçonné, remodelé, selon l'esprit de ce qui n'est encore qu'un commencement obscur et imperceptible.

Les choses nouvelles seront certes de la substance des choses qui sont, mais elles en différeront dans la mesure exacte de la volonté et de l'imagination qui auront contribué à leur élaboration. Elles seront solides et belles, selon que la volonté sera ferme et organisée, et que l'imagination sera compréhensive et hardie. Elles seront laides et misérables, selon que la volonté sera hésitante et l'imagination timide et mesquine.

Certes, la Volonté est plus forte que le Fait ; elle peut maîtriser et pétrir le Fait. Mais ce monde-ci a encore à découvrir sa volonté ; c'est un monde qui somnole, inerte, et tout ce tapage et ces pulsations de vie ne sont rien de plus que son lourd ronflement... Je m'aventure jusqu'à la pensée d'un réveil.

Tandis que mon omnibus gravit péniblement la pente de Cokspur Street, à travers le pêle-mêle des cabs et des voitures, une autre fantaisie se présente à mon esprit. Tâchons de nous représenter une image apo-

calyptique et supposons un ange tel qu'il en fut donné à chacune des sept églises d'Asie, un ange mis pour un temps au service de la Règle Supérieure. Je le vois, figure de flamme et de splendeur, planant entre ciel et terre, la trompette à la main, là-bas, au-dessus d'Haymarket, contre l'occident rougeoyant. Et aux premiers accents de sa trompette, tous les *samouraï*, tous ceux qui sont *samouraï* en Utopie, se reconnaîtront...

... Hou-oupp! fait un coupé électrique, et un policeman interrompt d'un geste le trafic...

Tous ceux d'entre nous qui sont du nombre des *samouraï* se reconnaîtront!

Pendant un instant, j'ai la vision de cette résurrection des vivants, d'une vague et magnifique réponse à cet appel, de myriades innombrables aux écoutes, de tout ce qui est beau dans l'humanité, aux écoutes, d'un bout à l'autre de la terre.

Alors cette philosophie de l'unité individuelle reprend son empire sur mes pensées, et mon rêve d'un réveil mondial s'évanouit...

J'avais oublié... Les choses ne se passent pas comme cela. Dieu n'est pas simple, Dieu n'est pas théâtral. L'appel se fait entendre à chaque homme en temps voulu, avec une variété extrêmement subtile... S'il en est ainsi, que devient mon Utopie?

Ce monde infini doit être aplani, étalé sur une toile, pour parvenir à la rétine. L'image peinte d'un objet solide, bien qu'elle soit aplatie et simplifiée, n'est pas nécessairement une fable, une illusion. Certainement,

à la fin, par degrés et pas à pas, quelque chose de cette sorte, un arrangement du genre de cette Utopie devra se réaliser. Ici d'abord, puis là, des individus isolés, des groupes d'hommes se mettront en ligne, non pas, certes, avec mes pauvres suggestions hésitantes et défectueuses, mais avec un plan vaste et compréhensif, élaboré par des esprits innombrables, et en des langues multiples. C'est justement parce que mon plan est défectueux, parce qu'il expose si mal tant de choses, et qu'il en omet tant aussi, que personne ne se présente. Il ne ressemblera pas à *mon* rêve, le monde qui vient ! Mon rêve n'est que mon pauvre rêve à moi, la chimère qui me suffit. Nous manquons de compréhension, nous échouons si diversement et si abondamment. Nous voyons ce qu'il nous est utile de voir, et nous ne voyons pas plus loin. Mais des générations intrépides continueront notre œuvre au delà de notre extrême effort, par delà la portée de nos idées. Elles acquerront la certitude de choses qui sont pour nous des hypothèses et des énigmes...

Il y aura des Utopies en grand nombre. Chaque génération se fera une version nouvelle de l'Utopie, un peu plus complète, certaine et réelle, avec ses problèmes se rapprochant de plus en plus de ceux de la Chose en Action. Et enfin, quittant le domaine des rêves, les Utopies en viendront à se dessiner en projets d'exécution, et l'humanité entière façonnera l'Etat Mondial définitif, l'Etat Mondial juste et beau, vaste et fécond, qui ne sera plus une Utopie, puisqu'il sera notre monde. A coup sûr, cela viendra...

Le policeman abaisse le bras.

— En route! — fait le cocher d'omnibus, et les chevaux tendent les traits. Le brouhaha recommence et un essaim de cabs pressés dépasse l'omnibus. Un bicycliste agile, avec un ballot de journaux sur son dos, coupe prestement la tête de la colonne et s'engouffre dans une rue transversale.

L'omnibus démarre.

Extasié et prophétique, ses mains potelées serrées autour du manche de son parapluie, son chapeau légèrement de côté, l'irascible petit homme à la Voix, ce rêveur impatient, cet optimiste grondeur, qui a discuté avec tant de rudesse et si dogmatiquement sur les sciences économiques et philosophiques et sur le décor, — pour mieux dire, qui a discuté de toutes choses sous la calotte des cieux, qui a été si dur pour le botaniste et les femmes à la mode, qui s'est montré si récalcitrant vis-à-vis de la bière, — ce petit homme, l'omnibus l'emporte, pendant qu'il échafaude ses rêves, des rêves qui, avec toutes les inévitables ironies de la différence, pourront être des réalités quand vous et moi serons des rêves.

Il est parti, et, pour quelque temps, il vous laisse ses égoïsmes et ses idiosyncrasies plus ou moins en suspens.

Mais pourquoi nous l'a-t-on imposé? — demandez-vous. Pourquoi ne discuterait-on pas impersonnellement une Utopie moderne sans cette intrusion d'un personnage? Cela, dites-vous, a embrouillé le livre, rendu l'argumentation difficile à suivre, donné

un caractère factice à l'ensemble. Ne faisons-nous que tourner en ridicule les Utopies, questionnez-vous, nous servant de ces nobles espérances généralisées, comme d'une toile de fond contre laquelle deux personnages en désaccord s'apostrophent et se chamaillent? Veux-je dire que nous ne reverrons plus la terre promise, autrement qu'à travers un premier plan de compagnons de voyage? On admet généralement que la lecture d'une Utopie se termine sur d'enthousiastes appels et des décisions précises, avec des listes d'adhérents, des formations de comités, et même un commencement de souscriptions. Mais cette Utopie fut mise en train sur une philosophie de la fragmentation, et elle prend fin confusément sur un monstrueux tumulte de réalités immédiates, dans la poussière et dans le doute, avec, pour le mieux, les aspirations d'un individu. Jadis, les Utopies étaient, de bonne foi, des projets de recréation du monde, complétés fort témérairement dans tous leurs détails; cette Utopie soi-disant moderne est le simple récit d'aventures personnelles parmi les philosophies utopiennes.

A vrai dire, tout cela est arrivé sans que l'auteur le voulût, et c'est sous cette forme qu'est apparue la vision évoquée. Car je vois autour de moi une multitude de petites âmes et de groupes d'âmes, aussi obscurcies, aussi relatives que la mienne; à mesure que les années s'écoulent, je comprends de plus en plus clairement le caractère des motifs qui m'incitent et qui les incitent à agir... Cependant, ce n'est pas là tout ce que je vois, et je ne suis pas absolument borné

par ma petitesse. De temps en temps, en contraste avec cette vision immédiate, interviennent des aperçus d'un schéma étendu,dans lequel ces personnalités flottent, le schéma d'un organisme synthétique plus vaste, d'un grand Etat, l'Humanité, dans lequel nous nous mouvons tous, comme les corpuscules du sang dans le corps d'un homme, comme les cellules nerveuses, parfois même peut-être comme les cellules cérébrales. Mais les deux visions ne sont pas simultanées et conformes, du moins par moi, et je ne peux savoir avec certitude si elles existent conformes l'une à l'autre. Les motifs nécessaires pour accomplir ces fins plus vastes ne tombent pas sous l'action réciproque de mes vanités et de mes désirs. Ce dessein plus grand concerne les hommes et les femmes que je connais, de même que j'ai essayé, bien qu'ils dépassent de beaucoup l'intelligence des deux voyageurs,de rattacher à mon couple bavard les perspectives et les espaces, les montagnes, les villes, les lois et l'organisation de l'Utopie. Quand l'attention se concentre sur ces deux personnages, ce vaste paysage devient indistinct et distant, et, quand on le contemple, les êtres réels que l'on connaît deviennent vagues et irréels. Néanmoins, je ne puis séparer ces deux aspects de la vie humaine qui se commentent l'un l'autre. Dans ce manque de conformité entre le grand et l'individuel réside l'incompatibilité que je n'ai pu résoudre, et qu'il m'a fallu par conséquent présenter sous cette forme contradictoire. Parfois, ce grand dessein me semble accaparer la vie de cer-

tains hommes comme une passion, comme un mobile réel et vivant ; il y en a qui le connaissent comme un objet de désir ; pour moi-même, à l'occasion, les menus attraits de la vie immédiate paraissent vains et mesquins, et l'âme s'élance vers cet Etre puissant pour le saisir, le servir et le conquérir. Mais c'est là un éclair lumineux qui passe comme il vient, une lucidité rare et transitoire, laissant le désir de l'âme transformé en présomption et en hypocrisie. On tend la main pour s'emparer de l'Univers et l'on atteint le... Pathos. Les appétits, les jalousies, les préjugés et les habitudes sont contre nous, et nous en arrivons, bon gré mal gré, à penser que c'est de cette façon, et non pas autrement, que nous sommes destinés à servir les mystères ; que c'est avec ces œillères que l'on nous mène vers un but que nous ne comprenons pas. Puis, pendant des instants comptés, au cours des veilles nocturnes, ou quand on se promène seul, qu'on réfléchit ou qu'on s'entretient avec un ami, les vastes aspirations resplendissent à nouveau des couleurs de l'inaccessible désir, vous secouant d'une émotion sincère...

Voilà tout ce que je m'imagine de cette Utopie, du désir et du besoin d'une Utopie, et voilà sous quel rapport se trouve cette planète utopique avec la planète qui porte les hommes et subvient à leur existence quotidienne.

APPENDICE

DU SCEPTICISME DE L'INSTRUMENT

Fragment d'une conférence faite devant la Société de Philosophie d'Oxford, le 8 novembre 1903, et reproduite, avec corrections, d'après la version donnée dans Mind, *vol. XIII (N. S.), n° 51.*

(Voir aussi Chapitre Ier, § 6, et Chapitre X, §§ 1 et 2.)

Il me semble que je pourrai plus facilement parvenir à vous intéresser en vous exposant brièvement le système philosophique et métaphysique particulier selon lequel je pense, et plus spécialement en soumettant à votre examen un ou deux points sur lesquels je crois différer le plus grandement de la philosophie couramment acceptée.

Attendez-vous à des choses qui vous frapperont par leur rudesse, à une certaine différence d'accent et de vocabulaire que vous pourrez ne pas aimer ; attendez-vous à entendre ce que vous jugerez être le maladroit exposé de mon ignorante redécouverte de choses qui ont été déjà méditées et formulées. Mais à la fin, je l'espère, vous serez disposés à me pardonner cette première offense... Il est absolument indispensable que, pour vous indiquer quelles sont mes bases intellectuelles, je me permette, pendant quelques minutes, d'être autobiographique.

Par le concours des circonstances, j'acquis une connais-

sance tout à fait étendue et approfondie des choses concrètes, avant d'en arriver à l'examen philosophique. J'ai entendu dire qu'un sauvage, ou un animal, est mentalement un être purement objectif, et, sous ce rapport, je fus semblable à un sauvage, ou à un animal, jusqu'après avoir passé vingt ans. J'étais extraordinairement ignorant de l'élément subjectif de mon être. J'étais un positiviste sans le savoir. Ma première éducation fut défectueuse; mes observations, mes curiosités, mes expériences personnelles furent alors des facteurs beaucoup plus importants qu'aucun enseignement de maître, ou plutôt, l'instruction que je reçus fut moins importante encore que ce que j'appris par moi-même; à treize ans, mes premières études étaient achevées. Avant d'avoir quinze ans, j'avais pris assez intimement contact avec les réalités les plus cruelles de l'existence, avec la faim sous ses formes diverses, avec maintes nécessités viles et désagréables. Vers cet âge, cédant aux indications de certaines curiosités théologiques et spéculatives, je me mis à apprendre quelque chose de ce que j'appellerai délibérément et justement la Science Elémentaire, un fatras que je recueillis dans le *Cassell's Popular Educator* et dans des manuels à bon marché; puis, par suite d'ambitions et de vicissitudes qui n'importent guère ici, j'eus trois années de bon travail scientifique qui m'éclaira l'esprit. Le fait central de ces trois années fut le cours d'anatomie comparée, que Huxley professa à l'Ecole des Sciences de Londres. Autour de ce noyau, je disposai une vaste collection de faits. Ainsi, j'acquis ce que je crois encore être un aperçu assez clair, complet et ordonné de l'univers ostensiblement réel. Permettez-moi de vous faire connaître mes acquisitions.

J'avais placé définitivement l'homme dans le grand dessein de l'espace et du temps. Je le connus invariablement pour ce qu'il était, fini et non final, être de compromis et d'adaptations. J'avais, par exemple, suivi pas à pas, avec le scalpel et le stylet, les transformations de ses poumons, depuis la vessie

natatoire, en passant par une douzaine de types, ou davantage; j'avais vu le cœcum ancestral se réduire à ce nid d'infection, l'appendice d'aujourd'hui ; j'avais observé comment la fente des ouïes se rebouche lentement pour former une oreille, et comment la suspension de la mâchoire du reptile est utilisée pour suppléer aux besoins d'un organe sorti de son élément aquatique naturel. Je m'étais retracé le développement de ces instruments si défectueux et si perfides, les dents de l'homme, depuis les palettes cutanées du requin jusqu'à leur présente fonction de réceptacles à plombage et à aurification, et le développement aussi de ce processus pénible et lent de la gestation, par lequel l'homme vient au monde. J'avais étudié ces sujets et des questions analogues par la dissection et l'embryologie; j'avais contrôlé toute la théorie de ces développements pendant une année de paléontologie, et j'avais mesuré les dimensions du processus entier, à l'échelle des astres, par un cours de physique astronomique. Et ce travail d'élucidation objective eut lieu avant que se manifestât un commencement de curiosité philosophique ou métaphysique, sans que je me fusse demandé ce que je croyais, comment et pourquoi je croyais, ni quelle était la matière fondamentale des choses.

Immédiatement après cet interlude avec la connaissance, vint une période pendant laquelle il fallut m'adonner à l'enseignement, et il fut sage d'acquérir un de ces diplômes pédagogiques qui sont si généralement et si absurdement méprisés; cette entreprise m'amena à étudier d'une façon superficielle mais suggestive les théories et les méthodes d'éducation, la logique et la psychologie, et enfin, quand l'affaire du diplôme fut réglée, la philosophie. Aborder la logique par les hauteurs fortifiantes de l'anatomie comparée, c'est l'aborder avec l'esprit débarrassé d'une quantité de préjugés très naturels. C'est, je l'avoue, une façon d'attaquer la logique par le flanc. Quand vous vous êtes parfaitement rendu compte que les organes physiques, que la structure de l'homme sont arrivés à être ce qu'ils

sont par une série d'adaptations et d'approximations, qu'ils ne sont maintenus à un niveau d'efficacité pratique que par l'élimination de la mort, et que cela est vrai aussi de son cerveau, de ses instincts et de la plupart de ses prédispositions mentales, alors vous êtes peu enclin à admettre sans contredit que son appareil pensant soit, en aucune façon, mystérieusement différent et meilleur. Et, avant d'avoir été bien loin dans l'étude de la logique, je relevai des inductions que je ne pouvais accepter, des assertions qui me paraissaient absolument en désaccord avec le plan général des faits objectifs établi dans mon esprit.

J'examinai les méthodes de la logique et le langage, en m'attendant à ce qu'ils eussent le caractère essentiellement provisoire, le caractère de limitation et d'adaptation irrégulières que comporte l'être physique et animal tout entier de l'homme. Je constatai ce que j'espérais. En conséquence, je trouvai une certaine témérité intellectuelle aux assertions de la logique, témérité qui dès lors me déconcerta et finit par réveiller tout le scepticisme latent de mon esprit.

C'est dans une petite dissertation, publiée par la *Fortnightly Review* de juillet 1891, que je développai ma première querelle avec la logique acceptée. Cela s'appelait *la Redécouverte de l'Unique*, et, en me relisant, je constate non seulement combien la manière d'exposer le sujet était mauvaise et ennuyeuse même — chose que je sais depuis longtemps — mais aussi combien l'expression en était exécrable. J'ai de bonnes raisons de croire que mes facultés d'expression, en ces matières, ne se sont pas sensiblement améliorées, mais, en tous cas, je fais de mon mieux à présent, avec l'exemple de ce précédent échec.

Cette infortunée dissertation, entre autres bévues que je ne puis considérer comme triviales, négligeait complètement ce fait qu'il existait déjà toute une littérature sur l'antagonisme de l'unique et du grand nombre, de l'idéal spécifique et de la réalité individuelle. Elle ne mentionnait aucun rapport avec d'autres pensées et d'autres penseurs.

Je comprends maintenant, ce que je ne comprenais pas alors, pourquoi personne n'y fit attention. Mais aujourd'hui j'en reviens à l'idée que j'exposais alors et que je considère encore comme une idée qui, par la suite, sera jugée d'une importance primordiale pour la pensée humaine.

Je vais essayer, comme entrée en matière, de vous résumer la substance de cet article de jadis. Mon scepticisme initial est essentiellement un doute sur *la réalité objective de la classification*. Je n'hésite pas un instant à dire que telle est la proposition première et principale de la philosophie que je professe.

Je suis d'avis que la classification est une condition indispensable au fonctionnement de la machine mentale, mais qu'elle s'écarte de la vérité objective des choses, qu'elle est utile pour les nécessités pratiques de la vie, mais qu'elle est un préliminaire fort douteux à ces recherches approfondies qu'exige impérieusement parfois le dessein philosophique. Toutes les particularités de ma façon de penser proviennent de là.

Un esprit nourri d'études anatomiques est évidemment pénétré de l'instabilité et de l'incertitude des espèces biologiques. De toute évidence, une espèce biologique se compose d'un grand nombre d'individus uniques qui ne se séparent des autres espèces biologiques que par ceci : une quantité énorme d'autres individus intermédiaires sont inaccessibles dans le temps, sont, en d'autres termes, morts et disparus, et chaque individu nouveau de cette espèce, dans la distinction de sa propre individualité, rompt, à un degré si infinitésimal soit-il, avec les caractéristiques précédentes de l'espèce. Il n'y a pas de caractéristiques des espèces, pas même les caractéristiques constituant la définition spécifique, qui ne soient une question de plus ou de moins. Si, par exemple, une espèce se distingue par une unique et large tache rouge sur le dos, vous constaterez, en examinant un grand nombre de spécimens, que cette tache rouge se réduit ici à rien, devient là d'une rougeur plus générale, s'affaiblit

jusqu'au rose, s'assombrit jusqu'au roux et au brun, s'avive jusqu'à l'incarnat, et ainsi de suite. Et ceci n'est pas seulement vrai des espèces biologiques; c'est vrai des spécimens minéraux qui constituent une espèce minérale, et je me rappelle le refrain perpétuel du professeur Judd sur la classification des roches : « Elles passent de l'une à l'autre par d'insensibles gradations. » Et cela, j'estime, est vrai de toutes choses.

Vous penserez peut-être que les atomes des éléments offrent des exemples de choses identiquement similaires, mais c'est là de la théorie et non de l'expérience. Il n'y a pas de phénomène en chimie qui ne s'explique également bien par l'hypothèse suivante : seules les immenses quantités d'atomes nécessairement impliquées dans une expérience, masquent, par l'opération de la loi des moyennes, le fait que chaque atome aussi a sa qualité unique, possède sa différence spéciale et individuelle.

Cette idée de l'unique dans tous les individus n'est pas seulement vraie des classifications de la science matérielle; elle est vraie, et plus évidemment encore, des espèces de la pensée commune, elle est vraie des termes communs. Prenez le mot *chaise*. Quand on dit chaise, on pense vaguement à la chaise ordinaire. Mais rassemblez des exemples individuels, pensez à des chaises-longues, des bergères, des chaises de salle à manger, de cuisine, des chaises qui sont presque des tabourets ou des bancs, qui franchissent les bornes et deviennent des causeuses, des canapés, des fauteuils médicaux, des trônes, des stalles d'opéra, des sièges de toute sorte, de ces miraculeux ustensiles qui croissent comme des champignons pour encombrer les salles des expositions d'art,—et vous comprendrez quel faisceau relâché de sens comporte réellement ce simple mot. Avec la collaboration d'un ébéniste intelligent, j'entreprendrais de mettre en défaut toute définition de siège ou d'objet propre à s'asseoir. Les chaises, tout autant que les organismes individuels, tout autant que des spécimens minéraux, sont des

choses uniques. Si vous vous familiarisez suffisamment avec elles, vous découvrirez même des différences individuelles dans une série de chaises faites à la machine d'après un seul modèle. C'est seulement parce que nous ne possédons pas des esprits d'une capacité illimitée, c'est parce que notre cerveau n'a qu'un nombre restreint de casiers pour nous mettre en rapports avec un univers illimité d'unités objectives, qu'il nous faut nous donner l'illusion de croire qu'il y a une caractéristique spéciale commune à tous les sièges et distinctive pour tous.

Je le répète : tout ceci n'a qu'une importance des plus minimes dans les affaires pratiques de la vie, et même en toutes choses, excepté la philosophie et les généralisations. En philosophie, c'est infiniment important. Si je demande deux œufs à la coque pour mon déjeuner, on me monte deux individus volatiles non-couvés, mais cependant uniques, et la chance veut qu'ils conviennent à mes grossiers besoins physiologiques. Je puis me permettre d'ignorer les œufs de poule du passé, qui ne furent pas exactement semblables, et ceux de l'avenir, qui accumulent les modifications, âge après âge. Je puis me risquer à ignorer le hasard d'une composition chimique anormale de ces œufs et d'une aberration de mes réactions physiologiques ; avec une assurance qui est pratiquement parfaite, je puis dire en toute bonne foi : « deux œufs » ; mais je ne puis plus le dire s'il s'agit, au lieu de mon déjeuner, de la vérité la plus stricte possible.

Je voudrais indiquer maintenant à quoi tend cette idée de l' « unique ». Je vous concède que le syllogisme est basé sur la classification, que tout raisonnement logique tend à impliquer et peut impliquer une confiance dans la réalité objective de la classification. Par conséquent, en renonçant à cette confiance, je nie la validité absolue de la logique. La classification et le nombre, qui, à vrai dire, ignorent les différences subtiles des réalités objectives, ont été, dans la pensée humaine, imposés aux choses. Pour plus de clarté,

permettez-moi, ici, de prendre une liberté,et de commettre, comme vous le jugerez peut-être, une impardonnable insolence. La philosophie hindoue et la philosophie grecque me paraissent l'une et l'autre obsédées à l'excès par un traitement objectif de certaines conditions nécessaires et préliminaires de la pensée humaine : le nombre, la définition, la classe et la forme abstraite. Mais, pour moi, ces choses : nombre, définition, classe et forme abstraite, sont simplement des conditions inévitables de l'activité mentale, des conditions regrettables plutôt que des faits essentiels. *Les forceps de notre esprit sont des instruments imparfaits qui écrasent quelque peu la vérité en s'en saisissant.*

C'est de cette difficulté que Platon, toute sa vie, se préoccupa d'une manière peu concluante. Dans la plupart des cas, il tend à considérer l'idée comme quelque chose qui est placé derrière la réalité, tandis qu'il me semble que l'idée est la chose la plus approximative et la moins parfaite, la chose par laquelle l'esprit, en ignorant les différences individuelles, s'efforce de comprendre un nombre de réalités uniques qu'on ne saurait atteindre autrement.

Laissez-moi vous donner une image de ce que j'essaie d'exprimer dans cette première attaque contre la validité philosophique des termes généraux. Vous avez vu les résultats des diverses méthodes pour reproduire les dessins au moyen du quadrillé. Vous savez de quelle sorte de procédé je veux parler ; on s'en servait très fréquemment pour reproduire les portraits. A une certaine distance, vous croyez vraiment avoir une reproduction fidèle de l'original, et quand vous examinez de près, vous trouvez non plus les masses et la forme unique de l'original, mais une multitude de petits carrés uniformes et de même dimension. Plus vous regardez fixement, plus vous observez de près, et plus le dessin se perd en un réseau de carrés. Le monde du raisonnement est dans un rapport similaire avec le monde que j'appelle objectivement réel. Pour les besoins quotidiens, cette méthode de reproduction suffit,mais plus subtil sera le

but que vous poursuivez, moins elle sera utile, et, pour un but idéalement exact, pour une connaissance absolue et générale qui sera aussi vraie pour celui qui l'examinera de loin au télescope que pour celui qui se servira d'un microscope, elle ne sera plus d'aucune utilité.

Il est clair que vous pourrez rendre de plus en plus fin votre réseau d'interprétation logique, vous pourrez multiplier de plus en plus vos classifications, jusqu'à une certaine limite. Mais, essentiellement, vous opérez dans des limites, et, à mesure que vous vous rapprochez, que vous examinez des objets plus fins et plus subtils, que vous vous éloignez du but pratique en vue duquel la méthode existe, l'élément d'erreur s'accroît. Chaque espèce est vague, chaque terme devient nuageux sur les bords, et ainsi, dans ma façon de penser, l'inflexible logique n'est qu'un autre terme pour signifier une absurdité, une sorte de stupidité intellectuelle. Si vous poursuivez une spéculation philosophique ou métaphysique à travers une série de syllogismes valides, sans commettre d'erreur commune, vous subissez néanmoins une certaine perte marginale de vérité objective, et vous obtenez, à chaque phase de l'opération, des écarts qu'il vous est difficile de retrouver.

Chaque espèce danse, pour ainsi dire, dans sa définition ; chaque outil branle dans son manche, chaque balance a son son erreur particulière. Tant qu'en vue d'un but pratique vous raisonnez sur les objets finis de l'expérience, vous pouvez de temps à autre rectifier l'opération et ajuster vos compas, mais non pas quand vous vous livrez à ce qu'on appelle des recherches théologiques et philosophiques, quand vous dirigez votre appareil vers la vérité finale et absolue des choses. C'est comme si vous tiriez à une distance inconnue sur une cible inaccessible, indestructible, avec une carabine défectueuse et des cartouches de calibres différents. Si même par hasard vous atteignez le but, rien ne vous l'indique, et le fait n'a par conséquent aucune importance.

Cette affirmation qu'il est nécessaire de n'accorder au-

cune confiance aux modes de raisonnement, à cause du sophisme des classifications, dans un univers qui est composé d'uniques, ne forme qu'un aspect préliminaire de mon scepticisme général concernant l'instrument de la pensée.

J'ai à vous parler maintenant d'un autre aspect de ce Scepticisme de l'Instrument, qui concerne les termes négatifs.

En logique, les classes ne sont pas seulement figurées au moyen de cercles délimités par un contour net et précis, bien qu'elles n'aient pas de ces limites définies, mais on a aussi une disposition constante à considérer les termes négatifs comme s'ils représentaient des classes positives. Avec les mots, de même qu'avec les nombres et les formes abstraites, il existe des phases définies du développement humain. A l'égard du nombre, il y a la phase ou l'homme sait à peine compter ou compte avec parfaite raison et bonne foi sur ses doigts. Puis, vient la phase où il se débat avec le développement du nombre, où il commence à échafauder toute sorte d'idées sur les nombres, jusqu'à ce qu'il finisse par créer de complexes superstitions au sujet des nombres parfaits et des nombres imparfaits, des trois et des sept, etc. Le cas est identique avec les formes abstraites, et aujourd'hui même c'est à peine si nous passons la tête hors du vaste et subtil fatras de pensées à propos de sphères, de formes idéalement parfaites et ainsi de suite, qui fut le prix de ce petit pas nécessaire vers la pensée claire. Vous savez mieux que moi quel rôle important la magie, la philosophie numérique et géométrique ont joué dans l'histoire de l'esprit. L'appareil entier du langage et de la communication mentale est menacé des mêmes dangers. Le langage du sauvage est, je suppose, purement positif : la chose a un nom, le nom a une chose. C'est là la tradition du langage, et aujourd'hui encore, quand nous entendons un nom, nous sommes prédisposés, et c'est parfois une fort vicieuse disposition, à imaginer aussitôt quelque chose qui réponde à ce nom. *Nous sommes disposés, par un vice mental in-*

curable, à accumuler la compréhension dans les termes. Si je prononce devant vous les mots *wodget* et *crump*, vous passez par-dessus ce fait que ces syllabes ne signifient rien, que ce sont des syllabes vides, pour ainsi dire, et vous cherchez aussitôt à vous imaginer quelle sorte d'objet peut bien être un *wodget* ou un *crump*. Et cette disposition est intervenue, sous ses dehors les plus engageants, dans le cas des termes négatifs. Notre instrument de connaissance persiste à employer des termes aussi ouvertement négatifs que l'Absolu ou l'Infini, comme s'ils étaient des objets ayant une existence réelle, et, quand l'élément négatif est tant soit peu déguisé, comme dans un mot tel qu'omniscience, alors l'illusion de la réalité positive peut être complète.

Notez bien, je vous prie, que j'essaie de vous exposer la philosophie que je professe, et je ne discute pas la vôtre. Je voudrais m'efforcer de vous exprimer sous quelle forme cette question des termes négatifs s'est présentée à mon esprit. Je pense à quelque chose que je puis peut-être parvenir à vous indiquer comme étant dans les coulisses, en dehors de la scène, ou comme le Vide sans implications, ou comme le Néant, ou comme les Ténèbres Extérieures. C'est une sorte d'hypothétique au delà pour le monde visible de la pensée humaine, et je m'imagine que là parviennent finalement tous les termes négatifs, qu'ils y sombrent et s'anéantissent. Quelles que soient la classe positive, et la ligne de démarcation que vous établissiez, immédiatement après commence la classe négative correspondante qui se perd dans un horizon illimitable de néant. Vous parlez de choses roses; si vous êtes un logicien exercé, vous ignorez les nuances les plus fugaces du rose, et vous tirez votre ligne. Au delà, est le non-rose, connu et connaissable, et pourtant, dans la région non-rose, on arrive dans les ténèbres extérieures. Le non-bleu, le non-heureux, le non-fer, toutes les non-classes se rencontrent dans ces ténèbres extérieures. Ces mêmes ténèbres et le néant sont l'espace infini, le temps infini, tout être quelconque de qualités infinies, et toute

cette région, je l'élimine absolument de ma philosophie. Je ne veux ni affirmer ni nier, si je puis faire autrement, à propos de non-choses. Je ne veux aucunement, sinon par accident ou inadvertance, m'occuper de non-choses. Si je me sers du mot « infini », c'est au même titre que du mot « innombrable », « les hordes innombrables de l'ennemi », — ou « incommensurable », « des étendues incommensurables », — c'est-à-dire que je l'emploie comme une limite à l'action de mesurer plutôt que comme la limite de la mesurabilité, comme un équivalent commode pour autant de fois une toise que vous pourrez l'imaginer, et autant de fois encore, et encore, et ainsi de suite. Beaucoup de termes apparemment positifs sont ou deviennent pratiquement des termes négatifs, et je les frappe du même interdit. Un nombre considérable de termes qui ont joué un grand rôle dans le monde de la pensée me paraissent infirmés par ce même défaut : n'avoir pas de contenu, ou bien avoir une capacité indéfinie ou injustifiable. Par exemple, ce mot « omniscient », en tant qu'il implique la connaissance infinie, me donne l'impression d'un mot ayant l'air illusoire d'être solide et plein, quand il est réellement creux et sans capacité aucune. Je suis persuadé que l'acte de connaître est la relation d'un être conscient à quelque chose qui n'est pas lui, que la chose connue est définie comme un système de parts, d'aspect et de rapports, que la connaissance est la compréhension, et qu'ainsi seules les choses finies peuvent connaître ou être connues. Quand vous parlez d'un être qui a une extension et qui est une durabilité infinie, omniscient, omnipotent et parfait, vous me semblez vous exprimer avec des négatifs de rien. Quand vous parlez de l'Absolu, vous ne me parlez de rien. Si cependant vous parlez d'un être grand, mais fini et concevable, un être qui n'est pas moi-même, qui s'étend par delà mon imagination dans le temps et dans l'espace, qui sait tout ce que je puis m'imaginer de connu, et qui est capable de faire tout ce que je puis me figurer de fait, vous rentrez dans la sphère de mes

opérations mentales et dans le plan de ma philosophie.

Voilà donc les deux premiers reproches que je fais à notre instrument de la connaissance : d'abord, il ne peut fonctionner qu'en négligeant l'individualité et en traitant les uniques comme des objets identiquement similaires sous tel ou tel rapport, de façon à les grouper sous un seul terme, et, cela fait, il tend automatiquement à intensifier la signification de ce terme; enfin, il ne peut s'occuper librement des termes négatifs qu'en les traitant comme s'ils étaient positifs. Mais je fais à l'Instrument de la Pensée humaine une autre objection, qui n'est pas corrélative aux deux premières et qu'il est aussi plus difficile d'exprimer.

Essentiellement, cette nouvelle objection provient de ce que nous venons de découvrir une sorte de stratification des idées humaines. Je suis fort porté à croire que les termes divers de notre raisonnement se trouvent pour ainsi dire à des niveaux et sur des plans différents, et que nous commettons une énorme quantité d'erreurs et de confusions en rapprochant des termes qui ne sont pas sur le même plan.

Pour tâcher d'être un peu moins obscur, j'emprunterai un exemple typique aux choses de la physique. Supposons que quelqu'un prétende sérieusement voir un atome au microscope, ou mieux encore le couper en deux avec un couteau. Il est un grand nombre de gens non analytiques qui sont tout prêts à croire qu'un atome est visible à notre œil, ou qu'on peut le couper de cette manière. Mais quiconque est tant soit peu exercé aux conceptions physiques songerait bien plutôt à tuer la racine carrée de deux avec une carabine qu'à couper un atome avec un couteau. Nous parvenons à la notion d'un atome grâce à un processus d'analyse et d'hypothèse, et, dans le monde des atomes, il n'y a ni hommes, ni couteaux pour couper. Si vous avez pensé, d'un mouvement mental vigoureux et logique, à l'atome sous le couteau, la lame elle-même est devenue un nuage d'atomes groupés et brandis, et les lentilles du microscope ont été un petit univers de molécules oscillantes et vibrantes. Si vous

pensez l'univers à l'échelle des atomes, il n'y a ni lame pour trancher, ni balance pour peser, ni œil pour voir. L'univers *sur le plan auquel descend l'esprit du physicien moléculaire* n'a aucun des contours, aucune des formes de la vie ordinaire. Cette main, avec laquelle j'écris, est, dans l'univers de la physique moléculaire, un nuage d'atomes et de molécules en guerre, se combinant et se recombinant, se heurtant, tournoyant, se mouvant en tous sens dans l'universelle atmosphère de l'éther.

Vous saisissez, j'espère, ce que je veux dire en prétendant que l'univers de la physique moléculaire est à une échelle différente de l'univers de l'expérience commune. Ce que nous appelons stable et solide est, dans ce monde, un système librement mobile de centres de forces enchevêtrés; ce que nous appelons couleur et son n'est rien de plus que telle ou telle longueur de vibration. Nous sommes parvenus à la conception de cet univers de physique moléculaire par des hardiesses d'analyse organisée, et notre univers d'expériences quotidiennes se trouve, par rapport à ce monde élémental, comme une synthèse de ces éléments.

Je voudrais vous laisser entendre que c'est là seulement un exemple extrême de l'état général des choses, qu'il peut y avoir de plus fines et plus subtiles différences de niveau entre un terme et un autre, et qu'on peut très bien imaginer des termes placés obliquement et entrelacés à travers des niveaux différents.

Vous obtiendrez peut-être une idée plus claire de ce que je cherche à exprimer, si je vous représente, sous une image concrète, le monde entier de la pensée et de la connaissance de l'homme. Imaginez une sorte de gelée claire dans laquelle, à tous les angles et dans tous les états de simplicité ou de contorsion, les idées de l'homme sont contenues. Ce sont toutes des idées valides et possibles, aucune, en réalité, n'étant incompatible avec aucune. Si vous imaginez que, dans cette limpide gelée, les directions de haut en bas et de bas en haut étant, pour ainsi dire, le sens dans lequel

on se meut par l'analyse et la synthèse ; si vous descendez, par exemple, de la matière aux atomes et aux centres de force et remontez de l'homme aux Etats et aux contrées, si vous vous figurez les idées dans ce sens, vous commencerez à saisir mon intention. Mais notre instrument, notre appareil à penser, comme un dessin précédant la découverte de la perspective, paraît éprouver des difficultés avec la troisième dimension, paraît capable de travailler, de raisonner sur des idées, uniquement en les projetant sur le même plan. Il est évident qu'une multitude de choses peuvent fort bien exister simultanément dans une gelée solide, de choses qui se superposent, se contrarient, se détruisent si on les projette simultanément sur le même plan. Par suite de la tendance de notre Instrument à opérer ainsi, par suite de ce que nous raisonnons avec des termes qui ne sont pas sur le même plan, il survient une quantité énorme de confusions, de perplexités et d'obstruction mentale.

La vieille impasse théologique de la prédestination et du libre arbitre sert admirablement d'exemple pour la sorte de dilemme que je vous indique. Prenez la vie au niveau de la sensation et de l'expérience ordinaire, et il n'y a pas de fait plus indiscutable que le libre arbitre de l'homme, à moins que ce ne soit sa complète responsabilité morale. Mais faites seulement la plus superficielle des analyses, et vous percevrez un monde de conséquences inévitables, une succession rigide de causes et d'effets. Insistez alors pour obtenir un accord positif entre les deux, et vous êtes devant la difficulté. L'Instrument est en défaut.

C'est sur ces trois objections et sur une suspicion extrême envers les termes abstraits, suspicion qui résulte matériellement de ma première et de ma seconde objection, que j'appuie principalement mon profond scepticisme à l'égard des possibilités les plus lointaines de l'Instrument de la Pensée. Cet instrument n'est pas plus parfait que l'oreille ou que l'œil humain, encore que, comme eux, il lui soit

possible d'évoluer indéfiniment vers une portée et une puissance plus grandes.

Voilà donc pour ma principale contestation. Mais, avant de conclure, je puis reprendre la veine autobiographique, et, en vue de votre discussion, montrer comment je réconcilie ce scepticisme fondamental avec les croyances très positives que je possède concernant des résultats d'importance universelle, et vous signaler la distinction très tranchée que je fais entre le bien et le mal.

Je réconcilie ces points en vous indiquant simplement que s'il y a la moindre validité dans l'image que j'ai prise de cette gelée à trois dimensions, dans laquelle nos idées sont suspendues, cette réconciliation que vous demandez par la logique, cette projection des choses d'accord sur un même plan, est totalement inutile et impossible.

Cette insistance sur cet élément de l'Unique dans l'être, cette subordination de la classe à la différence individuelle, détruit non seulement les revendications universelles de la philosophie, mais l'universelle prétention des impératifs éthiques, l'universelle prétention de tout enseignement religieux. Si vous me ramenez à ma position fondamentale, je dois avouer que je place la foi, l'idéal et les règles de conduite exactement au même niveau que ma croyance à ce qui est bien en art et à ce que je considère légitime en art. Je suis arrivé à un certain degré de connaissance de soi, et il existe pour moi, me suis-je aperçu, de très distincts impératifs. Mais je suis tout prêt à admettre que rien ne prouve qu'ils soient impératifs pour d'autres. Notre attitude politique, nos actions morales sont, je crois, l'expression de nous-mêmes tout autant que notre poésie, nos tableaux, ou notre musique. Mais puisque la vie a pour éléments primordiaux l'assimilation et l'agression, j'essaie, non seulement d'obéir à mes impératifs, mais de les insinuer persuasivement dans d'autres esprits, de déterminer *mon* bien et d'entraver, de surmonter *mon* mal, comme s'ils étaient le Bien universel et le Mal universel auxquels croient les

hommes qui ne pensent pas. Et il n'y a évidemment rien pour moi de contradictoire pour cette philosophie, si je trouve d'autres humains qui répondent sympathiquement à mes appels ou si je réponds moi-même à des appels qui retentissent autour de moi, si je donne, à cette commune ressemblance entre moi-même et les autres, un nom, si je réfère moi-même et les autres en commun à cette chose, comme si elle était extériorisée et nous embrassait tous.

Le Scepticisme de l'Instrument n'est pas, par exemple, incompatible avec des rapprochements religieux, des associations et des organisations sur la base d'une foi commune. Il est possible de considérer Dieu comme un Etre synthétique par rapport aux hommes et aux sociétés, de même que l'idée d'un univers d'atomes, de molécules, et de parentés inorganiques est analytique par rapport à la vie humaine.

Le rejet de la démonstration dans tous les cas qui ne sont pas immédiats et vérifiables, rejet auquel aboutit ce Scepticisme de l'Instrument, l'abandon de toute validité universelle accordée aux propositions morales et religieuses, ramènent l'enseignement éthique, moral et religieux, dans le domaine de la poésie, et contribuent à remédier à l'éloignement qui sépare la connaissance et la beauté, éloignement qu'on peut constater si généralement aujourd'hui. Tout cela, c'est l'expression de soi-même. Une telle opinion donne une valeur nouvelle et plus grande à cette pénétrante et lumineuse faculté de l'esprit que nous appellerons le discernement intime, et qui devient de l'humour lorsqu'elle se tourne vers les contradictions provenant des imperfections de l'instrument mental. C'est dans ces qualités innées et inenseignables, dans l'humour et le sentiment de la beauté, que réside l'espoir d'un salut intellectuel nécessité par le péché originel de notre instrument intellectuel, un espoir tel que nous le permet ce monde incertain et fluctuant des apparences uniques...

Ainsi, j'étale franchement devant vous mon petit bagage

d'assertions fondamentales, cordialement heureux de l'occasion que vous m'avez donnée de le sortir, de l'examiner avec la minutie qu'exige la présence d'auditeurs, et de me rendre compte de l'impression qu'il vous produit. Certes, une esquisse de ce genre ne peut manquer d'avoir une inévitable crudité d'effet. Je ne disposais que d'un temps beaucoup trop limité pour la préparer d'une façon plus complète, mais j'estime que j'ai tracé avec certitude les principaux contours de cette carte de mes bases mentales. Que je l'aie fait d'une manière compréhensible, c'est une tout autre question. C'est à vous plutôt qu'à moi de dire jusqu'à quel point cette esquisse se rapproche de votre cartographie personnelle plus systématique...

Ici suivaient certains commentaires sans valeur particulière sur l'Idéalisme Personnel et sur l'*Humanisme* de Mr F. C. S. Schiller.

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le trente octobre mil neuf cent sept

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

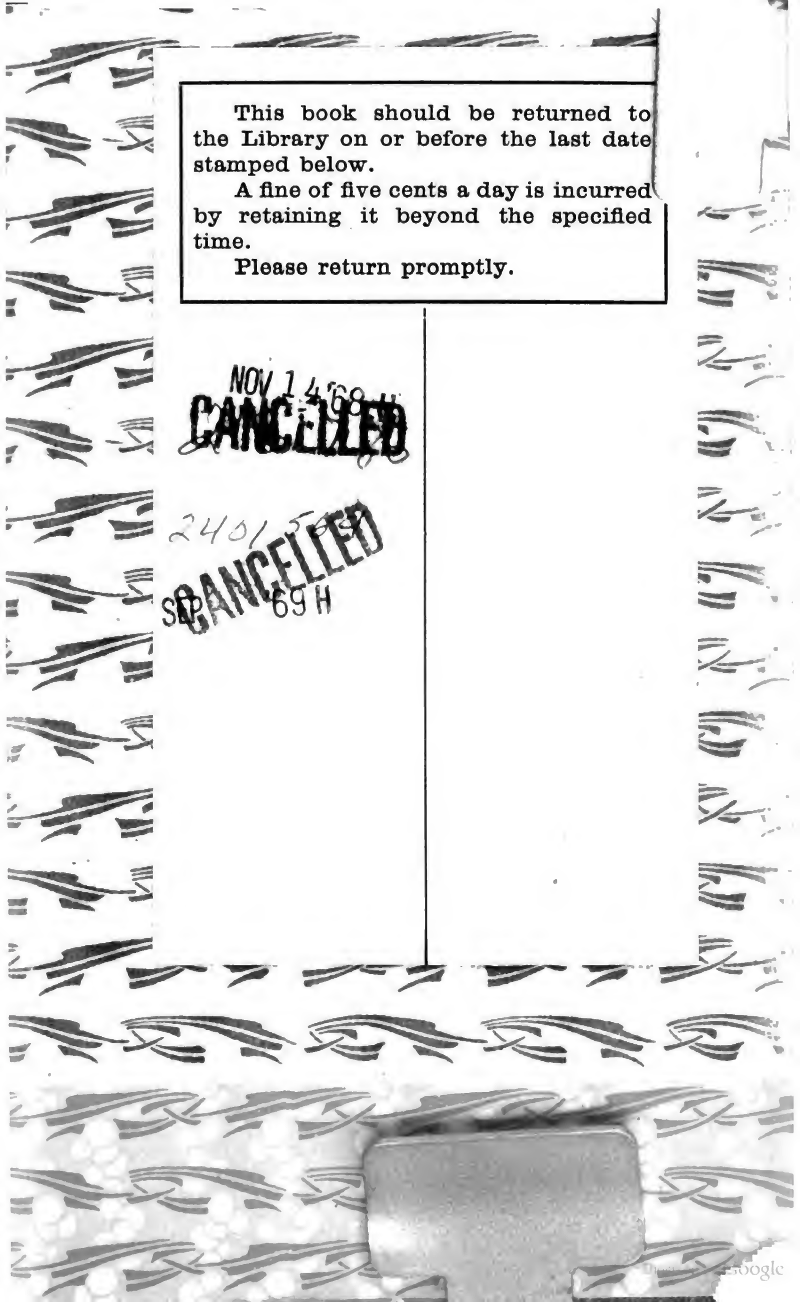
MERCVRE

DE

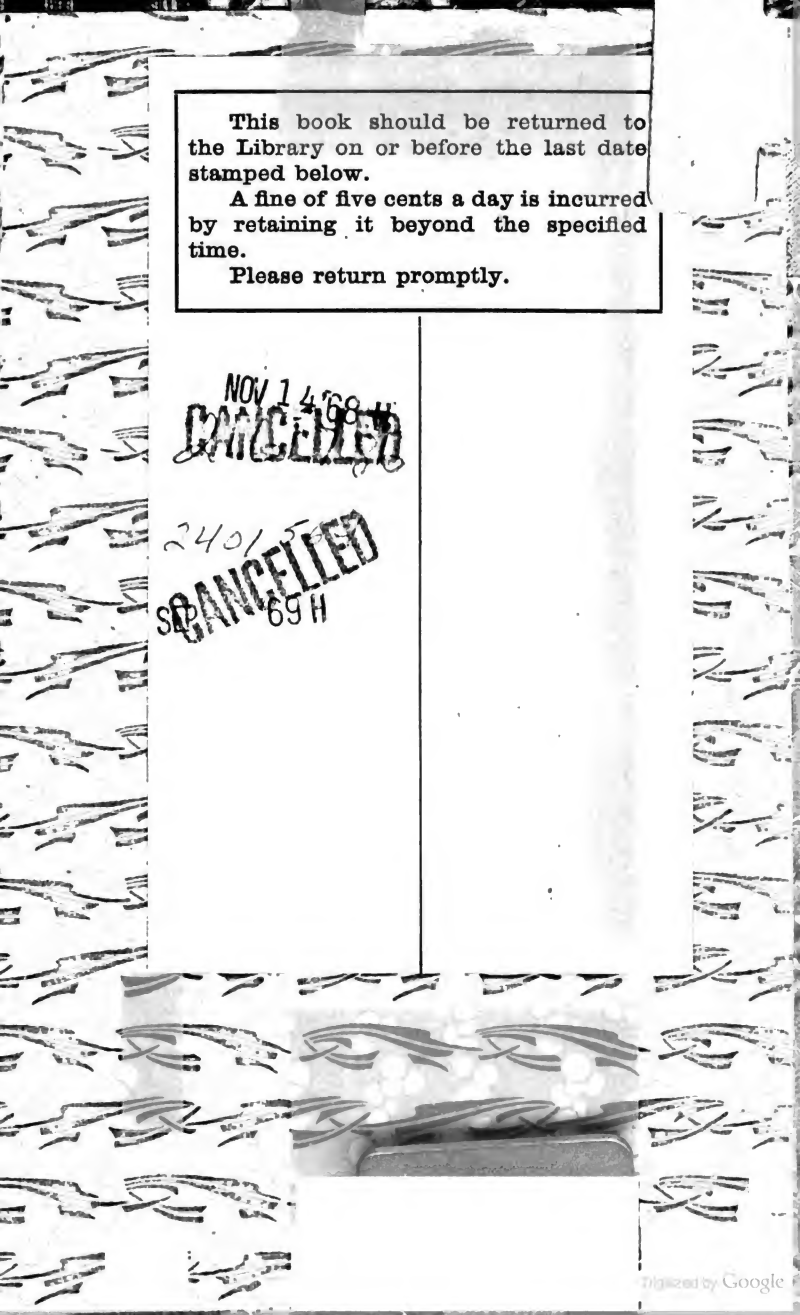
FRANCE

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.









NOV 14 '68 H
CANCELLED
2401 5
CANCELLED
SEP 69 H

